

L'OEIL DU DIABLE



PAR

J. CORNÉLY



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1878

Tous droits réservés

F. AUREAU. IMPRIMERIE DE LAGNY

L' ŒIL

DU DIABLE

PAR

CORNÉLY



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLEANS

1878

Tous droits réservés

L'ŒIL DU DIABLE

PREMIÈRE PARTIE

I

UN PÊCHEUR D'HOMMES

Les premières scènes de ce récit se déroulent pendant l'automne de l'an 1777, à quelques lieues de Brest. Un village ignoré, composé d'un petit nombre de cabanes de pêcheurs, se cache au fond d'une crique dont l'entrée est taillée à pic dans une falaise géante, penchée sur l'Océan comme une longue et haute muraille prête à s'abîmer dans les flots.

Lorsque le temps est calme, la mer tranquille, les eaux caressent doucement la base de cette falaise. Mais, à la moindre tempête, les grandes vagues viennent, avec un bruit de tonnerre, se briser sur le roc qu'elles polissent depuis des siècles. Des blocs énormes, arrachés au rivage par les anciennes convulsions de la terre, baignent dans la mer le long des côtes ;

écueils formidables, bien connus des marins qui les fuient avec terreur. Les pêcheurs du pays eux-mêmes, dès qu'un grain s'élève, préfèrent aborder quelques lieues plus haut ou plus bas, tant devient alors difficile l'entrée de la petite crique.

Ce soir-là, tout faisait prévoir un orage terrible pour la nuit. Le soleil venait de disparaître derrière une large bande de nuages sombres, frangeant de pourpre et d'or leurs bords dentelés. Ces nuages venus des profondeurs de l'Ouest montaient peu à peu dans le ciel qu'ils envahissaient en l'obscurcissant. A mesure que la tache noire s'étendait, l'Océan, tout à l'heure tranquille et bleu, prenait des teintes plus sombres et commençait à se rider imperceptiblement. Un silence imposant pesait sur la terre et sur les eaux.

Ceux qui ont assisté à une bataille ont senti leur cœur se serrer aux instants solennels et silencieux qui précèdent le déchaînement des fureurs humaines. De même, les éléments, quand ils préparent un de leurs gigantesques conflits, semblent se recueillir dans un silence plein de menaces.

Depuis longtemps, les quelques bateaux qui constituaient à eux seuls toute la fortune du pays, étaient rentrés au port, l'un à la suite de l'autre, comme une troupe d'oiseaux de mer fuyant, effrayés, devant l'orage. Les pêcheurs, après avoir tiré leurs embarcations sur le sable, revenaient chargés de leurs filets et des produits de leur travail interrompu trop tôt. Les femmes étaient descendues avec les enfants au-devant des hommes. Les pauvres gens rentraient au logis, heureux de se sentir à terre, à l'abri de tout péril, pensant, non sans angoisses, à ceux qui allaient passer la nuit en mer.

Tout à coup la petite troupe s'arrêta et se rangea sur le bord du chemin, afin d'en laisser le milieu libre. Un homme, enveloppé dans un vaste manteau, venait au-devant d'elle et descendait vers les bords de la mer.

Cet homme semblait jeune ; un simple chapeau noir, sans ornements, couvrait sa tête. Ce que son manteau laissait voir de son costume révélait des goûts modestes. S'il avait fallu, au premier aspect, définir quelle était sa profession, à voir son allure svelte, martiale, résolue, on l'eût pris pour un soldat.

Il passa, perdu dans ses pensées, au milieu des marins qui le regardaient curieusement, et ne se donna même pas la peine de répondre au salut moitié craintif, moitié servile qu'ils lui adressèrent. A sa vue, les entretiens avaient cessé. Les enfants s'étaient instinctivement réfugiés derrière leurs mères et les vieilles femmes s'étaient signées. Ce fut seulement quand l'homme au manteau eut disparu derrière un coude formé par le chemin que les conversations reprirent :

Voilà M. Aubryot qui s'en va voir la mer, dit un des marins à son voisin. Il sort quand les autres rentrent !

Chut ! répondit le voisin interpellé, M. Aubryot fait ce qu'il veut, et ce qu'il fait ne nous regarde pas.

C'est égal, reprit l'autre, cela n'est pas naturel. M'est avis qu'il se livre à la sorcellerie. Quand il passe auprès de moi, je tremble. Avec sa figure de trépassé et ses grands yeux brillants, il m'épouvante. J'ai bien recommandé à ma femme de cacher le petit quand elle le voit s'approcher.

Mais, répliqua celui qui avait déjà parlé et qui se nommait Pesnel, quel mal nous a-t-il fait ? Depuis qu'il s'est établi chez nous, dans la Maison-Fleurie, ne nous paye-t-il pas généreusement tout ce qu'il nous achète, le poisson et le reste ?

Le fait est, dit le pêcheur ébranlé par cet appel à ses souvenirs, qu'il ne marchande jamais.

Et puis, continua Pesnel, ce n'est pas seulement un homme généreux, c'est aussi un savant.

La conversation, qui commençait à peine, fut en ce moment interrompue, car de larges gouttes de pluie commençaient à tomber, et la petite caravane hâta le pas. Elle arriva bientôt au village situé à l'abri, derrière la falaise. Aubryot était déjà loin. On le voyait marcher sur la plage, indifférent en apparence au trouble des éléments. Pesnel s'arrêta alors, le considéra quelques minutes en silence, puis dit à ses compagnons :

Allons, remercions Dieu d'être tous à terre. Il y a plus d'un matelot sur la mer, à cette heure, qui ne verra pas le soleil de demain. Vous trouverez, je vous le prédis, au bas de la falaise, des planches brisées et des cadavres échoués.

Oui, cela est à craindre, répondit un des pêcheurs en étendant la main dans la direction de la plage et en désignant Aubryot. Toutes les fois que cet homme sort le soir il y a des naufrages dans la nuit.

Cependant, Aubryot s'étant avancé rapidement vers le rivage jusqu'au pied de la falaise, contourna la petite baie, puis s'engagea sans hésiter sur une bande étroite de sable qui s'allongeait entre les eaux et les rochers. La route était dangereuse. La nuit qui venait à grands pas la rendait plus dangereuse encore. Les vagues déjà commençaient à mouiller les pieds du promeneur. Il était facile de prévoir qu'avant un quart d'heure elles viendraient se briser de toute leur formidable hauteur contre la falaise, en couvrant le chemin qu'il parcourait en ce moment.

Après avoir fait une centaine de pas dans ce périlleux sentier, Aubryot arriva à une place où le roc présentait, non plus une surface lisse, mais une suite de saillies irrégulières, sorte d'escalier naturel. Il les escalada avec agilité. D'en bas, on eût dit d'un homme grim pant contre un mur, tant les marches où se posaient ses pieds étaient étroites. Des mains, il se retenait où il pouvait, à des touffes d'herbe desséchées, à des racines calcinées, aux aspérités du roc. De violentes bouffées de vent commençaient à raser la côte. A mesure que l'une d'elles passait en sifflant dans les déchirures de la falaise, le hardi piéton se collait à la pierre et s'effaçait de son mieux. Sans ces précautions et à la moindre imprudence, il eût été emporté comme une plume dans l'espace. Mais il possédait une ténacité rare jointe à des muscles de fer. Accomplir en ce moment, ainsi qu'il le faisait, et dans cette obscurité, l'ascension qu'il avait entreprise était un acte que le guide le plus solide eût regardé comme impossible en plein soleil.

Il parvint enfin à une étroite plate-forme qui précédait une sorte de grotte spacieuse creusée dans le flanc de la falaise, abritée de tous les côtés, et qui s'ouvrait sur l'immensité. On ne pouvait d'en bas en soupçonner l'existence. Pour la voir, il fallait être au large. Les pêcheurs seuls connaissaient bien cette ouverture sombre, qui se détachait, sinistre, sur la blancheur des rochers. Ce trou, rempli de mystères et de menaces et qui, parfois, disait-on, s'allumait dans les nuits de tempêtes, comme une soupape de l'enfer, leur avait inspiré un vague effroi. Il le désignaient sous ce nom : *l'Œil-du-Diable*. Aubryot avait découvert cette grotte un jour que

le besoin de fatiguer son corps pour endormir sa pensée surmenée, et l'âpre volupté qu'il trouvait toujours à affronter le danger l'avaient poussé à risquer un tour de force qu'il exécutait souvent depuis cette époque.

Lorsqu'il fut arrivé dans son domaine aérien, il poussa le soupir de contentement familial à l'honnête propriétaire qui se sent enfin chez lui ; il se débarrassa de son manteau trempé de pluie, puis alla au fond de la grotte prendre plusieurs longues cordes dont les extrémités étaient garnies de harpons. Il les débrouilla et les disposa sur le bord du rocher. Il prit aussi un objet volumineux de forme bizarre. C'était un fanal où la lumière se produisait éblouissante et dont les parois de verres et les surfaces brillantes augmentaient l'éclat du foyer. Aubryot battit le briquet, alluma cette lanterne qu'il dirigea sur la pleine mer et attendit.

La tempête était alors dans toute son horreur. Les sifflements des vents déchaînés se mêlaient à la grande voix de l'Océan qui mugissait. Chaque vague faisait entendre, en se brisant au pied des rochers, un bruit pareil à celui du canon. Toutes les secondes un éclair rayait la nue. L'œil, à sa lueur fugitive, contemplait au loin une sorte de chaos mouvant où blanchissait l'écume. Un roulement presque continu de tonnerres s'unissait, sans le couvrir, au bruit des flots bouleversés. On entendait passer dans l'air ces plaintes étranges de la nature en détresse dans lesquelles l'imagination populaire croit découvrir l'écho des souffrances des trépassés morts sans prières.

Grâce au fanal dirigé sur les flots, la surface de l'abîme était éclairée à une prodigieuse distance. Cette longue traînée de lumière en courant sur les vagues y traçait une route par laquelle les vaisseaux que la tempête surprenait au large devaient être infailliblement attirés vers la côte.

Parfois, au fond de l'horizon, à l'endroit où le rayon se perdait dans la nuit, Aubryot voyait passer une barque emportée par l'orage. Aussitôt, il dirigeait la lueur sur un bloc de rochers formant écueils. Elle s'y réfléchissait faisant paraître plus blanche encore l'écume furieuse qui couvrait ces redoutables récifs. Il arrivait alors que la barque, petite masse sombre à peine perceptible, paraissait vouloir se diriger vers la lumière. Elle se montrait un instant sur la crête d'une vague, plongeait, puis, renonçant probablement à gagner la terre, se perdait dans l'immensité. Aubryot dardait

son œil d'un éclat métallique sur ces points noirs où s'agitaient des hommes, et, quand l'Océan les emportait, il poussait un soupir de désappointement.

Cette nuit-là, il avait en vain projeté sur l'Océan la lueur étincelante de son fanal. En vain il l'avait promenée, scrutant tous les points de l'horizon. Des navires s'étaient montrés à distance ; mais tous avaient continué leur course.

Déjà l'heure avançait, lorsqu'en interrogeant une dernière fois du regard l'espace illuminé, il aperçut un petit bâtiment qui venait à la côte. C'était une goëlette. Les marins qui la montaient la dirigeait avec confiance vers la lumière qui les éblouissait. Ils approchaient. Il n'y avait plus à en douter ; la prédiction du vieux pêcheur allait se réaliser : une œuvre de mort allait s'accomplir.

La goëlette s'était engagée au milieu des écueils. De son observatoire Aubryot distinguait parfaitement trois hommes à bord. A ce moment, il sembla qu'ils avaient enfin conscience de l'effroyable danger au-devant duquel ils couraient. Aubryot les vit s'agiter et essayer, par une manœuvre désespérée, de reprendre la haute mer.

Vains efforts ! Une vague énorme accourant souleva le léger navire, le tint un instant suspendu au-dessus de l'abîme, puis, s'effaçant soudain, le laissa retomber de tout son poids sur un rocher, qui n'était guère distant de la falaise de plus de cent mètres.

Un cri dans lequel semblait condensé tout ce que l'âme humaine peut contenir de terreur et de désespoir traversa l'espace, dominant pour une seconde les déchaînements du ciel et de l'onde, puis s'éteignit brusquement comme si l'eau fût entrée dans la gorge qui le poussait.

Aubryot se préparait à descendre. Il frissonna de la tête aux pieds. Mais cette impression s'effaça vite, fugitive comme un de ces éclairs qui traçaient dans le ciel noir leur sillon éblouissant. Il descendit. Pendant qu'il se laissait en quelque sorte glisser le long de la falaise, la mer, comme si elle eût conspiré avec lui, s'était un peu apaisée. Les vagues déferlaient avec moins de furie sur la partie inférieure du roc.

Quand il fut arrivé à la limite que les flots ne lui permettaient pas de franchir, il écouta. Le cri qu'il venait d'entendre résonnait encore à ses

oreilles. Il fouillait du regard les vagues qui commençaient déjà à rouler les mille objets composant l'armement d'un navire. Au sommet de l'une d'elles, il lui sembla tout à coup distinguer comme une forme humaine qui luttait pour avancer vers la terre. Il regarda mieux ; c'était un homme nageant avec une énergie suprême. Le malheureux courait mille chances d'être écrasé par la mer contre la paroi du rocher. Il cherchait, néanmoins, à atteindre ce rivage inabordable. Mais les flots étaient trop agités ; et, à peine avait-il gagné quelques mètres sur eux, qu'ils le reportaient en arrière. C'était à recommencer. Il ne perdait pas courage. Tout à coup un second cri se fit entendre. La voix était si perceptible que celui qui appelait au secours devait être tout proche. En effet, Aubryot, presque au même instant, fut atteint et ébranlé par une masse qui roulait à ses pieds. Il la saisit fortement. Ces deux cris l'avaient remué. Il voulait sauver celui dont il avait lui-même préparé la mort, sans songer, qu'à peine revenu à la vie, le naufragé chercherait à éclaircir le mystère du fanal et les causes de son désastre.

Arc-bouté contre un fragment de rocher, il se préparait à faire l'effort nécessaire pour poser à côté de lui, sur l'étroit espace où il se trouvait, l'épave humaine qu'il venait d'arracher à la mer, quand il fut tout étonné de ne sentir au bout de son bras qu'un léger fardeau. C'était un enfant que le naufragé portait cramponné autour de son cou et dont les petits bras venaient de s'ouvrir, heureusement pour lui, car, à ce moment, un nouvel éclair déchira le ciel, et Aubryot put voir sa victime se débattant vainement contre une vague énorme qui la remportait au large. Tout était fini. Cette face humaine passant au-dessus des flots, déjà livide et contractée par la mort, présentait un spectacle aussi horrible que fantastique. Aubryot eut hâte de s'y soustraire. Il reprit, toujours chargé de son fardeau inanimé, le chemin aérien de sa caverne, y parvint sans encombre, pénétra dans le réduit, puis examina le petit être qu'il venait d'arracher à la mort.

C'était un garçon aux membres délicats, à la chevelure noire et bouclée, au teint bronzé. Il portait des habits coupés comme ceux des marins, mais faits de drap fin de fantaisie. Autour du cou, un cordon noir tranchait sur la blancheur de la chemise entr'ouverte et retenait une médaille d'argent sur laquelle était gravée une inscription en langue espagnole. Aubryot interrogea tout d'abord la poitrine de l'enfant. Un battement presque

imperceptible agitait encore le cœur. Il versa quelques gouttes d'une liqueur qu'il portait sur lui entre les lèvres du petit naufragé. Celui-ci, presque aussitôt entr'ouvrit les yeux, murmura quelques paroles de terreur et de fièvre, puis retomba dans un sommeil profond.

Aubryot s'empressa de profiter de ce sommeil. Il prit entre ses bras l'enfant endormi, et se mit à descendre lentement vers le village, ayant soin de faire un détour, afin de n'être pas vu en rentrant chez lui.

La tempête avait cessé. On eût dit que la nature se reposait de ses agitations, et son silence contrastait d'une façon saisissante avec le fracas de la nuit. La mer se roulait caressante au pied de ces mêmes rochers qu'elle ébranlait tout à l'heure. Du côté de l'Orient, les premières lueurs du jour blanchissaient le ciel.

II MAITRE ET VALET

Verticale du côté de l'Océan, la masse de rochers aux flancs de laquelle s'ouvrait l'Œil du Diable, se continuait en pente douce sur le versant opposé et conduisait au village, au delà duquel se trouvait, dans un vaste enclos planté de grands arbres et de taillis épais, la maison d'Aubryot. Cette maison était basse, construite en débris de rocs assemblés au hasard. Elle aurait eu une physionomie sinistre si la nature, qui met de la verdure sur les abîmes et des fleurs sur les tombes, n'avait encore affirmé là son éternelle et invincible jeunesse, en jetant sur ces murailles grossières un vert manteau de lierre, de chèvrefeuille, de clématites, de rosiers et de vigne vierge. Les folles plantes vagabondaient jusque sur le toit, ne laissant à découvert que les croisées et la porte, superbe morceau de chêne massif, agrémenté par des sculptures et par les capricieux dessins de ses ferrures solides.

Cette porte s'ouvrit, et Aubryot entra. A gauche, dans une vaste cuisine, s'agitait un être bizarre qu'absorbait l'active préparation du repas du matin. C'était l'unique serviteur d'Aubryot, et il semblait appartenir à la race indoue. En voyant entrer son maître avec un enfant sur les bras, il manifesta

le plus vif étonnement, sans toutefois oser l'interroger. Aubryot lui dit simplement :

– Béliat, voilà un enfant trouvé. Soigne-le.

Puis, il sortit sur un signe qui lui prouva en même temps que Béliat avait compris et qu'il allait obéir.

L'Indou prit l'enfant entre ses bras et le considéra un instant. Son œil atone s'éclaira. Une expression tendre s'y montra avec des larmes, et le pauvre homme posa ses lèvres sur le front du petit être qui lui était confié. Il installa l'enfant, toujours endormi, sur son lit, et se mit à lui préparer, tout en veillant sur son sommeil, quelques aliments légers et nutritifs à la fois.

Aubryot était entré dans la partie de la maison qu'il s'était réservée et qui pouvait passer pour une merveille de luxe. Au dehors, tout avait été abandonné au caprice de la nature ; au dedans, tout était réglé par le goût le plus exquis. Des tapis où l'on enfonçait jusqu'à la cheville amortissaient le bruit des pas. Des tentures en cachemire des Indes servaient de portières et de rideaux. Les murs étaient tendus de tapisseries à personnages ou de cuirs gaufrés et dorés. A côté d'un réduit d'une simplicité charmante qui servait de chambre à coucher, s'étendait une série de pièces dont la plus remarquable était un cabinet de travail immense. Ce cabinet occupait à lui seul la moitié de la maison.

Son plafond, très-haut, touchait au toit. Ses poutres entre-croisées étaient plaquées de bois d'ébène avec des incrustations d'argent ciselé. Autour de la salle s'étendait la bibliothèque, étalant sur ses rayons des ouvrages précieux et des reliures rares. Deux faunes en marbre, plus grands que nature, soutenaient l'entablement de la cheminée dans laquelle, tant elle était spacieuse, on aurait pu brûler des arbres entiers. Enfin, des fauteuils immenses et une vaste table de travail complétaient un ameublement digne d'un palais. Ce cabinet s'ouvrait d'un côté sur un laboratoire rempli d'objets scientifiques et de l'autre sur une serre vitrée où des oiseaux des tropiques volaient au milieu des arbres et des fleurs de leur climat. Cette profusion de vitres était un luxe plus que royal à cette époque. Si le temps n'était plus où nos rois faisaient enlever des fenêtres de leurs résidences, quand ils les quittaient momentanément, ce qu'ils appelaient leurs verrières, c'est-à-dire des carreaux d'un verre presque aussi sombre que celui de nos

bouteilles, et les faisaient serrer avec des précautions infinies afin de les mettre à l'abri de l'orage ou de la grêle, Versailles cependant avait encore, à cette époque, ses monumentales fenêtres garnies de petites vitres verdâtres qu'on ne retrouve plus guère aujourd'hui que dans les chaumières.

Aubryot, à peine rentré chez lui, calme comme s'il eût fait de sa nuit l'emploi le plus innocent, s'étendit dans un fauteuil et voulut essayer de lire. Mais la fatigue eut raison de l'énergie de sa volonté et de ses muscles. Il s'assoupit, et bientôt il dormait d'un profond sommeil, tandis que les oiseaux de la serre saluaient par un concert discordant le retour du soleil.

Il est indispensable, avant de poursuivre ce récit, de présenter au lecteur le personnage étrange qui vient d'accomplir devant lui une œuvre si criminelle et si extraordinaire.

Trente-cinq ans auparavant, un frère lai, appartenant à un couvent de bénédictins situé dans le voisinage et dont les cloches, en ce moment même, berçaient le sommeil d'Aubryot de leur voix claire et grave, mêlée aux mille bruits du matin, heurta du pied, en rentrant un soir à l'abbaye, un paquet blanc d'où sa sandale fit sortir un vagissement. Le bon frère, étonné, se baissa et ramassa un enfant abandonné qui fut immédiatement présenté au père Prieur, lequel, après des recherches infructueuses pour lui découvrir une famille, le baptisa et résolut de faire honneur à la lettre de change tirée par la Providence sur le couvent, en gardant l'enfant auquel resta le nom du frère qui l'avait découvert, Aubryot.

Ce prieur n'était pas un moine ordinaire. Avant de s'appeler en religion : père Salvator, il avait porté pendant plus de quarante ans, dans le monde, le nom de Vaubel et l'avait presque illustré dans l'exercice de la médecine à Paris. Poursuivi par la haine de ses confrères, qui réussirent à représenter comme un coupable attentat une opération chirurgicale nouvelle suivie d'un échec, Vaubel se trouva tout à coup perdu dans l'opinion et menacé d'arrestation. Il n'eut que le temps de s'enfuir et commença, sans ressources, à travers la France, un douloureux voyage, décidé à mettre les mers entre ses persécuteurs et lui.

Un soir, il vint tomber, épuisé de fatigue et de besoin, à la porte d'un couvent de bénédictins, situé à quelques lieues de Brest. Il y reçut l'hospitalité et des soins bienveillants. A l'aspect de ce beau monastère, à la

vue de ces moines qui marchaient dans les longs cloîtres, graves, recueillis, silencieux et qui lui parurent des êtres intermédiaires entre les misères humaines et les splendeurs surnaturelles, Vaubel, pour la première fois de sa vie, songea à Dieu, et devant cette pensée, qui absorba toutes les autres, ses rancunes, ses haines se fondirent, comme aux rayons du matin le givre de la nuit. Il demanda à être admis parmi les frères lais. Sa modeste requête fut exaucée. Il avoua alors au prieur sa situation réelle. Deux ans plus tard, il recevait les ordres et revêtait l'habit de Saint-Benoît.

Sa fortune religieuse fut rapide. Il succéda bientôt, par le suffrage de ses frères, au vénérable prieur, qui venait de mourir. Dès lors le père Salvator donna un libre cours à ses goûts scientifiques. Il fit construire un laboratoire qui devint l'orgueil du monastère et l'étonnement du pays. Lorsque le petit Aubryot, adopté par lui, sortit de la première enfance, il rêva d'en faire son disciple, son continuateur, le dépositaire de ce magnifique héritage scientifique qu'il avait formé en arrachant un à un ses secrets à la nature par une lutte victorieuse qui durait déjà depuis un demi-siècle.

Il serait trop long de raconter par quelles phases passa l'éducation de l'enfant sous sa direction. Le père Salvator, quand il avait auprès de lui Aubryot, se plongeait avec plus de passion que jamais dans l'étude. Il voulait apprendre encore, non plus pour lui, mais pour son élève. Au reste, celui-ci était digne de tels efforts. Jamais intelligence ne s'ouvrit si vite à la lumière. Jamais esprit ne se révéla plus vaste et plus rapide.

Parfois en voyant l'enfant courbé sur les livres ou sur des instruments qu'il perfectionnait déjà, quand ils lui semblaient trop grossiers, le Père se demandait s'il ne préparait pas à cette âme ardente une destinée terrible, s'il avait le droit d'arracher cet être à son humble condition pour le livrer aux orages qui l'avaient meurtri lui-même, s'il n'eût pas mieux agi en laissant l'enfant à la charrue, au lieu d'en faire un homme presque fatalement voué au malheur par un défaut de proportion intellectuelle avec ses contemporains. Mais l'orgueil reprenait le dessus.

Un soir, entraînant Aubryot, le père Salvator le conduisit dans les caveaux du couvent. Le corps d'un moine, dont on avait célébré le matin les funérailles solennelles, y reposait scellé dans sa bière. Le prieur et son élève, éclairés comme des voleurs ou des profanateurs de tombes par une

lanterne sourde, ouvrirent le cercueil, et, pour la première fois, Aubryot put étudier dans la mort les mystères de la vie. Il revint plusieurs nuits de suite et il fallut un ordre formel pour l'arracher à ce labeur ardent que le père Salvator ne lui avait pas encore permis jusque-là, non qu'il le regardât comme une profanation, mais à cause de ses difficultés et de ses dangers.

Hélas ! tant d'efforts, tant de soins allaient aboutir pour le religieux à une catastrophe. A mesure qu'ils travaillaient ensemble, il lui semblait qu'entre eux deux s'élevait une sorte de séparation morale infranchissable. Il voulut s'arrêter, ses efforts furent vains. Il voulut humilier sous le joug de la foi cette intelligence surmenée. Le châtiment commença. En entendant avec stupeur son élève lui dérouler des aperçus que lui-même n'avait pas soupçonnés, lui révéler des mystères qu'il avait côtoyés sans les découvrir, en voyant ses yeux qui brillaient d'un éclat sombre sous un front bombé, en songeant à ce que devait renfermer déjà ce crâne de dix-huit ans, le prieur fut saisi tout à coup d'une véritable épouvante. Retournant contre lui les armes qu'il lui avait données, Aubryot commença à développer sur l'âme, sur Dieu, sur la société, des théories qui terrifièrent le père Salvator. Professeur imprudent et trop pressé, il avait voulu faire un savant, il trouvait devant lui un athée. Le cygne avait couvé un œuf de vautour.

Il ne pouvait plus songer à garder dans le couvent celui qu'il s'était plu, pendant près de vingt ans, à appeler son fils. Il acheta la Maison-Fleurie et y fit transporter les instruments, les livres, le mobilier du cabinet de travail où Aubryot avait grandi. Tous ces objets lui étaient devenus odieux. Puis il y conduisit Aubryot et, lui ayant fait visiter ce petit domaine, il lui dit :

– Mon fils, je suis vieux, le travail et le chagrin ont eu raison de moi, je sens que je serai bientôt dans les caveaux de l'abbaye. Voici ton bien. Tu trouveras dans ta chambre un coffret plein d'or. Il te permettra de voyager ou de vivre tranquille quelques années, à ton choix. Quant au reste, tu es assez savant, hélas ! pour pouvoir te passer de moi.

Ce fut tout. Le lendemain, le prieur tombait malade pour ne plus se relever. Quelques jours plus tard, Aubryot, quitta la Bretagne et compléta par des voyages d'exploration à travers le monde les trésors de science amassés déjà sous la direction du prieur.

Les années s'écoulèrent, et enfin, un jour, on le vit revenir.

Les détails qui précèdent ont expliqué sans doute au lecteur la scène mystérieuse par laquelle s'ouvre cette histoire. Si Aubryot passait la nuit dans la caverne creusée aux flancs de la falaise, allumant son fanal comme un phare, c'est qu'il poursuivait à la fois une œuvre de mort et une œuvre de science. Pour ses continuelles expériences, pour ses études habituelles, il lui fallait des corps humains. Il les avait demandés d'abord furtivement au cimetière du village ; mais il avait dû renoncer à s'en procurer ainsi de peur d'être découvert. Alors, insouciant de la vie humaine, savant jusqu'au crime, il avait inventé une pêche horrible, la pêche aux cadavres, et demandait à la mer ce que les entrailles de la terre lui refusaient : des sujets. Pendant les nuits d'orage, il demeurait dans son observatoire. Les matelots égarés en mer prenaient le feu de son fanal pour un de ces signaux qui, placés le long des côtes, indiquent aux navires un endroit d'abordage, l'entrée d'une baie, un port, en un mot le salut ! Quelquefois, trompés par ce rayon perfide, réunissant leurs forces dans un suprême effort, ils lançaient leur esquif vers le point lumineux. Alors, les écueils du rivage faisaient leur office. On entendait, au milieu des fracas de la tempête, des craquements de planches brisées, des cris de détresse poussés par des poitrines humaines ; puis... plus rien.

Quelques instants après, entraînés par le remous, des débris de toute nature venaient battre le pied de la falaise, et, parmi ces débris, des cadavres aux membres raidis par la souffrance et le désespoir. Aubryot descendait, harponnait les corps, dédaignait le reste, puis, par un ingénieux système de poulies et de treuils, il amenait jusqu'à la plate-forme les malheureux tout à l'heure pleins de vie, et destinés maintenant à servir de matériaux à ses investigations scientifiques. Là, derrière son observatoire de mort, s'étendait un vaste réduit où il avait accumulé les instruments de ses études et les commodités nécessaires à sa besogne. Quand il avait épuisé sur ces cadavres les recherches et les expériences, l'Océan remportait en débris ceux qu'il avait apportés entiers encore. Aubryot cataloguait avec soin ce qu'avait découvert son scalpel et attendait, impatient, qu'une nouvelle tempête lui apportât de nouveaux sujets.

Ses précautions, du reste, étaient parfaitement prises. Les étrangers qui s'étaient approchés assez près des rochers pour pouvoir marquer, afin de le

reconnaître, le point précis d'où partait la lueur fatale, s'y étaient brisés et n'avaient pas survécu à leur découverte. En ces lieux et par une grosse mer, la mort était sûre. De terre on ne pouvait distinguer, à l'heure où il opérait, que la réverbération de son fanal sur les flots. L'imagination naïve des gens de la contrée avait fini par l'attribuer à quelque phénomène diabolique. De là ce nom de Œil-du-Diable sous lequel ils désignaient ce trou, sombre le jour et parfois lumineux la nuit. C'est ainsi qu'Aubryot pouvait poursuivre impunément le cours de ses crimes. A l'heure où nous l'avons suivi dans son repaire, il ne faisait rien qu'il n'eût fait maintes fois.

Quant à Béliat, son histoire sera courte. Dans un voyage aux Indes, Aubryot eut l'occasion de remettre en son état naturel la mâchoire d'un rajah qui s'était démise à la suite d'un bâillement trop accentué. Le rajah s'ennuyait horriblement d'avoir, depuis trois jours, la bouche ouverte. Guéri subitement, il manifesta sa reconnaissance envers Aubryot en le priant de choisir chez lui l'objet qui lui plairait. Un Indou, serviteur du rajah, passait par hasard. Il était grand, fort, bien découplé. Aubryot exprima le désir de se l'approprier, et le rajah fut enchanté de s'en tirer à si bon marché. Le pauvre diable, marié à une jeune femme qui nourrissait leur premier-né, pleura et supplia. Mais il convenait à Aubryot qui le fit embarquer malgré ses hurlements désespérés et le baptisa du nom de Béliat.

A peine à bord, Béliat se transforma. Il devint souple, prévenant, et, en quelques jours, le modèle des serviteurs. Seulement, si Aubryot avait pu voir derrière soi, il aurait été surpris des lueurs étranges qui passaient quelquefois dans les yeux de son domestique. Béliat se souvenait. Béliat attendait. Cela durait depuis longtemps, et le petit garçon laissé là-bas devait être presque un homme. Béliat ne semblait pas pressé. Il avait son idée. Aux Indes, la vengeance est comme le Châtiment de la mythologie païenne : elle marche en boitant, mais elle arrive toujours. Béliat était fort concentré. Il n'échangeait pas quatre mots par mois avec son maître. Il lui communiquait ses pensées dans un idiome étrange qu'Aubryot seul pouvait comprendre. Pour les nécessités de la vie courante, il obéissait au geste.

A part ce défaut dont le maître était loin de se plaindre, le serviteur, fidèle comme un chien, adroit comme un singe, remplissait à lui seul les fonctions de cuisinier, de jardinier, de valet de chambre, et, en un mot, toutes celles

dont Aubryot voulait bien l'investir. La couleur de Béliat, ses vêtements extraordinaires, sa coiffure en forme de turban, avaient fini par inspirer aux habitants des environs une terreur superstitieuse. Les vieilles femmes racontaient déjà des histoires dans lesquelles Aubryot et l'Indou jouaient de fort vilains rôles, et tout le monde dans le village se signait quand, à la tombée de la nuit, il fallait passer le long des clôtures du domaine qu'on appelait la Maison-Fleurie à cause de la luxuriante végétation qui l'entourait.

Après avoir dormi deux bonnes heures, Aubryot s'éveilla tout aussi dispos que s'il avait passé la nuit dans son lit. Son premier soin fut d'aller voir ce qu'était devenu l'enfant qu'il avait confié à son domestique. Il les trouva l'un et l'autre dans la pièce qui servait de cuisine : Béliat était assis devant la table ; l'enfant, sur ses genoux, mangeait avec appétit. De temps en temps, ce dernier se retournait en souriant vers l'Indou, qui le tenait avec des précautions infinies, comme il eût fait du plus fragile objet.

A son réveil, le petit orphelin avait d'abord promené autour de soi de longs regards étonnés. Il avait considéré avec un effroi bien compréhensible cette tête brune et grimaçante penchée sur lui. Il avait crié, demandé son père et s'était enfin lassé de sangloter. Puis, peu à peu, il s'était enhardi jusqu'à se lever du lit sur lequel on l'avait déposé et jusqu'à venir s'asseoir sur les genoux de Béliat, lequel épuisait pour lui le vocabulaire aussi peu varié que peu grammatical qui formait sa langue particulière.

L'enfant n'y comprenait absolument rien, comme on pense, et lui adressait à son tour quelques phrases que son interlocuteur ne comprenait pas davantage. Toutefois, comme la bonté et le désir de plaire illuminaient cette face couleur de chocolat, l'enfant la considérait sans frayeur et était déjà presque habitué aux traits de son nouvel ami.

Aubryot entra. A l'aspect de cet homme tout de noir vêtu, l'enfant eut un renouvellement de terreur et, malgré tous les efforts de Béliat, il lui échappa et se réfugia dans un coin, comme s'il eût deviné qu'Aubryot lui avait déjà fait beaucoup de mal et pressenti qu'il lui en ferait encore. Celui-ci, qui n'avait pas eu de peine à deviner, au type de sa victime, quelle était sa nationalité, et qui parlait à peu près toutes les langues, lui adressa quelques mots en espagnol.

L'enfant répondit aussitôt en réclamant son père.

Nous irons bientôt vers lui, dit Aubryot qui savait qu'il ne pouvait rendre un père à celui qu'il venait de faire orphelin.

Comme t'appelle-t-on ? lui demanda-t-il ensuite.

José Maria ! répondit l'enfant avec des larmes plein la voix.

Aubryot ne vit aucun inconvénient à lui laisser ce nom, en le francisant toutefois, c'est-à-dire en le transformant en Joseph-Marie. Il le recommanda brièvement aux soins de l'Indou, ce qui était d'ailleurs bien inutile, puis il sortit.

De l'orage de la nuit, il ne restait plus de traces qu'une sorte de rajeunissement de toute la nature. La couleur des arbres était plus tendre, l'air plus pur et les herbes, la veille encore desséchées par les grandes brises salées s'étaient redressées vigoureuses et parfumées. Mais Aubryot était insensible à ce printemps d'un jour. Il allait le front penché, l'œil sans regard, abîmé dans ses préoccupations, se parlant à lui-même et trahissant parfois par des gestes saccadés les angoisses constantes qui semblaient l'obséder.

Tout à coup, ayant marché deux heures environ, il s'arrêta, promena ses regards sur l'horizon, et les arrêta sur un parc immense qui se déroulait devant lui. Au milieu de ce parc se dressait un château magnifique, dont les toits d'ardoise lavés par la pluie de la nuit dominaient les massifs des grands arbres, et dont la façade étalait au fond des avenues ses grandioses proportions et les tons rouges de ses massifs de briques coupées par des cordons de pierres de taille.

– C'est encore toi, demeure orgueilleuse et maudite ! s'écria Aubryot pâle et furieux. Te voilà, une fois de plus, au bout de mes promenades sans but. Je te hais, toi, et tout ce que tu renfermes !

Puis, se détournant, il reprit brusquement le chemin qu'il venait de parcourir.

III LE SACRIFICE

Le château féodal, dont la vue excitait chez Aubryot de si violentes émotions, était en ce moment le théâtre d'une scène lamentable. Le châtelain, le comte de Roquetel, était à toute extrémité. Son médecin avait provoqué une consultation à laquelle il avait convié non-seulement ses plus habiles confrères de Brest, mais aussi deux illustres praticiens de Paris, dont les chaises de poste stationnaient tout attelées dans la cour d'honneur. Dans le grand salon, une jeune fille de dix-huit ans et un jeune homme, qui ne semblait guère plus âgé, attendaient fiévreusement et en silence l'issue des délibérations de la docte assemblée.

Un grand bruit se fit tout à coup dans l'escalier : six personnages vêtus de noir descendaient. Ils passèrent devant les deux enfants avec cette sorte de tristesse indifférente des médecins qui abandonnent un malade, et s'éloignèrent aussitôt. L'un deux resta, toutefois ; c'était le médecin du comte, qui, prenant par la main le jeune couple anxieux, l'emmena dans le parc, comme s'il eût voulu prononcer la sentence de mort le plus loin possible du condamné.

Mademoiselle et monsieur le vicomte, dit-il enfin, je n'ai, hélas ! que de mauvaises nouvelles à vous apprendre. L'état de notre cher malade est désespéré.

Il fut interrompu par les sanglots des jeunes gens.

Oui, reprit-il, mes confrères de Paris comme ceux de Brest ont avoué leur impuissance. Je m'attendais à ce triste résultat, je l'avoue. Il faudrait désormais un miracle.

Un miracle ! répétèrent comme un écho les enfants qui semblaient égarés par la douleur.

Oui, un miracle ! c'est-à-dire une chose extra-médicale. Allons, du courage. Adieu, pauvres enfants.

Et le vieux docteur s'éloigna tandis que la jeune fille et le vicomte s'élançaient du côté du château pour ne rien perdre des derniers instants d'un être chéri. . Tout à coup, le docteur revint vivement et les rappela.

– Ecoutez, leur dit-il, l'état du comte autorise toutes les audaces. Ce n'est plus le médecin, c'est l'ami qui vous parle.

Ils se rapprochèrent avec le mouvement rapide de naufragés qui se raccrochent à une dernière épave.

A deux lieues et demie d'ici, continua le docteur, habite un être singulier que j'ai connu il y a bien longtemps, alors qu'il était l'élève et le pupille d'un homme que j'ai toujours considéré comme le premier médecin de notre époque, bien qu'il n'exerçât plus, le père Salvator. Il s'appelle Aubryot. Tout le monde le connaît. Voyez-le. Peut-être trouvera-t-il quelque chose là où nous n'avons rien découvert. Qui sait ? le hasard.

A mesure que le docteur parlait, il voyait pâlir la jeune fille, tandis que le visage du jeune homme devenait rouge d'indignation. Tous deux, presque en même temps, s'écriaient :

Lui, jamais !

– Après tout, cela vous regarde, reprit le docteur en s'en allant. Il est possible que vous ayez raison. Adieu, pauvres enfants.

Et il partit, laissant ses deux interlocuteurs immobiles et sombres.

Alors mademoiselle de Roquetel dit doucement :

Gaston, c'est presque un blasphème que ce mot de jamais que nous venons de prononcer.

Mais, cependant, ma cousine.

Je sais ce que vous allez me dire, et je vous prie à mains jointes de courir chercher cet Aubryot. Mon père se meurt ; j'oublie tout le reste. Allez vite !

Puis, voulant corriger ce qu'il y avait de trop impératif dans la fin de cette phrase, elle reprit avec une douceur infinie :

– Je vous en conjure, faites cela pour moi.

Et elle s'élança vers la chambre du malade, tandis que Gaston, subjugué, courait aux écuries, sellait un cheval et s'élançait à toute bride vers la Maison-Fleurie.

Lorsqu'il arriva chez Aubryot, celui-ci, rentré de sa promenade, était à table, servi par Béliat, qui partageait son attention entre son maître et Joseph-Marie, endormi dans une chambre voisine. A la vue du vicomte Gaston de Roquetel, Aubryot fronça les sourcils et, sans se lever, attendit que le jeune homme lui expliquât les motifs d'une visite qui semblait sans doute aussi extraordinaire à l'un qu'à l'autre.

Monsieur, dit le vicomte, je viens vous demander un service.

– A quel titre, monsieur, s’il vous plaît ?

– A quel titre ? Je ne sais trop. D’ailleurs le titre n’y fait rien. Voici ce dont il s’agit : le comte de Roquetel, mon oncle, est à toute extrémité ; les médecins l’ont abandonné.. Le docteur Gaudy, qui a connu le père Salvator, votre maître, a, en désespoir de cause, prononcé votre nom devant mademoiselle Elise de Roquetel, et ma cousine m’envoie vous prier de prêter à son père le secours de votre science.

Ah ! c’est mademoiselle de Roquetel qui vous envoie ! reprit Aubryot. En vérité, elle sait choisir ses messagers.

– Monsieur !

– Orgueilleuse fille ! se disait Aubryot à mi-voix. Ainsi donc, tu viens à moi, après tant de dédains ; mais tu m’outrages encore en m’envoyant un rival, celui que j’abhorre de toutes les forces de mon âme.

J’attends, monsieur, reprit avec hauteur le vicomte qui s’impatiait.

Très-bien, monsieur, alors, je puis ne pas me presser.

Comment ! je ne saisis pas bien ce que vous voulez dire.

Je veux dire, monsieur, que je demande à réfléchir.

– Mais, monsieur, les circonstances ne permettent ni réflexion, ni hésitation. On vous attend. Quant à la rémunération de vos services, fixez vous-même le prix. Quel qu’il puisse être, nous y souscrivons d’avance.

En êtes-vous bien sûr, monsieur le vicomte ? reprit Aubryot avec une sorte de raillerie méchante.

Très-sûr, monsieur.

Tant de générosité, monsieur, me décide.

– Venez, alors.

– A refuser, ou plutôt à réfléchir, ainsi que j’ai eu l’honneur de vous le dire tout à l’heure.

Ah ! monsieur, si pendant que nous discutons, la mort achève son œuvre là-bas, vous aurez, je vous le prédis, une responsabilité terrible.

Je l’endosserai, monsieur.

Et un compte bien lourd à régler avec moi personnellement.

– J’y ferai honneur, soyez-en sûr.

– Adieu, monsieur.

A ces mots, le vicomte s'élança dehors, et une minute après, on entendait le galop précipité de son cheval résonner sur la route. Aubryot cependant s'était levé comme s'il eût voulu le retenir, comme s'il eût voulu changer d'avis et l'accompagner.

Sot que je suis, se dit-il en se rasseyant plus sombre que jamais, je viens peut-être de laisser échapper l'occasion que j'épie depuis trois ans. Je n'ai pu résister au désir d'humilier ce jeune homme ; j'ai été trop loin. Qui sait cependant ? Quelque chose me dit que mon imprudence est habile. Attendons. J'aurai toujours la ressource d'arriver dans quelques heures et de mettre sur le compte de l'humanité le résultat d'un calcul.

Il n'attendit pas longtemps. Le vicomte avait rencontré sa cousine au bas du perron.

– Eh bien ? cria-t-elle.

– Il refuse, le misérable !

– Je le craignais.

– Si le comte meurt, je le tuerai.

– Et moi, je vais aller le prier à genoux.

– Vous, chez cet homme ! Mais c'est impossible !

– Ce sera pourtant.

S'enveloppant d'un manteau, elle ordonna d'atteler et, serrant la main de Gaston, qui s'apprêtait à monter à cheval pour la suivre :

Restez, dit-elle, pauvre ami ! Il faut bien que l'un de nous veille là-haut.

Moins d'une heure après le départ du vicomte, Aubryot entendait le roulement d'une chaise de poste qui s'arrêtait devant la Maison-Fleurie, et voyait Elise sauter à terre, courir vers lui, blanche comme une morte et les mains jointes, sans proférer une seule parole. Autant il avait été hautain avec le vicomte, autant il fut courtois avec la jeune fille. Il la prit silencieusement par la main, la reconduisit à sa voiture. Au moment d'y monter, elle rougit et pâlit, saisie d'effroi à l'idée de se trouver seule, enfermée à ses côtés. Aubryot devina, et prenant des mains de Béliat son chapeau et une trousse, il sauta légèrement sur le cheval du piqueur qui avait précédé la chaise de poste et qui monta sur le siège à côté du cocher. La voiture repartit à fond de train. Aubryot la suivait. On arriva bientôt à

Roquetel, et, avant même que la voiture fût arrêtée, Elise ouvrit la portière. Mais si rapide qu'eût été son mouvement, Aubryot l'avait devancé.

Elle le trouva devant elle, lui tendant la main pour l'aider à descendre, et l'entraîna précipitamment à travers de somptueux appartements jusqu'à la chambre du malade qu'elle lui présenta du geste.

Aubryot apprécia du premier coup d'œil l'état du comte qui respirait avec la plus grande peine et à qui une sorte d'asphyxie lente et progressive avait à peu près enlevé le sentiment des choses extérieures. Les yeux étaient fermés, les tissus de la face fortement congestionnés. Les lèvres s'agitaient sans paroles et les mains semblaient chercher sur le lit des objets absents. Le corps tout entier se raidissait dans des efforts prolongés pour attirer dans la poitrine un peu d'air qui entraît et sortait avec des sifflements douloureux. Aubryot pria Elise de se retirer. Avec une force et une dextérité merveilleuses, il souleva le malade sur ses oreillers et commença ses recherches. Du bout des doigts réunis de la main droite, il frappait sur ceux de la main gauche, posés à plat, le long des parois de la poitrine, recueillant les sons creux ou mats que produisait cette percussion. Puis appliquant sur ces mêmes parois son oreille exercée, il épiait les bruits par lesquels se manifestait la vie dans cet organisme épuisé. Enfin, il releva la tête avec orgueil. Sa main décrivit un cercle sur la base de la poitrine du malade du côté du dos, comme s'il eût voulu indiquer et circonscrire tout à la fois le siège du mal. Il se fit conduire dans le salon où l'attendait Elise.

Mademoiselle, lui dit-il, je connais la maladie dont souffre votre père.

Le sauverez-vous, monsieur ? s'écria la jeune fille.

Cela dépend d'une opération que je ferai demain, mais seulement à la dernière extrémité, et lorsqu'il me sera bien démontré qu'il n'y a plus d'autre ressource.

Oh ! sauvez-le, et toute notre fortune est à vous !

Aubryot eut un sourire amer et fixa sur elle un regard obstiné.

Mademoiselle de Roquetel était une exquise et séduisante personne, parée déjà des grâces de la femme, des moelleux contours, des lignes délicieuses et ondulées, qui avaient succédé chez elle aux formes effacées de la jeune fille. Mais, si tout en elle inspirait l'amour, en revanche, le charme pudique de son maintien, la naïveté de la beauté qui s'ignore et

cette indécision de geste et de regard qui constitue le principal attrait de la vierge commandaient le respect. Elle était de taille moyenne. Ses cheveux blonds, naturellement bouclés, ne portaient pas trace de poudre, contrairement à la mode du temps. Elle avait l'œil bleu, la bouche petite, le pied cambré, la main menue et longue ; en un mot, elle était adorable. Les inquiétudes de ces derniers jours, les larmes versées, les nuits passées au chevet de son père, sans altérer sa beauté, lui avaient donné quelque chose de diaphane. Sa petite tête fatiguée se penchait ainsi qu'une rose de mai tourmentée par la sécheresse et le vent brûlant.

Aubryot, debout, formait avec elle un parfait contraste. Grand, élancé, quoique légèrement courbé par les longues veilles, il portait sur toute sa personne, à défaut de preuves écrites, les preuves naturelles d'une distinction de race qu'avaient encore en quelque sorte aiguisée les voyages et les exercices corporels. Quant à sa tête, elle était étrange ; on eût dit une face humaine taillée dans le vieil ivoire. Pas un pli, pas une ride, rien qui indiquât l'âge ni les passions. Seulement, au milieu de ce masque blafard mais non repoussant, brillaient deux yeux dans lesquels s'était réfugiée la vie tout entière, des yeux d'un éclat insupportable et d'une étonnante fixité. Leur regard, en ce moment posé sur Elise, la troublait et lui faisait perdre contenance. Aubryot s'en aperçut ; il se hâta de prendre congé et se retira dans l'appartement qui lui était préparé au château.

Au moment où la porte se fermait sur lui, Elise se laissait tomber dans un fauteuil, à moitié évanouie, tandis que son cousin, qui avait assisté, caché derrière une portière, à cette scène, se précipitait pour la secourir. Les deux jeunes gens n'osèrent même pas se communiquer les tristes pressentiments qui remplissaient leur âme.

Pendant la plus grande partie de la nuit, Aubryot se promena dans sa chambre, les bras croisés et la tête penchée, abîmé dans de profondes réflexions. Au premières lueurs du matin, il sembla se réveiller de cette promenade somnambulique et s'étendit dans un fauteuil, en résumant à mi-voix les projets de la nuit :

– Le jour qui se lève, disait-il, éclairera une grande catastrophe ou une grande victoire !

Et il prit quelques heures de repos.

Le comte de Roquetel, qui s'en allait mourant, avait réalisé une fortune immense dans le commerce maritime, auquel, depuis Colbert, la noblesse pouvait prendre part sans déroger. Il avait eu des vaisseaux sur toutes les mers, et ses richesses étaient telles qu'on l'avait vu, dédaignant la protection de la marine royale, armer de ses deniers un certain nombre de corsaires, vrais navires de guerre, montés par d'admirables marins bretons et qui remplissaient la double et fructueuse mission de convoier ses transports et de capturer les navires marchands des marines ennemies.

Il s'était retiré depuis peu, abandonnant ses comptoirs de Brest, pour vivre dans ses terres patrimoniales, heureux et descendant doucement la pente fatale qui mène au tombeau, entre sa fille et son neveu qu'il avait recueilli à la mort de son frère cadet. C'est là que la maladie était venue le surprendre et le réduire en l'état que nous avons décrit, et qui avait décidé Elise à faire appeler Aubryot, bien que le nom et la vue de cet homme lui eussent toujours inspiré une véritable terreur et une insurmontable antipathie.

Vers huit heures du matin, Aubryot entra dans la chambre du comte et y trouva Elise qui avait passé une fois de plus la nuit au chevet de son père.

Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, il est nécessaire que je procède seul à un nouvel examen. Je vous prierai ensuite de m'accorder quelques minutes d'entretien.

Elise sortit et quelques minutes plus tard Aubryot la rejoignit.

Venez, dit-il, nous serons mieux dehors pour causer. L'air frais du matin est le souverain remède des nuits d'insomnie. Nous en avons besoin tous les deux.

Il lui offrit son bras qu'elle n'osa refuser et tous deux descendirent dans le parc. Aubryot mettait à dessein dans sa marche une lenteur que ne pouvait comprendre Elise, à la fois terrifiée par l'imminence des dangers que courait son père et rassurée par le calme de celui qui lui avait promis de le disputer à la mort. D'autres angoisses, d'ailleurs, torturaient son âme, et l'entretien qui commence va les révéler. Aubryot fit d'abord quelques centaines de pas en ayant l'air de savourer ces bonnes senteurs arrachées à la terre par les premiers rayons du soleil, distillant lentement la rosée qui

remplit l'air, en s'évaporant, des mille parfums dont elle s'est chargée, la nuit, dans le calice des fleurs. Puis, il s'arrêta tout à coup, et dit résolûment :

Savez-vous, mademoiselle, qu'il y a au moins trois ans que nous nous connaissons ?

Elise pâlit, dégagea son bras et recula instinctivement.

Il y a trois ans, jour pour jour, continua Aubryot, je me promenais de ce côté. Tout à coup, je fus étonné de voir de loin, plein de vie et de mouvement, ce château que je m'étais habitué à contempler souvent, morne, abandonné comme un gigantesque tombeau. J'interrogeai un de vos paysans ; il m'apprit l'arrivée du comte de Roquetel. Quelques jours après, je vous rencontrai à cheval et accompagnée de votre père. Cette rencontre fut suivie de plusieurs autres, et toujours, je dois le dire, vous passiez devant moi, hautaine, indifférente, sans détourner les yeux, sans accorder plus d'attention à mon humble personne qu'à une touffe de genêts, qu'à la motte de terre qu'écrasait le sabot de votre cheval. Une fois vous aviez perdu, sur le bord de la mer, un médaillon garni de diamants. Le lendemain matin, vous l'avez retrouvé sur cette balustrade de marbre qui borde la cour d'honneur. C'était moi qui l'avais rapporté, au risque de me faire étrangler par vos chiens. Une autre fois.

Pardon, monsieur, dit Elise en l'interrompant, je ne comprends pas l'utilité de ce préambule et de ces détails rétrospectifs. Une seule pensée me préoccupe : mon père se meurt.

Ah ! vous ne comprenez pas l'utilité de mon préambule, mademoiselle ? vous allez comprendre, je vais abréger.

Faites comme il vous plaira, monsieur.

Voici : mon orgueil était piqué, et je continuai à chercher les occasions de vous voir. Bientôt, un jeune homme devint le compagnon de vos promenades quotidiennes. C'était votre cousin, le vicomte de Roquetel. Alors naquit en moi une idée absurde, irréalisable, qui grandissait malgré mes efforts pour la détacher de mon esprit. Ce fut d'abord un de ces désirs fugitifs qui disparaissent comme ils sont venus, puis une obsession constante. Enfin, que vous dirai-je, l'orgueil blessé s'unit à une volonté indomptable. A mesure que les obstacles m'apparaissaient plus insurmontables, je me sentais plus fort. Et alors, j'en vins à former un

dessein pour la réalisation duquel j'étais décidé à ne reculer devant rien, rien absolument, pas même devant un crime.

Mademoiselle de Roquetel, en entendant ces phrases énigmatiques et menaçantes, sentait grandir ses terreurs. Elle pressentait l'approche d'une catastrophe. Elle fit un mouvement pour rentrer au château. Aubryot la retint par le bras avec respect mais avec fermeté.

– Encore une minute d'attention, dit-il. Aujourd'hui, rassurez-vous, je n'ai plus ces effrayants projets. Il sont inutiles. L'occasion que je cherchais est venue à moi. Je m'en empare. Mademoiselle, votre père est au plus mal. Je puis le sauver. Si je le fais, auriez-vous trop de répugnance à m'accorder votre main ?

La foudre venait d'éclater.

A vous ! moi ! s'écria Elise. Monsieur, je ne vous comprends pas.

Ce que je vous dis, je le sais, doit vous étonner. ais, écoutez-moi ; j'ai trente-cinq ans ; j'ai là, dans le cerveau, de la science à broyer un monde et une volonté capable de le soulever. Le point d'appui me manque. Lorsque j'eus épuisé les connaissances humaines et que, tout fier d'avoir parcouru le globe, toujours vainqueur dans cette lutte gigantesque poursuivie un peu partout contre la nature, à qui je dérobaï malgré elle ses mystères, je rentrai dans mon pays, je me heurtai à ce qu'il y a à la fois de plus puissant et de plus faible au monde : une société organisée, repoussant impitoyablement quiconque demande sa place au soleil sans avoir payé ce tribut nécessaire et absurde qui se compose de formalités. J'ai voulu y entrer. – Tu es fort, m'a-t-elle dit, tu es grand, tu es savant, c'est possible ; mais tu n'as pas de famille, pas de richesse. Meurs, crève dans ton coin ; il n'y a pas de place pour toi à notre égoïste foyer ».

Aubryot s'exaltait en parlant ainsi, tandis qu'Elise s'appuyait à un arbre pour ne pas tomber devant cette épouvantable manifestation de la puissance implacable et sombre de l'homme qui tenait en ses mains la vie de son père.

Je crois vous comprendre, dit elle enfin, se raccrochant à un dernier espoir. Il n'est pas juste, en effet, qu'un génie comme le vôtre se débâte au milieu des étreintes de la pauvreté et dépense dans une lutte stérile une puissance dont pourrait profiter l'humanité tout entière. Cette injustice du sort, nous devons la réparer. Mon père possède des richesses royales.

Sauvez-le et tout est à vous. Le comte de Roquetel ratifiera les engagements de sa fille.

Vous n'y pensez pas, mademoiselle ? guérir le comte pour le dépouiller ensuite ! Ce ne serait pas délicat. D'ailleurs, pour dominer le monde, il me faut ses armes ; et ses armes, ce n'est pas seulement de l'or c'est encore un état social, une famille. Je veux tout cela et je l'aurai.

– Mais, monsieur, c'est infâme !

– Oh ! je vous en prie, pas de grands mots. A quoi bon nous dire des choses désagréables dont le souveneur altérerait peut-être nos relations futures ?

Elise était écrasée par cette logique inexorable.

D'ailleurs, continua Aubryot, vous aimez sans doute votre père plus que vous-même ?

Oh ! oui, s'écria la jeune fille du plus profond de son âme.

Eh bien ! j'échange votre vie contre la sienne. Vous êtes sa rançon. Je vous le rends et je vous prends. Vous ne pouvez, croyez-moi, lui donner une plus grande preuve de votre tendresse filiale.

Aubryot employait un argument d'une infernale habileté qui devait avoir une influence puissante sur cet esprit si pur et si aimant, en dormant du reflet du martyr le grand sacrifice contre lequel il se débattait en vain.

Et si je n'étais pas libre ? objecta-t-elle enfin, toute rougissante de pudeur. Si mon cœur était donné ?

Je vous ferai observer, mademoiselle, que je ne vous demande pas encore votre cœur. Pour le moment je me contente de votre main. Le cœur suivra. je l'espère.

Oh ! monsieur, que vous êtes cruel ! rien ne peut donc vous attendre ?

Rien, hélas ! Je ne m'attendrais jamais, et jamais je ne reviens sur une résolution. Quant au vicomte, auquel vous venez sans doute de faire allusion, il faudra, mademoiselle, vous armer de courage, il faudra vous-même éloigner ce jeune homme. Je vous estime assez.

Monsieur, fit-elle avec dégoût, épargnez-moi du moins cette insulte.

Aubryot continua :

Je vous estime assez pour ne pas exiger d'autre garantie que votre parole. Et maintenant écoutez-moi une dernière fois. Aussi bien cet entretien est

une torture pour vous, je le sens, je le vois, et j'ai hâte d'en finir.

Il tira sa montre.

Il est neuf heures, dit-il ; à onze heures, selon toute probabilité, il sera trop tard. Il me faut pour mon opération suprême une demi-heure. C'est donc une heure et demie que vous avez devant vous pour vous décider. Si vous consentez à être ma femme, je vous entourerai, je n'ai pas besoin de vous le dire, de tous les soins et de toutes les attentions qu'une femme honnête peut attendre d'un galant homme. Si vous refusez, je partirai laissant derrière moi un cadavre, celui de votre père.

– Assez, assez ! lui cria Elise affolée.

– En outre, j'aurai, avant de partir, un compte à régler avec le beau cousin que je vois rôder là-bas, et, ou je me trompe fort, ou il ne sera jamais votre époux.

C'en était trop. Elise tomba sur ses deux genoux. Il voulut la relever. L'idée seule de subir son contact la mit debout et, se précipitant vers le château, elle ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre du comte. A la vue de ce corps inerte dont la vie semblait absente, elle se reprocha comme un crime son indécision et sa lutte. Elle déposa un baiser ardent sur la face congestionnée du moribond et courant vers Aubryot qui rentrait, toujours impassible, avec une énergie sauvage, elle le prit par la main, l'entraîna vers ce lit d'agonie, et là, resplendissant de la sainte exaltation du sacrifice :

Sauvez-le, et je suis à vous. Je vous le jure ! s'écria-t-elle en étendant la main.

Aubryot déploya sa trousse. Elise sortit en chancelant.

Il est une opération que pratique parfois de nos jours le médecin de campagne et qui passait alors pour un prodige d'audace. On l'appelle la thoracentèse. Dans la pleurésie, il se produit souvent entre les deux feuillets de la membrane qui enveloppe les poumons une accumulation de liquide dont on ne parvient pas toujours à débarrasser le malade, même à l'aide des plus énergiques révulsifs. Il arrive alors que les poumons comprimés ne peuvent plus subir ces alternatives de contraction et de dilatation, qui mettent dans leurs cellules microscopiques l'air en contact avec le sang. La respiration devient incomplète, et le malade meurt par une lente asphyxie. On reconnaît le dépôt au son mat que rendent à son niveau

les parois de la poitrine. Percer ces parois à ce niveau, et faire écouler le liquide par un tube de métal, voilà la thoracentèse.

Telle fut l'opération qu'Aubryot exécuta avec autant de dextérité que de succès. En dix minutes au plus, tout était terminé.

Le comte, à demi soulevé sur des oreillers, respira trois ou quatre fois fortement, ouvrit les yeux et appela sa fille.

Aubryot alla ouvrir la porte derrière laquelle se tenait Elise, et il put contempler avant de se retirer le père et la fille dans les bras l'un de l'autre. Mademoiselle de Roquetel riait et pleurait à la fois avec un air égaré. Tout à coup, elle se renversa en arrière en poussant un grand cri. Elle était à bout. Aubryot s'élança pour la prendre dans ses bras. Mais au même instant, Gaston de Roquetel accourait.

Aubryot et lui, séparés par le corps inerte de la pauvre torturée, se jetèrent un regard chargé de haine. Gaston se baissa, prit sa cousine comme il eût fait d'une enfant et l'emporta, tandis qu'Aubryot, le regardant sortir, chargé de son précieux fardeau, murmurait avec amertume :

Jouis de ton reste aujourd'hui ; demain est à moi !

Le comte suivait cette scène d'un œil étonné et sans intelligence.

A quelques jours de là, par une tiède matinée, un vieillard appuyé sur le bras d'une jeune fille et suivi à distance d'un laquais chargé d'un pliant, se promenait au soleil, du pas incertain des convalescents. C'étaient M. de Roquetel et Elise. Le malade sortait pour la première fois.

Mon Dieu ! qu'il fait bon vivre, disait-il, en aspirant à pleins poumons la brise fortifiante de la mer. Tu ne sais pas, Elise, quand j'étais étendu sans mouvement sur mon lit, pensant à la mort qui arrivait, je ne regrettais ici-bas que toi. Je pensais qu'après moi, tu allais rester orpheline, et je priais Dieu de me laisser encore quelques jours.

Pauvre cher père ! dit Elise en le regardant et en serrant contre elle le bras du vieillard.

– Aussi, continua-t-il, je me suis bien promis de prendre mes précautions afin de n'avoir plus désormais à trembler pour toi si un accident semblable m'arrivait.

Laissez cela, mon père, vous êtes guéri, bien guéri. Ne pensons donc plus qu'au bonheur d'être ensemble, après avoir été si près de nous quitter,

continua-t-elle, en frémissant au souvenir des angoisses passées.

Non, vois-tu, mon Élise, je suis vieux : cette maladie était un avertissement de Dieu, je l'ai bien compris. C'est si égoïste, un père ! J'aurais voulu t'avoir pour moi seul, t'enlever à toute autre tendresse et jouir du bonheur que tu me donnes, bonheur, hélas ! dont je me suis trop longtemps privé pour amasser quelques misérables écus de plus.

Il ne tient qu'à vous de m'accaparer tout entière, mon père, vous savez bien que je ne vis que pour vous.

– Les chiffres me semblent stupides ; la vue d'un grand-livre me ferait entrer en fureur, et si je ne me disais quelquefois, pour me consoler, que l'or que j'ai gagné te rendra l'avenir facile et heureux, je m'en voudrais d'avoir trafiqué.

Cette allusion à un avenir heureux et facile formait un si cruel contraste avec l'engagement solennel pris par Elise envers Aubryot qu'elle se sentit de nouveau atteinte de toutes les terreurs que le bonheur de voir son père rendu à la santé avait presque effacées de son esprit.

Si nous nous asseyions ? dit-elle.

Ils s'installèrent à l'ombre, mais le comte avait conservé de ses habitudes commerciales une suite dans les idées qui l'empêchait d'abandonner un sujet avant de l'avoir épuisé.

Je disais donc, reprit-il, que j'avais eu peur pour toi, et que j'avais senti combien, jusqu'ici, j'avais manqué à tous mes devoirs en ne me préparant pas un successeur dans mes fonctions de défenseur et de soutien.

Elise pâlit ; elle comprenait où son père en voulait venir.

– Tu vas me dire, je le sais, que Gaston est là. Mais Gaston n'est que ton cousin. Et, pour une jeune fille seule au monde, la protection d'un cousin, vois-tu, ce n'est pas suffisant.

– Mon bon père, je vous en supplie, n'abordons plus ce triste sujet.

Mais si, mais si. D'abord une précaution ne fait jamais de mal. On ne meurt pas pour avoir fait son testament. Et je veux arranger, dès à présent, ton avenir à mon goût.

Elise était à la torture.

Elise, reprit le comte, que penses-tu de ton cousin ?

Ce que je pense, mais. j'en pense tout ce que vous voudrez.

Cela, c'est de la soumission. Mais je ne m'en contente pas. Voyons, penses-tu que Gaston serait un aimable mari ?

Oh ! pour cela, dit-elle rapidement, je n'y ai jamais songé.

Elle mentait, la pauvre enfant ; elle mentait, et il lui fallut un empire prodigieux sur elle-même pour ne pas trahir sa fièvre et son émotion.

– Ah ! sournoise ! continua le comte retournant avec une horrible bonhomie le fer dans la plaie, tu ne veux pas me faire tes confidences. Attends, attends, je vais t'interroger. Approchez, mademoiselle, et répondez, poursuivit-il avec une gravité comique. Croyez-vous que votre cousin vous aime ?

– Je n'en sais rien.

Fort bien. Alors pourquoi, à vingt ans, refuse-t-il la compagnie de cavalerie que mon ami de Chagny lui offre dans son régiment ? Pourquoi préfère-t-il la vie de campagne à la belle existence de Versailles ? Pourquoi aime-t-il mieux conduire à coups de fouet une douzaine de chiens courant aux trousses d'un cerf au lieu de mener, l'épée haute, cent solides gaillards, bien campés sur leurs chevaux de bataille, contre les ennemis du roi et de la France ? J'avoue, sans fatuité, que je n'ai jamais pensé que ce soit à cause de moi, vieux bonhomme, incapable aujourd'hui de le suivre à la chasse, bon tout au plus à lui enseigner la manière de changer, au moyen de combinaisons à moi connues, la verroterie en poudre d'or et les vieux mousquets en quadruples d'Espagne, transformations dont il doit peu se préoccuper. Or, le château n'ayant que deux habitants, et l'un d'eux, qui est moi, étant mis hors de concours, j'ai conclu logiquement qu'il restait pour le second, qui est toi.

Moi, mon père !

Je t'étonne ! Après tout, je suis bien vieux pour comprendre les petites manières des jeunes gens ; j'ai bien pu me méprendre à ses soupirs, à ses regards levés au ciel, au tremblement de sa voix !...

Elise perdait toute contenance, car, avec sa naïve insistance, son père lui rappelait tous ces riens adorables qui semblent à dix-huit ans la chose la plus importante du monde, qui jettent entre deux âmes jeunes des liens invisibles et dorés et font qu'on s'est compris, qu'on s'est donné l'un à l'autre avant même de s'être dit jamais qu'on s'aimerait.

Les années ont beau fuir ; dans certaines existences agitées, les amours ont beau succéder aux amours, ces premières impressions ont creusé dans les cœurs, alors qu'ils étaient vierges, des empreintes indélébiles qui survivent aux ans et aux amours mêmes.

Tel homme qui serait fort embarrassé, s'il lui fallait se rappeler par leurs noms et leurs dates toutes ses conquêtes porte, au fond de l'âme, comme en un sanctuaire, le souvenir d'un simple serrement de main, d'un seul regard mouillé, d'une petite fleur fanée, d'une promenade sans paroles, qui ont marqué sa vie d'un trait ineffaçable.

Le comte continuait :

Voyons, mon Elise, tu ne sais pas, c'est convenu, si Gaston t'aime ; mais toi, l'aimes-tu ? Sois franche avec moi, au moins.

Elise, on le voit, était destinée à parcourir ce jour-là toutes les stations d'un calvaire. Mais son courage ne l'abandonna pas.

Mon père, répondit-elle, je vais vous parler sérieusement. J'aime Gaston. comme un frère. Je ne songe point à lui comme époux. Je crois que, pour lui comme pour moi, il vaudrait mieux qu'il acceptât la proposition de M. de Chagny, et je me réserve de lui dire ce que j'en pense. Je crois que vous ferez bien d'insister dans le même sens.

Allons, c'est bien, dit avec un peu de brusquerie le comte désappointé. Tu as peut-être raison.

La pauvre enfant, mise à bout de forces par le mensonge héroïque qu'elle venait de commettre, pâle et agitée, donnait des signes visibles de malaise.

Voyons, remets-toi, mon enfant, reprit le comte qui l'observait. Mon Dieu, il semble qu'à mesure que je me rétablis, c'est toi qui deviens malade. Ah ! elle va se trouver mal ! Heureusement que voilà notre voisin M. Aubryot.

Aubryot venait presque tous les jours au château.

L'effet des dernières paroles du comte fut magique. Elise fut subitement debout et assez forte pour affirmer à son père, presque en riant, qu'elle n'éprouvait aucun malaise. Puis, voyant s'approcher Aubryot, elle lui fit une profonde révérence et s'éloigna.

Je vous prive de la société de mademoiselle votre fille, monsieur le comte, vous devez m'en vouloir.

D'abord, cher voisin, ma fille a sans doute quelque ordre à donner, quelque opération à surveiller, et elle m'aurait quitté alors même que vous ne seriez pas arrivé. C'est donc tout bénéfice pour moi. Et maintenant, ajouta-t-il en se levant, contemplez votre œuvre. C'est la première fois que je sors.

Aubryot, toujours froid et cérémonieux, répondit : .

Je vois avec un plaisir infini, monsieur le comte, que mes soins ont eu tout le succès que j'en espérais

Et je ne saurai jamais comment vous témoigner ma reconnaissance. J'espère que vous ne vous croirez pas tenu à la discrétion envers moi et que vous me traiterez en nabab ; ou plutôt fiez-vous en à moi, vous serez content. Vous êtes la seconde personne qui m'ait fait apprécier le bonheur d'être riche. Ma fille est la première, c'est vous dire que vous n'avez pas à rougir du second rang.

Aubryot s'inclina.

Vous savez, monsieur le comte, dit-il, que je ne suis pas médecin. Par conséquent, il ne saurait être question d'honoraires entre nous.

Enfin, il faudra bien que ma gratitude se manifeste d'une façon quelconque.

Oh ! monsieur le comte, je vais lui donner libre carrière. Je viens faire près de vous une démarche solennelle.

– Vous m'effrayez. Voyons la démarche.

– Monsieur le comte de Roquetel, dit Aubryot en se levant et en s'inclinant, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Élise de Roquetel, votre fille.

Le comte fit un soubresaut. Aubryot s'y attendait et, sans lui laisser le temps de répliquer, il reprit :

Je sais que de prime abord ma demande va vous paraître exorbitante, absurde.

Je l'avoue, fit le comte, car en somme vous ne m'avez rendu que la vie et vous me demandez ma fille.

C'est vrai. J'ai bien risqué ma tête, car n'étant pas médecin, et tentant sur vous une opération inusitée, si je vous avais... manqué, on eût pu me traiter en simple meurtrier. Mais j'admets avec vous que ce n'est là qu'un détail et

que ce que je vous demande est au-dessus du service que je vous ai rendu. Cependant raisonnons un peu, s'il vous plaît. Vous ne pouvez avoir que deux motifs de me refuser : ma condition irrégulière et les penchants de mademoiselle votre fille, n'est-ce pas ?

– C'est exact, dit le comte.

– Eh bien, je vais vous démontrer ce que valent ces deux objections.

Je serais curieux de savoir comment vous allez vous y prendre.

Votre curiosité va être satisfaite.

Aubryot tira de sa poche un petit étui de velours grenat, avec coins et fermoir d'or, et l'ouvrit. Il ne contenait qu'un papier jaune et usé aux plis, qu'il étendit sur son chapeau et qu'il présenta au comte. Celui-ci lut, tracé d'une écriture large et ferme, le singulier engagement que voici :

« A présentation, il sera fait droit soit par moi, soit par mes descendants, à toute demande du porteur qui ne sera point contraire à l'honneur ou au service du Roy.

« PHILIPPE D'ORLÉANS.

« Paris, 15 juillet 1719. »

Comment une pièce aussi étrange se trouve-telle entre mes mains, dit Aubryot, c'est fort simple à expliquer. Mon père adoptif, le prieur Salvator, rendit dans sa jeunesse je ne sais quel service intime au Régent, lui demanda et en obtint cette sorte de lettre de change. Lorsqu'il en eut besoin pour lui, le fils du Régent était retiré du monde et n'avait conservé aucune relation avec la Cour. Il me légua ce singulier effet commercial. Je le pris à titre de curiosité. Aujourd'hui, je compte m'en servir pour obtenir un titre et un nom. Voilà la première objection détruite, n'est-ce pas ?

Je l'admets à la rigueur, reprit le comte qui se hâta d'ajouter : Mais la seconde objection sera peut-être plus difficile à combattre, à moins toutefois que vous n'ayez quelque talisman nouveau à votre service

Vous allez voir, monsieur le comte. Voici mademoiselle de Roquetel qui vient de notre côté. Elle répondra pour moi. Je vais me tenir à l'écart pendant que vous l'interrogerez.

M. de Roquetel, qui marchait de surprise en surprise, ne put rien objecter contre cette façon de procéder et Aubryot, comme pour finir une conversation commencée, reprit de façon à être entendu d'Élise :

Je suis heureux, monsieur le comte, de vous voir en si parfaite santé. D'ailleurs, il n'en pouvait être autrement. J'avais promis votre salut à mademoiselle, et je ne manque jamais à ma parole.

Élise avait compris et releva la tête comme pour répondre qu'elle n'avait pas non plus l'habitude de faire bon marché de sa parole.

Pour plus de sécurité, Aubryot, qui ne voulait rien laisser au hasard, s'inclina vers elle et dit :

Souvenez-vous.

Puis il fit quelques pas à l'écart, afin de laisser le père et la fille en tête-à-tête.

Mon enfant, figure-toi, s'écria le comte, que M. Aubryot me demande ta main. Qu'en dis-tu ? Es-tu en état de répondre ? Désires-tu un délai pour réfléchir ?

La sublime jeune fille avait pris sa résolution. Son serment s'imposait à elle : il fallait le tenir. Elle s'était vendue pour racheter la vie de son père : il fallait se livrer. Rassemblant ses forces pour ne pas trahir ses angoisses, elle répondit simplement :

Mon père, vous pouvez accorder ma main à M. Aubryot.

Le comte la contempla quelques instants avec un étonnement qui n'était pas exempt de tristesse. Elle soutint, calme en apparence, ce regard anxieux.

– C'est bien, dit-il, j'avais transmettre cette réponse à ton futur époux.

Pendant que le comte rejoignait Aubryot au détour d'une allée, Elise s'enfonçait dans les taillis, cessant de contenir ses sanglots.

Hélas ! c'était son rêve qu'elle pleurait, c'était l'immolation de son amour, c'était sa vie brisée, son cœur flétri, ses espérances détruites. Elle aimait Gaston de toute son âme.

Lorsqu'elle le vit pour la première fois, trois ans auparavant, arrivant au château, l'aubépine en fleur jonchait les haies, les oiseaux chantaient dans les branches, les nids se bâtissaient, l'amour était partout. Les deux enfants s'étaient regardés un instant en rougissant ; puis le beau cavalier qui venait, encore en deuil de son père, vivre avec le comte et Elise, avait en quelques jours conquis ces deux cœurs. Le comte l'aima bientôt comme il eût aimé un fils. Elise le considéra d'abord comme un frère, puis s'habitua peu à peu

à lui donner, dans ses rêves d'avenir, un nom plus doux et une place plus intime.

Ils ne s'étaient jamais avoué les tendres sentiments qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre. Ce n'était point nécessaire. A quoi auraient donc servi ces bonnes promenades faites les yeux baissés, sans mot dire, sans oser même se prendre par la main ? Et ces longs silences pendant lesquels ils écoutaient avec délices chanter dans les blés le grillon ivre de chaleur, tandis qu'au fond de ces deux âmes chantait aussi l'amour qui s'éveillait ! Et ces lectures sur un banc, au fond des allées !

Et puis, vers le soir, quand ils rentraient, quand les métayers, conduisant leurs grands bœufs, saluaient avec respect, alors, si par hasard Elise et Gaston apercevaient un pauvre sur le bord du chemin, ils s'empressaient de lui faire l'aumône ; et quelle joie, quand les deux pièces en se rencontrant au fond du chapeau tendu faisaient se toucher les deux mains qui les donnaient ! Tout cela, c'était le trésor de leurs souvenirs qu'ils enterraient au plus profond de leur être.

Mais, était-ce de cela qu'il s'agissait, quand Elise se préoccupait surtout de trouver le moyen d'accomplir son sacrifice sans même en laisser soupçonner l'héroïsme à celui qu'elle aimait ? Dans son désespoir, elle en était réduite à bénir une circonstance qui avait éloigné pour quelques jours Gaston du château. Les intérêts du comte l'avaient appelé à Brest et l'y retenaient. Il fallait avant tout prolonger et même rendre définitif, autant que possible, cet éloignement. Au point où en étaient les choses, après le consentement solennel qu'elle venait de donner à son mariage avec Aubryot, elle ne pouvait supporter l'idée de voir en face l'un de l'autre son fiancé et son cousin. L'amour et la loyauté lui commandaient d'empêcher une rencontre qui eût été fatale à l'un des deux.

Elle écrivit alors au vicomte la lettre que voici :

« Mon cousin,

« Mon père et moi, nous sommes d'avis que vous devez mettre à profit la bonne volonté de M. de Chagny et accepter la compagnie qu'il vous offre dans son régiment. Le comte de Roquetel a le plus vif désir de vous voir embrasser la carrière

qu'a parcourue votre père. Quant à votre amie, qui n'a rien oublié, elle ne peut que s'associer à ce désir et à ces nobles souvenirs.

« Cette lettre vous sera remise par un serviteur de la famille, dont mon père vous prie d'agréer les services et qu'il charge de ses instructions. Ne soyez point surpris s'il vous engage à vous rendre directement de Brest à Paris, et comptez, quoi qu'il arrive, sur l'affection de celui qui remplace ici-bas votre père et sur les sentiments de sa fille,

« ÉLISE DE ROQUETEL. »

L'immolation était accomplie. Elise se hâta de rejoindre son père et Aubryot qu'une plus longue absence aurait surpris.

Le comte l'attendait.

Mon enfant, lui dit-il à demi-voix, il me semble que tu as pleuré. Si ce mariage ne te convient pas, tu n'as qu'à parler, je l'empêcherai, et, s'il faut te l'avouer, je ne serai point mécontent.

Elise fit un signe négatif. Aubryot qui dînait ce jour-là au château, accourait pour lui offrir la main et la conduire à table.

Le même soir, l'époque du mariage fut fixée à un mois de là. Aubryot, avant de se retirer, s'avança pour donner un baiser à sa fiancée.

Elise se sentit défaillir au contact de ses deux lèvres froides. Néanmoins, elle s'arma de courage, et son père qui l'observait ne devina rien. Elle était résolue à ne jamais lui laisser soupçonner ses tortures et son désespoir.

Le lendemain, Aubryot était sur la route de Paris. Le talisman signé Philippe d'Orléans, qu'il avait montré au comte de Roquetel, ne lui inspirait en principe qu'une médiocre confiance. Il ne professait pas d'assez nobles sentiments pour comprendre la solidarité qui lie entre elles les générations d'une grande race et qui rend sacrés pour les fils les charges comme les droits d'un illustre héritage. Aussi fut-il agréablement surpris de l'empressement avec lequel fut acquittée par M. le duc d'Orléans la dette contractée par le Régent. Au bout de quelques jours, Aubryot revenait de Paris porteur de lettres patentes, l'autorisant à prendre le titre et les armes de son futur beau-père à la mort de ce dernier.

Il était arrivé à ses fins. L'enfant abandonné allait avoir une famille, le déshérité allait devenir un des rois du monde. Sa victoire, d'ailleurs, ne l'éblouit point, et il eut l'art d'affecter un désintéressement qui trompa le comte.

D'ailleurs, il n'est cœur si pervers et si méchant, qui, sous sa fange, ne conserve quelque trace de la divine empreinte de Celui qui le pétrit de ses mains. A la veille de son infernale victoire, Aubryot sentait grandir dans son âme, sinon la pitié, du moins une certaine admiration pour la créature adorable qui se sacrifiait avec tant de courage ; car elle se sacrifiait, il le savait, et comprenait qu'en lui donnant sa main, elle réservait son cœur à un autre.

Le grand jour arriva.

Elise plus blanche que ses voiles blancs, ayant encore sur les joues quelques larmes plus précieuses mille fois que les diamants dont elle avait dûse parer, prit en tremblant la main que lui tendait Aubryot pour la conduire à l'autel. Elle avait demandé comme une faveur à son père que tout se passât à huis clos, et le comte, qui avait rêvé pour le mariage de sa fille des fêtes splendides, s'était résigné. ;

Ils furent unis dans la chapelle du château par le ; curé du village. Le digne prêtre à la vue de l'époux entièrement vêtu de velours noir éprouva un subit effroi. Il compara la scène qui se passait sous ses yeux à un tableau devant lequel il avait souvent médité et qui représentait l'Archange rebelle entraînant aux enfers une âme toute blanche qui se débattait dans ses griffes.

Le soir un banquet devait réunir sous les arbres de l'avenue les paysans de Roquetel. Mais au moment où Aubryot parut sur le perron avec sa femme et son beau-père, au moment où les villageois endimanchés se préparaient à faire retentir les airs de leurs acclamations en l'honneur des nouveaux époux, une trombe, mêlée de grêle, de tonnerre et d'écalris, dispersa les invités, noya les mets incachevés et fit manquer les danses projetées. Les paysans se retirèrent tristement, plaignant le sort de leur jeune maîtresse, et plus d'un se signa sous son chapeau, en passant devant Aubryot.

Quand les trois habitants du château furent réunis dans le grand salon, le comte, d'une voix altérée par l'émotion, fit aux deux époux un commentaire touchant de ce que leur avait dit le prêtre, le matin. Il eut des accents d'une tendresse infinie pour recommander à Aubryot son enfant, sa seule joie, sa seule raison d'être ici-bas. Aubryot l'écouta avec une respectueuse déférence ; puis les mariés passèrent dans leurs appartements. Le comte avait fait décorer et meubler à leur intention toute une aile de l'immense château.

Arrivés sur le seuil de la chambre nuptiale, au moment où Elise jetait sur ses femmes qui l'y attendaient un regard de victime, Aubryot la retint un instant et lui dit à demi-voix :

— Madame, ici commence votre domaine. je n'aurai pas l'indélicatesse d'en franchir le seuil tant qu'une affection, que j'appelle de tous mes vœux, n'aura pas succédé dans votre cœur à la résignation. Jusque-là, permettez-moi de n'être que votre ami. Je serais heureux si cette réserve, en vous donnant une idée des sacrifices auxquels je suis prêt, pouvait vous prouver que je désire sincèrement me faire pardonner la façon dont je vous ai épousée.

Élise le regarda stupéfaite. Cette délicatesse l'étonna. Elle lui eût volontiers crié merci du fond du cœur ; elle n'osa, dans la crainte de l'offenser par l'explosion même de sa gratitude ; elle fit un grand salut et disparut derrière les portières de sa chambre qui retombèrent sur elle.

IV

L'AUBERGE DU GRAND SAINT NICOLAS

Le lieutenant Gaston de Roquetel venait de rentrer en son logis, A l'*Eperon d'Argent*, rue Saint-Antoine, à Paris, couvert de boue et de neige, fatigué par une matinée de manœuvres.

Parbleu, se disait-il en déposant son uniforme et en se disposant à faire honneur à un plantureux déjeuner servi sur un guéridon au coin de la cheminée de sa chambre, je fais là un absurde métier. Plus j'y pense, et plus je me persuade que j'ai été fou d'obéir aveuglément aux volontés de mon oncle et aux désirs incompréhensibles de mon adorable cousine. Je n'ai pas d'ambition ; je pourrais vivre bien tranquille entre ces deux êtres chéris et voilà tantôt trois mois que je me morfonds loin d'eux, sans autre distraction que d'insipides et pénibles exercices.

Pendant ce monologue, le lieutenant s'était enveloppé d'une chaude robe de chambre. Il s'installa commodément et commença son repas, tout en continuant ses réflexions à haute voix.

– Comprend-on la sévérité de ce colonel de Chagny qui me refuse huit jours de congé pour aller là-bas montrer mon uniforme ? Et Élise qui depuis ces trois mois, trois siècles, m'écrit en tout deux billets d'un laconisme effrayant !

Il se leva soudain pour consulter un calendrier.

– Nous sommes au 14 décembre, lit-il. Demain j'aurai l'explication de tout ceci. Demain, mon brave Nicou sera de retour. Tâchons de prendre patience jusque-là.

A ce moment le pavé de la cour de l'auberge résonna sous les fers d'un cheval.

Le vicomte regarda.

– Déjà ! se dit-il, saisi par une soudaine anxiété.

Il venait de reconnaître son serviteur descendant de cheval avec les mouvements pénibles du cavalier qui a fourni une longue traite. Quelques secondes plus tard, Nicou se présentait devant son maître.

C'était un spécimen fort remarquable de la race bretonne. Figurez-vous, sur un petit corps trapu et ramassé, une grosse tête avec un front carré, des yeux écartés, une grande bouche, de grandes oreilles, un menton proéminent, le tout enveloppé d'une peau bistrée.

Il s'avança d'un air assez gauche et embarrassé et s'arrêta devant le vicomte, les yeux baissés, tournant dans ses mains son tricorne militaire, car, il est bon de le dire, le vicomte avait incorporé dans sa compagnie le serviteur que sa cousine lui avait envoyé porteur de la missive que l'on sait.

Eh bien ! mon garçon, dit le jeune homme, j'espère que voilà un zèle qui va me coûter cher, à une livre par heure d'avance sur le temps fixé pour ton voyage. Voyons, raconte-moi ce que tu as fait. Comment va-t-on à Roquetel ?

Très-bien, monsieur le vicomte, répondit Nicou.

Alors, donne-moi vite les lettres dont tu es chargé pour moi.

– Je n'ai rien à vous remettre.

– Comment ! rien ?

Rien !

– Tu ne les a donc pas vus ?

– Si fait. Je les ai vus tous les trois.

.– Qui ! tous les trois ?

– Eh bien ! M. le comte, mademoiselle et l'autre.

Quel autre ? Je te trouble peut-être en t'interrogeant. Je te laisse parler ; mais dépêche-toi.

Eh bien ! voici la chose, fit Nicou, qui sembla prendre son courage à pleines mains, mademoiselle n'est plus mademoiselle : elle est mariée.

Mariée, Elise ? Tu es fou !

Mais non, monsieur. Ecoutez : je suis arrivé à Roquetel un soir. Sans prendre le temps de dire un mot aux amis, je leur ai laissé mon cheval et j'ai gravi le perron. Je m'imaginai qu'on allait me faire fête au salon. Eh bien, pas du tout, M. le comte ne parut pas étonné de me voir ; mais mademoiselle Elise devint toute pâle. Alors le comte, s'adressant à un personnage qui lisait au coin du feu, lui dit : « Mon gendre, voyez donc, on dirait que votre femme va se trouver mal. » Le personnage se leva d'un bond, me regarda d'abord d'un air soupçonneux et prit le bras de mademoiselle Elise qui se redressa tout à coup. Alors moi je compris que j'avais eu tort d'entrer si brusquement et je me rendis à l'office. M. le comte y vint derrière moi. Nicou, me dit-il, c'est mon neveu qui t'envoie ici. Pourquoi ? Parce qu'il est inquiet de votre silence. Il m'envoie ici pour obtenir des nouvelles que vous lui refusez, et aussi pour savoir si mademoiselle Elise l'aime toujours.

Jamais je n'ai vu homme aussi étonné que M. le comte en m'entendant. Mais, mon ami, dit-il, le vicomte sait bien que sa cousine est mariée depuis

deux mois. D'ailleurs tu n'es peut-être pas toi-même au courant. Tu dois avoir des lettres pour nous ?

Je lui donnai alors les papiers dont j'étais chargé. Il les prit, les lut, parut stupéfait et indigné, puis courut au salon. Alors, il y eut une scène terrible. On entendait le comte qui criait : Misérable ! intercepter mes lettres ! L'autre répondait : Il le fallait monsieur. Et les explications continuaient. Comme pour tout vous dire je voulais tout savoir, j'allai à travers les couloirs jusqu'à la porte du salon et j'entendis, au milieu de la dispute des deux hommes, mademoiselle Elise qui sanglotait.

Alors je suis revenu à l'office où l'on m'a raconté que mademoiselle avait épousé depuis deux mois un grand savant qui avait guéri son père et qu'elle paraissait bien malheureuse.

Le même soir, pensant que ce qui pressait c'était non pas d'attendre une réponse à vos lettres, mais de vous faire connaître la vérité, je repartis sans dire gare, et me voilà.

Tandis que le fidèle Breton racontait ainsi sa triste odyssée, son maître était resté muet, l'œil fixé devant soi. On eût dit qu'il n'écoutait pas, et pourtant, il n'avait pas perdu un mot du récit de son serviteur. Ses yeux étaient restés secs, mais il avait le cœur déchiré,

— Il y a là, dit-il enfin, quelque mystère horrible. Je dois l'éclaircir sans perdre une minute.

Il prit une plume et écrivit :

« Monsieur de Chagny,

« Je quitte Paris pour quelques jours. Il le faut. Les motifs qui m'y forcent sont tellement graves que-si nous étions devant l'ennemi, je déserterais peut-être. Lorsqu'à mon retour je vous aurai fait connaître la vérité, vous m'approuverez.

« VICOMTE DE ROQUETEL, »

— Qu'on porte cette lettre, dit-il à Nicou. Fais seller imon cheval. Je pars.

— Eh bien, et moi ? demanda Nicou.

— Tu dois être hors d'état de me suivre, va te reposer.

— Ai-je offensé mon maître ?

— Non, certes, mon ami.

— Pourquoi donc refuser mes services ?

— C'est qu'il y aura peut-être une catastrophe au bout de ma route.

— Raison de plus pour que j'accompagne monsieur le vicomte. Je suis prêt à retourner jusqu'à Roquetel, s'il le faut.

— C'est là, en effet, que nous allons, dit d'un air sombre le vicomte qui, en s'équipant, chargeait avec soin deux pistolets d'arçon et ceignait son épée.

Quelques heures plus tard, le maître et le valet quittaient Paris par la route de Bretagne.

En sortant de Paris le vicomte avait l'intention de confier ses chevaux, dès qu'ils seraient épuisés, à un aubergiste quelconque et de faire d'une seule traite, sur des chevaux de poste, la route de Paris à Brest. Les foudroyantes nouvelles apportées par Nicou et l'écroulement subit de tous ses rêves d'avenir ne lui avaient pas laissé le sang-froid nécessaire pour tracer son plan de conduite. Aussi le début du voyage s'accomplit-il avec une rapidité extrême.

La terre était couverte de neige et les chemins déserts. La solitude et le froid eurent pour effet de calmer peu à peu les orages qui grondaient dans le cœur de Gaston. Il recouvra assez de sang-froid et de calme pour réfléchir et regarder en face les périls au-devant desquels il courait.

Qu'Élise l'eût oublié pour se donner à un autre, après les tacites aveux qu'ils s'étaient faits et qui pour lui avaient toute la valeur des serments les plus solennels, cela lui semblait impossible. Que le comte eût forcé la volonté de sa fille pour faire son gendre d'un homme sans famille, sans fortune, cela lui semblait invraisemblable. Il fallait donc admettre quelque fatalité devant laquelle tous deux avaient dû plier, quelque trame odieuse qui les enveloppait encore. Dans cette hypothèse, il devenait leur seul défenseur. Ce n'était plus des comptes qu'il allait leur demander, c'était aide et assistance qu'il allait leur porter.

La prudence est fille des responsabilités comprises, et le vicomte se jura d'être prudent et de sacrifier, s'il le fallait, la rapidité de sa course à la nécessité d'arriver armé d'informations précises. Il résolut de voyager à petites journées, et d'arriver à Roquetel, non comme un amant oublié, trahi,

désespéré et brûlant de se venger, mais comme un parent qui vient passer quelques jours dans sa famille. Nicou ne désapprouva point ce nouveau mode de voyage que lui faisaient apprécier ses fatigues passées.

Le soir du premier jour, le vicomte et Nicou arrivèrent à Saint-Georges, près de Dreux, et allèrent loger à l'auberge du Grand-Saint-Nicolas, dont le maître cumulait, ainsi qu'un grand nombre de ses confrères, le métier d'hôtelier et les fonctions de maître de poste.

Installé dans la plus belle chambre de l'hôtel, le vicomte achevait le repas qu'il s'était fait servir, lorsque l'hôtelier se rendit près de lui.

Je viens, dit-il, monsieur, vous faire part du grand embarras dans lequel je suis. Il y a là un piqueur qui m'annonce l'arrivée prochaine d'une berline dont les propriétaires désirent passer la nuit chez moi.

En quoi cela peut-il m'intéresser ? demanda distraitemment le vicomte.

Voilà ! c'est que vous occupez ma meilleure chambre et j'en ai besoin.

– Cela m'est fort égal, en vérité. Je suis arrivé le premier, n'est-ce pas ? Que les autres s'arrangent.

C'est qu'il y a dans la berline un vieux gentilhomme malade, qui paraît ne pas pouvoir continuer sa route. Alors j'ai pensé.

Ceci est différent. Où va-t-on me loger ? dit le vicomte en se levant.

Ici, tout près, dans une chambre également fort belle, répondit l'hôtelier, enchanté de la condescendance du jeune officier. Si monsieur veut prendre la peine de me suivre.

Au même instant, Nicou se précipitait dans la chambre.

– Alerte ! cria-t-il ; votre voyage est terminé, monsieur le vicomte.

Comment, que veux-tu dire ?

Je veux dire que dans une demi-heure M. le comte, mademoiselle Élise, pardon madame Élise, et... l'autre seront ici. Je viens de causer avec le piqueur. C'est un nouveau, il ne me connaît pas. Moi, j'ai vu à sa livrée qu'il venait de Roquetel. Ils vont tous à Paris. Mais M. le comte est tombé malade presque en sortant du château. Il est obligé de s'arrêter ici.

Le vicomte prit sur-le-champ son parti.

– Brave homme, dit-il, en arrêtant par le bras l'hôtelier impatient de procéder à ses préparatifs, écoute-moi bien. Veux-tu me rendre un service et gagner vingt-cinq louis ?

– Que faut-il faire ?

– Me donner quelque part, le plus près possible, une chambre où je ne sois pas dérangé, cacher mon domestique et mes deux chevaux et surtout déclarer à ceux 3 qui vont venir que ton auberge est complètement inhabitée.

Ce n'est pas difficile, répliqua l'autre aussitôt. Vous voyez bien cette porte condamnée, à la tête du lit ? Eh bien, elle donne sur un cabinet noir ; de l'autre côté de ce cabinet il y a une chambre dans laquelle personne n'a mis les pieds depuis cinq ans. C'est là, continua-t-il, avec une douleur quelque peu comique, c'est là qu'est morte ma pauvre femme. Personne n'y est entré depuis, et je m'étais bien promis que jamais personne n'y pénétrerait. Mais, pour vingt-cinq louis, vous comprenez, je suis sûr que la chère créature qui est là-haut ne m'en voudra pas. Elle était si intéressée, si économe, si.

L'hôtelier s'interrompit pour conduire le vicomte dans la chambre qu'avait occupée la vertueuse compagne dont le souvenir lui inspirait ces litanies. C'était une véritable chambre de maîtresse de maison avec fenêtres sur la rue et fenêtres sur la cour de l'auberge.

Le vicomte y était depuis peu, quand les grelots des chevaux de poste et le roulement de la berline sur les pavés pointus lui annoncèrent l'arrivée de ceux qu'il attendait. Il se posta derrière les jalousies baissées.

La voiture entra dans la cour de l'hôtellerie, dont les portes furent refermées aussitôt. Bélial, qui occupait le siège avec Joseph-Marie, sauta à terre pour ouvrir la portière et déplier le marchepied. Aubryot sortit le premier de la berline. Gaston s'étonna presque de la violence des sensations que lui faisait éprouver la vue de ce misérable qui offrait devant lui la main à Elise, avec la galanterie quelque peu indolente d'un mari bien élevé.

– Pauvre Elise, comme elle a dû souffrir ! murmura Gaston, en contemplant sa cousine. Ah ! si elle m'a oublié, je suis trop vengé !

Aubryot et Bélial, unissant leurs efforts, firent descendre le comte qui se soutenait à peine et que l'Indou emporta entre ses bras, comme il eût fait d'un enfant, jusqu'à la chambre qui lui était destinée et que le vicomte venait d'abandonner.

L'hôtelier, qui pour recevoir des voyageurs de cette importance avait mis sur pied tout son personnel, eut tout lieu d'être désappointé, car Aubryot et Elise suivirent le comte, que Béliat venait de déposer sur son lit, et déclarèrent que leur domestique transmettrait leurs ordres.

Elise était inquiète et agitée. Aubryot, nerveux et impatient. Le comte, couché, et qui semblait n'éprouver qu'une extrême lassitude, les observait tous deux et cherchait à deviner leurs pensées.

Il est nécessaire d'expliquer pourquoi ces trois personnages avaient entrepris ce voyage, que les rigueurs de la température rendaient particulièrement pénible.

Aubryot, marié depuis près de trois mois, n'était pas homme à différer plus longtemps l'exécution complète du programme qu'il s'était tracé, et dont son union avec Elise n'était que le prologue. Il avait donc fait connaître à sa nouvelle famille son dessein bien arrêté de quitter, au moins pour la durée de l'hiver, le château de Roquetel, et d'aller s'établir à Paris. Sa femme, dont l'héroïque sacrifice semblait avoir épuisé l'énergie et brisé la volonté, n'avait élevé aucune objection. Quant au comte, il était hors d'état de résister. Il semblait, depuis quelque temps, avoir perdu toute énergie et toute volonté.

Un doute le tuait lentement. Il se demandait si en obéissant à sa fille, si, en consentant à lui donner Aubryot pour mari, il n'avait pas fait le malheur de la chère enfant. Sans être d'une perspicacité bien grande, il soupçonnait l'horrible mystère. Quelquefois, caché derrière les rideaux de ses fenêtres, il épiait les promenades d'Elise dans le parc de Roquetel. Ne se sachant pas surveillée, celle-ci laissait paraître, dans sa démarche et ses gestes, un accablement, une tristesse qui faisaient monter de grosses larmes dans les yeux du vieillard. Il courait à elle et ne trouvait que ces mots à lui dire :

Tu n'es point malheureuse, au moins ?

Elise aussitôt s'efforçait de le convaincre qu'elle n'avait rien à souhaiter et affectait même une gaieté exagérée jusqu'à ce que, le soir venu, elle pût pleurer sans témoin.

Le père, toujours soupçonneux, surveillait aussi les relations des époux en sa présence. Mais ils n'échangeaient devant lui que des phrases banales, cérémonieuses, et le comte pensait que son gendre était par trop scrupuleux

observateur de l'étiquette, eu égard surtout à son passé. Aussi ne protesta-t-il point contre le projet d'un voyage à Paris. Il espérait qu'Elise trouverait dans la capitale les distractions et les plaisirs qui séduisent d'ordinaire les jeunes femmes, et, quoique malade, il avait appuyé plutôt que combattu les plans d'Aubryot.

Le voyage commençait donc sous de bien tristes auspices. Mais ce fut bien autre chose quand le comte de Roquetel, dont la santé déjà altérée ne pouvait supporter les fatigues de la route, ressentit plus cruellement les symptômes d'un mal qu'elles avaient subitement aggravé.

Elise émit l'avis de retourner à Roquetel. Aubryot répondit par un refus. Force fut à Elise de continuer ce voyage douloureux, durant lequel elle constata que son père s'affaiblissait d'heure en heure. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'auberge de Saint-Georges. Le comte de Roquetel avait déjà l'apparence d'un moribond, et ce fut les larmes aux yeux qu'Elise aida ses gens à mettre son père au lit.

Aubryot contemplait froidement cette scène ; tout à coup il fit mine de s'éloigner, mais Elise l'arrêta :

Monsieur, lui dit-elle, avant de vous retirer, veuillez m'accorder quelques minutes d'entretien.

Volontiers, madame.

Il la conduisit dans la chambre qui lui était préparée.

Monsieur, reprit-elle, quand ils y furent enfermés, pardonnez-moi, mais il m'a semblé que vous étiez distrait tout à l'heure auprès de mon père. Son état m'inquiète.

Vous avez tort, croyez-moi, répondit-il avec impatience.

C'est que, voyez-vous, je suis assaillie de tristes pressentiments. Or, vous savez qu'entre nous, il y a un pacte, et qu'en retour de ma main vous m'avez promis de me rendre mon père. Si maintenant, je le perdais vous auriez manqué à votre parole.

Cette insistance d'Elise et la franchise naïve qu'elle mettait à lui rappeler qu'elle voyait en lui non un époux, mais une sorte de médecin causèrent un vif dépit à Aubryot. Ce fut d'une voix altérée par la colère qu'il lui répondit :

En vérité, madame, trouvez-vous de bon goût de me rappeler à chaque instant à quelle circonstance je dois le bonheur d'être votre mari ? Si vous croyez me flatter par ce souvenir, vous me permettrez de vous dire que vous vous trompez.

– Oh ! monsieur, dit Elise, je ne songe ni à vous flatter, ni à vous humilier. Seulement, j'ai pour mon père et je vous remets en mémoire nos conventions. Voilà tout.

– Nos conventions ! reprit Aubryot, qui marchait à grands pas ; nos conventions ! Au fait, c'est vrai. Mais avouez que le mot est d'une admirable froideur et qu'entre époux, même en admettant que nous soyons aussi peu époux que l'a permis mon imprudente délicatesse, il n'est guère bien placé.

Je ne sais, monsieur, ce que vous voulez dire.

Ce que je veux dire, le voici : Depuis que nous sommes unis, et malgré tous les soins que j'ai pris de vous, vous affectez les allures d'une véritable infortune ; on dirait à vous voir que vous considérez votre existence comme brisée. Vous semblez à chaque instant étouffer des sanglots. Vous avez des attitudes éplorées dont vous ne parvenez à vous défaire que difficilement. En un mot, vous paraissez vous repentir de ce que vous avez fait.

Me repentir, moi, jamais ! Si c'était à recommencer, si vous étiez devant moi, comme il y a trois mois, me disant : Soyez ma femme et je vous rends votre père, je vous répondrais ce que je vous répondis alors.

Cela fait honneur à votre piété filiale, mais cela ne me suffit pas, à moi. Je suis plus exigeant ou du moins je commence à l'être.

Monsieur, dit Elise avec une résolution extraordinaire, vous avez voulu ma main, je vous l'ai donnée parce qu'elle était à moi et parce que je me sentais assez de force pour ne trahir aucun des devoirs que je m'imposais, mais si vous m'aviez demandé.

N'achevez pas, dit Aubryot. Si je vous avais demandé votre cœur, vous m'auriez dit qu'il ne vous appartenait plus. Eh ! je le sais bien. Vous me l'avez presque avoué, et je l'avais d'ailleurs deviné. Votre cœur est à un autre. C'est à lui que vous pensez quand vous marchez penchée et triste dans les allées du parc ; pour lui vos rêveries, pour lui vos soupirs, pour lui ces pleurs que vous versez seule la nuit et ces sanglots que j'ai entendus.

Car pas un de vos gestes, pas une seconde de votre existence, et j'ose le dire, pas une de vos pensées ne m'échappent. Je n'ai pas encore cherché à le rejoindre, celui que vous aimez, parce qu'il s'est tenu jusqu'ici dans un éloignement tout à fait prudent. Mais, je vous le jure, madame, et faites votre profit de ce serment, le jour où il me tombera sous la main sera pour lui le dernier qu'il passera ici-bas, et s'il m'arrive ensuite d'être assez faible pour descendre jusqu'à la jalousie, je ne pourrai plus être jaloux que d'un trépassé.

Puis, voyant qu'elle allait défaillir, Aubryot se calma soudain, et d'un ton plus doux :

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il ; je vais préparer de quoi remettre votre père sur pied demain matin.

Au moment où ils allaient se séparer, ils entendirent un bruit de pas qui s'éloignait et celui d'une porte qui se fermait.

Aubryot ne fit qu'un bond jusqu'à la porte. Il regarda. Le couloir qui desservait les chambres était vide.

J'aurai mal entendu, murmura-t-il en rentrant. Il n'y a personne. Allons, c'est convenu. Le pacte tient toujours, poursuivit-il avec un sourire.

Et il la laissa plus rassurée.

Le comte avait tout entendu.

Quand il avait vu sa fille et son gendre se retirer, quand Elise avait prié Aubryot de passer chez elle, une invincible curiosité l'avait poussé à connaître ce qu'ils allaient se dire. Il obéissait non-seulement à l'envie de tout malade de découvrir ce que pense de son état celui qui le soigne ; mais il lui semblait aussi qu'en surprenant la conversation des deux époux il saurait enfin à quoi s'en tenir sur les causes de la tristesse continuelle de sa fille.

Il avait donc rejeté ses couvertures et, brûlant de fièvre, il s'était dirigé en chancelant jusqu'à la porte de l'appartement de celle-ci. Là, appuyé contre le chambranle, il avait écouté avidement et s'était enfui seulement aux derniers mots de la conversation qui vient d'être rapportée.

Hélas ! le vieillard en savait plus qu'il n'en aurait voulu apprendre ! Un voile épais s'était tout à coup déchiré devant ses yeux. Il s'expliquait maintenant pourquoi Elise était triste, pourquoi elle pleurait parfois. Elle

s'était sacrifiée et sacrifiée pour lui. Il se rappela en un instant le bonheur dont il avait joui seul avec elle à Roquetel, ses caresses, ses mignardises de jeune fille, puis l'arrivée de Gaston, leurs longs entretiens le soir sous les grands arbres, alors que tous trois il se promettaient de ne se jamais quitter et de vivre heureux et tranquilles, ignorants et ignorés, oubliant et oubliés, dans leur coin délicieux de la Bretagne.

Puis, il réfléchit qu'un jour Aubryot était venu et avait emporté tous ses rêves dans les plis de son manteau ; il lui avait rendu la santé à lui, c'est vrai, mais à quel prix ! En brisant deux jeunes existences pleines d'avenir et d'espérance, pour lui conserver les lambeaux de vie que la vieillesse dispute à la tombe.

Il en était là de ses réflexions quand Aubryot entra et le trouva singulièrement agité. Les symptômes s'étaient aggravés, la fièvre avait empiré. Ce n'était plus une simple indisposition, mais une affection aiguë. Aubryot comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre et courut préparer un de ces remèdes énergiques dont il possédait le secret. Il rentra bientôt dans la chambre du malade et déposa à côté de son lit, sur un guéridon, un flacon contenant le spécifique, puis il sortit en disant gracieusement au comte qu'il allait lui envoyer sa fille pour lui faire prendre cette potion.

A peine avait-il tourné les talons que le vieillard se leva précipitamment et vint jusqu'à la dernière goutte dans le foyer le remède composé par son gendre ; puis il courut s'étendre dans son lit. Quand Elise vint, il lui dit en souriant qu'il ne l'avait pas attendue pour boire, tant il était pressé de revenir à la santé. Il ajouta qu'il était déjà mieux, qu'il allait dormir, et que son gendre était un grand savant.

Elise le quitta rassurée et confiante, sans s'apercevoir que dans le baiser qu'il lui donna, il avait mis tout ce que son cœur enfermait de tendresse, et que dans le regard qui la suivit jusqu'à la porte, éclatait tout ce que l'âme peut contenir de désespoir.

Le vieillard voulait mourir. Dans son étroite logique il voulait se punir d'avoir à son insu fait le malheur de sa fille. Il ne se disait pas que, lui mort, Elise resterait seule et sans défense, livrée à Aubryot, leur mauvais génie à tous deux. Sa tête malade ne pouvait plus concevoir qu'une pensée. Sa fille, sa fille chérie avait à jamais perdu le bonheur. Cet écroulement subit des

espérances de toute sa vie lui enlevait jusqu'à la faculté de raisonner. Une idée fixe, folle l'envahit. Et alors avec une force réellement surhumaine, il feignit le sommeil.

Quand Aubryot revint encore, il ne bougea pas et sa paupière ne se leva que lorsque son gendre s'éloigna. Ce fut pour laisser passer un regard chargé de colère et de malédictions. Un peu plus tard, sa fille ranimée par l'espoir de le sauver, vint déposer un baiser sur son front ; il eut le courage de rester impassible au contact de ces deux lèvres fraîches qu'il ne devait plus sentir, et d'attendre le moment où l'enfant allait disparaître pour lui envoyer dans un suprême effort ses tendresses et sa bénédiction.

Puis, lorsqu'il fut bien sûr de ne plus être visité, quand tout devint silencieux dans l'hôtellerie, il se laissa aller avec volupté entre les bras de la mort qui rrivait lentement.

Cependant Gaston, posté en observation derrière la porte fermée, qui s'ouvrait, ainsi que le lui avait dit l'hôtelier, sur un cabinet obscur attenant à sa nouvelle chambre, avait entendu les paroles échangées entre le comte, Elise et Aubryot. Il avait vu à travers une rainure formée par deux planches mal jointes son oncle se lever pour surprendre le secret terrible qui le tuait. Il avait vu enfin le vieillard revenir blême comme un fantôme et s'étendre sur son lit, après avoir jété dans les cendres le flacon qui se trouvait sur le guéridon auprès de lui.

Comme il n'entendait plus aucun bruit, et que tout semblait dormir dans l'auberge, il ne put résister à la tentation de révéler sa présence, au risque même de l'effrayer, à celui qu'il s'était habitué, avec bonheur, à considérer comme un second père. Il voulait lui apprendre les événements qui amenaient leur rencontre fortuite, connaître par lui les causes de son malheur et lui offrir ses services.

Il pesa vigoureusement sur la porte qui céda et marcha doucement jusqu'au lit du vieillard. Le comte, à ce moment, était en proie à ces hallucinations dernières, à ce délire muet qui constituent ce qu'on pourrait appeler l'ivresse de la mort.

Il vit Gaston et le reconnut aussitôt. Il ne se demanda même point, tant son intelligence était affaiblie, comment et pourquoi il était devant lui ; mais la vue de ce témoin de son ancien bonheur lui rappela subitement de

bonheur lui-même. Son œil s'éclaira d'une lueur de tendresse. Il voulut parler : il ne le pouvait déjà plus ; il voulut lui tendre les bras : ses bras, lourds comme du plomb, n'obéirent plus à sa volonté et demeurèrent immobiles sur la couverture. Il resta donc le regard fixé sur Gaston, qui, surpris lui-même de ce silence, de cette immobilité, de ses traits décomposés, le contemplait en pleurant, et il expira, sans secousses, sans même que son neveu pût remarquer la transition de la vie au trépas.

Quand ce dernier, s'approchant, voulut prendre la main de son oncle pour la porter à ses lèvres, cette main retomba sans mouvement ; et quand, subitement effrayé, il interrogea la poitrine, elle était muette : le cœur ne battait plus

Gaston retint un cri de terreur et de désespoir, car les dangers de sa position lui apparurent tout à coup.

Comment expliquer sa présence dans cette chambre où il avait pénétré comme un voleur pour assister à une mort aussi rapide et aussi inattendue ? Que faire ? Avertir Elise dont il prévoyait le désespoir, et qu'il n'aurait même pas le droit de consoler en présence. d'Aubryot ? S'enfuir, laisser là ce cadavre, encore chaud ? Mais comment s'enfuir ? Il fallait auparavant chercher Nicou, le réveiller, seller les chevaux, mettre toute la maison sur pied, exciter peut-être les soupçons de l'hôtelier. L'honneur, l'amour filial qu'il portait au comte lui commandaient d'appeler. La prudence lui ordonnait de fuir. Il ne pouvait même songer à rentrer chez lui. Pour pénétrer dans la chambre du comte, il avait brisé un verrou marquant ainsi la trace de son passage.

Son hésitation ne fut pas longue pourtant ; il se disposait à courir, coûte que coûte, chercher du secours s'il en était encore temps, lorsque la porte s'ouvrit. Aubryot, inquiet en dépit de la sécurité qu'il avait affectée devant Elise, venait surveiller le sommeil de son beau-père.

A la vue du ravisseur de son bonheur, le vicomte ne fut pas maître de lui. Il marcha sur Aubryot, qui reculait instinctivement, le rejoignit et lui prenant le bras, qu'il serra à le broyer, il l'entraîna jusqu'auprès du lit.

Tenez, monsieur, lui dit-il, contemplez votre ouvrage.

Aubryot se dégagea brusquement de l'étreinte du lieutenant ; par une prodigieuse puissance sur lui-même, comprimant la rage et la crainte que

lui inspirait cette apparition inattendue, il concentra toute son attention sur le corps qui gisait inanimé entre eux deux, et se pencha, comme s'il eût voulu recueillir les derniers bruissements de la vie qui venait de s'enfuir. Du premier coup d'œil, il reconnut que tout espoir était perdu.

Il est mort, dit-il en se relevant. J'ai fait pourtant ce que j'ai pu.

Pour le tuer, misérable ! cria le vicomte. Je l'ai vu jeter, comme s'il eût redouté d'être empoisonné, le médicament préparé par vous.

Aubryot courut au foyer et vit dans les cendres les fragments du flacon brisé.

C'est vrai, dit-il, je n'y comprends rien

Sans plus s'occuper de Gaston, dont les doigts fiévreux se crispaient sur la garde de son épée, il revint se placer en face de lui de l'autre côté du mort et sembla se plonger dans une profonde réflexion.

Tout à coup, il releva le tête lançant au vicomte un regard chargé de haine et dans lequel cependant brillait une joie sombre et contenue.

Monsieur de Roquetel, dit-il, je vais vous donner un conseil. Allez-vous-en. Je suis généreux et je vous laisse partir.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît ? répondit Gaston au paroxysme de la rage et tirant à demi son épée du fourreau.

C'est fort simple, répondit Aubryot qui porta la main sous son habit ; je voyage avec ma femme et mon beau-père. Nous nous arrêtons dans une auberge. Pendant la nuit, j'entre dans la chambre du vieillard pour lui donner mes soins. Je le trouve mort. A côté de lui, je rencontre celui à qui il a refusé la main de sa fille. Suivez mon raisonnement.

Concluez.

– J'appelle. On vient. Et je fais arrêter le vicomte de Roquetel que j'accuse d'avoir empoisonné son oncle.

A ces mots, un éclair d'acier brilla au-dessus du cadavre. Le vicomte tenait l'épée haute :

Misérable, criait-il, oubliant toute prudence, tu vas mourir.

Aubryot, d'un bond en arrière, s'était mis hors de portée de la lame, en même temps qu'il tirait un poignard effilé et bleuâtre, et se ramassait en quelque sorte derrière son bras gauche plié pour parer les coups.

De mieux en mieux, répondit-il ; vous prenez vous-même le soin de rendre vraisemblable mon accusation.

Puis, voyant que Gaston pour l'atteindre allait faire le tour du lit, il s'approcha d'un bond du cadavre, et levant sur lui son arme :

Si vous faites un mouvement, s'écria-t-il, je complète la vraisemblance de votre crime.

La gaine de son poignard, lancée par lui, vint en même temps tomber aux pieds de l'officier.

En ce moment, un cri déchirant se fit entendre ; passant entre les deux hommes, une forme blanche s'abattit sur le lit où le comte de Roquetel gisait mort. C'était Elise qui venait de comprendre l'affreuse vérité et se roulait à moitié folle sur le cadavre de son père.

Devant cette douleur, la haine des deux rivaux fut non pas vaincue, mais désarmée pour le moment, et ils laissèrent tomber leurs armes.

Vous eussiez dû, messieurs, dit alors Elise d'une voix grave, fermer au moins ces deux yeux, de peur qu'ils ne vissent même dans la mort votre lutte abominable.

Elle abaissa elle-même les paupières du mort, mit sur son front, déjà froid, un baiser, et se relevant :

Messieurs, reprit-elle, je ne prie pas, j'ordonne. Le comte de Roquetel est mort. Je veux le conduire en paix à sa dernière demeure. Vous m'accompagnerez tous les deux. Et maintenant, laissez-moi prier et veiller auprès de mon père.

Aubryot et Gaston s'inclinèrent et chacun de son côté se prépara à quitter l'auberge où venait de se passer cette scène.

Le lendemain matin un triste cortège prit la direction de Paris. Elise avait décidé que son père y serait inhumé, à cause des difficultés qu'eût présentées un retour en Bretagne. La berline contenant le cercueil du comte allait en avant. Béal et Joseph-Marie avaient repris leur place sur le siège. Derrière cette voiture funèbre, Elise voyageait dans une chaise de poste.

Elle avait voulu être seule tant à cause de l'horreur que lui inspirait Aubryot que par pitié pour son cousin. Les deux hommes étaient à cheval, l'un à droite, l'autre à gauche. Quant à Nicou, il fermait la marche.

CHEZ FRANKLIN

Aux funérailles du comte de Roquetel, Aubryot et Gaston marchèrent côte à côte. Elise l'avait exigé et les deux hommes avaient dû obéir. Pourtant, il était impossible qu'une crise ne vînt point dénouer une situation aussi fausse. Il était impossible que les trois survivants, malheureux les uns par les autres, ne cherchassent point à modifier les conditions d'une existence devenue intolérable.

Dans le premier élan de sa douleur, Elise avait demandé à Dieu de la réunir à son père. Depuis que, par la mort du comte, son sacrifice héroïque était devenu inutile, la vie lui semblait sans but et odieuse. Elle ne pouvait que mépriser et haïr celui dont elle portait le nom ; elle ne pouvait appartenir à celui qu'elle aimait. La mort lui semblait préférable à la destinée qui s'offrait à elle et, un instant, elle l'espéra. Mais elle avait compté sans Aubryot qui l'observait et mit sa science entre elle et la tombe. Aubryot, auquel nous laisserons le nom qu'il portait au début de ce récit, bien que la mort de son beau-père lui eût donné le titre et les armes de comte de Roquetel, n'était plus le même homme. Des phénomènes nouveaux se passaient dans son âme, et il en était venu à ne plus oser s'interroger.

L'ambition, l'orgueil froissé, l'envie, l'avaient poussé à user impitoyablement de l'occasion que lui avaient fournie la maladie du père et l'abnégation de la fille. Il était arrivé au but qu'il considérait naguère comme le comble de ses vœux. Il était riche ; cette société qui l'avait écrasé sous son indifférence rampait à ses pieds. Il n'avait plus qu'à vouloir et il allait être célèbre. Tout cela cependant lui semblait vide, méprisable, inutile.

Auprès de l'adorable créature dont il avait fait le malheur, son cœur s'était amolli peu à peu. Un monde nouveau se révélait à lui. Il comprenait

qu'il y a autre chose sur terre que la science et les richesses. A ses rêves ambitieux avaient succédé d'autres désirs. Gloire, honneurs, fortune, nom même, il eût tout donné pour qu'Elise le regardât une seule fois comme il l'avait vue jadis regarder Gaston. Il se demandait parfois s'il n'allait point abandonner sa revanche contre l'humanité, emporter sa femme au fond de la Bretagne, et là, se faire jeune, se faire timide, se faire humble, afin de conquérir ce cœur. Mais un indomptable orgueil le dominait toujours ; il se disait qu'il serait indigne de renoncer aux profits de sa victoire pour une enfant que tôt ou tard il saurait rendre docile. D'ailleurs, quand il descendait au fond de son âme, il y trouvait deux êtres qui occupaient sa pensée et dont il ne pouvait séparer les images : Elise et Gaston, de sorte qu'il ne savait plus lequel des deux sentiments était le plus fort, de son amour pour Elise ou de sa haine pour Gaston.

Depuis les funérailles du comte, il n'avait pas revu son rival ; mais il sentait que son souvenir se dressait entre Elise et lui, et cette idée empoisonnait son existence. Il avait décidé que le vicomte disparaîtrait d'une façon ou d'une autre, et il n'était pas homme à renoncer à ses criminels projets.

Quant à Gaston de Roquetel, il ne luttait plus. Quelques instants après les funérailles de son oncle, il s'était approché d'Aubryot et lui avait dit à voix basse :

J'espère, monsieur, que nous allons reprendre, sans témoins, l'entretien interrompu à Saint-Georges.

Aubryot avait répondu :

Monsieur, je suis à vos ordres.

Mais Elise qui depuis leur rencontre ne les laissait pas seuls ensemble un seul instant, devinant aux mouvements de leurs lèvres, les paroles qu'ils venaient d'échanger, avait attiré son cousin à l'écart pour lui dire :

Gaston, une rencontre entre mon mari et vous serait ma mort. S'il vous tuait, je mourrais de douleur, et s'il était tué, je mourrais de honte.

Gaston avait compris et renoncé, au moins pour l'instant, à la reprise des hostilités. Nous allons maintenant le retrouver, dans une de ces heures où, accablé par le souvenir d'Elise et par son impuissance à la reconquérir, il se

demandait ce qu'il pouvait bien avoir à faire ici-bas et s'il était bien nécessaire qu'il y restât.

Tout indiquait un prochain départ dans son appartement à *l'Eperon d'Argent*. Nicou, assis par terre, à côté dedeux porte-manteaux à moitié pleins, fourbissait un véritable arsenal, épées, dagues et pistolets qu'il nettoyait et remontait avec soin. Cette occupation déplaisait au brave garçon, car il hochait la tête, sans ralentir sa besogne, en homme qui se fait à lui-même les objections et les raisonnements qu'il n'ose exposer à autrui.

Le vicomte, assis à une table, parcourait des yeux une très-longue note que l'hôtelier venait d'apporter d'un air contrit, et à côté de lui un officier, dans toute la force de l'âge, portant les insignes de colonel, contemplait d'un air maussade les préparatifs du maître et du valet.

Mon colonel, dit le vicomte qui avait achevé sa vérification et alignait sur la table des piles de louis et d'écus, je suis confus, en vérité, de vous recevoir au milieu de ce désordre.

Ne vous gênez donc pas, Gaston, répondit le colonel avec humeur, et faites-moi le plaisir de ne plus m'appeler votre colonel puisque vous n'êtes plus sous mes ordres depuis ce matin.

Voyons, mon bon monsieur de Chagny, répondit le jeune homme, n'ajoutez pas à toutes mes tristesses celle de vous savoir en colère contre moi.

Trop flatteur, en vérité. Nicou, veux-tu bien ne pas mettre tant d'huile sur ces armes ; tu vas encrasser les batteries. Passe-moi vite un chiffon là-dessus ; là, comme ceci.

Et M. de Chagny, joignant l'exemple au précepte, se mit à collaborer avec le Breton. Quand il eut fini sa démonstration théorique et pratique, il revint au vicomte :

Voici, fit-il en poussant devant lui une liasse de papiers, un congé en bonne et due forme pour vous. En voilà un autre pour Nicou. Ceci est un passe-port, cela un paquet de lettres de recommandation pour les amis que j'ai là-bas.

Mon bon colonel !

Encore ! mauvaise tête ! Vous voyez bien que je suis furieux, sacrebleu ! Conçoit-on des idées pareilles ? A vingt-cinq ans, fait comme vous l'êtes,

briser sa carrière, tout laisser là et s'en aller au diable, et tout ça pourquoi, pour des bêtises !

– Pardon, voulut répliquer Gaston.

Ne m'interrompez pas, sacrebleu ! Et, puisque vous vous obstinez à me traiter de colonel, respectez la hiérarchie et laissez-moi parler. Je dis que vous faites un coup de tête et qu'un coup de tête est toujours une bêtise. Parbleu ! je le sais, vous me l'avez dit, il s'agit d'une femme, de votre cousine. Je la connais. Je l'ai fait sauter sur mes genoux quand elle n'était pas plus haute que ça. Mais, malheureux que vous êtes, croyez-en donc les leçons de l'expérience. N'y pensez plus, et vous serez étonné vous-même de la facilité avec laquelle vous l'oublierez. Gaston, moi qui vous parle, si, à chaque déception que m'ont causée les femmes, j'avais été seulement aussi loin que de Paris à Versailles, j'aurais fait plusieurs fois le tour du monde, et Christophe Colomb, Améric Vespuce et tous les navigateurs célèbres n'auraient été que des petits garçons auprès de moi !

– C'est possible, répondit Gaston, que les reproches du brave colonel firent sourire malgré lui ;, mais moi, je n'ai pas cette philosophie. Tenez, mon colonel, je vais vous parler sérieusement ; voulez-vous que je reste ?

Si je le veux ! je crois bien.

Eh bien, c'est convenu. Je reste. Mais vous ne vous en prendrez qu'à vous, si, un de ces jours, vous regrettez d'avoir appris tout à l'heure à Nicou, comment il faut s'y prendre pour que les batteries d'un pistolet ne ratent jamais.

Vous êtes fou, répliqua M. de Chagny, qui tressaillit à l'accent profond avec lequel le vicomte prononça ces dernières paroles. Au surplus, je conviens que j'ai tort ; là, êtes-vous content ? Les voyages forment la jeunesse. Je parie mon régiment contre une boutique de draperie que vous reviendrez de là-bas tout à fait guéri.

Je ne le crois pas. Mais faisons comme si cela devait être.

C'est convenu et maintenant venez, que je vous présente à celui dont la recommandation vaudra encore mieux pour vous que toutes les miennes.

Les deux gentilshommes sortirent et se dirigèrent vers le quartier du Marais. Ils arrivèrent bientôt à la porte d'un vaste hôtel. Dans la cour étaient

rangés une vingtaine de carrosses, dont les cochers et les valets de pied se chauffaient autour d'un feu de bois qui flambait dans un coin.

Après avoir gravi les marches d'un spacieux perron et s'être débarrassés de leurs manteaux dans l'antichambre, le colonel et le jeune officier furent introduits dans un salon où étaient réunies une vingtaine de personnes.

Par ses dimensions, par un ameublement austère, par la gravité de l'assemblée exclusivement masculine qu'elle contenait, cette immense pièce ressemblait presque à un temple. On éprouvait en y entrant une impression toute différente de celle que peuvent inspirer les réunions mondaines. Jamais le terme classique de « société choisie » ne trouva une meilleure application, car tous les visiteurs qui, groupés par trois ou quatre, au gré du hasard ou de leurs convenances, s'abandonnaient aux charmes d'une conversation tantôt grave, tantôt enjouée, comptaient parmi les illustrations de la France. Chacun d'eux eût suffi, isolément, à attirer dans un des salons célèbres de Paris une foule de curieux et d'admirateurs. Réunis, ils semblaient former un cénacle, où se confondaient leurs notoriétés. Au milieu d'eux se détachait, comme le principal personnage d'un tableau, un vieillard, le maître de la maison.

A première vue, son extérieur semblait ne point répondre aux manifestations respectueuses dont il était entouré. On eût dit d'un honnête et médiocre bourgeois. Mais en examinant cette physionomie qui avait pour trait caractéristique un mélange singulier de bonhomie et de majesté, on se sentait pris de sympathie et de respect.

C'était l'illustre Franklin. Il était à cette époque en pleine possession de la faveur publique qui déjà travaillait à lui assurer l'admiration des générations futures. La postérité qui si souvent révisé les engouements comme les dédains des contemporains a ratifié, en donnant l'immortalité à sa mémoire, ce fanatisme qu'il inspirait alors à tous ceux qui l'approchaient. Il représentait en France les États-Unis, à cette époque en lutte avec l'Angleterre et combattant pour leur indépendance.

Au moment où MM. de Chagny et de Roquetel pénétrèrent dans le salon, Franklin causait familièrement avec un homme sur lequel la vue des deux nouveaux venus produisit un effet extraordinaire, car il se détourna brusquement et, abandonnant son illustre interlocuteur, fit deux ou trois pas

et ramena sur lui les plis d'un des grands rideaux d'une fenêtre. C'était Aubryot. Depuis longtemps il connaissait le grand savant. Leurs relations dataient du voyage d'Aubryot en Amérique.

Personne ne remarqua ni son trouble, ni son brusque mouvement pour se dissimuler aux yeux des nouveaux venus.

Cependant Franklin était venu au-devant de M. de Chagny, qui lui présenta Gaston en sollicitant quelques minutes d'entretien particulier. Le vieillard leur indiqua un petit salon qui lui servait de cabinet de travail et s'ouvrait d'un côté sur la pièce de réception, de l'autre sur une galerie servant de bibliothèque et de laboratoire.

Lorsque les doubles portières furent tombées derrière les trois hommes, Aubryot n'eut qu'un pas à faire hors de sa cachette et qu'un pli d'étoffe à déranger pour ne rien perdre de la conversation qui allait s'engager.

Monsieur Franklin, dit le colonel, avec sa brusquerie habituelle, voici un de mes officiers, un brave garçon que j'aime et que j'estime, qui a la manie de s'aller faire casser la tête dans les rangs de vos compatriotes. Il part demain ; si vous avez quelque pli à expédier, le vicomte de Roquetel s'en chargera avec plaisir. Je n'ai pas voulu le laisser partir sans vous le présenter.

Et je vous en remercie, monsieur de Chagny, répondit Franklin qui avait attaché sur Gaston un regard d'une douceur exquise mais en même temps d'une pénétration singulière. Monsieur le vicomte, continua-t-il, depuis que j'ai l'honneur de représenter mon pays auprès de la France, jamais messenger n'est parti d'ici porteur d'une nouvelle meilleure et plus grande que celle que je vais vous apprendre. Votre arrivée sera saluée comme une victoire, je vous l'assure, par mes concitoyens et par les héroïques compatriotes que vous allez retrouver. Aujourd'hui même, ce matin, à Versailles, le roi m'a formellement promis l'appui de la France. Cette promesse n'est point, il est vrai, destinée à être, dès à présent, rendue publique, mais j'ai obtenu d'en faire part à nos généraux et à notre gouvernement. Demain un courrier allait partir. Vous le remplacerez, et je vous promets que l'Amérique conservera dans ses annales le nom du noble messenger qui lui apportera ce prélude de la délivrance.

Le vicomte répondit simplement :

Soyez certain, monsieur, que la mission que vous me faites l'honneur de me confier sera fidèlement exécutée.

Franklin recevait très-souvent des visites semblables à celle du vicomte ; car, à cette époque, la noblesse française comptait dans les rangs américains de nombreux et illustres représentants. Ils obéissaient, les uns à l'idée généreuse de secourir un peuple qui voulait conquérir son autonomie, les autres à des goûts belliqueux et à des haines nationales qui n'étaient pas près de s'éteindre. Franklin avait l'habitude d'adresser des remerciements et des félicitations à tous ceux qui venaient offrir leur épée à la cause pour laquelle combattaient côte à côte Washington et La Fayette. Au moment où il allait complimenter le vicomte sur ses chevaleresques projets, Chagny l'interrompit.

Ah ! monsieur Franklin, dit-il avec dépit, vous prenez tout ce que nous avons de mieux. Vous écrémez nos régiments.

Monsieur de Chagny, répondit Franklin, depuis que le roi de France m'a promis son appui direct, j'estime que combattre pour l'indépendance des États-Unis, c'est se battre pour la France, et, si je ne vous savais pas aussi généreux que brave, si vous ne vous étiez pas fait en quelque sorte le parrain de M. le vicomte, je vous en voudrais, je l'avoue, de l'espèce de regret que vous témoignez, au risque de refroidir ces généreuses ardeurs.

Hélas ! monsieur Franklin, dit le vicomte, mes actions n'ont point les mobiles élevés que vous croyez.

Comment ! dit le vieillard avec étonnement, vous n'allez point là-bas pour secourir un peuple opprimé ?

– Non.

– Alors c'est pour combattre le vieil ennemi, l'Anglais ?

Non.

Enfin, c'est pour chercher la gloire ?

C'est pour chercher la mort !

– La mort. déjà ! dit Franklin pris d'une subite pitié, lui vieillard, à l'aspect de ces vingt ans désespérés.

Laissez, laissez, reprit M. de Chagny, le vicomte a des chagrins ; l'air de la mer lui fera du bien.

Monsieur de Roquetel, dit avec lenteur et majesté Franklin, je vous connais depuis quelques instants à peine et, pourtant, permettez-moi de vous le dire, je vous aime déjà. Je ne veux pas provoquer des confidences auxquelles je n'ai point droit, mais je veux vous dire ici, dans toute la sincérité de mon âme : j'ai le pressentiment que ce voyage commencé dans la douleur se terminera dans la joie. La mort est lâche, elle fuit ceux qui la regardent en face. Et puis, il y a Dieu.

Franklin prononça ces derniers mots avec une autorité et une émotion qui frappèrent profondément ses deux auditeurs. Il prit aussitôt les dispositions matérielles nécessaires à l'accomplissement de la mission dont il chargeait Gaston. Puis, au moment de le quitter, il s'attendrit encore.

Vicomte de Roquetel, je vous dis au revoir. Et maintenant, la bénédiction d'un vieillard n'a jamais fait de mal. Je vous bénis comme je bénirais un enfant à son départ.

Il tendit ses deux bras au vicomte qui s'y précipita.

Aubryot avait quantité de raisons pour ne point partager l'attendrissement dont il venait d'être l'invisible témoin. La résolution du vicomte lui causait un sensible plaisir, accompagné d'une confiance également agréable dans les hasards de la guerre auxquels il remettait déjà par la pensée le soin de le délivrer de son ennemi. Tout à coup, cependant, cette satisfaction fut traversée par une idée moins plaisante.

Sot que je suis, se dit-il, il s'en va. Il est peu probable qu'il parte sans faire ses adieux à Élise, et encore moins probable qu'ils m'admettent en tiers dans ce dernier entretien. Est-ce que, quoique si peu marié, j'aurais déjà les grâces d'état, l'aveuglement et l'insouciance ? Il faut aviser.

Il sortit, sans être vu, sur les pas des deux officiers et regagna rapidement l'hôtel seigneurial qu'il avait acheté dans ce même quartier du Marais.

A peine était-il entré dans son appartement qu'Élise envoya une femme de chambre lui demander un court entretien. Cette fille n'était au service de la maison que depuis l'arrivée d'Élise à Paris.

– Veux-tu, lui dit Aubryot, gagner une fortune ?

– Je suis aux ordres de mon maître.

Écoute, alors. Jusqu'à demain soir, tu ne dois pas quitter ta maîtresse une seule minute. Tu me tiendras, heure par heure, au courant de ses actions. Si

elle reçoit une lettre et si tu peux me l'apporter, tu auras deux cents louis ; si tu ne peux me l'apporter, cent louis ; si madame ne reçoit rien, cinquante. Cette convention te va-t-elle ?

Si elle n'a cours qu'à partir de ce soir, dit cette basse complice, je n'aurai que cinquante louis.

Comment ? Que veux-tu dire ?

Si la journée d'aujourd'hui y avait été comprise, j'en aurais gagné cent.

Ah ! dit Aubryot en tressaillant, ce Gaston a écrit !

Il ouvrit un meuble, y prit sans compter une poignée de pièces d'or qu'il jeta à la femme de chambre avec ces mots :

Veille, et demain, s'il y a du nouveau, tu en auras autant. Maintenant, va dire à ta maîtresse que je te suis.

C'était un indice bien vague qu'un simple billet remis à sa femme et dont il ne pouvait espérer connaître le contenu ; mais rapproché de la résolution de Gaston et pour un esprit que torturait la jalousie, c'était la justification de ses soupçons et de ses inquiétudes ; du moins, c'est ainsi qu'Aubryot le considéra. Il se rendit donc auprès d'Élise, bien décidé à ne négliger rien pour connaître la vérité.

Le matin de ce même jour, Élise était allée non loin de l'église Saint-Jacques, frapper à la porte du couvent des Feuillantines. Introduite auprès de la supérieure, elle avait eu avec la vénérable religieuse le court dialogue suivant :

– Ma mère, je désirerais me retirer dans votre communauté.

Très-bien, mon enfant. Êtes-vous majeure, libre de vos actions ?

– Hélas ! non, je suis mariée.

– Alors, avez-vous le consentement de votre mari ?

Non.

Etes-vous séparée de lui ?

Non, mais c'est pour cela que je viens.

Nous ne pouvons vous admettre sans son consentement.

– Alors, comment faire ?

– L'obtenir.

Élise avait alors raconté sa triste et brève histoire, et la religieuse, tout en la consolant et en l'exhortant à la résignation, s'était formellement refusée à

mettre les portes du cloître entre deux êtres légalement unis.

Élise était donc revenue désappointée, mais décidée à tout sacrifier pour obtenir le droit d'ensevelir ses douleurs loin du monde. Le principal motif de sa détermination, elle ne pouvait l'avouer à personne : c'était le changement qu'elle avait observé dans la conduite d'Aubryot envers elle.

Celui-ci, en effet, quelque maître de lui qu'il fût, avait à diverses reprises laissé deviner la passion qu'il commençait à ressentir pour elle. Élise, dont l'amour pour le vicomte n'avait fait que grandir devant les insurmontables obstacles de son mariage et de sa vertu, sentait qu'elle mourrait le jour où son mari oublierait la délicate réserve qu'elle avait acceptée comme une sorte de circonstance atténuante à son exécrable marché. Elle avait passé toute la journée à préparer la demande qu'elle voulait lui adresser, et le billet de son cousin, que Nicou, aux aguets, lui avait apporté en l'absence d'Aubryot, sans pouvoir échapper cependant à l'espionnage de la femme de chambre, n'avait fait que la confirmer dans ses résolutions.

Ce billet était ainsi rédigé :

« Ma cousine,

« Sur le point de quitter la France, je désirerais vous faire mes adieux. Vous comprendrez, je l'espère, pourquoi je vous prie de venir les recevoir, au lieu d'aller vous les présenter. Demain, vers six heures du soir, si vous pouvez m'accorder la faveur d'une courte entrevue, il suffira que vous sortiez de votre hôtel. Je serai là pour vous protéger et vous accompagner. »

Oui, s'était dit Élise en lisant ces lignes, oui, j'irai.

Et elle attendait avec anxiété le retour d'Aubryot. Celui-ci, en entrant chez elle, avait repris son sang-froid un instant perdu, et il était impossible de deviner sur son visage les sentiments impétueux qui agitaient son âme.

Monsieur, dit Élise, j'ai sollicité votre présence, parce que j'ai une proposition à vous faire.

C'est, madame, une bonne fortune malheureusement trop rare et dont j'apprécie la valeur, croyez-le.

Voici ce dont il s'agit. Il est inutile de revenir sur de tristes circonstances que vous avez sans doute, comme moi, présentes à la mémoire.

Aubryot s'inclina en signe d'adhésion, bien que la conversation débutât d'une façon inquiétante pour lui.

Aussi, je ne veux pas parler du passé, continua Elise. Je veux vous demander si la vie que nous menons ne vous pèse pas.

— Ele me pèse.

– Eh bien, il faut en changer les conditions.

– Je ne demande pas mieux.

– Je désirerais me retirer dans la retraite, quitter le monde.

– Madame, en vérité, je suis charmé, permettez-moi de vous l'avouer, de la concordance de nos idées. Cela indique entre nous un commencement de sympathie. Moi aussi, j'aspire au calme, à la solitude, et 'est pour moi un vrai bonheur de voir mes goûts ainsi partagés. Nous retournerons en Bretagne quand il vous plaira.

Ce n'est point là tout à fait ce que je désire, reprit après quelques secondes d'un silence pénible Élise embarrassée. Je désire me retirer... seule.

– Seule !... Et où donc ?

– Dans un couvent. Oh ! je sais tout ce que vous allez me dire et quelles objections vous allez faire. Mais, laissez-moi vous le dire, la vie m'est pénible, je suis une triste compagne, j'assombris votre existence, le souffre et je vous fais souffrir, je le sais, je le sens. Permettez-moi de partir. J'ai préparé là, continua-t-elle avec embarras, un abandon, en bonne forme, de tout ce que je possède, en votre faveur. Il n'est pas juste en effet que je vous enlève à la fois votre femme et votre fortune. Soyez bon, laissez-vous toucher par mes prières. Vous vous apercevrez bientôt que j'ai eu raison. Qu'en dites-vous ? Mais parlez, parlez donc, et surtout ne me regardez pas ainsi, fit-elle avec frayeur.

Les paroles de sa femme succédant à l'incident du billet donnaient un corps aux soupçons d'Aubryot et. avaient irrité dans son cœur des fibres dont l'existence se révélait à lui pour la première fois.

On eût cru, à le voir en ce moment, à quelque magnifique explosion de fureur ; mais l'homme était maître de lui, et, au lieu d'un rugissement de lion, Élise entendit comme un sifflement de vipère entre, ces lèvres crispées et pâlies.

Madame, dit-il, vous avez trop mauvaise opinion de vous et de moi : de vous, en offrant pour rançon quelques sacs d'écus, et de moi, en me croyant

capable d'accepter ce marché. Eh bien, détrompez-vous ; nous valons tous les deux plus que vous ne pensez. Je pourrais vous dire que votre proposition est une insulte je me contenterai de l'appeler une imprudence. Jusqu'à présent, en effet, je me suis efforcé de rendre aussi légère que possible la chaîne qui nous lie. En voulant la briser tout à fait, vous vous exposez à en sentir tout le poids.

Aussi bien que je puis comprendre, monsieur vous refusez ? Vous avez tort. Vous ne savez pas ce que peut une femme désespérée.

– Je refuse ; entendons-nous, dit Aubryot redevenu complètement calme et comprenant qu'il ne fallait aller ni trop vite, ni trop loin. J'admets qu'après les grandes secousses de ces derniers jours, vous puissiez désirer quelques jours de silence et de consolations religieuses. Je suis assez disposé à vous les accorder. Vous m'accorderez en retour, je l'espère quelques moments de réflexion ?

C'est trop juste, monsieur, répondit Élise à moitié rassurée. Puis-je vous demander à quel moment vous voudrez bien me communiquer le résultat de vos réflexions ?

Mais bientôt, madame. Demain soir.

La jeune femme n'eut point assez d'empire sur elle-même pour cacher la secousse que lui causèrent ces deux derniers mots, en lui rappelant tout à coup l'entrevue qu'elle devait avoir le lendemain, et Aubryot qui observait avec soin l'effet de cette phrase si simple apparence, si perfide en réalité, éprouva, qu'on tousse la comparaison, l'émotion du pêcheur qui passe dans le bras la secousse du poisson pris au bout de sa ligne et qui veut fuir.

Il rentra dans son appartement, où l'attendait Béal ; mais au lieu de se livrer au repos, il détacha une panoplie plusieurs épées de combat dont il essaya les lames les unes après les autres. Ayant fait un choix, il passa dans son laboratoire où il prit un blason contenant un liquide visqueux et rougeâtre qu'il transporta dans sa chambre et déboucha avec précaution. Il le mit à terre dans un coin, tout près de son lit, et y introduisit la pointe de l'arme dont il appuya la poignée dans l'angle de deux cloisons.

– Voilà qui est fait, dit-il enfin à mi-voix. Le voyage du comte pourrait bien se terminer plus tôt qu'il pense.

Bélial, cependant, tout en paraissant absorbé par les nécessités de son service, avait suivi d'un œil curieux et soupçonneux les étranges préparatifs de son maître. Il l'avait vu tremper dans un poison, dont la puissance lui était connue, la pointe de son épée.

La haine violente et secrète qu'il nourrissait contre Aubryot, surexcitant sa clairvoyance en lui faisant toujours espérer l'occasion de se venger, il pressentit les mauvais desseins de ce dernier et se promit d'y veiller. Cette surveillance lui était facile. Il quittait rarement Aubryot. En compagnie de Joseph-Marie, confié à ses soins, il l'avait suivi de la Maison-Fleurie au château de Roquetel, et du château de Roquetel à Paris.

C'est là qu'Élise s'était plus particulièrement intéressée au sort de l'orphelin, aussi bien qu'à la destinée de Bélial. Elle avait voulu connaître le passé de ces deux êtres liés à l'existence de son mari. Mais ce dernier se refusant constamment à satisfaire la curiosité de sa femme, son silence systématique avait eu pour effet d'attendrir le cœur de celle-ci au profit des abandonnés. Le malheur a sa fraternité. Élise entreprit l'éducation de Joseph-Marie et se l'attacha. L'enfant conçut pour sa maîtresse une véritable adoration. Quant à l'Indou, il aimait Élise, d'abord parce que Joseph-Marie l'aimait et ensuite parce qu'il avait deviné qu'Aubryot était pour elle, ce qu'il avait été pour lui-même, un bourreau.

Elise possédait donc auprès d'elle deux dévouements. Seulement, l'un des deux était muet : l'autre impuissant. Bélial ne pouvait avoir de relations avec ceux qui l'entouraient que par l'intermédiaire de Joseph-Marie qui, seul avec Aubryot, comprenait son jargon. De même que l'aveugle vit avec son chien qui voit pour lui, de même Bélial vivait avec l'enfant qui parlait pour lui.

On comprendra maintenant pourquoi les préparatifs d'Aubryot contre Gaston avaient déchaîné la curiosité de Bélial.

Les faits qui s'étaient accomplis en sa présence depuis plusieurs mois suffisaient à lui démontrer qu'Aubryot apprêtait maintenant quelque odieuse machination et qu'Élise courait un grand péril. Sa conviction devait le conduire à se mêler étroitement à quelques-uns des événements qui vont suivre, et c'est pour cela qu'il nous a paru indispensable de la mentionner.

VI

LA PETITE MAISON DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE

Le lendemain du jour où avait eu lieu, entre Élise et Aubryot, l'entretien précédemment rapporté, ce dernier, décidé à poursuivre ses investigations était, dès le matin, aposté aux abords de l'hôtellerie de l'*Éperon d'Argent*, surveillé lui-même, sans qu'il s'en doutât, par Béliat. Il vit successivement passer devant lui deux personnages bien connus : Nicou, qui sortit d'un air affairé, et M. de Chagny, qui vint rendre visite au vicomte dès la première heure.

Aubryot était patient. Il attendit. Bientôt, il vit revenir Nicou accompagné d'un postillon. Les deux hommes restèrent longtemps dans l'hôtellerie, puis le postillon sortit seul. Aubryot le suivit et l'aborda en demandant :

Dites-moi, l'ami, pourriez-vous me procurer une chaise de poste ?

Pour quand, monsieur ?

Pour ce soir.

– Vous tombez mal. Il n'y avait plus qu'une voiture disponible à la maison tout à l'heure, et on vient de la retenir.

– Est-ce pour un long voyage ?

– C'est pour conduire un voyageur à Brest.

– Je n'ai qu'une courte excursion à faire auprès de Paris, peut-être pourrions-nous être de retour pour ?...

Impossible, monsieur, je dois être à huit heures du soir du côté de la Bastille.

Vous ne partirez donc pas de l'*Éperon d'Argent* ?

Non, mon voyageur doit me rejoindre à la porte d'un cabaret, de l'autre côté du faubourg Saint-Antoine, au Chemin-Vert.

Je vois que vous ne pouvez me servir, reprit alors Aubryot, je vais aller chercher ailleurs.

Et, quittant son interlocuteur, il se dirigea vers le lieu du rendez-vous qui venait de lui être révélé.

Le faubourg Saint-Antoine n'était pas à cette époque ce qu'il est aujourd'hui. Situé en dehors de l'enceinte, à la place où s'allongent maintenant des rues populeuses, il étalait des jardins, des prairies et des bois. Dans ces lieux où résonnent les coups de marteau, les grincements de la scie, le ronflement du tour et le tictac monotone du métier, en un mot ces mille bruits du travail qu'ont dominés trop souvent les rugissements de l'émeute, le rossignol chantait le soir quand la Bastille étendait ses grandes ombres sur la campagne.

Lorsqu'on avait dépassé la forteresse et marché quelque temps, on arrivait dans un labyrinthe de petits sentiers bordés de murs d'enclos. A l'un des carrefours qu'ils formaient, se voyait un cabaret qui portait pour enseigne ces mots : *Au Chemin-Vert*.

Aubryot trouva facilement le point de repère qui venait de lui être indiqué. Il entra dans la salle basse qui occupait à elle seule tout le rez-de-chaussée de la maison et, après avoir demandé à déjeuner, il pria le cabaretier de le renseigner sur les maisons de campagne à louer ou à vendre dans ces parages.

Il connut bientôt l'histoire et la légende de toutes les petites maisons qu'on voyait çà et là, à moitié cachées dans le feuillage.

Enfin, vous voyez ce pavillon, dit le cabaretier en désignant une habitation située à une cinquantaine de pas, il appartient à un officier, un colonel, je crois, un nom en gny.

– Chagny, peut-être ? dit Aubryot.

Justement. Ah ! il ne s'en sert pas souvent. Il est venu hier avec un de ses amis. Il y avait bien trois ans que je ne l'avais vu.

Aubryot désormais en savait assez. Rapprochant les uns des autres les divers incidents qui s'enchaînaient depuis la veille d'une façon en quelque sorte méthodique, ajoutant à ces indices déjà suffisants pour sa perspicacité habituelle ses pressentiments et la clairvoyance de sa jalousie, il établit, avec une certitude absolue, le programme des dernières heures que Gaston comptait passer à Paris et se promit d'y mêler un élément imprévu.

Il explora avec soin les environs. Le petit domaine de M. de Chagny se composait d'un enclos planté d'arbres dont les branches s'allongeaient par-dessus les murs de la ruelle qui le bordait. Pour y pénétrer, il n'y avait qu'une porte, celle de la maison, élevée d'un étage. Le tout avait l'aspect d'un de ces retraits mystérieux exclusivement destinés à de secrets rendez-vous. D'ailleurs, l'état de délabrement du pavillon et des murs d'enceinte prouvait que l'on y venait rarement et plaidait en faveur de la conduite privée du colonel.

Après avoir examiné le pavillon et ses environs avec le soin et l'attention d'un général qui inspecte un futur champ de bataille, Aubryot rentra à Paris. Pour lui, désormais, tout se bornait à épier les démarches d'Élise pendant cette journée, car il se pouvait, après tout, qu'elle eût refusé à son cousin la consolation d'une dernière entrevue. A vrai dire, il ne l'espérait pas, il ne le désirait même pas, car la coïncidence, d'ailleurs fortuite, entre le départ du vicomte et la résolution manifestée par Élise de se retirer dans un couvent, lui avait inspiré une sorte de rage froide qu'il voulait absolument satisfaire. Et puis, la vie qu'il menait lui devenait insupportable : il voulait la modifier, fût-ce au prix d'une catastrophe, et il s'y était préparé de toutes pièces.

En rentrant, il se dirigea vers sa chambre. Bélial, qui l'avait précédé, le vit, avec terreur, examiner soigneusement la pointe de l'épée trempée dans le poison. L'extrémité de la lame avait pris, pendant la nuit, une teinte bleuâtre et sinistre. Aubryot, qu'il maniait avec les précautions qu'il eût employées pour saisir un reptile venimeux, la mit au fourreau et la déposa sur un fauteuil avec son chapeau et son manteau.

La journée était triste et pluvieuse ; déjà la nuit commençait à tomber. Un léger brouillard se levait insensiblement, jetant sur toutes choses sa teinte grise et monotone. Aubryot se mit en observation derrière les rideaux d'une fenêtre, épiant sa femme. Il vit sortir des remises et s'arrêter devant le perron, le carrosse dont Élise avait coutume de se servir. Elle y monta avec Joseph-Marie, qui l'accompagnait habituellement et la voiture franchit la grande porte de l'hôtel. Cette manière d'agir ouvertement et cette absence de mystère déconcertaient Aubryot, dérangeaient ses calculs. Il avait combiné une scène d'évasion mystérieuse dont il serait l'invisible témoin, qui servirait de prologue à un drame, et voilà qu'Élise, sans le savoir, le

forçait à rester dans l'inaction ou à jouer un rôle ridicule devant ses propres domestiques.

Voici ce qui s'était passé. Elise comprenait et approuvait les raisons qui empêchaient son cousin de venir jusqu'à elle. En recevant le billet apporté la veille par Nicou, elle n'osa refuser à Gaston l'entrevue qu'au moment de partir il sollicitait. Mais en réfléchissant elle s'était dit qu'un rendez-vous secret offrait de graves périls. Forte de son innocence, elle entendait dédaigner des précautions qui ne conviennent qu'aux coupables. Forte de ses droits, elle résolut de les exercer ouvertement. Elle changea les dispositions arrêtées par son cousin et lui fit dire dans la journée qu'il eût à l'attendre à la nuit tombante et qu'elle viendrait elle-même le prendre à *l'Eperon d'Argent*. Enfin, par surcroît de précautions, non contre elle-même, ni contre Gaston, mais contre ses gens et au besoin contre son mari, elle avait tenu à être accompagnée par Joseph-Marie.

Les investigations et les préparatifs d'Aubryot faillirent ainsi devenir inutiles, et il se demandait déjà s'il ne devait pas renoncer à sa poursuite. C'était une bonne pensée. Aussi fut-elle écartée.

Quand la voiture eut franchi la grande porte de l'hôtel, il monta à cheval et reprit le chemin de l' *Éperon d'Argent*. A l'hôtellerie on lui dit que le vicomte de Roquetel était monté dans un carrosse, se dirigeant du côté de la barrière Saint-Antoine. Moyennant un écu, un palefrenier lui apprit que dans le carrosse, il y avait une femme et un enfant. En effet Élise était venue ainsi qu'elle l'avait promis. Gaston lui ayant expliqué que sa chaise de poste l'attendait au faubourg Saint-Antoine, le carrosse s'était dirigé de ce côté.

Pour le coup, Aubryot ne fut plus maître de lui. L'action si simple de sa femme lui parut un prodige d'audace et de perversité. Il enfonça ses deux éperons dans le ventre de son cheval, qui s'abattit du coup sur le pavé glissant. Aubryot le releva à la force du poignet et sans quitter la selle. Mais l'animal était boiteux. Il fallut descendre, entrer à l' *Éperon d'Argent* et se contenter d'un mauvais bidet à moitié fourbu qui restait seul dans l'écurie.

Cet accident prit quelques minutes, pendant lesquelles Aubryot trompait son impatience et sa fureur en se promenant dans la cour de l'hôtellerie comme un lion en cage.

Oh ! les misérables ! murmurait-il, ils ne me font même pas l'honneur de se cacher de moi. Ah ! que voilà une équipée qui leur va coûter cher à tous les deux !

A travers la grande porte entr'ouverte de l'hôtellerie, un homme enveloppé dans un manteau et le chapeau rabattu sur le visage, observait Aubryot tout en ayant soin de n'être pas vu de lui. Bélial, nous l'avons dit, se permettait depuis le matin d'espionner son maître. Et quand il le vit sortir de l' *Éperon d'Argent*, cherchant à galvaniser, en lui déchirant les flancs, les quatre jambes du mauvais cheval, sa seule ressource pour le moment, il le suivit, en prenant les précautions dont il n'avait cessé de s'entourer, jusqu'au pavillon du colonel de Chagny, où se passait en ce moment une scène touchante que nous ne saurions décrire si nous n'avions soin d'initier le lecteur à ce qui s'était passé entre Élise et Gaston, au moment où ils s'étaient retrouvés.

Lorsque le vicomte se fut assis auprès de sa cousine, un grand silence régna d'abord dans la voiture qui roulait rapidement du côté de la Bastille. Les deux jeunes gens qui depuis plus de cinq mois n'avaient pas compté un seul moment heureux et pour qui cette rencontre était un bonheur, en quelque sorte inespéré, se sentaient le cœur tellement serré qu'ils étaient incapables de parler, en se trouvant l'un et l'autre libres pour quelques instants. Les souvenirs heureux du passé, mêlés aux angoisses du présent, leur causaient une émotion à la fois délicieuse et cruelle qu'ils ne pouvaient traduire.

Élise, après s'être juré pourtant d'être forte et maîtresse d'elle-même, avait été impuissante à contenir ses larmes, qui tombaient brûlantes sur leurs mains enlacées, et le vicomte la regardait douloureusement, comme s'il eût voulu fixer en quelque sorte pour jamais dans son regard ces traits chéris qu'il n'espérait plus revoir.

Sur le point d'arriver près du pavillon devant lequel l'attendait la chaise de poste, Gaston dit enfin :

Ma cousine, ne m'accorderez-vous pas encore quelques instants, j'ai tant de choses à vous dire ! J'avais espéré que vous voudriez bien accepter une hospitalité d'une heure dans le pavillon de M. de Chagny, que voici.

A cette requête, présentée par celui qui lui avait donné tant de preuves d'amour, de respect et de soumission, Elise n'eut pas le courage de résister. Elle descendit.

Entrons, dit-elle.

Nicou, qui faisait le guet, leur ouvrit la porte du pavillon. Ils y pénétrèrent suivis de Joseph-Marie.

Le rez-de-chaussée était divisé en deux parties égales par un corridor qui traversait la maison de la rue au jardin. A gauche, en entrant, une vaste cuisine dans laquelle avaient dû se confectionner bien des fins soupers, et où Nicou venait d'établir momentanément son quartier général ; à droite, un salon dont les murs étaient tendus de soie brochée un peu passée.

C'est dans ce salon que Gaston fit entrer Élise.

Leur première émotion passée, ils purent donner un libre cours aux questions qui montaient de leur cœur à leurs lèvres.

– Ainsi donc, vous partez, mon cousin, dit Élise ; où allez-vous ?

Loin, très-loin, chère Elise. Je vais traverser les mers, je vais en Amérique.

En Amérique ! Mais on s'y bat, je crois ?

C'est bien pour cela. Pour faire diversion à de grandes douleurs, il faut des émotions violentes. Aux cœurs brisés, il faut le cloître ou le champ de bataille. Je n'ai point l'héroïsme que veut le cloître.

Gaston, je vous approuve. Si j'étais homme, je ferais comme vous.

Cette phrase, qui contenait un aveu tacite des tourments qu'elle endurait, et par conséquent de son amour, fit tressaillir son cousin.

Vous souffrez donc bien aussi ? dit-il avec cet égoïsme des cœurs désespérés qui ne veulent point pleurer seuls.

Elle ne répondit point, mais inclina doucement la tête. Puis comprenant combien il était dangereux pour elle et pour lui de se laisser aller à de trop vives émotions, elle lui parla de son voyage, de la gloire de sa noble entreprise, de son avenir.

A ce mot d'avenir, Gaston l'interrompit.

L'avenir, dit-il en souriant tristement, je n'en ai plus. J'ai vécu.

– Mon ami, c'est un blasphème, ce que vous dites là. C'est un blasphème contre la Providence.

Oh ! la Providence !

Oui ! la Providence, qui sait cicatiser les plaies humaines, qui fait germer l'oubli d'abord, et plus tard le bonheur sur les désespoirs des hommes.

Oh ! Élise, est-ce bien vous qui parlez d'oubli et de bonheur ?

Oui, j'en parle, non pas avec mon cœur, mais avec ma raison. Ecoutez, Gaston. Tous les deux nous avons fait un rêve ; nous nous sommes réveillés, voilà tout. Nous avons espéré marcher côte à côte dans la vie ; une fatalité nous a séparés, contre laquelle nous ne pouvons rien, absolument rien, – poursuivit-elle en insistant, parce qu'elle voyait que cette impuissance le révoltait.

Pardonnez-moi, Élise, nous ne sommes point aussi désarmés que vous le supposez. Pour mon compte, je puis supprimer l'instrument de cette fatalité ; je puis aussi ne pas survivre à ce rêve. Vous m'avez interdit le premier de ces deux partis, je prends le second.

Ainsi donc, je ne me trompais pas, fit-elle en se levant, ce n'est pas l'oubli, c'est la mort que vous allez chercher là-bas ! Gaston, c'est de la lâcheté, de l'ingratitude.

– Ma cousine.

– Oui, je dis qu'il est lâche, celui qui déserte la vie à la première épreuve. Je dis qu'il est ingrat, celui qui ajoute aux douleurs imméritées de la femme qu'il aime une torture semblable à celle que vous voulez m'infliger.

Pardonnez-moi, chère Élise, je suis si malheureux !

Et moi donc, s'écria-t-elle enfin, suis-je plus heureuse ?

Cette exclamation presque involontaire eut pour effet de surexciter tout ce qu'il y avait de généreux dans le cœur du jeune officier et de réveiller son énergie abattue par cinq mois d'isolement et de chagrins. Il tomba à genoux devant Elise, et, lui prenant les deux mains, il les couvrit de larmes et de baisers passionnés.

Vous avez raison, dit-il, je veux être digne de vous. Si Dieu nous refuse ici-bas le bonheur qu'il avait semblé nous y promettre, là-haut nous nous dédommagerons.

Devenus plus calmes, ils convinrent des moyens de correspondre pendant l'absence de Gaston. Puis Elise lui apprit qu'elle était résolue à se retirer

aux Feuillantines.

Il eût été imprudent de prolonger outre mesure cette dernière entrevue. Gaston lui-même le comprenait. Depuis près de trois quarts d'heure ils étaient ensemble. Il était temps de se séparer.

De tendres recommandations, des serments pour l'avenir, furent échangés, et Elise tendait son front blanc et pur au baiser fraternel d'adieu, lorsque Nicou pénétra brusquement dans le salon.

— Alerte, monsieur le vicomte ! venez vite ! dit-il. On enfonce la porte.

— Nous sommes perdus, dit Élise terrifiée.

Le vicomte et son domestique s'étaient précipités dans le couloir et s'arc-boutaient de toutes leurs forces contre la porte dont les gonds se tordaient peu à peu et se descellaient sous une formidable pesée.

Joseph-Marie s'était jeté devant Elise, et, dans une attitude superbe d'enfantine résolution, la couvrait de son corps.

Les deux hommes, sentant céder le chêne et le fer, portèrent, par un mouvement instinctif et simultané, la main sur leurs armes.

Elise, écartant doucement Joseph-Marie, s'avança.

— Laissez-moi faire, dit-elle avec calme, et ouvrez, je vous en prie.

Le vicomte et Nicou obéirent. Mais, ce dernier n'eut pas le temps de relever la barre de fer qui tombait dans une entaille faite au mur au niveau de la serrure et avait déjà fléchi. Tout le panneau supérieur s'abattit sur lui, et dans ce cadre ouvert sur la rue apparut le buste de Bélial.

L'Indou était dans un état affreux. Ses vêtements avaient été déchirés et sa chair entamée par les têtes aiguës des clous qui garnissaient la porte à l'extérieur. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage, dont la terreur avait éclairci la sombre teinte. Enfin le sang s'échappait des doigts écrasés de sa main droite, qui avait été prise entre la porte et la pierre au moment où Nicou et le vicomte avaient pesé sur elle. Il ait supporté sans une plainte cette effroyable douleur.

Il sauta légèrement par-dessus la partie inférieure de la porte restée en place. Il ne vit point Joseph-Marie que lui masquait le groupe formé par Elise, Gaston et son valet. Aussi fit-il quelques gestes incompréhensibles et désespérés en montrant la ruelle ; puis, apercevant l'enfant, son interprète nécessaire, il se précipita vers lui et lui dit trois ou quatre mots.

Le maître, il faut fuir 1 répéta Joseph-Marie à Elise.

Nicou avait débarrassé le passage des débris de la porte et était déjà dehors, bien décidé à faire un coup de tête, si besoin était, et caressant une crosse de pistolet qui dépassait sa ceinture. 11 ne vit personne.

Venez vite, fit-il.

Tout le monde sortit. Le carrosse d'Elise n'était plus là. On courut vers la chaise de poste qui était sans gardien à quelques pas de la maison. Les traits étaient coupés. Mais Béliat avait déjà saisi Elise et courait, suivi de Joseph-Marie, vers le carrefour du Chemin-Vert. Le vicomte et Nicou s'élancèrent derrière eux.

Au carrefour stationnait le carrosse. Le cocher était sur le siège, fouet en main et prêt à partir. Béliat déposa sur les coussins Elise à demi évanouie et fit monter Joseph-Marie.

La jeune femme, cependant, eut la force de répondre à l'étreinte passionnée de Gaston et murmura à son oreille :

Surtout pas de sang, pas de duel. Je t'aime !

Béliat fit un signe au cocher. Le carrosse partit à fond de train, au risque d'écraser ceux qui l'entouraient.

Il est nécessaire d'expliquer en quelques mots l'intervention de l'Indou. Nous avons laissé Aubryot tirant des jambes d'un cheval fourbu tout le parti possible, et Béliat, derrière lui, marchant au pas gymnastique en conservant sa distance. Aubryot s'était dirigé tout droit et sans hésiter vers le pavillon de M. de Chagny, dont il étudiait le matin même la situation.

Avant de s'engager dans la ruelle sombre qui bordait l'enclos, il sauta à terre et attacha son cheval par la bride à une palissade. Puis il jeta dans toutes les directions un regard soupçonneux, sans voir Béliat.

Il explora alors, avec précaution, et comme un voleur qui médite un coup, les environs du pavillon. Il n'eut pas de peine à trouver son carrosse arrêté à quelques pas de la maison. Il acquit ainsi la preuve que ses recherches avaient abouti. Le carrosse était abandonné. Le cocher, lassé d'attendre, s'était laissé entraîner par le postillon du vicomte dans un cabaret du carrefour, dont les châssis de papier huilé, faiblement éclairés, brillaient au loin dans le feuillage comme des vers luisants.

Aubryot se dirigea de ce côté, ouvrit la porte de la salle et, sans répondre au salut du cabaretier qui le reconnut aussitôt :

Germain ! cria-t-il, ici !

Germain se dressa sur ses pieds, comme si la voix d'Aubryot l'avait galvanisé, et courut à lui.

Remonte sur ton siège et à l'hôtel !

Mais, madame !... balbutia le domestique.

Fais ce que je te dis et avec le moins de bruit possible ; ou plutôt, attends ici.

Il retourna au carrosse, prit lui-même les chevaux par la bride et les amena doucement jusqu'à la porte du cabaret. La terre détrempée assourdissait le pas des chevaux et la voiture roulait sans bruit.

Maintenant, va-t'en ! dit-il à Germain.

Le cocher remonta sur son siège et se disposa à partir, tandis qu'Aubryot retournait vers le pavillon.

Bélial, lui aussi, avait reconnu le carrosse. Il n'avait suivi son maître, on s'en souvient, que pour savoir contre qui étaient dirigés les criminels préparatifs de ce dernier. Il s'était bien douté, à la vérité, que le vicomte de Roquetel figurerait dans le tragique événement qu'il redoutait. Mais la crainte que lui inspirait Aubryot était telle, qu'il eût hésité peut-être à intervenir et à passer du rôle de témoin invisible à celui d'acteur du drame, s'il n'eût compris, à la vue de la voiture, que sa maîtresse, elle aussi, pouvait être menacée ; il n'hésita plus et se mit à marcher dans l'ombre de son maître, prêt à le frapper, d'ailleurs, sans pitié, s'il était découvert.

Quand il le vit emmener le carrosse, il le suivit ; et quand Aubryot, après avoir donné ses ordres à Germain, reprit la direction du pavillon, Bélial surgit tout à coup à la tête des chevaux et fit signe au cocher d'attendre. Germain, qui avait l'habitude de recevoir par l'intermédiaire de Bélial l'expression des volontés d'Aubryot, et d'obéir aux gestes expressifs de l'Indou, crut à un contre-ordre nouveau et ne partit pas.

Bélial revint alors du côté du pavillon. Il surprit Aubryot coupant avec son poignard lestrait des chevaux attelés à la chaise de poste du vicomte de Roquetel ; puis il le vit se diriger du côté de la maison, contourner le mur de l'enclos et disparaître au coude du chemin.

C'est alors qu'il s'était efforcé d'arriver jusqu'à Elise, qu'il espérait rencontrer dans le pavillon, afin de lui signaler le péril auquel elle était exposée, et au besoin de la défendre.

On a vu le succès de son entreprise, et de quel prix il avait payé ce succès.

VII

L'ÉPÉE VIPÈRE

Quand le carrosse fut parti, emportant Elise avec Joseph-Marie, Béal ne crut pas sa mission terminée. Il voulait avertir le vicomte, lui révéler le secret de l'épée empoisonnée. Mais comment ? Il ne pouvait se faire entendre. Il déploya donc, pour remplacer la parole, les ressources d'une pantomime presque aussi claire que le langage.

Retenant Gaston, qui voulait à son tour savoir au juste à quoi s'en tenir et quels desseins amenaient, à cette heure, son rival dans ce pavillon où il se croyait à l'abri de toute entreprise, Béal l'attira sous la lueur blafarde qui s'échappait des fenêtres du cabaret ; il prit entre ses mains une touffe d'herbe, la porta à sa bouche et simula l'attitude d'un homme qui va mourir. Puis, froissant les herbes entre ses mains, comme s'il voulait en extraire le suc qu'il fit semblant de recueillir dans la paume de la main gauche, il saisit de la main droite l'épée du vicomte dont il enfonça la pointe dans les débris des herbes. Enfin, prenant la lame avec précaution et comme s'il en eût eu peur, il se fit au doigt une légère incision, ferma les yeux, laissa échapper l'épée, porta ses deux mains crispées à sa poitrine et parut tomber en arrière, foudroyé.

Le vicomte, à mesure que cette scène muette et extraordinaire se jouait devant lui, y prenait un intérêt de plus en plus accentué ; l'adresse de l'acteur était si grande que le spectateur pouvait lire dans le cerveau la pensée, encore qu'elle se manifestât sous une forme aussi rudimentaire.

Lorsque Béliat ramassant l'épée la lui tendit et le regarda anxieusement pour voir s'il avait compris, il put lire à son tour dans les yeux de son auditeur toute l'horreur que lui inspirait cette révélation.

Le misérable, murmura Gaston, il a empoisonné son épée !

Alors il usa, lui aussi, de la pantomime pour faire comprendre à Béliat qu'il savait le secret et qu'il le lui garderait. Puis il l'engagea, toujours par signes, à retourner à Paris pour veiller sur Elise ; et, voulant lui manifester sa reconnaissance, il prit sa bourse et la lui tendit.

L'Indou le regarda un instant avec une dignité triste, reçut la bourse, en fit glisser les anneaux et laissa tomber dans la boue les pièces d'or qu'elle contenait.

Le vicomte comprit la leçon ; il ouvrit simplement les bras à Béliat, dont les yeux se remplirent de larmes. Le cœur est le même chez tous les hommes. L'Indou, cependant, refusant l'honneur de la fraternelle accolade que lui offrait Gaston, s'inclina, lui baisa la main et disparut dans la nuit.

Le vicomte n'avait pas oublié les dernières paroles d'Elise : « pas de sang » ; il revint à son tour vers le pavillon, afin de presser son départ et décidé à ne se préoccuper des faits et gestes d'Aubryot que pour se tenir sur la défensive.

Nicou et le postillon juraient à qui mieux mieux autour de l'attelage de la chaise de poste, dont ils rattachaient les traits et renouvelaient à chaque minute le serment d'atteler en flèche, s'il leur tombait sous la main, le misérable qui retardait ainsi leur départ. Le postillon croyait à une mauvaise farce. Nicou et son maître savaient à quoi s'en tenir.

Tout à coup, Gaston, qui se promenait de long en large devant le pavillon, se demandant si son obéissance aux désirs d'Elise devait aller jusqu'à le faire fuir devant Aubryot ou lui permettait d'attendre le misérable, s'arrêta. Son attention venait d'être attirée par une masse noire qui rampait avec lenteur sur la crête du mur de clôture.

C'était Aubryot.

Aubryot, après avoir disparu dans le Chemin Vert aux yeux de Béliat, s'était dirigé vers un angle de l'enclos. Comme le mur était trop élevé pour être escaladé d'un bond, Aubryot tira une seconde fois de sa gaine le poignard qui venait de lui servir à couper les traits de la chaise de Gaston,

l'enfonça jusqu'à la garde entre deux pierres ; puis, prenant son élan et se servant de la poignée de l'arme comme d'un échelon, il s'enleva jusqu'à la crête de la muraille, se pencha, retira le poignard, l'essuya à sa manche et le remit à sa ceinture, tout en s'assurant que son épée, dont il prenait un soin extrême, remuait librement dans le fourreau. Il suivait cette route accidentée avec l'espoir de trouver les issues du pavillon moins solidement fermées du côté du jardin que du côté du chemin.

Il commença par explorer du regard, avec ce calme qui ne l'abandonnait jamais, même dans les plus critiques circonstances, le jardin qu'il dominait. La clarté de la lune, devant laquelle couraient, comme un troupeau gigantesque en désordre, de grands nuages noirs aux formes capricieuses, facilitait cet examen. Aubryot pouvait voir devant lui, au-delà d'un petit bois assez touffu, la maison dont la façade ne différait de ce côté de celle qui regardait le chemin que par un perron de quelques marches qui donnait accès dans l'enclos. La lune jetait en ce moment sur cette façade des blancheurs éclatantes, illuminant aussi les arbres qui semblaient tendre au scélérat leurs grosses branches noires, comme des bras sinistres, pour l'inviter à descendre à terre.

Mais il était fort perplexe. Il comptait dans la maison deux hommes, une femme et un enfant. Il s'agissait d'abord de se débarrasser des deux hommes ; c'était possible, à la rigueur, avec l'arme empoisonnée dont il disposait ; l'enfant ne pèserait guère sur sa conscience. Mais sa femme, mais Élise ? Il était en ce moment ivre de jalousie et d'amour dédaigné, et n'eût pas reculé, s'il l'avait fallu, devant un dernier forfait qui, pourtant, lui semblait monstrueux. Et puis, aux obstacles qu'il voulait détruire pour satisfaire sa vengeance et la tenir éternellement secrète, il fallait ajouter la chaise de poste dont le postillon affirmerait que le vicomte de Roquetel était entré dans la maison de M. de Chagny et n'en était pas sorti ; puis, M. de Chagny lui-même, qui, sans doute, n'aurait aucun repos avant d'avoir retrouvé les traces de Gaston ou expliqué les causes de sa disparition. Tout cela, c'était beaucoup pour un homme seul.

En outre, quoique porté à ne pas croire à la vertu, à l'honneur, à cause de l'habitude humaine de juger autrui sur soi-même, Aubryot ne pouvait se

résigner à admettre qu'Elise le trompât. Mais il était jaloux, mais il était sans scrupule, mais il était orgueilleux et cupide.

Si je prétends, les ayant surpris ensemble, qu'ils m'ont outragé, qui donc prouvera le contraire ? se disait-il ; et si je les tue, qui donc m'en fera un crime ? Dois-je les tuer ? Gaston disparaîtra, il le faut. Mais Élise. je l'aime, je crois. Sa mort, cependant, me laissera l'unique héritier d'un grand nom et d'une opulente fortune, et je pourrais.

Alors, peu à peu, une sorte d'hallucination se produisit en lui par suite de la tension exagérée de son cerveau ; et tout entier à ses fiévreuses conceptions, il résolut de descendre et de s'en remettre au hasard. C'est à ce moment, comme il se dirigeait, en rampant, vers un endroit propice pour mettre les pieds dans le jardin, que le vicomte, resté seul, l'aperçut et le reconnut aussitôt.

Si l'un était l'homme des froides colères, l'autre était l'homme des bouillantes ardeurs. Aussi, avant même d'avoir réfléchi, Gaston avait traversé la maison, ouvert la porte qui donnait sur le jardin et de là, debout sur le perron, inondé de clarté, il interpellait Aubryot qu'il voyait s'avancer en se courbant le long des taillis.

Hé ! monsieur le voleur, que venez-vous chercher ici ? demanda le vicomte d'une voix claire.

Ces mots eurent pour résultat immédiat d'attirer, derrière celui qui les prononçait, Nicou, armé de son éternel pistolet. En ce moment, Aubryot atteignait l'extrémité de la pelouse.

Hél monsieur le vicomte, répondit-il en parodiant l'intonation de son rival, je viens chercher ma femme.

Vous vous trompez, monsieur, votre femme n'est pas ici.

Vous vous trompez vous-même, monsieur, je l'ai vue, moi, et à moins que ce soit pour un autre que pour vous.

Monsieur, qui vous a donné le droit d'insulter Élise ?

Et vous, qui vous a donné le droit de la défendre ? Ce droit m'appartient comme l'autre : je suis son mari.

Et moi, je représente son père, à qui vous l'avez volée ; je suis son seul parent.

Est-ce à ce titre que vous êtes devenu son amant ?

Misérable ! vous savez bien que je ne suis pas son amant !

Je sais qu'elle est venue ici et que vous le niez ; je sais que je vous insulte et que vous êtes un menteur et un lâche !

Aubryot, en disant ces mots, avait rejeté son chapeau, son manteau, et s'était avancé l'épée nue jusqu'au milieu de la pelouse.

Le vicomte, en le voyant venir, subit tout à coup une sensation singulière.

Il lui sembla que l'espace s'élargissait autour de lui, qu'il grandissait, que ses sens devenaient plus déliés, ses bras plus puissants, ses jambes plus solides, et que Dieu venait en une seconde de doubler en lui la dose de vie qu'il a accordée à chaque être. Il lui sembla qu'il n'allait avoir que le pied à avancer pour écraser sans fatigue son ennemi comme un insecte. A cette effluve impétueuse de vie correspondait une sorte d'agrandissement du cerveau et d'exaltation des sentiments. Sa haine s'était fondue en un mépris profond et en un désir brûlant d'affronter le danger dont il n'avait pourtant pas perdu la conscience. Il se rappelait les paroles d'Elise et la promesse faite à Bélial, et il pressentait qu'il allait sortir du combat, à la fois victorieux et fidèle à toutes ses promesses.

Or, sortir victorieux du combat, c'était ne pas être touché par l'épée empoisonnée, ne pas subir le contact de ce dard de vipère. La moindre égratignure, c'était la mort foudroyante. Gaston le savait, et il n'avait pas peur.

Nicou, beaucoup moins enthousiaste, prononça doucement ces mots :

Si je lui cassais la tête ?

Garde-t'en bien, répliqua le vicomte de façon à être entendu par son adversaire. Tout à l'heure, le fouet du postillon suffira.

Nicou, plié à l'obéissance passive, s'inclina.

On dit que le dompteur de bêtes sauvages a pour seul prestige et pour seule défense son audace, et que les fauves sont tellement étonnés de le voir entrer sans façon dans leur cage qu'ils ne songent point à user contre lui des redoutables ressources de la griffe et de la dent. L'homme, en certains cas, est un peu comme les fauves, et contre lui l'excès de témérité est presque toujours un gage de 'sécurité. Aubryot resta stupéfait de l'ardeur et de l'élan du vicomte. Le jeune homme sauta du perron si près de lui qu'instinctivement il débuta en rompant.

Néanmoins, le duel s'engagea aussitôt.

A l'escrime, comme d'ailleurs à tous les exercices du corps, Aubryot était de première force. Dans un assaut de salle d'armes, ou même dans un engagement ordinaire, Gaston eût été sans doute touché dès la première passe. Mais, d'une part, la rapidité de son action avait étonné son adversaire, et, d'autre part, ses forces étaient décuplées. L'épée faisait corps avec son bras, et il lui semblait que la sensibilité humaine s'était prolongée jusqu'au bout de la lame.

Dès que les deux armes se furent touchées, elles restèrent en contact continuel, malgré toutes les feintes et tous les efforts d'Aubryot pour dégager la sienne. La pointe bleuâtre avait beau battre l'air à droite et à gauche, se dérober et s'élancer comme un reptile, toujours un rempart d'acier se dressait et l'écartait de la poitrine et du bras qu'elle cherchait à mordre. Sous les clartés de la lune, les deux lames dans leurs évolutions rapides paraissaient unir les combattants par un zig-zag d'éclair.

Bientôt, l'impatience doublée d'une vague crainte vint diminuer le sang-froid d'Aubryot. Gaston, qui, au début, avait les rayons de la lune dans les yeux, manœuvrait de façon à faire pivoter son adversaire. Il y réussit. Au moment où Aubryot, ayant accompli malgré lui un tour complet sur lui-même, reçut en plein visage l'aveuglante et blanche lumière, un rugissement de douleur et de rage lui échappa.

Il se trouvait désarmé. L'épée du vicomte s'était en quelque sorte tordue autour de la sienne, qu'elle venait de faire sauter par un brusque soubresaut à dix pas.

Il se précipita pour la ramasser ; mais Gaston l'avait devancé d'un bond et la tenait sous son talon.

Au moment où Aubryot, au risque de s'enferrer, se baissait pour la ressaisir, l'arme de Gaston décrivit en l'air un cercle de feu et la lame flexible vint s'abattre, comme une lanière brûlante, sur le visage du misérable qu'elle raya d'un trait sanglant, depuis l'angle droit de la mâchoire jusqu'au-dessus du sourcil gauche.

Aubryot poussa un cri terrible et, se roidissant, les mains contre terre, voulut s'élancer comme une bête féroce pour mordre Gaston à la jambe.

Les deux adversaires se saisirent corps à corps, et déjà, Nicou, qui suivait anxieusement cette lutte acharnée, élevait son pistolet armé et allait tirer sur Aubryot, au risque de tuer son maître, lorsqu'il vit les deux hommes faire chacun un bond en arrière et retomber en garde.

Mais au même moment, Aubryot poussa un second cri, aussi effrayant que le premier. Sa main ne reconnaissait plus la garde de son épée qu'avait ramassée Gaston, en lui abandonnant la sienne.

Ce n'était plus un duel. Gaston, resplendissant du légitime orgueil de l'homme qui vient de couper un monstre en deux, marchait, l'épée haute, sur Aubryot, qui reculait sans même se couvrir et qu'il eût pu percer vingt fois, si, même dans l'enivrement de sa victoire, l'ordre suprême d'Elise n'eût retenti dans son cœur.

Hardi, Nicou ! à coups de fouet, maintenant ! à coups de fouet ! cria-t-il enfin.

Le Breton ne se le fit pas dire deux fois, et, laissant tomber son pistolet, il se précipita sur le fouet du postillon qu'avait attiré le bruit du combat et qui regardait cette scène, bouche bée.

Alors, ce fut lamentable. Aveuglé par le sang, fou de honte et de rage, Aubryot abandonna dans l'herbe son épée inutile et se mit à fuir devant le valet, cherchant une issue et hurlant comme un chien battu.

A la fin, il aperçut, à travers le couloir qui partageait en deux le pavillon et dont les deux portes étaient restées ouvertes, la petite ruelle qu'éclairaient les lanternes de la chaise de poste et s'y précipita.

Quand il n'eut plus devant lui son rival, Gaston sentit tomber peu à peu l'exaltation que lui avait donnée la victoire.

Nicou avait désarmé, c'est-à-dire restitué au postillon l'instrument dont il venait de se servir avec éclat, et reprenant son pistolet, il le passa dans sa ceinture avec un soupir. Tout en aidant son maître à se revêtir, il lui dit :

Monsieur le vicomte a eu tort de ne pas me laisser faire ; il y aurait eu demain sur la terre une jolie veuve de plus.

Ce regret naïf correspondait sans doute aux secrètes pensées de Gaston, car il se hâta de répondre :

Elle ne l'a pas voulu ; c'était d'ailleurs son devoir.

Nicou, fier de cette confidence, reprit en souriant d'un air entendu :

Je connais les femmes. D'abord elles ne veulent pas ; mais quand on leur désobéit, elles ne sont pas toujours mécontentes.

– Assez, Nicou ! s'écria Gaston avec impatience.

Ce que j'en dis n'est point pour contrarier monsieur le vicomte. Il est bien le maître. C'est égal, on aurait creusé dans ce coin un joli petit trou, et puis, ni vu ni connu, morte la bête, mort le venin !

Ces derniers mots rappelèrent à Gaston l'épée mortelle qu'il voyait étinceler dans l'herbe.

Creuse-le donc, ton trou, dit-il, et enterres-y cette arme. Mais prends garde à la pointe, elle est empoisonnée.

– Pas possible ! le scélérat ! Oh ! je regrette, je regrette d'avoir exécuté les ordres de monsieur le vicomte ; s'il le voulait, il serait peut-être encore temps de rattraper notre drôle.

Gaston, au lieu de répondre, rentra dans le salon où avait eu lieu la courte entrevue avec sa cousine.

Nicou, se dit-il, a peut-être raison. Avec de pareils monstres, la générosité est une duperie. Le jour où on se résignera à employer contre eux leurs propres armes, les méchants disparaîtront de la terre !

En parcourant du regard la salle où il avait goûté pendant quelques instants un bonheur inoubliable, pour en fixer les moindres détails dans son souvenir, Gaston aperçut sur un fauteuil un petit mouchoir brodé qu'Élise avait oublié, en quittant précipitamment le pavillon. Il suffit de ce flot de dentelles pour ramener dans son âme les nobles sentiments. Il le prit, le baisa avec ardeur et le mit sur sa poitrine.

Qu'elle me pardonne ce moment de défaillance, murmura-t-il ; désormais je veux être digne d'elle. Peut-être ne la reverrai-je plus ici-bas. Mais, quand nos deux âmes se rencontreront aux pieds de Dieu pour ne plus se quitter et pour se confondre dans un éternel amour, je veux qu'elles soient aussi pures l'une que l'autre.

VIII

LE DÉPART

Quelques minutes plus tard, le coin du faubourg Saint-Antoine où venait de se passer ce drame, était redevenu silencieux. Gaston et Nicou commençaient leur voyage.

Le vicomte était déjà moins abattu. L'héroïque action qu'il venait d'accomplir, pour obéir à celle qu'il se plaisait à nommer son bon génie, portait déjà ses fruits, ces deux fruits d'or qu'on appelle la résignation et l'espérance. Il lui semblait impossible que la Providence demeurât son obligée, et que son sacrifice restât sans récompense.

Avant de s'embarquer, Gaston et Nicou passèrent par le château de Roquetel. Les allures militaires de Nicou, le récit anticipé des exploits qu'il se proposait l'accomplir, des grands coups qu'il allait frapper et des richesses qui ne pouvaient manquer d'en être la conséquence, produisirent sur ses anciens compagnons un effet si considérable, que le Breton proposa sérieusement à son maître d'ouvrir un bureau d'enrôlement et de recruter un régiment aussi beau que celui de M. de Chagny, pour le moins.

Sans accepter les projets grandioses de son serviteur, Gaston pensa qu'une vingtaine de solides gaillards, aussi habiles à grimper sur les enfléchures d'un bâtiment qu'à manier proprement le mousquet, lui formeraient une suite utile et agréable. Il choisit les plus vigoureux et les plus décidés des volontaires de Nicou, les équipa à ses frais et s'embarqua à la tête de cette petite compagnie, dont Nicou se constitua à la fois le lieutenant, le sergent instructeur, et, au besoin, le cuisinier.

Cependant Aubryot, haletant, épuisé, les habits en désordre, était rentré chez lui, cramponné aux arçons de sa selle pour ne point tomber. L'épée de son adversaire, en fouettant son visage, y avait creusé un profond sillon, bleuâtre et sanguinolent. Sa tête était en feu ; il souffrait comme si elle eût été traversée de part en part par une tige de fer rougi. Mais cette douleur physique n'était rien auprès des tortures morales qu'il subissait.

Ce qui le mettait surtout en rage, ce n'était point l'insuccès de sa criminelle entreprise, ce n'était pas même le traitement ignominieux qu'il avait subi des mains d'un valet, c'était la générosité de Gaston qui n'aurait eu qu'à allonger le bras pour le tuer, et qui avait dédaigné de le faire. Il n'attribuait point d'ailleurs à un calcul le changement des épées ; il ignorait que Gaston connût son épouvantable opération. Il pensait que dans la mêlée, le gentilhomme avait repris, la croyant sienne, l'arme qui lui était tombée sous la main. Mais il s'en voulait d'avoir été contraint de fuir, d'avoir été lâche. Il s'en voulait et il en voulait à Gaston de n'être point mort. Tout était à recommencer, puisque son ennemi vivait encore. Vaincu, dès la première rencontre, il se voyait condamné à poursuivre une revanche que sa défaite imprévue rendait maintenant douteuse.

| – Je me vengerai ! s'écria-t-il tout à coup. Je marcherai dans sa trace, et dussé-je aller jusqu'au bout du monde, je le tiendrai un jour sous mon talon.

Élise attendait le retour de son mari avec plus de curiosité que d'anxiété, car elle n'était point inquiète outre mesure du sort de Gaston. En effet, un duel seul pouvait amener une catastrophe ; et elle était sûre que Gaston ne se battrait point, puisqu'elle le lui avait défendu. Quant à un assassinat, Nicou était là pour porter secours à son maître, et la présence du postillon était aussi une sauvegarde.

Mais Bélial avait des raisons pour être moins rassuré. Il faisait le guet avec inquiétude. Quand Aubryot parut et écarta de son visage le mouchoir qu'il y tenait appliqué, un éclair de sauvage satisfaction fit étinceler les yeux de l'Indou, qui buvaient pour ainsi dire l'horreur de la blessure ; mais ce ne fut qu'un éclair, et s'approchant de son maître afin de lui donner ses soins, c il l'interrogea contre sa coutume, par ce seul mot :

– Mort ?

– Non, l'infâme ! il est parti, répondit Aubryot qui vit dans la question de son serviteur une marque d'intérêt.

Bélial, en allant chercher des bandes, de la charpie et du vulnéraire, dit tout bas à Joseph-Marie, qui, lui aussi, attendait pour le compte d'Élise :

– Parti vivant.

Et l'enfant courut porter la nouvelle à sa maîtresse.

Aubryot, après avoir pansé sa blessure, se prépara à exécuter ses résolutions nouvelles. Il fit appeler son intendant, lui donna l'ordre de régler les comptes des domestiques, de leur faire quitter l'hôtel le lendemain et le congédia lui-même.

A ce moment, Élise qui ne voulait pas avoir l'air de le fuir et qui, n'ayant rien à se reprocher, était résolue à ne rien taire de ce qui la concernait, si elle était interrogée par lui, se présenta. Il la reçut sans sortir de l'ombre que la faible lumière des bougies laissait traîner dans la chambre, et se plaça dans un fauteuil, de façon à cacher la moitié de son visage dans sa main, en conservant une pose naturelle.

– Monsieur, dit Élise, hier vous m'avez promis de répondre ce soir à la demande que je vous ai faite de me retirer provisoirement dans un couvent. Je viens chercher cette réponse.

– Madame, hier votre projet me déplaisait. Aujourd'hui je l'approuve.

– Je vous remercie, monsieur.

Elle allait se retirer.

– Vous ne me demandez point, fit-il, les raisons qui m'ont fait changer d'avis ?

– Non, monsieur, votre permission me suffit.

– C'est de la discrétion. Et combien de temps comptez-vous passer dans la retraite ?

– Le plus long temps possible.

– Vous secondez mes plans, car moi-même je quitte Paris.

– Ah ! vous quittez Paris ? fit Élise avec une émotion subite.

– Oui, madame.

– Mais les projets dont vous m'avez parlé jadis ?

– Je les abandonne.

– Et vos relations ?

– Je les brise.

– Et cet hôtel ?

– Je le vends.

– Vous retournez à Roquetel ?

– Non, car je vous y emmènerais.

– C'est donc un voyage ?

– C’est un voyage.

– Long ?

– Fort long. Je vois avec plaisir qu’à la discrétion le tout à l’heure succède un peu de curiosité, continua-t-il avec une raillerie amère.

– Puis-je savoir où vous allez ?

– Je vais au delà des mers. Je vais. pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Je vais dans un pays à la mode, je vais en Amérique.

En Amérique ! fit-elle en se levant. Qu’allez-vous y faire ?

En constatant l’émotion avec laquelle elle lui adressa cette dernière interrogation, Aubryot, qui était lui-même trop agité pour être prudent, se dressa levant elle, et, arrachant les bandages de sa blessure qu’il lui montra du doigt :

– Madame, dit-il lentement et comme s’il savourait par avance les terreurs qu’il allait causer, je vais au-delà de l’Océan jouer la seconde manche d’une partie que j’ai perdue ce soir.

A l’aspect de ce visage couturé, Élise, qui était femme, c’est-à-dire miséricordieuse et facile à attendrir, fut sur le point de lui offrir de rester pour le soigner.

Mais elle lut dans ces yeux tuméfiés tant de haine et de férocité qu’elle recula instinctivement en disant :

– Adieu, monsieur.

– Au revoir, madame, répondit-il avec intention.

– Au revoir, puisque vous le voulez.

Le lendemain matin, Élise de Roquetel entra au couvent des Feuillantines.

Je viens, dit-elle à la supérieure, vous demander l’hospitalité pour quelques jours seulement.

Joseph-Marie l’avait suivie sur sa demande. Bélial, en se séparant de sa maîtresse, et de celui qu’il appelait son enfant, leur avait dit, en leur désignant la partie de l’hôtel qu’habitait pour un jour encore leur mauvais génie :

Je veillerai.

Et Élise, répondant à ses propres pensées, avait murmuré :

Je veillerai aussi.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I UNE EXPÉDITION

Le 10 février 1763, un traité fut signé à Paris entre l'Angleterre et la France. Ce traité mettait fin à une guerre qui durait depuis près de huit ans, consacrait l'anéantissement de la puissance française en Amérique et assurait à l'Angleterre la possession de l'Acadie, du Canada et du cap Breton. Les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, qui comptaient à cette époque 1,300,000 habitants, tiraient de cette paix des avantages considérables, et en première ligne la sécurité de leurs frontières septentrionales ; mais ces avantages, elles les avaient achetés bien moins cher que la métropole, qu'écrasait le poids d'une dette formidable contractée pour soutenir la guerre, et dont le gouvernement trouva équitable de leur faire partager les charges du nouvel état de choses, comme elles en partageaient les bénéfices.

Il s'agissait d'établir, au profit du Trésor anglais, un impôt qui devait à la fois rétablir les finances et resserrer les liens d'une suzeraineté qu'on voulait affirmer avec d'autant plus d'éclat qu'elle commençait à être plus vivement contestée par les colonies, à qui s'imposait mieux, de jour en jour, le sentiment de leur propre force.

En mars 1764, le parlement britannique proclama son droit ; en avril, il en fit usage en frappant d'une taxe d'entrée certaines denrées. Les colonies

protestèrent. Leurs habitants, se considérant comme des citoyens anglais, prétendaient avoir seuls le droit de voter les impôts qu'ils devaient payer.

A ces prétentions, le Parlement répondit en 1765 en introduisant dans les colonies l'impôt du timbre et en leur imposant l'obligation de fournir aux troupes royales le logement et les vivres. Des assemblées coloniales se réunirent de toutes parts ; des associations se formèrent, dont les membres s'engagèrent à n'acheter et à ne consommer aucune marchandise anglaise. Un an après, la métropole cédait en partie ; le timbre était supprimé, mais l'entretien des troupes était maintenu, et, en 1767, le thé, le verre, le papier et les couleurs étaient frappés d'une taxe nouvelle. Le résultat de ces tracasseries fut qu'à Boston, on brûla les premiers bureaux de douanes, avec leurs registres et les employés qui étaient chargés de les tenir.

Au bout de quelques années le commerce anglais était paralysé et la contrebande florissante. Le Parlement abolit Les taxes de 1767, sauf toutefois un droit d'entrée sur le thé. Ce ne fut pas assez pour les colonies qui combattaient le principe même, c'est-à-dire le droit que le Parlement s'était attribué de leur imposer des taxes. La Compagnie des Indes, menacée de faillite parce qu'elle ne savait plus où vendre son thé, n'avait que Boston pour débouché, lorsqu'en 1773, une vingtaine d'Américains déguisés en Indiens, prirent, en pleine rade, à l'abordage, un navire chargé de thé, et, défonçant les caisses, firent dans les eaux du port, une infusion qui coûta à la Compagnie 450,000 francs.

L'Angleterre aussitôt déclara Boston en état de blocus. Treize colonies répondirent à cette mesure en s'érigent en États indépendants. Elles élurent des représentants qui se réunirent en congrès à Philadelphie, le 1^{er} septembre 1774.

Le Congrès commença par négocier avec la métropole, tout en se préparant à la lutte et en s'approvisionnant de poudre. Ces négociations n'aboutirent pas et, le 18 avril, les hostilités commencèrent. Le général Gage, qui commandait à Boston, détruisit un magasin militaire à Concord, et fut attaqué aussitôt par les milices coloniales. Vingt mille hommes marchèrent sur Boston.

Le Congrès, qui s'était clos le 26 octobre de l'année précédente, se réunit de nouveau le 10 mai, créa trois millions de dollars en papier-monnaie,

choisit Washington pour généralissime et décréta la formation d'une escadre de guerre. Un mois après, les troupes coloniales occupaient les hauteurs de Bunkershill, qui dominant Boston, et le général Gage ne les en délogea qu'à grand'peine. Le général Howe prit alors la direction des troupes royales. L'année suivante, Gage évacuait Boston.

L'Angleterre commença par confisquer tous les bâtiments qui tentaient de commercer avec ses colonies révoltées, équipa une flotte de guerre et, pour suppléer à l'insuffisance de ses propres troupes, acheta quinze mille soldats allemands. Les colonies répondirent en proclamant solennellement, le 4 juillet 1776, l'indépendance des États-Unis.

Les débuts des opérations militaires de Washington ne furent pas heureux. Son armée, décimée par la famine et les maladies, composée de miliciens qui n'étaient tenus qu'à une année de service, dut rester sur la défensive, puis battre en retraite. Pourtant, au commencement de 1777, un coup hardi contre les Anglais, commandés par Cornwallis, remonta le moral de ses troupes. D'ailleurs, chez certaines nations européennes, et notamment en France, de vives sympathies s'étaient éveillées pour les États-Unis. Au printemps de 1777, arrivèrent un grand nombre de volontaires étrangers, et parmi eux, le jeune marquis de La Fayette qui avait équipé une frégate à ses frais et venait demander à combattre comme simple volontaire. Le Congrès le fit général. Il accepta, à la condition de servir sous les ordres de Washington, et fut blessé à la bataille de Brandywine, que perdit ce dernier. Quinze jours plus tard, le généralissime était encore battu à Germantown et se retirait à Valley-Forge, dans une contrée inhabitée et sauvage, où il prenait ses quartiers d'hiver, pendant que les Anglais s'établissaient à Philadelphie. A la fin de cette campagne, les États-Unis n'avaient plus pour eux que leur invincible confiance dans le succès, et Washington.

Le lecteur appréciera, au milieu des péripéties du récit qui va suivre, l'opportunité de ce court précis historique. —

Avant de se jeter dans la grande baie de Chesapeake, la Susquehanna, en Pennsylvanie, côtoie les derniers contre-forts des monts Alleghenys, au milieu desquels son passage a creusé de profondes vallées. Sur les bords du fleuve s'étendent à droite et à gauche des prairies immenses dont le sol se

relève peu à peu pour aller rejoindre les massifs sombres des forêts, étendues comme un manteau sur les grandes montagnes, et qui couvraient à cette époque' la presque totalité de la Pensylvanie. Sur ces prairies s'étend le murmure du fleuve qui les traverse, en roulant des ondes limpides et majestueuses, et qui souvent l'hiver les inonde et les transforme en marais.

Chaque saison, d'ailleurs, métamorphose de fond en comble ces savanes. Au printemps, on dirait d'une pelouse de jardin anglais. L'herbe qui naît est courte, fine et d'un vert tendre. Puis, quand les jours s'allongent, la savane se transforme en une sorte de tapis diapré aux couleurs vives. Tout est fleur, tout est parfum. Les grandes chaleurs éteignent cette lumière étincelante sous la teinte grise des hautes herbes sèches, et enfin l'hiver y vient à son tour étendre la blancheur immaculée de ses neiges.

C'est au milieu de ces prairies immenses que le lecteur, s'il veut bien nous y suivre, va retrouver quelques-uns des personnages avec lesquels il a déjà fait connaissance.

Nous sommes à la fin du mois d'avril 1778. Il est quatre heures du matin. Un léger brouillard rase le fleuve et court sur la savane toute blanche de rosée. A une centaine de mètres de la rive droite de la Susquehana, brille la lueur d'un feu de campement, dont la fumée monte en mince filet droit. Devant le feu, un homme, le mousquet sous le bras, veille, et, comme un soldat en faction, se promène de long en large, tendant l'oreille au moindre bruit.

Cependant, du côté de l' Orient, une clarté grandit dans laquelle s'évanouissent une à une les étoiles du ciel, tandis que le brouillard se déchire et s'envole sous le souffle du vent du matin, qui ranime la lueur du foyer et rabat vers le sud la colonne de fumée.

Alors, on peut voir une vingtaine d'hommes endormis les pieds au feu, et roulés dans des couvertures de laine ou dans des peaux de bison. Auprès d'eux, s'élève une tente, formée avec trois couvertures soutenues par trois bâtons, deux en croix et un en travers, et sous laquelle repose, selon toute vraisemblance, le chef de l'expédition. A deux pas de la tente, un cheval est attaché par une longe à un piquet planté en terre, et entravé.

Bientôt, un des dormeurs s'agite, se soulève, écarte les plis de la couverture roulée autour de lui, et nous reconnaissons la bonne et honnête

figure de Nicou.

Nicou se mit sur pied aussi frais et aussi dispos que s'il venait de passer la nuit à l'*Eperon d'Argent* et, en homme d'ordre, il fit du doigt et de l'œil le dénombrement de ses compagnons, puis, quand il eut trouvé son compte :

Allons, allons, cria-t-il d'une voix de stentor, debout, paresseux ! Vous avez un quart d'heure pour vous habiller et faire votre lit.

Depuis cinq jours qu'on était en route, Nicou n'avait jamais négligé de se livrer chaque matin à cette inoffensive plaisanterie, et ses subordonnés avaient fait preuve d'une constance égale en l'accueillant chaque fois par de joyeux éclats de rire. Ils n'eurent garde de manquer à l'habitude déjà prise.

Nicou distribua les corvées, envoya les uns au bois, les autres à l'eau, fit nettoyer les armes, et, prêchant d'exemple, il embrocha sur une baguette un quartier d'élan qui restait de la chasse de la veille. Pendant qu'il vaquait à ces occupations matinales, l'un des Bretons restés auprès de lui le suivait des yeux, comme un homme qui brûle d'engager une conversation difficile.

— Monsieur Nicou, dit-il enfin avec un visible effort, si j'osais, je vous demanderais bien une chose ?

— Ose, mon garçon, répondit Nicou d'un ton protecteur.

— Eh bien, voilà ; je désirerais savoir seulement où nous allons.

— Diable, diable, tu n'es pas dégoûté. Cela t'intéresse donc beaucoup ?

— Mais, assez.

— Sache donc, mon garçon, que je n'en sais absolument rien moi-même, ce qui fait que je ne peux te l'apprendre ; et j'ajouterai que, si tu le savais, tu devrais te hâter de l'oublier, ton supérieur, qui est moi, l'ignorant totalement. As-tu compris ?

— Très-bien, monsieur Nicou.

— Seulement, quoique ne sachant pas au juste où nous allons, je sais à peu près pourquoi nous sommes partis. Tu as vu le camp de Valley-Forge, n'est-ce pas ? Eh bien, qu'en dis-tu ?

— Je dis que j'aime mieux être ici.

— Bien raisonné. Or donc, Washington, au commencement de l'hiver dernier, est venu s'établir à Valley-Forge. Il avait quatorze mille hommes. Deux mois après, il n'en comptait plus que cinq mille. Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— C'est très-simple, cependant : il négligeait de leur donner à manger ; quand je dis qu'il négligeait, j'ai tort, vu qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour leur procurer des vivres, mais il n'y parvenait pas, et c'est facile à comprendre, à cause d'un manque d'argent. Quand Washington n'a plus un sou, il le fait savoir au Congrès. Très-bien ! répond le Congrès. Voilà cent mille dollars. Et il envoie une liasse de papier, du papier-monnaie. Alors Washington fait partir des courriers, des officiers, tout le monde, pour acheter du pain, de la viande, du vin et autres choses. Mais, quand ses envoyés veulent payer avec leur papier, les fournisseurs répondent : Connais pas. Saisis-tu ?

— Parfaitement.

— Dans ces conditions, il ne reste qu'à se manger les uns les autres. D'autant plus, admire le patriotisme de ces particuliers, d'autant plus que les Anglais qui sont à Philadelphie, ayant du bon or dans leurs poches, trouvent tout ce qu'ils désirent.

Alors ?

Alors Washington a réuni tout son état-major, dont fait partie le vicomte de Roquetel, mon maître, et il a dit ceci : « Du moment qu'on nous refuse des vivres, il faut en prendre. Nous n'avons rien, et la saison approche où il va falloir se remettre en campagne. Pas de poudre, pas de farine, pas d'eau-de-vie, rien, rien de rien. » Dans ces conditions, il a distribué les rôles : le général Wayne va partir pour la Virginie, le général Green pour le New-York, le colonel Tilgman et le capitaine Lee pour l'Ohio. Ils tâcheront de se procurer des munitions et des vivres, en les achetant et en les payant avec le papier-monnaie ; s'ils ne réussissent pas, ils les prendront par la force des armes.

Très-bien, mais nous ?

Nous, nigaud ! laisse-moi finir. Des causes tout à fait particulières rendaient nécessaire un petit voyage pour notre chef, le vicomte de Roquetel, et par conséquent pour nous. D'ailleurs, puisque tout le monde allait aux provisions, nous ne pouvions pas rester à Valley-Forge, à nous croiser les bras. Voilà pourquoi nous sommes partis, un peu à l'aventure, je l'avoue. Ne pouvant conquérir la gloire, nous allons chercher l'abondance.

Nous risquons notre vie uniquement dans le but de la prolonger. Comprends-tu maintenant ?

– Parfaitement.

Nous n'allons pas à la conquête ; nous allons tout bonnement faire le marché. Mais, la mission est assez périlleuse cependant pour être acceptée par des hommes de cœur.

– Ah ! il y a du danger ?

– Naturellement.

– Les Anglais ?

– Non, les Anglais sont à peu près tous bien tranquillement renfermés à Philadelphie, mais ils ont lâché dans la campagne leurs nouveaux alliés, les indigènes, les Iroquois et autres tribus sauvages qui rôdent de tous côtés, et se chargent de ramasser les traîneurs et les hommes isolés auxquels ils enlèvent, dit-on, avec dextérité, la peau de la tête. Ils appellent cela, dans ce pays, scalper. Histoire de se distraire et de passer le temps. Mais c'est assez causé. Aussi bien, voilà M. le vicomte qui se lève et notre rôti qui est prêt.

Gaston, en effet, sortait de la tente établie par son domestique.

Monsieur le vicomte a-t-il bien passé la nuit ? dit Nicou.

– Très-bien en, mon ami. Et toi ?

Oh ! moi, cela ne se demande pas, répondit Nicou, à la fois confus et flatté de cette marque d'intérêt. Maintenant, continua-t-il, si monsieur le vicomte me permet de lui donner un conseil, je suis d'avis de nous mettre en route le plus tôt possible. Nous ne devons plus être séparés que par quelques heures de marche du but de notre voyage.

Comme tu voudras ; tu sais bien que je ne suis que le chef nominal de l'expédition et que c'est toi qui en es le chef réel. L'idée t'en appartient. Je n'ai pas encore compris pourquoi tu nous transformais en pourvoyeurs ; mais j'ai confiance en toi et je te laisse faire.

Monsieur le vicomte ne s'en repentira pas, dit simplement Nicou, qui se hâta de détourner la conversation, comme s'il eût été embarrassé d'expliquer les motifs auxquels il faisait allusion quelques instants auparavant, dans son entretien avec un de ses subordonnés.

En moins d'une demi-heure, toute la troupe fut prête pour le départ. Le quartier d'élan avait disparu, les couvertures étaient pliées, le cheval de

Gaston sellé et bridé. On se mit en marche le long du fleuve avec des précautions toutes militaires. Nicou et deux de ses Bretons allaient en avant-garde et devançaient d'une centaine de mètres le gros du détachement.

Il y avait un peu plus d'un mois seulement que Gaston de Roquetel et ses Bretons étaient au camp de Washington. Le général laissait à ce groupe d'auxiliaires une sorte d'autonomie. Nicou s'était chargé de l'instruction de ses compagnons, et comme le vicomte de Roquetel ne comptait point avec lui, il les avait supérieurement équipés. Ils portaient tous un uniforme très-simple et assez semblable à celui des milices américaines : bonnet de drap bordé de fourrure, blouse en drap serrée à la taille par un ceinturon supportant un couteau de chasse à manche de corne, culottes larges et bottes montantes. Une giberne pour les cartouches et un sac sur lequel se bouclait la couverture roulée, complétaient cette tenue militaire, élégante, commode. Tout le monde était armé d'un mousquet de fort calibre, d'une paire de pistolets et d'une petite hachette. Gaston avait conservé l'uniforme qu'il portait en France. Voilà pour le côté matériel ; quant au côté moral, il était excellent. Tous ces hommes avaient foi en leur chef, qui comptait sur eux. Jamais de discussion, jamais d'acte d'indiscipline, mais un dévouement à toute épreuve et une solidarité absolue. Chacun pour tous et tous pour chacun, telle était leur tacite devise.

On marcha près de quatre heures en silence, puis on fit halte. Le fleuve, en cet endroit, faisait un détour pour se rapprocher de la base des montagnes ; les prairies finissaient ; la forêt commençait, forêt immense avec ses arbres aux flancs noueux, tellement serrés les uns contre les autres, que ceux d'entre eux qui étaient morts de vieillesse, restaient debout maintenus par leurs voisins, auxquels les unissait, en outre, le lacis inextricable et compliqué des lianes passant de l'un à l'autre, tantôt avec la raideur d'une corde tendue, et tantôt avec de molles ondulations.

Avec des bateaux, on eût pu continuer à s'avancer par le fleuve et s'éviter ainsi les fatigues d'une route qu'il fallait tailler à la hache au milieu de ce fouillis de câbles naturels ; mais la difficulté n'eût été que déplacée, car la rapidité du courant était extrême.

Nicou et ses deux éclaireurs se transformèrent donc en sapeurs et préparèrent le passage au reste de la troupe qui fut bientôt engagée tout entière sous les grands arbres.

En une heure, on parcourut à peine un quart de lieue.

Voyons, Nicou, où nous mènes-tu ? dit tout à coup Gaston s'arrachant à l'indolente rêverie à laquelle, depuis qu'il avait quitté la France, il s'abandonnait presque constamment.

Nous allons arriver, monsieur le vicomte, répondit Nicou avec une confiance imperturbable.

Gaston haussa les épaules et, pour ne pas chagriner son serviteur, laissa tomber l'entretien à peine commencé, quitte à reprendre la parole en un autre moment pour ordonner la retraite.

Mais peu à peu, les obstacles naturels se firent plus rares, et bientôt la route devint relativement facile. Enfin, on déboucha dans une clairière que traversait un sentier frayé, mieux qu'un sentier, presque une route, à en juger par des traces d'ornières qui se prolongeaient.

Monsieur le vicomte, dit Nicou en se rapprochant de son maître, voilà qui nous indique que nous sommes sur la bonne voie. Je tiens d'un volontaire canadien, avec qui j'ai fait connaissance récemment, qu'à six jours de marche du camp, en remontant la Susquehana, se trouve un établissement de squatters fortement soupçonnés de sympathiser avec les Anglais, auxquels ils ont déjà vendu des approvisionnements qu'ils transportent jusqu'à Philadelphie.

– Et alors ?

– Alors, puisque la disette règne à Valley-Forge et que nos généraux en sont réduits à se battre pour avoir du pain, j'ai pensé que les Bretons de monsieur le vicomte de Roquetel seront bien reçus s'ils rentrent, au bout de quelques jours, à la tête d'un convoi de vivres, et je me prépare, avec votre permission, à réquisitionner les squatters en question.

Sais-tu, Nicou, que tu es un garçon intelligent ?

Monsieur le vicomte est indulgent.

– Non. Seulement tu n'as pas réfléchi que ces squatters, comme tu dis, ont peut-être, eux aussi, épuisé leurs provisions.

C'est ce que nous allons voir, fit Nicou, en courant à l'avant-garde.

La forêt s'éclaircissait de plus en plus, et déjà, à travers les arbres, on distinguait des espaces libres illuminés par le soleil.

On déboucha bientôt sur la lisière du bois. On avait devant soi une vaste plaine cultivée, au milieu de laquelle se dressaient çà et là des bouquets d'arbres. A quelque distance on apercevait un groupe de maisons en bois entourées de haies vives et défendues par un large fossé circulaire.

La petite troupe fut bientôt signalée par les aboiements furieux d'une douzaine de gros chiens, et aussitôt, de l'autre côté des fossés, apparurent une quinzaine d'hommes armés qui commencèrent par enlever les planches du pont sur lequel on traversait le fossé, et attendirent, en se mettant sur la défensive. Derrière eux se tenaient des femmes et des enfants.

A cinquante pas du fossé, une voix cria en anglais :

– Qui va là ?

– Ami, répondit Gaston dans la même langue.

– Que voulez-vous ?

L'hospitalité d'abord.

– Et ensuite ?

– Ensuite. nous verrons.

Tout en dialoguant de la sorte, Gaston, qui avait commandé du geste à ses hommes de s'arrêter, était arrivé jusqu'au bord du fossé.

Monsieur, dit-il en s'adressant à celui qui paraissait le chef de ce petit village, nous ne sommes point des ennemis. Nous venons avec les meilleures intentions. Nous sommes des Français au service des Etats-Unis et nous avons des propositions à vous communiquer.

Quelles propositions ?

Je vous en ferai part lorsque nous aurons cessé de nous observer en adversaires. Voulez-vous nous livrer passage ?

Nous ne le pouvons pas, monsieur. Le soin de notre sûreté.

Ecoutez, dit en l'interrompant. Gaston qui commençait à s'impatienter, je vous ai tenu un langage amical jusqu'ici. Vous y répondez par la méfiance. Vous m'obligez à vous parler autrement. Voulez-vous, oui ou non, nous ouvrir vos portes ?

Non.

Très-bien. Alors, nous allons vous assiéger.

Mais, monsieur, nous ne pouvons pourtant pas nous livrer à vous. Vous êtes les plus nombreux.

Qu'à cela ne tienne, je vais entrer seul. Mes hommes resteront où ils sont. C'est différent. Venez.

Les planches furent immédiatement remises sur les poutres du pont, et Gaston entra dans ce village si bien fortifié. Il salua et dit, en s'adressant toujours au même interlocuteur :

Monsieur.?

Mathison, monsieur.

Monsieur Mathison, je vous fais mon compliment ; vous vous gardez comme dans une place de guerre.

– Hélas ! monsieur, nous y sommes bien forcés. Jusqu'à présent, on nous a laissés tranquilles ; mais qui peut répondre de l'avenir ?

– C'est juste. Dans tous les cas, pourtant, si vous êtes inquiétés, ce ne sera pas par les Américains, vos compatriotes, ni par leurs alliés. Quant à leurs ennemis, on prétend, monsieur Mathison, que vous trafiquez avec eux.

Mathison regarda d'abord Gaston avec défiance comme pour lire au fond de sa pensée, et autour de lui se firent entendre des chuchotements menaçants auxquels le jeune officier n'eut pas l'air de prendre garde. Puis, le squatter, après avoir reporté ses regards sur les vingt Bretons rangés en ordre de bataille avec Nicou en serre-file, et après avoir hésité quelques instants, se mit à sourire avec bonhomie.

Que voulez-vous ? dit-il, les affaires sont les affaires. L'Anglais paye bien.

A la bonne heure ! voilà qui est parler ; je vois à ces dispositions belliqueuses que vous êtes un bon militaire, continua-t-il, en désignant le fossé et les défenseurs du village, mais votre franchise me prouve que vous êtes aussi un excellent commerçant. Or, c'est au commerçant que je veux m'adresser.

– Vous tombez mal, monsieur, répondit Mathison en congédiant ses hommes, je n'ai rien à vendre.

, – Bah ! il reste bien par là quelques barils de lard ou de farine, et, qui sait ? peut-être même quelques barils d'eau-de-vie ?

– Rien du tout.

– Permettez que je visite.

– Comment donc ! pas le moins du monde, je m’y oppose.

Nicou, en voyant disparaître les défenseurs du village, avait voulu imiter ces démonstrations pacifiques. Il avait fait déposer les armes à ses hommes, et suivi de quelques-uns d’entre eux, il s’était dirigé vers le fossé. D’un autre côté, les squatters étaient revenus désarmés. Gaston continuait à parlementer avec Mathison.

Monsieur Mathison, disait-il, vous abusez visiblement de ma patience et vous vous méprenez totalement sur votre situation. J’aurais le droit : 1^o de pénétrer ici en armes ; 2^o de visiter votre établissement de fond en comble ; 3^o de réquisitionner tout ce que j’y trouverais à ma convenance et de payer, soit en bons signés de ma main, soit en papier-monnaie. Eh bien ! je veux être généreux, je renonce à tous mes droits, je n’entre pas, je ne visite pas, je ne paye pas en bons, ni en papier, je paye en or.

Il fallait donc le dire tout de suite. Ah ! monsieur l’officier, je vous retourne votre compliment de tout à l’heure. Vous êtes un bien séduisant militaire, mais vous valez presque autant comme commerçant. Venez.

Et mes hommes ?

Qu’ils entrent comme ils voudront.

Pendant que Nicou faisait défiler sa troupe sur le fossé, Mathison recevait Gaston dans sa maison, située au centre du village, et là, soulevant une trappe pratiquée dans le plancher, il descendit, suivi de son hôte, dans une cave spacieuse.

– Je ne possède plus grand’chose, dit-il, mais ce qui me reste est à vous, et je ne profiterai pas de la pénurie dans laquelle vous vous trouvez. Je vous céderai tout au prix qu’ont payé les Anglais.

– Vraiment, dit Gaston, pas davantage ? Mais vous avez du patriotisme à votre façon, vous.

– Heu, heu, dit en se défendant l’honnête Mathison qui ne comprenait point l’ironie. Voilà, continua-t-il, vingt barils de farine ; voici dix petits barils d’eau-de-vie ; cela vient du Canada ; voici, enfin, quinze grands barils de lard.

C’est bon ; je prends tout, dit Gaston.

Nicou fit procéder aussitôt à l’extraction des marchandises.

– Monsieur ! cria-t-il du fond de la cave lorsque tout fut enlevé, il y a encore deux barils.

N’y touchez pas, dit M. Mathison, c’est de la poudre.

De la poudre ? dit Gaston sans trop réfléchir. Je la prends.

Mais, nous pouvons en avoir besoin.

Nous aussi, monsieur Mathison ; nous disons donc que tout cela, avec un chariot et trois paires de bœufs pour traîner le tout, fait trois cent quarante guinées ? Je prends la poudre et j’ajoute pour la payer dix guinées, c’est-à-dire que je la paye au poids de l’or. Cela vous va-t-il ?

Il faut bien faire ce que vous voulez, dit avec un soupir Mathison, secrètement enchanté de son opération.

Nicou, donne-moi de quoi payer.

Voilà, monsieur le vicomte, dit aussitôt Nicou, en tirant de son sac un portefeuille bourré de papie dont la vue fit faire la grimace à Mathison.

Non, dans le porte-manteau.

Mais, c’est de l’or.

Va donc.

Nicou obéit et revint avec une sacoche pesante dont l’aspect alluma dans les yeux de Mathison tous les feux : de la convoitise. Gaston paya.

Mathison voulut absolument traîner les Bretons. Il ; eut ce soir-là grand festin à Mathisons-Hill. Le squatter : offrit à Gaston qui l’accepta, l’hospitalité de sa propre demeure. Nicou, partagé entre ses devoirs personnels : auprès de Gaston et ses devoirs militaires, suffit à tout. Il installa sa troupe sous un hangar, en recommandant de veiller à tour de rôle, comme au désert, car les façons des squatters avaient éveillé ses soupçons et il revint coucher à la porte de la chambre dévolue à Gaston, en prenant pour oreiller la selle du cheval et le porte-manteau.

Or, au milieu de la nuit, il sembla à Nicou qu’on cherchait à lui soulever la tête. A moitié endormi, il lança à tout hasard, devant lui, un coup de son poing fermé, et sentit qu’il frappait sur un objet mou ; puis, il se rendormit sans soupçon et ne se rappela cet incident qu’il attribuait au cauchemar qu’en voyant, le lendemain matin, Mathison faire ses adieux à Gaston, et en remarquant que l’honnête squatter avait la moitié de la figure boursouflée et

l'œil gauche entouré d'un vaste cercle noir qu'il attribuait à la piqure d'un insecte nocturne.

C'est bon, se dit Nicou, c'est moi qui suis l'insecte.

II PUNCH ET FEU D'ARTIFICE

En somme, l'expédition dirigée par le fidèle et industrieux Breton avait réussi. Il ne s'agissait plus que de conduire à Valley-Forge l'immense chariot chargé d'approvisionnements. Ses quatre roues, pleines, mal graissées, faisaient crier les essieux, tandis que les trois paires de bœufs roidissant leurs cous vigoureux sous le joug, entraînaient la lourde masse sur le sentier tracé à travers la forêt. Les Bretons avaient repris leur ordre de marche, avec cette différence que Nicou n'était plus à l'avant-garde, il surveillait le chariot. En cet équipage, la route était longue et fastidieuse, et un certain désordre s'était glissé dans le détachement que fatiguait la marche lente des bœufs.

Le soir du second jour, depuis le départ de Mathisons-Hill, on était encore en pleine forêt. Nicou, qui veillait à tout, s'était un peu écarté afin de chercher une mare pour désaltérer l'attelage. Il avait trouvé, au milieu d'une clairière, une source qui sortait de terre et s'en allait avec un petit chuchotement à travers les feuilles et les herbes. Cette clairière était longue d'environ cent pas sur trente de large, et entourée d'arbres tellement serrés que les bœufs auraient difficilement passé un à un, à travers cette palissade.

Il revenait chercher du renfort pour tailler une ouverture lorsqu'il s'arrêta étonné, en entendant, dans les profondeurs de la forêt, un cri d'oiseau de nuit, modulé plaintivement, qui traversa le silence qu'avait jeté sur les branches, tout à l'heure peuplées d'un monde bruyant, l'approche de la nuit. Des quatre points cardinaux partirent presque ensemble des cris semblables au premier. Nicou, un peu superstitieux, en vrai Breton qu'il était, tressaillit.

Ces cris sinistres avaient produit au milieu du convoi une certaine émotion. Au commandement de Gaston, tous les hommes s'étaient

rapprochés du chariot, l'œil au guet, la main sur la détente du mousquet.

Quelques minutes d'attente anxieuse s'écoulèrent. Nicou les mit à profit pour rejoindre la troupe au pas accéléré. On entendit comme des frôlements de fauves dans les taillis, au milieu des lianes, et enfin, une volée de flèches vint en sifflant s'abattre sur le chariot, sans toucher cependant aucun de ceux qui l'accompagnaient. En même temps, les hurlements de guerre des Indiens s'élevaient dans les profondeurs du bois.

Feu ! commanda Gaston.

Le chariot fut enveloppé d'une ceinture de fumée blanche et les hurlements redoublèrent.

Nicou sauta sur la bride du cheval de Gaston et l'entraîna en s'écriant :

A moi tout le monde, et vite !

Et il s'élança du côté de la clairière qu'il avait reconnue quelques instants auparavant. En dix secondes, toute la troupe fut réfugiée dans cette enceinte fortifiée naturellement, et chaque homme se mit à l'abri derrière un arbre.

Les Peaux-Rouges entouraient déjà le chariot abandonné, surpris de la retraite subite de ses défenseurs. Ils étaient au moins cent cinquante, armés d'arcs, de tomahawks, de longs couteaux, de lances, le corps bariolé de leurs tatouages de guerre, la tête rasée, sauf une touffe de cheveux sur le sommet du crâne, et portant pour tout vêtement une peau de loup serrée autour des reins, et un manteau taillé dans des peaux d'élan, le tout agrémenté de plumes et de verroteries. Quelques-uns avaient au cou des colliers de dents d'ours, de loup ou de chat-tigre.

Pendant qu'ils se pressaient autour de leur capture, un second commandement de : Feu ! retentit dans la clairière, et vingt balles vinrent jeter l'épouvante et la mort au milieu d'eux. Trois ou quatre tombèrent, les autres se réfugièrent à la hâte derrière les arbres et derrière le chariot.

Les voilà tranquilles pour quelques instants, dit Nicou à mi-voix, il s'agit de bien employer le répit qu'ils nous laissent. Faites comme moi, vous autres.

Il se mit à jouer de la hache, abattant les jeunes pousses, les branches les plus basses, afin de boucher les interstices des arbres. En quelques minutes, l'enceinte fut en état de résister à un premier assaut. Sur ce rempart de

branchages, les couvertures de campement furent étendues pour le renforcer.

Voilà qui va bien, dit Nicou après ces premiers préparatifs de défense. Nous pouvons désormais soutenir un siège.

Au lieu de nous enfermer ici, nous aurions peut-être réussi à leur échapper, objecta Gaston.

Un des hommes lui répondit :

Impossible, nous sommes cernés.

En effet, les Indiens, avec leur sagacité et leur promptitude habituelles, s'étaient glissés à droite et à gauche, et, en ce moment, on les voyait de toutes parts, abrités derrière les arbres.

Cette sorte de trêve fut mise à profit pour compléter l'organisation de la défense dans la petite clairière transformée en fortin. Gaston divisa ses hommes en deux pelotons, dont l'un devait rester sous les armes pendant que l'autre prendrait du repos.

– Comme nous ne savons pas combien de temps cela va durer, dit-il, la première chose à faire est de ménager sa poudre et de ne tirer qu'à coup sûr.

Au même instant une détonation retentit dans le feuillage. Toutes les têtes se levèrent, et on vit Nicou qui, tranquillement à cheval sur la maîtresse branche d'un arbre, rechargeait son mousquet, visait dans la direction du chariot et tirait.

Que fais-tu là ? lui cria Gaston.

Nicou continua sans répondre et recommença six fois de suite sa manœuvre. Puis, il se laissa glisser à terre.

Je viens, dit-il, de massacrer six innocents.

Comment !

Oui, les bœufs ; ils sont tous morts ou blessés. Il fallait bien empêcher ces sauvages de s'enfuir avec le chariot. Et puis, je ne sais pourquoi, mais j'ai le soupçon que c'est le Mathison qui nous a mis ces gens-là sur les bras.

Sur ces entrefaites, la nuit était tombée tout à fait, et dans toutes les directions, devant, derrière, à droite, à gauche, les Indiens avaient allumé des feux de bivac. Auprès de chaque feu, veillait un guerrier.

Le gros de la troupe était établi à l'abri des balles, derrière le chariot. C'était par là, en effet, que les blancs devaient nécessairement passer, la

route à travers la forêt étant trop difficile et trop longue. Les Bretons devaient se priver de faire du feu. Ils redoublèrent de vigilance, et Nicou eut même la téméraire prudence de faire seul une ronde à quelques pas de l'enceinte.

Le lendemain matin, les premiers tiraillements de la faim commencèrent à se faire sentir, et on tint un conseil de guerre général pour arrêter la conduite à suivre. Les avis étaient partagés ; les uns opinaient pour une sortie immédiate, les autres espéraient que les Peaux-Rouges attaqueraient et ne voulaient point sacrifier les avantages de leur position défensive. Les premiers, parmi lesquels était Gaston, l'emportèrent, et on se prépara à la sortie.

Les amorces des armes furent visitées avec soin, puis quelques grosses branches furent écartées, et les vingt Bretons s'avancèrent en faisant le moins de bruit possible, et prirent la direction du chemin au milieu duquel était toujours arrêté le chariot chargé d'approvisionnements dont l'attelage avait succombé sous les balles de Nicou.

Ils n'avaient pas fait vingt pas hors de leur clairière, qu'une cinquantaine de flèches vinrent leur prouver la vigilance des Peaux-Rouges. Ils y répondirent par une décharge générale ; mais deux d'entre eux gisaient par terre la poitrine traversée de part en part, et cent cinquante Indiens s'élançaient en avant, la lance d'une main, le tomahawk de l'autre.

Nicou comprit qu'il fallait battre en retraite au plus vite sous peine d'être écrasé par le nombre, et prit sur lui d'ordonner le retour vers la clairière, tout en disputant à Gaston, qu'il s'obstinait à couvrir de son corps, l'honneur d'y rentrer le dernier.

Gaston venait de faire décimer sa troupe sans autre résultat que de se démontrer l'impossibilité de la fuite. Il regrettait la perte qu'il venait de faire et la triste destinée des braves gens qui l'avaient suivi avec dévouement et confiance pour finir si misérablement. Nicou, plus pratique et ne perdant point son temps à des regrets superflus, avait ordonné à quelques tireurs de tenir, par un feu continu, les Indiens à distance des deux cadavres. Puis il était sorti, et sans s'inquiéter des flèches qui sifflaient autour de lui, il avait traîné par les pieds ses deux camarades morts jusqu'au milieu du campement, afin de les soustraire aux brutalités des sauvages.

Vers le milieu du jour, Nicou obtint un second triomphe en abattant deux magnifiques écureuils qui bondissaient à travers les hautes branches, et comme ils restaient accrochés dans le feuillage, il fallut les aller chercher, ce qui amena la découverte de plusieurs nids dont les œufs cuits durs sous la cendre fournirent un supplément à ce maigre régal.

Cependant, il fallait en finir. On ne pouvait indéfiniment rester bloqués au milieu des bois. La tactique des Peaux-Rouges était fort simple. Ils avaient pris la famine pour alliée, et comptaient sur elle pour avoir raison de cette poignée d'ennemis, qu'ils pouvaient écraser en rase campagne, mais qu'ils n'osaient, vu l'infériorité de leurs armes, aborder derrière ses abris.

Nicou, l'auteur de cette expédition malencontreuse, apprenait en ce moment que le seul moyen d'avoir raison aux yeux des hommes, c'est de réussir. Gaston était à la fois trop généreux et trop peu soucieux de l'existence pour lui faire le moindre reproche ; mais ses compatriotes, qu'avait atterrés la mort de leurs deux compagnons, sans oser cependant récriminer ouvertement contre lui, lui lançaient des regards éloquents qui semblaient vouloir dire :

Pourquoi nous as-tu amenés ici ?

Le brave garçon avait conscience de ces sentiments. Mais au lieu d'être abattu sous le poids de sa responsabilité, il réagit vigoureusement, et s'imposa à lui-même l'obligation de ne point laisser tomber la nuit sans avoir trouvé le moyen de tirer tout son monde de ce mauvais pas.

Vouloir, c'est pouvoir. Or Nicou avait une volonté solide et, une heure avant le coucher du soleil, il arpentait la petite clairière, en se frottant les mains avec la satisfaction d'un homme qui se prépare à étonner ses contemporains par une découverte nouvelle.

Ah ! ah ! mes gaillards, se disait-il, vous faites les sournois. Vous vous imaginez que je vais vous laisser dévorer par ces gredins-là. Vous le mériteriez presque, pour manquer ainsi de confiance. Mais je suis miséricordieux et je vous pardonne. Vous allez voir, vous allez voir !

Lorsque la nuit fut tout à fait venue, et lorsque pour la seconde fois se furent allumés autour des prisonniers les feux qui ressemblaient à de gros yeux rouges fixés sur eux, Nicou rassembla autour de lui tous ses compagnons, moins Gaston, qui dormait déjà, enveloppé dans son manteau.

Mes amis, leur dit-il tranquillement, je commence à m'ennuyer ici. Il faut nous en aller.

Cette proposition fut accueillie par un silence étonné.

Vous n'avez pas besoin de me regarder ainsi, continua-t-il. Je vous dis que nous allons partir. Seulement, auparavant, nous avons un compte à régler avec ces gens-là. C'est ce dont je vais m'occuper. Je vous convie à une petite fête dont ces messieurs vont faire les frais. Il y aura un feu d'artifice et un punch. Quelqu'un désire-t-il davantage ? Qu'il parle.

Monsieur Nicou, dit un des Bretons, si vous voulez rire, dites-le ; nous rirons peut-être bien, encore une fois avec vous. Mais, si c'est sérieux, expliquez-vous mieux.

Mes explications ne seront pas longues. Je vais sortir pour exécuter mon plan et me diriger du côté du chariot que vous voyez là-bas. Dès que je serai parti, vous réveillerez M. le vicomte, et vous vous tiendrez prêts. Si vous entendez un coup de feu, c'est que je serai en danger, et s'il vous prend fantaisie de venir à mon secours, vous arriverez. Est-ce entendu ?

C'est entendu, répondirent-ils tous.

Nicou ouvrit son sac, et y prit une forte vrille d'acier ainsi qu'un morceau d'amadou, dans lequel il tailla une lanière de quelques pouces de long.

Il renouvela les amorces de ses pistolets, mit à sa ceinture et bien à portée de sa main son couteau de chasse, et, battant le briquet sous sa couverture afin de ne point laisser voir les étincelles, il alluma par un bout sa mèche d'amadou, qu'il tint de manière à en cacher le point rouge ; de son autre main, il fit d'abord un signe de croix solennel, puis il prit la vrille, et, sortant avec précaution de la clairière, il se mit à ramper du côté des Indiens.

Le chariot arrêté au milieu du chemin à peine frayé qui traversait la forêt, et privé de son attelage, que Nicou, on s'en souvient, avait abattu à coups de fusil, était toujours chargé des approvisionnements vendus par Mathison. Le quartier général des Indiens, qui avaient déjà dépecé trois des bœufs tués, était établi derrière l'immense voiture, et l'amoncellement des barils se dressant devant les feux allumés étendait, du côté de la clairière, une grande tache noire dans laquelle se maintenait Nicou. A vingt pas, de chaque côté du chariot, un guerrier immobile veillait appuyé sur sa lance.

Nicou s'avavançait, cependant, en se traînant sur le ventre avec une souplesse qui eût fait honte aux Peaux-Rouges, qui sont pourtant passés maîtres en cet exercice de reptile.

Il arriva ainsi jusqu'à l'une des grandes roues pleines du chariot et put observer à l'aise toutes choses autour de lui. Là, à la condition de ne faire aucun bruit, il était presque en sûreté, car la roue lui servait de bouclier contre les regards des sentinelles placées à quelques pas en arrière.

En avançant un peu la tête sous le chariot, il vit autour des feux, les Indiens couchés pêle-mêle, sauf un groupe de chefs accroupis et fumant gravement le calumet traditionnel. Au milieu d'eux, le Breton reconnut Mathison.

Il ne perdit pas son temps en observations et réflexions inutiles. Il allongea la main à l'endroit où il se rappelait qu'on avait placé les deux barils de poudre, les reconnut dans la rangée inférieure et se mit à attaquer avec sa vrille le fond de l'un d'eux. En moins d'une minute, le trou était fait et rebouché avec la mèche d'amadou, sur laquelle l'intrépide Breton soufflait entre ses deux mains pour activer la combustion. Lorsqu'elle fut à peu près toute dévorée par le feu, il se rejeta d'un bond en arrière, et, négligeant en partie les précautions qu'il venait de prendre pour n'être point reconnu, il se mit à courir vers la clairière.

Un cri d'appel retentit derrière lui. Une des sentinelles venait de le signaler, et en une seconde, les Indiens endormis furent sur pied.

Mais au même moment, une détonation formidable ébranla la forêt. Le chariot sautait.

Roquetel et ses Bretons assistèrent alors à un spectacle dont on ne saurait décrire la grandiose horreur. Ce fut d'abord l'explosion subite d'un volcan qui fit trembler la terre et lança dans les airs une gerbe immense d'une aveuglante clarté. Les tonneaux, fixés par des câbles solides, se brisèrent en mille morceaux ainsi que le chariot. Une cinquantaine de grands arbres oscillèrent et s'abattirent, avec un bruit de tonnerre, sur la masse des Peaux-Rouges, foudroyée presque tout entière.

C'était le feu d'artifice.

Quand la fumée fut montée en un immense nuage blanc vers le ciel, le spectacle changea subitement. Les dix barils d'eaux-de-vie en se brisant

avaient projeté partout une nappe de liquide qui prit feu immédiatement. Alors ce fut un foyer gigantesque où brûlaient pêle-mêle les ais du chariot, les carcasses des bœufs, les douves des barils, les salaisons, les Peaux-Rouges dont on distinguait dans ce tumulte les cris d'agonie, et sur lequel couraient les grandes flammes bleuâtres de l'alcool.

C'était ce que Nicou avait pittoresquement appelé un punch.

Les Bretons qui, grâce à la recommandation de Nicou, revenu sain et sauf au milieu d'eux, s'étaient abrités et n'avaient ressenti que la commotion de la masse d'air déplacée, contemplaient terrifiés cette vision infernale, et l'auteur de ce foudroyant holocauste, les lèvres serrées, les poings crispés, promenait sur cette scène de dévastation un regard triomphateur.

On entendait se perdre dans le lointain les hurlements de terreur des rares Peaux-Rouges survivants qui s'enfuyaient à toutes jambes, et l'on voyait passer les fauves de la forêt qui bondissaient réveillés et épouvantés, tandis qu'au-dessus des hautes branches, s'entre-choquait une multitude d'oiseaux errant dans l'obscurité.

Quoique rempli d'admiration pour l'héroïsme et l'intelligence extraordinaire dont son serviteur venait de faire preuve, Gaston avait le cœur serré à la pensée de cette horrible exécution. Moins délicats, les compagnons de Nicou ne savaient comment lui témoigner leur enthousiasme et le félicitaient avec expansion. Lui, laissant percer une pointe d'orgueil sous sa modestie ordinaire, leur répondait :

Je vous avais bien dit que je vous tirerais de là.

Bien que tout danger fût désormais écarté, Gaston commanda un départ immédiat. Aussi bien le voisinage de l'immense bûcher qui flambait encore était-il intolérable à cause de la chaleur et de l'odeur des chairs carbonisées ; on s'inquiéta peu de savoir si l'incendie prendrait de plus vastes proportions au milieu des bois, et on partit.

– J'ai de fortes raisons de supposer, dit Nicou à son maître, en abandonnant le théâtre de ce tragique événement, que M. Mathison ne trafiquera plus ici-bas.

Ah ! Et pourquoi ?

Parce qu'il est là dedans. Je l'ai reconnu au milieu des Peaux-Rouges, et il y a tout à parier que c'est lui qui les a lancés contre nous. Il regrettait ses

marchandises.

Puis, en guise de moralité, le Breton ajouta :

Voilà, cependant, où mène la cupidité.

Telle fut l'oraison funèbre du squatter.

Quelques jours après, M. de Roquetel rentrait au camp de Valley-Forge, où des expéditions semblables à la sienne, mais plus fructueuses et moins dangereuses commençaient à ramener l'abondance, et où affluaient les milices, levées par le Congrès, en vue d'une prochaine reprise des hostilités.

III

FRANCE ET AMERIQUE

Pour des raisons particulières, un petit voyage est indispensable à M. le vicomte, avait dit Nicou, à celui de ses compagnons qui l'interrogeait, un matin, dans la savane. Quelles étaient donc ces raisons particulières ?

Pour les faire connaître, il est nécessaire de raconter une scène qui se passa à Valley-Forge quelques jours avant l'épisode dont le récit fait l'objet des chapitres précédents.

Le général en chef Washington, suivi d'un assez nombreux état-major, au milieu duquel on pouvait remarquer le jeune marquis de La Fayette, visitait, comme il le faisait chaque matin, les lignes de son camp.

Le spectacle qu'il avait sous les yeux n'était point de ceux qui font naître l'orgueil et l'espérance dans l'âme d'un chef d'armée. Au lieu des coquettes tentes blanches rangées en longues files et toutes bruyantes de la gaîté et de l'entrain que développent chez le soldat la vie au grand air et l'insouciance du danger ; au lieu des baraquements moins pittoresques, mais plus salubres, qui s'alignent en rues tirées au cordeau, qu'on se figure des huttes en terre pétrie avec des branches, du plus misérable aspect, et groupées sans souci des lois militaires ni de celles de l'hygiène.

Des êtres hâves, déguenillés, tremblant de fièvre, sortaient de ces cabanes au bruit des pas des chevaux, regardaient les officiers qui passaient sombres, silencieux, et rentraient ensuite, plutôt semblables à une bande de bohémiens qu'à des soldats façonnés à la discipline et accoutumés à témoigner leur respect à leurs chefs.

Ce n'était rien encore, car, en somme, quelques misérables qu'ils parussent, sous ces abris rudimentaires, ils constituaient encore les éléments d'une certaine force militaire. C'étaient des hommes, après tout, c'est-à-dire des outils de guerre, détériorés il est vrai, mais qu'on pouvait utiliser et remettre en état avec les ressources que le Congrès s'efforçait de créer.

Mais, par places, dans ce camp désolé, les soldais manquaient ; les quartiers étaient déserts, sans poste ni sentinelles.

Voilà où était la milice du Kentucky, disait Washington attristé, et voici la place qu'occupait celle de l'Ohio.

Et il passait.

Plus loin, c'était le mouvement, c'était la vie. Des hommes s'agitaient, nettoyaient leurs armes, se préparaient comme pour se mettre en marche. Washington poussa son cheval au milieu d'eux.

– Qui a donné des ordres pour le départ ? demanda-t-il.

Un profond silence accueillit d'abord les paroles du généralissime, qu'on respectait, qu'on admirait, qu'on aimait, mais qu'on abandonnait. Puis un vieux milicien s'approcha et dit :

Personne, général. Nous partons ; notre année de service est finie.

– Vous partez ! Et l'ennemi ? et l'Anglais ? Voulez-vous donc retomber sous son oppression ?

Non, général, mais nous ne voulons pas non plus laisser mourir de faim les nôtres qui ont besoin de nous. Nous avons donné un an à la patrie ; nous le devons. Maintenant c'est le tour de la famille.

– C'est bien, allez, dit Washington.

Et il continua sa douloureuse inspection. Quand il revint vers la cabane, un peu plus spacieuse que les autres, qu'il habitait au centre du camp, un groupe l'attendait. C'étaient des étrangers qui le saluèrent de leurs vivats. Un éclair de satisfaction dissipa pour un instant la tristesse dont ses traits étaient empreints, et levant son chapeau :

– Soyez les bienvenus, messieurs, au sein des armées américaines ! dit-il.

A ce moment, et avant que les présentations eussent commencé, un messenger du Congrès, qui était venu à franc étrier de Baltimore, se présenta porteur de volumineuses dépêches. Washington entra avec lui dans le réduit qui lui servait de quartier général.

Au bout de quelques minutes, il sortit, le visage rayonnant cette fois d'une joie sans mélange, et, s'adressant à son état-major et aux étrangers qui attendaient :

– Messieurs, dit-il, voici une grande et heureuse nouvelle. L'événement que nous faisait prévoir, il y a un mois, un de nos frères d'armes venu d'Europe, est aujourd'hui un fait accompli. La France, c'est-à-dire la première nation du monde, nous apporte son épée. Un traité d'alliance et de commerce vient d'être signé entre la France et les États-Unis d'Amérique. Deux flottes françaises accourent ; une a quitté Toulon, l'autre va partir de Brest. C'est la liberté, c'est la victoire qui nous viennent dans les plis des étendards de cette noble armée. Remercions Dieu, messieurs, continua-t-il en se découvrant, et unissez-vous à moi pour envoyer à travers le monde le premier témoignage de la reconnaissance d'un peuple qui naît, à la grande nation qui lui ouvre l'avenir. Vive la France !

Ce cri fut répété avec enthousiasme. Les officiers français qui faisaient partie de l'état-major ne pouvaient retenir des larmes de joie et d'orgueil à ce souvenir de la patrie lointaine. Bientôt la nouvelle se répandit jusqu'aux extrémités du camp et y fut accueillie avec le même enthousiasme.

Parmi les quelques soldats accourus derrière l'état-major du général, se trouvait Nicou, qui était venu aux nouvelles pour son compte personnel, et aussi pour le compte de son maître, retenu ce jour-là à son campement par les suites d'une chute de cheval, d'ailleurs sans gravité. Le Breton fut le premier à répéter le cri que venait de pousser Washington, et il se rapprocha pour attendre la distribution des lettres qu'avait apportées, avec les dépêches officielles, le messenger du Congrès. Tout à coup il poussa une exclamation d'étonnement et se frotta les yeux, comme s'il se fût cru le jouet d'une hallucination.

– Oh oh ! oh ! dit-il, en pensant tout haut, voilà qui est étrange ; comment, lui, ce misérable, ici ! Quand je le disais à M. le vicomte ! Nous

allons encore avoir du fil à retordre. Mais gare ! cette fois, je n'obéis plus. Courons au plus pressé.

Nicou rentra au campement breton, situé à quelque distance du camp principal. Tout en marchant, il réfléchissait, et le résultat de ses réflexions se traduisit par le court monologue suivant : — La première chose à faire, c'est d'éviter une rencontre entre eux deux et de me réserver le soin d'écraser, à mon heure, cette vipère.

Le lendemain Gaston et sa troupe, sur les instances de Nicou, partaient pour l'expédition que nous avons racontée plus haut.

Cependant Washington avait complété par d'autres nouvelles moins importantes l'annonce de ce grand événement qui s'appelait l'alliance française. Le Congrès renouvelait au généralissime les témoignages de sa confiance, et le priaît de continuer à se charger des destinées du pays intimement liées au succès de ses opérations militaires.

Il est bon dire, pour expliquer cette conduite du Congrès, que depuis les derniers échecs du général, de sourdes intrigues avaient été dirigées contre lui et s'étaient manifestées par des lettres anonymes, de faux rapports et autres moyens honteux devant lesquels les envieux n'hésitent jamais.

Le Congrès lui accordait en outre des pouvoirs en quelque sorte dictatoriaux pour des réquisitions de toute nature, et l'autorisait à décréter des récompenses considérables pour les miliciens qui consentiraient à servir jusqu'à la fin de la guerre.

On dit souvent que le mal est contagieux. C'est vrai. Mais on devrait ajouter que le bien l'est aussi. Dans ces agglomérations d'hommes qu'on appelle des armées, et dont l'opinion et les dispositions morales sont changeantes et inconscientes comme les flots, le découragement et la confiance naissent et meurent comme des traînées de poudre. Aussi, quelques heures plus tard, les huttes désertes commençaient à se peupler. La discipline renaissait, il était facile de le constater à ce symptôme caractéristique : les soldats raccommodaient leurs uniformes et nettoyaient leurs armes. L'ordre, dans un ménage comme dans une armée, se reconnaît moins à des traits généraux qu'à des détails infimes.

Cependant, Washington était rentré au quartier général et, selon son habitude presque quotidienne, il accordait des audiences particulières aux

étrangers venus au camp pour lui apporter leur concours, donnant à chacun, avec ce coup d'œil infallible des hommes supérieurs, la mission qui lui convenait, lui assignant les fonctions auxquelles il était propre. On introduisit auprès de lui le personnage dont la vue avait produit une si vive impression sur Nicou et dans lequel le lecteur a sans doute reconnu Aubryot.

Aubryot venait de débarquer en Amérique et s'était rendu tout droit à Valley-Forge. Il était suivi de Béliat, toujours aussi muet, plus sombre encore, si c'était possible, qu'auparavant, et qui resta dehors à la garde des deux chevaux.

La scène terrible dont nos lecteurs se souviennent, les nuits d'insomnie qui lui avaient succédé avaient légèrement altéré la physionomie du savant. L'ivoire des chairs s'était fendillé de petites rides, visibles surtout aux coins des yeux et aux tempes dont les cheveux avaient imperceptiblement grisonné. Un peu d'amaigrissement avait aminci les traits. Les muscles des sourcils avaient contracté un tic nerveux qui les rapprochait et les transformait en une barre transversale coupant brusquement le front. Enfin le visage était traversé obliquement par un filet livide. C'était la trace indélébile qu'y avait creusée une lame loyale et inexorable.

Introduit auprès du général américain, Aubryot lui tendit une lettre de Franklin ainsi conçue :

« Mon cher général, « Celui qui vous remettra cette lettre est à la fois un de mes amis et un homme d'une science extraordinaire. Je vous serai reconnaissant de vouloir bien l'honorer de votre bienveillance, sur ma recommandation ; persuadé que, lorsque vous pourrez l'apprécier, vous me remercirez de la précieuse acquisition que je fais faire à notre cause. »

Après avoir lu ces quelques lignes, Washington regarda avec attention celui qui les lui présentait, et éprouva, lui aussi, ce sentiment d'indéfinissable malaise que la présence d'Aubryot faisait naître habituellement.

– Il suffit que notre grand concitoyen, dit-il, vous dise son ami pour que vous trouviez parmi nous les égards et les sympathies que mérite une telle

distinction... qui me semble cette fois un peu aventurée, acheva-t-il dans sa pensée.

Aubryot répondit à ce compliment par les banalités d'usage.

– Puis-je, monsieur, reprit Washington, vous demander votre nom ?

De Lorken.

Mais c'est un nom breton, cela ?

Je suis, en effet, né en Bretagne, répondit Aubryot.

Il ne voulait pas se présenter sous le nom d'Aubryot, qui, en arrivant aux oreilles de Gaston, lui eût révélé immédiatement la présence d'un ennemi et l'eût mis sur ses gardes. Il ne pouvait pas non plus donner le nom et le titre qu'il avait extorqués à la reconnaissance héréditaire d'un prince, car on n'eût pas manqué de lui présenter aussitôt son rival. Ayant cependant intérêt à ne point mentir tout à fait, il avait pris le nom d'une terre qui faisait partie de l'héritage de sa femme. D'ailleurs, dans l'armée américaine, on n'avait pas le temps de vérifier l'état civil des auxiliaires qu'envoyait l'Europe.

Eh bien, monsieur, dit Washington, je me mets à votre entière disposition. Voulez-vous un commandement dans mes troupes ou une place dans mon état-major ?

Ni l'un ni l'autre, pour le moment, général ; je ferais un mauvais officier et un médiocre aide de camp. Je désire, il est vrai, rester auprès de vous, mais sans titre ni grade, aussi disposé d'ailleurs à charger, un jour de bataille, dans les rangs de votre cavalerie, qu'à mettre, dans le camp, mes connaissances scientifiques au service de vos blessés.

– Soit.

– De cette façon, continua Aubryot, je garderai une indépendance que limitera d'ailleurs suffisamment une soumission aveugle aux ordres particuliers de l'illustre général qui me fait l'honneur de m'écouter. J'ai vu, en traversant vos lignes, des malheureux qui remblaient de fièvre ; je vais, pour commencer, essayer de les guérir.

Parfait, reprit Washington, vous savez d'ailleurs en quelle estime je tiens les savants, qui sont malheureusement trop rares parmi nous.

Je le sais, dit Aubryot. Je sais qu'il y a quelques mois, en présence de l'ennemi étonné, Washington faisait inoculer toute son armée décimée par la petite vérole, donnant ainsi au monde le spectacle nouveau d'un général à

qui les récentes conquêtes de la science sont aussi familières que celles des maîtres de la guerre, dont il est le continuateur et l'émule.

Washington fut d'autant plus flatté de ce compliment délicat, qu'il avait eu à lutter, pour imposer à son armée cette inoculation en masse, qui est historique, à la fois contre la routine scientifique et contre les préjugés militaires de ses officiers, plus habiles à dépenser la vie humaine sur les champs de bataille qu'à l'économiser dans les hôpitaux, et qu'avait effrayés l'aspect de ce camp converti, du matin au soir, en une gigantesque ambulance.

Allez, monsieur, dit-il à Aubryot en lui faisant un salut presque affectueux.

Général, voulez-vous me permettre une question ? dit celui-ci avant de prendre congé.

Mais, certainement.

Y a-t-il dans votre camp des volontaires bretons ?

– Oui, monsieur, il y en a une petite compagnie qui m'a été amenée par un gentilhomme que nous aimons tous ici et que vous connaissez peut-être, le vicomte de Roquetel.

En effet, dit Aubryot, ce nom ne m'est pas inconnu, et sont-ils nombreux, ces volontaires ? –

Une vingtaine, je crois.

Diable, pensa Aubryot, c'est beaucoup.

Il salua avant de se retirer. Ce fut le général qui le retint cette fois.

Je vais employer, dès à présent, votre bonne volonté, dit-il, utiliser votre science et réclamer surtout votre discrétion. Le grand événement que nous avons salué aujourd'hui va transformer notre situation militaire, non-seulement par la toute-puissante intervention des armées et des flottes françaises, mais par l'énergie qu'elle réveillera dans l'âme des Américains que tant d'échecs successifs avaient démoralisés. J'espère donc commencer bientôt les opérations d'une nouvelle campagne. Sous peu, les milices levées par le Congrès vont arriver ici. Mais il me faudra le temps de les organiser et d'habituer ces hommes, presque tous courageux individuellement, au courage collectif des armées se battant en ligne. Or, plus j'étudie la situation du général Clinton, qui commande l'armée

anglaise à Philadelphie, et plus j'acquies la conviction qu'il va transporter vers New-York le théâtre de la guerre. C'est une marche considérable qu'il devra entreprendre à travers des contrées ravagées par la guerre, et qui n'offriront certainement pas à ses troupes des moyens suffisants de subsistance. Vous me comprenez.

Certainement, général, dit Aubryot, en désignant du doigt un point de la carte déployée sur une table à côté de lui, Clinton est forcé de traverser le New-Jersey. Or le New-Jersey, j'y ai passé pour me rendre ici. Cinq cents hommes marchant ensemble n'y vivraient pas. L'armée anglaise sera donc employée tout entière à convoier, outre son matériel de guerre et ses munitions, les immenses approvisionnements qui lui sont indispensables pour se nourrir. Il s'agit de la surprendre.

— Mais, monsieur, dit en souriant Washington, étonné d'être si bien compris, vous êtes donc universel ? Hippocrate et Polybe. C'est trop.

— Général, vous êtes trop bon. J'aime à m'instruire, et j'emploie à réfléchir une partie du temps que les autres hommes consacrent au sommeil ou aux distractions.

— Eh bien, reprit Washington, il s'agit en effet de surprendre les Anglais. Pour cela, il faut être prêt. Pour être prêt, il faut être bien informé. J'ai donc l'intention d'organiser aujourd'hui même un corps d'observation qui jouera le premier rôle dans la campagne future. Ne pouvant le commander moi-même, je le donnerai à votre compatriote, à mon ami, à La Fayette.

— Je demande à combattre sous ses ordres.

— Un instant. Ce corps sera de deux mille hommes, c'est-à-dire qu'il sera assez fort pour ne pas être écrasé à la première rencontre, sans être pourtant assez considérable pour que sa perte compromette le salut de l'armée et le succès des opérations. Il me faut des hommes solides, bons marcheurs et en parfaite santé. C'est vous que je charge du soin de les choisir, soit parmi ce qui reste ici, soit parmi les milices qui vont arriver. Si vous voulez ensuite combattre avec eux, vous ferez comme vous l'entendrez. Comprenez-vous, maintenant, l'importance de votre mission ?

— Oui, général.

— Alors, adieu, vous recevrez tantôt une commission en règle, qui vous donnera les pouvoirs nécessaires. Je n'ai pas besoin de vous recommander

le secret. A la guerre c'est un devoir, parce que c'est une force.

— Encore un mot, général. De quel côté sont campés les Bretons dont nous parlions tout à l'heure ?

— A l'extrémité sud du camp.

— Merci, général.

Aubryot salua et sortit.

— Eh, eh, se disait-il en allant, suivi de Béliat, préparer son installation à l'extrémité nord de Valley-Forge, me voici en bonne situation ; M. de Roquetel n'a qu'à se bien tenir. J'arrive sur lui et je l'atteindrai cette fois, dussé-je, pour assouvir ma haine, écraser tous ces imbéciles que grise le grand mot d'Indépendance et qui ne s'aperçoivent pas qu'en réalité, ils se battent pour du thé et du chocolat.

— Reconnais-tu, demanda-t-il tout à coup à Béliat, un certain cavalier que nous rencontrâmes avec son domestique, à Saint-Georges, dans une auberge, la nuit où mourut le comte de Roquetel, et qui revint avec nous à Paris ?

Béliat fit un signe affirmatif.

— En ce cas, dit Aubryot, tu vas dès demain te promener là-bas, et tu me diras ce que tu auras vu, en ayant soin de n'être pas découvert toi-même. As-tu compris ?

Nouveau signe affirmatif.

Le lendemain, l'Indou rôdait au milieu des huttes de la partie méridionale du camp pour la plupart encore désertes, bien décidé à accomplir à sa manière la mission dont son maître venait de le charger, c'est-à-dire à faire connaître à Gaston l'arrivée de l'ennemi. Les Bretons étaient partis pour l'expédition dont nous avons entretenu le lecteur et qu'avait imaginée Nicou, qui voulait comme Béliat se mettre entre les rivaux. Ces deux dévouements s'interposaient entre ces deux haines.

Quand Béliat revint près d'Aubryot, celui-ci lisait attentivement un parchemin scellé et paraphé, singulier témoignage de la confiance que Washington lui accordait, à la recommandation de Franklin, et qui, l'investissant de pouvoirs extraordinaires, lui donnait le droit de réquisitionner hommes et choses, pour les nécessités de sa mission.

Eh bien, Béliat ? dit-il anxieusement.

Rien.

Ah ! fit Aubryot avec désappointement.

Mais, presque aussitôt, il ajouta, en serrant le précieux pli :

Avec ceci, je le retrouverai toujours.

IV PRISONNIÈRE !

Philadelphie, qui était alors le quartier général de l'armée anglaise commandée par lord Clinton, est située sur le Delaware, à plusieurs lieues au-dessus de l'embouchure du fleuve, dont le cours, élargi aux approches de l'Océan, forme une baie dans laquelle toutes les flottes du monde pourraient manœuvrer à l'aise. Le matin du jour où Gaston partait du camp de Valley-Forge avec sa petite troupe et où Aubryot commençait à exécuter sa mission, plusieurs navires entraient, toutes voiles déployées, dans la baie Delaware. Ils s'inclinaient coquettement sous la brise matinale, allongeant sur les flots bleus leurs coques noires, le long desquelles filaient des flocons d'écume blanche, tandis que les rayons obliques du soleil qui semblait sortir derrière eux des profondeurs de l'Océan, mettaient des reflets roses à leurs voiles étendues comme des ailes, et toutes humides encore des baisers de la nuit. Le pavillon britannique flottait à l'arrière.

En avant, marchaient trois bricks et une goëlette, et à quelques encâblures seulement derrière cette petite flotte s'avancait, majestueuse et fière, une superbe frégate qui projetait sur la baie les grandes ombres de sa voilure. Sur le pont, l'équipage procédait activement à la minutieuse toilette quotidienne des navires de guerre, polissait les cuivres et bordait les bastingages des festons blancs des hamacs. Au-dessous, dans les batteries, les canonniers fourbissaient les quarante canons qui allaient montrer ensuite par les sabords ouverts leur gueule de cuivre étincelant. A la poupe, au-dessus des galeries sculptées et dorées comme les balcons d'un palais magique, le mot « *Atlantic* » resplendissait en lettres d'or.

A la voir suivre les quatre navires qu'elle dominait de la moitié de ses grands mâts, on eût dit d'un grand cygne blanc qui presse ses petits nageant devant lui.

Les forêts et les savanes se succédaient sur la seule des rives de la baie qui fût en vue ; l'autre se devinait à une ligne noire rayant à l'horizon la surface des flots. Les équipages interrompaient leur besoin pour contempler ce spectacle de la terre animée dont l'homme ne comprend jamais mieux les charmes qu'après une longue traversée. Les herbes et les arbres étaient encore chargés de rosée ; de loin en loin des troupes de daims allongeaient dans le feuillage leurs petits museaux noirs, curieux, et à l'aspect de ces grandes masses qui glissaient devant eux sur les eaux, se lançaient avec des bonds effarouchés dans les profondeurs des bois. Dans les prairies naturelles, des troupeaux de bisons épars comme des taches noires, se levaient, se réunissaient et s'enfuyaient, laissant derrière eux dans la rosée une longue trace plus verte que le reste de la savane.

Peu à peu, la baie se resserra et l'on vit sur la rive un fort de pierres grises aux flancs duquel parut soudain un petit nuage blanc, aussitôt suivi du bruit d'un coup de canon. La frégate répondit à cette bruyante politesse par un salut semblable, et passa.

Au bruit des deux détonations, l'arrière du navire s'anima et par les escaliers qui conduisaient aux cabines de l'état-major, sortirent plusieurs personnages. Ce fut d'abord quelques officiers, puis le capitaine, jeune encore, qui échangea un salut avec l'officier de quart, et se retourna précipitamment pour offrir la main avec galanterie à une jeune femme, qui montait suivie d'un enfant, presque un adolescent. Le lecteur ne nous en voudra pas de lui présenter dans ce cadre nouveau une personne qui, nous l'espérons, a su mériter ses sympathies, Elise de Roquetel.

Elle arriva sur le pont, un peu effrayée, et accepta, pour franchir les dernières marches de l'escalier, la main que lui tendait le commandant anglais, sir James Wilson.

Si les grandes douleurs d'Elise avaient un peu altéré sa beauté, en revanche l'air de la mer, la nécessité de se diriger seule dans le monde, sans autre appui que l'épaule d'un enfant, avaient mis en elle quelque chose de plus robuste et de plus décidé. Ce n'était pas tout à fait l'amazone, mais ce

n'était déjà plus la frêle jeune femme, sans autres armes que ses larmes et sa faiblesse.

Monsieur Wilson, dit-elle, est-ce qu'on se bat encore ?

— Non, madame, rassurez-vous. Nous échangeons seulement un coup de chapeau avec ce que vous voyez là-bas.

— Arriverons-nous bientôt ?

— Hélas ! oui, madame ; dans quelques heures, je devrai renoncer à la douce habitude de vous donner mes soins.

— Après avoir failli m'envoyer au fond de la mer à coups de canon, dit-elle en riant, un peu malgré elle.

— Que voulez-vous, madame, les nécessités de la guerre sont là. Le soldat n'a le droit d'avoir un cœur qu'après la victoire. Et quelquefois, malheureusement pour lui, il lui prend fantaisie de s'en servir, de ce cœur, ajouta le commandant avec un soupir éloquent.

— J'avoue, continua Elise qui ne parut point faire attention à cet aveu déguisé, que je n'ai point le droit de trop me plaindre de vous. Pour une ennemie, car nous sommes ennemis, commandant, ne l'oubliez pas, vous m'avez bien traitée. Et, si ce n'était l'horrible peur que vous m'avez faite, avec ce vilain boulet chargé de prouver à l'*Elisa* qu'il était prudent de s'arrêter et de se laisser prendre sans protester, vous auriez été parfait.

— Merci, madame, de ce témoignage. Vous ne pouvez savoir combien il me fait plaisir.

— Oui ! vous avez été parfait, ne cédant qu'aux nécessités de la guerre, comme vous dites, et oubliant volontairement ses droits, respectant scrupuleusement mes bagages, et me forçant même à accepter une hospitalité magnifique à votre bord ; de sorte, qu'en somme, à la capture du navire qui me portait en Amérique, j'ai gagné d'échanger un séjour peu agréable, au milieu de marchandises et de grossiers matelots, » contre un voyage fait au sein d'un luxe tout britannique et en société d'un gentilhomme. Donc, commandant Wilson, je le répète, vous avez été parfait, grand comme... comme Alexandre.

Dites plutôt comme Scipion, répondit le commandant, qui savait ses classiques.

Elise feignit encore de n'avoir pas entendu.

Maintenant, reprit-elle, nous allons débarquer ; me permettez-vous de vous offrir un souvenir de notre rencontre ?

Et elle lui tendit une délicieuse petite montre d'or, dont la boîte était garnie de diamants, suspendue à un mince ruban noir, en ajoutant :

– Je sais bien que ce que je fais là est un peu. comment dirais-je ?... en dehors des règles ; mais, que voulez-vous, je suis seule, et par conséquent obligée de faire ce qu'un époux ferait pour moi.

Puis, comme ce mot d'époux venu tout naturellement sur ses lèvres, lui rappelait d'horribles souvenirs, elle pâlit légèrement.

Le commandant prit la montre, et, la détachant du ruban qu'il garda, il la lui rendit en disant :

Ceci me suffit, madame, ce petit morceau de soie que vos doigts ont touché est plus précieux pour moi que tous les diamants de l'ancien et du nouveau monde.

C'est ainsi que l'Anglais s'efforçait, pour la troisième fois, d'amener la conversation sur un terrain où Elise ne pouvait et ne voulait point le suivre. Elle reprit :

Encore un mot, commandant. Une fois à Philadelphie, je serai libre, n'est-ce pas ? Je pourrai aller, venir, comme bon me semblera.

– Cela dépendra de lord Clinton, madame, entre les mains de qui je dois remettre mes prises et mes prisonniers.

– Alors je suis votre prisonnière ?

— Hélas, oui, mais vous me le rendez bien.

— Voyons, soyons sérieux, fit-elle impatientée. Vous dites donc que lord Clinton pourrait me retenir à Philadelphie ?

– Hélas 1 je le crains. Que voulez-vous, les nécessités.

— Oui, je sais, les nécessités de la guerre ; vous me l'avez déjà dit. Mais la guerre ! vous ne la faites pas aux femmes, je suppose ?

— Non, assurément. Cependant, il est des cas où les femmes en doivent subir les néces. pardon, les conséquences.

– Mais, mon bon commandant, je viens en Amérique pour un intérêt pressant, pour le salut de ce que j'ai de plus cher au monde.

— Votre mari ?

— Non.

— Votre père ?

— Taisez-vous. Je suis orpheline.

— Ah ! fit sir Wilson, pardon. J'ai manqué de courtoisie en vous interrogeant, et j'ai sans doute réveillé en vous des douleurs endormies.

— De bien grandes douleurs, en effet, mais qui ne dorment pas, lui répondit Elise, d'un air sombre.

— Pardon, encore une fois.

— Vous êtes tout pardonné. Et si vous poussez l'obligeance jusqu'à me recommander à la bienveillance de votre général, vous serez béni, monsieur Wilson.

— Comptez que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

Il la quitta brusquement. On arrivait en rade sous le feu des forts.

Les quatre navires que convoyait la frégate, on l'a compris, étaient quatre bâtiments marchands que sir Wilson avait capturés en mer, selon les instructions de l'amirauté, qui avait déclaré de bonne prise tout navire essayant de trafiquer avec les colonies rebelles. Sur l'un de ces navires se trouvait Élise de Roquetel, appelée en Amérique, et par son amour pour Gaston et par les craintes que lui inspirait la haine féroce qu'elle avait lue dans les yeux de son mari. Joseph-Marie avait suivi sa maîtresse.

Sir James Wilson arrivait en triomphateur au milieu de ses compatriotes établis à Philadelphie, car les quatre prises qu'il ramenait étaient chargées de munitions de guerre et de plusieurs denrées que les Anglais assimilaient aux munitions. Les matelots anglais détachés de la frégate, qui montaient les navires capturés et en gardaient les équipages, firent, avant toute chose, défiler leurs prisonniers. Ceux-ci, les mains liées derrière le dos, se rendirent à terre dans des canots et furent remis aux mains des autorités militaires.

Puis, Wilson, qui avait surveillé ce débarquement du haut du banc de quart de la frégate, descendit lui aussi dans un canot pour se rendre chez le gouverneur général, lord Clinton. Avant de partir, il dit à Elise :

— Madame, je me rends auprès du général en chef. Soyez certaine qu'il va lui être parlé de vous.

— Merci, monsieur Wilson ; surtout réussissez.

Wilson s'éloigna. Il avait la ferme intention d'insister auprès de Clinton pour la liberté d'Élise, mais au fond de son âme, dans ce recoin de soi-même où l'homme est franc et ose s'avouer ses faiblesses, il se disait que si son supérieur était inflexible, il n'en serait affligé que juste autant qu'il le faudrait pour paraître poli.

Élise, en attendant avec impatience les décisions du gouverneur, contemplait du haut de la frégate le spectacle à la fois pittoresque et grandiose que lui offrait la ville.

Autant le camp de Valley-Forge était morne et désolé, autant celui de Philadelphie se présentait animé et riant. Le port était couvert de navires de guerre et de bâtiments marchands, de toutes les dimensions et de toutes les nationalités. Dans les rues de la ville, tracées au cordeau, on voyait circuler une foule bruyante et empressée d'habitants, de marchands, d'officiers, de soldats, de pionniers européens et même d'Indiens, chacun avec son costume pittoresque. Autour de la ville, auprès des forts, s'étendaient des baraquements militaires où la vie n'était pas moins grande. Là, une cuisine en plein vent, là, un savonnage improvisé par des lavandières à moustaches, là encore, une partie de cartes avec ses joueurs, ses parieurs et ses spectateurs ; plus loin, une leçon de tambour, ici une maréchalerie ; et enfin, dans la plaine, devant les baraquements, de longues files d'hommes manœuvrant, des grenadiers anglais avec leurs grands bonnets à poil, des Écossais avec leurs jambes nues et leur jupon traditionnel, et surtout des Allemands de Hesse-Cassel coiffés du schako en pointe qui ressemble à une mitre d'évêque ou à un héroïque bonnet de nuit, tous en grand uniforme, ainsi qu'on se mettait alors pour l'exercice et pour la bataille, et enfin par-dessus ces masses dociles les éclairs des baïonnettes. Au delà des baraquements, on apercevait encore des huttes : c'était les campements de quelques squatters attachés à la cause britannique et des Indiens dont les généraux anglais n'avaient pas craint de réveiller la férocité, pour s'en faire des alliés.

Celui qui imprimait à ces diverses forces le mouvement et la direction, lord Clinton, auprès de qui sir James Wilson se rendait, était un homme d'environ quarante ans, à la mine hautaine, à l'allure imposante, que ses soldats redoutaient sans le détester, et que les habitants de Philadelphie,

condamnés à voir dans leur ville à tour de rôle les Anglais et les Américains, supportaient sans se plaindre, à cause de la régularité des paiements de son armée. Il était logé dans un hôtel particulier, non loin du port, et reçut sir Wilson dès qu'il se fut fait annoncer. Lord Clinton portait l'uniforme suivant : habit rouge à collet, parements, retroussis et manchettes de velours noir bordé d'or, épaulettes et aiguilletes d'or, gilet et culotte de drap blanc, bottes à l'écuyère, tricorne emplumé. Il avait fort grand air sous la perruque poudrée à frimas qui était encore à la mode, mais qui allait bientôt faire place aux cheveux naturels.

Eh bien, commandant, dit-il à Wilson, vous arrivez d'Angleterre ?

Oui, milord.

Vous m'apportez des dépêches ?

Non, milord, je viens renforcer la flotte de l'amiral Howe, et je me suis attardé en route à prendre quatre petits bâtiments marchands.

Je vous fais mon compliment, sir Wilson. Les équipages ?

Sont à terre, remis entre les mains de vos officiers. Les cargaisons seront débarquées et transportées dans les magasins de l'armée. Maintenant, général, me permettez-vous de vous entretenir d'une affaire privée ?

— Certainement, sir Wilson.

— A bord de l'un des bricks capturés, l'*Élisa*, se trouvait une jeune femme à laquelle j'ai cru devoir offrir l'hospitalité à mon bord. Elle m'a déclaré se rendre en Amérique, et le plus près possible du théâtre de la guerre.

— Ah ! interrompit Clinton, le plus près possible du théâtre de la guerre ! Continuez.

— Ce matin, elle m'a demandé si elle serait libre, une fois à Philadelphie, d'aller et de venir selon sa fantaisie. Je lui ai répondu que cela dépendait de lord Clinton. Elle m'a chargé d'insister auprès de vous pour obtenir sa liberté.

— Comment est cette femme ? demanda le général,

— Mon général, dit Wilson, oubliant sa requête pour faire le portrait de celle qui avait produit sur lui une si vive impression, figurez-Vous qu'elle est.

— Assez, dit Clinton, en l’interrompant, vous en êtes amoureux, cela se voit. Par conséquent vous allez faire de la poésie, et moi, je n’aime que la prose. Répondez donc simplement à mes questions : votre protégée et prisonnière, est-elle jeune ?

— Pas vingt ans.

— Jolie ?

— Merveilleusement belle.

— Hum, hum !... Noble ?

— Elle m’a déclaré s’appeler Élise de Roquetel.

— Mariée ?

— Hélas ! J’en ai peur.

— Où est le mari ?

— Elle ne me l’a pas dit.

— Ce n’est pas lui qu’elle vient chercher ?

— Je ne le crois pas.

— Enfin, une dernière question. A-t-elle l’air honnête ? Est-ce une femme à laquelle un gentleman peut offrir son bras ?

— Mais il me semble, milord, répondit Wilson avec une certaine hauteur, que le commandant Wilson s’est chargé d’être son messenger auprès de vous.

— Bien, commandant, dit Clinton que n’offensa point cette fière sortie. En France, de tout temps, les femmes ont été mêlées à la politique. Les Français ne font rien sans elles. C’est un défaut, mais c’est un fait. Or, nous sommes en guerre avec la France, et nous avons, par conséquent, le droit de suspecter tout ce qui vient d’elle. Une jeune femme, qui voyage seule, dans les conditions que vous décrivez, peut très-bien être ce qu’en style de chancellerie on nomme un agent, et, sans euphémisme, un espion.

— Oh ! un espion !

— Enfin, poursuivit Clinton, je ne dis ni oui ni non ; je réserve mon jugement et ma décision. Amenez-moi votre prisonnière. Je me conduirai selon les circonstances. Adieu, commandant.

Wilson prit congé du général. Elise, à qui il rapporta cette conversation, en lui cachant, bien entendu, l’expression des soupçons de lord Clinton, voulut sur-le-champ descendre à terre, et se faire présenter à l’homme qui tenait sa liberté entre ses mains,

Lorsqu'elle pénétra au bras de Wilson dans l'hôtel du général, son apparition excita des murmures d'admiration parmi les officiers qui attendaient, dans les antichambres, les ordres de leur chef, et Wilson fut plus fier de son entrée au milieu d'eux, qu'il n'avait été fier de son entrée en rade, à la tête d'une flottille capturée. La vue d'Elise produisit sur Clinton une impression qui eut pour résultat immédiat de fondre en un sourire bienveillant la sévérité qui assombrissait ses traits. Il montra soudain un empressement plein de courtoisie envers la comtesse de Roquetel.

— Général, lui dit Elise, avec une aisance décente qui prouvait la race et l'habitude de traiter d'égal à égal des personnages aussi haut placés que son interlocuteur, M. Wilson a dû avoir la bonté de vous entretenir déjà de l'objet de mes désirs, et je suis persuadée que les hésitations dont il m'a fait part ont, à l'heure qu'il est, disparu de votre esprit.

— Hélas ! non, madame, et soyez persuadée que rien ne me coûte davantage que ces paroles, qui ne constituent point un refus, mais une demande de délai dans l'accomplissement de vos projets.

— Ce délai, milord, est pour moi un vrai supplice. Vous devez penser, en effet, que si je me suis livrée aux hasards de l'Océan, sur un mauvais bateau marchand, au lieu d'attendre la flotte qui se prépare à quitter Brest, c'est que j'avais des raisons pour cela.

— J'en suis persuadé, madame, mais d'un autre côté, les devoirs d'un chef d'armée, responsable, si loin de la patrie, de la sécurité des sujets britanniques, me commandent une circonspection que rien ne peut me faire oublier.

— Je cherche, sans succès, en quoi ma liberté peut compromettre cette sécurité et nuire à cette circonspection. Est-ce que vous aussi, milord, vous allez me parler des nécessités de la guerre ?

— Oui, madame, puisque je n'ai que cette excuse à ma cruauté. Si j'osais, je vous adresserais bien une question.

— Faites, milord.

— Quel usage comptez-vous faire de la liberté que vous demandez ?

— Ceci me regarde entièrement. Cependant je ne vois aucun motif de vous cacher que je chercherai à me rendre au camp du général Washington.

— Pourquoi faire ?

— Permettez-moi de ne pas répondre. Ce n'est plus une question que vous me posez, milord, c'est un interrogatoire que vous m'imposez.

— Nullement, madame ; l'intérêt que je me permets de vous porter dès notre première rencontre dicte seul mes paroles. D'ailleurs, laissez-moi vous le dire, au camp de Washington, il n'y a pas de place pour les femmes. Vous êtes, ici, au milieu d'une grande ville, à portée de toutes les commodités de l'existence que doit apprécier une jeune femme de votre âge et de votre rang. Pourquoi ne restez-vous pas ?

— Qui vous dit que je ne reviendrais pas ?

— Alors c'est un laissez-passer permanent que vous désireriez ? Cela ne se peut.

— Mais un simple laissez-passer ?

— Non plus.

— Alors, milord, je suis décidément votre prisonnière ?

— Oui, madame, sur parole, si vous désirez.

— Non pas, car je vais faire tout au monde pour m'échapper.

— Vous n'y réussirez pas.

— Qui sait ?

— C'est moi qui vous le dis.

— J'attendrai, dans ce cas.

— Quoi ?

— Que les Américains prennent Philadelphie.

Clinton se mordit les lèvres. Il sonna et fit appeler un de ses aides de camp.

— Vous permettez ? dit-il.

Et il emmena à l'extrémité du salon l'officier auquel il parla quelques instants à voix basse. Puis, revenant à Elise :

— Madame, dit-il, puisque j'attends pour quelques jours seulement à votre indépendance, c'est bien le moins que je m'efforce de vous faire oublier cette inconvenance nécessaire. Si vous voulez bien prendre la peine de suivre monsieur, il vous conduira ici près, dans une petite villa, que je vous prie d'habiter, et qui est tout entière à votre disposition.,

Elise comprit l'impossibilité de la lutte et se résigna.

— J'obéis, milord, dit-elle.

– Me permettez-vous, madame, d’aller quelquefois m’assurer de l’état de votre santé ?

Milord, le prisonnier n’est point libre d’échapper à la visite du geôlier.

Clinton s’inclina profondément devant Élise qui sortit, précédée de l’aide de camp et suivie de Wilson.

– Monsieur Wilson ! cria le général avant que la porte fût refermée derrière le malheureux capitaine de l’ *Atlantic*.

Wilson revint d’assez mauvaise humeur.

– Milord ?

— Affaire de service, mon cher, lui dit le général avec un sourire narquois. Je médite un mouvement sur New-York, et j’ai des dépêches importantes à faire porter dans cette ville. Je ne puis les confier à un courrier, de peur qu’on l’arrête en route. Mais, sur mer, nous sommes encore les seuls maîtres, et avec une frégate c’est une promenade. Vous recevrez mes ordres dans une heure. Allez prendre vos dispositions. Adieu, mon cher.

Wilson sortit furieux.

— C’est bien fait, se disait-il en regagnant son bord, je pouvais mériter sa reconnaissance, et peut-être mieux, en la laissant se diriger, sous bonne escorte, vers le camp des Américains. J’ai abusé de ma situation envers elle, Clinton abuse de la sienne envers moi. C’est dans les règles.

Le général de son côté, souriant encore du bon tour qu’il venait de jouer à Wilson, se disait :

— Si elle avait été moins belle, j’aurais été moins inflexible.

V

LE SAUF-CONDUIT

– Portez armes ! présentez armes ! Mauvais, recommençons. Portez armes ! un peu mieux. Présentez armes ! assez bien. Attention ! Présentez armes ! Portez armes ! Reposez vos armes ! En place, repos. Fichus soldats !

Ainsi parlait Nicou, posté à dix pas en avant de ses dix-huit Bretons, rangés militairement sur deux lignes, et qu'il commandait avec une voix de stentor, suffisante pour ébranler dix mille hommes. Après son dernier commandement et la flatteuse réflexion qui le suivit, le brave garçon se rapprocha familièrement de ses compagnons, et allait entamer avec eux une conversation amicale lorsqu'il s'aperçut que leur ligne se déformait et allait se transformer en un cercle d'auditeurs.

— Qu'est-ce donc ? fit-il. Je n'ai pas dit : rompez.

L'ordre se rétablit immédiatement dans le peloton ; Nicou, satisfait de cette obéissance, prononça un : formez le cercle, presque affectueux et, dépouillant aussitôt la dignité-de l'instructeur, commença l'entretien en ces termes :

— Mes amis, j'ai une nouvelle à vous annoncer. Nous partons tout à l'heure.

— Ah ! Et où allons-nous ? firent quelques voix.

— Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas et que le soldat sous les armes ne doit pas se permettre de poser des questions à son chef ; mais j'ai de la condescendance, j'autorise le dialogue. Nous nous réunissons à deux mille gaillards solides, comme nous, chargés de faire la conduite aux Anglais et de ramasser ceux d'entre eux qui s'attarderont derrière les buissons. Nous allons à l'ennemi, et cela sous les ordres directs d'un compatriote, le marquis de La Fayette.

— Quand part-on ?

— Dans une demi-heure, je pense ; je vais d'ailleurs prendre les ordres de M. le vicomte.

Au même instant, un cavalier arriva au grand galop,

— Est-ce ici le campement de M. de Roquetel ? dit-il en fouillant dans un sac de dépêches.

— Oui, camarade.

— Fort bien. J'ai à lui remettre deux plis.

— Venez, alors.

Nicou conduisit l'ordonnance vers la hutte de son maître. Au moment où ils y arrivèrent, celui-ci sortait botté et armé, prêt au départ.

— Donnez, dit-il.

Et il lut les ordres émanant de l'état-major de l'armée.

— Fort bien, reprit-il après avoir signé un reçu. Nicou, nous partons sur l'heure. Voilà l'ordre de rejoindre La Fayette à trois lieues d'ici, sur les bords de la Schuylkill, au-dessus du gué de Matson.

Nicou alla aussitôt hâter les préparatifs de sa petite troupe.

Cependant. Gaston déployait la seconde lettre, tandis que l'estafette lui disait :

— Elle a été remise pour vous aux avant-postes par un jeune garçon qui venait, a-t-il dit, de Philadelphie.

L'enveloppe, toute mignonne, portait une suscription dont l'écriture fit tressaillir Gaston. Elle contenait un papier sur lequel était tracé ce laconique avis :

« Je suis ici.

« ÉLISE DE ROQUETEL. »

Dans son éloquente simplicité cette ligne disait à Gaston tout l'amour de la chère femme qui, pour le rejoindre, n'avait point hésité devant les périls et les fatigues d'un long voyage. On peut deviner l'attendrissement, l'émotion, les espérances qu'elle fit naître dans l'âme de Gaston.

— Elise, ici ! pensa-t-il ; mais comment, mais pourquoi a-t-elle quitté la France ? Ce ne peut être avec son mari : si ce misérable m'avait suivi, ce serait avec l'espoir d'une vengeance dont sa femme ne pourrait que gêner l'exécution. C'est donc sans lui ; mais alors, ce serait donc pour moi !...

Il n'osa laisser libre carrière à sa pensée ; il craignait de se tromper et de rêver un bonheur irréalisable. Il rappela Nicou pour lui faire part de cet heureux événement et pour lui demander quelques-uns de ces conseils dont il avait éprouvé déjà la sagacité.

— Nicou, lui dit-il brusquement, ma cousine est en Amérique.

— Ah ! dit le Breton sans réfléchir, elle aussi ?

— Comment, elle aussi ! Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'as-tu appris ? Sais-tu quelque chose ? Voyons, parle.

— Moi ! se hâta de répondre Nicou, qui se reprochait déjà son imprudence, moi ! Je n'ai rien appris. Je dis : « elle aussi » en pensant à nous. Je dis : Nous sommes en Amérique, et j'ajoute « elle aussi ». C'est tout naturel.

— C'est vrai. Mais, dis-moi, que ferais-tu à ma place ?

— A votre place, je me rendrais d'abord au poste qui m'est assigné.

— Cela va sans dire.

— Puis, arrivé là, je dirais la chose au marquis de La Fayette. Il est jeune comme vous ; il comprendra très-bien la situation.

— Et puis ?

— Et puis, j'enverrais Nicou me chercher un sauf-conduit pour me rendre à Philadelphie. Quant au reste, monsieur le vicomte n'a pas, je le suppose, besoin de mes conseils, dit-il avec une pointe de respectueuse raillerie.

Gaston sourit.

— Tu as raison. Songeons d'abord au devoir.

Moins de quatre heures après cet entretien, Gaston et ses Bretons rejoignaient le petit corps d'armée que commandait La Fayette, et qui était campé sur les bords de la Schuylkill, un des affluents du Delaware.

Rien de plus martial et à la fois de plus riant que ce camp de deux mille hommes, établi au milieu d'une prairie dont le sol s'inclinait vers le fleuve. Les tentes étaient disposées en demi-cercles concentriques et coupés par la rivière. L'une d'elles, un peu plus haute et plus spacieuse que les autres, était surmontée d'un drapeau de l'Union, et gardée par deux sentinelles.

Aubryot avait supérieurement accompli la mission dont l'avait investi Washington. Il avait choisi, avec un soin tout particulier, les hommes les plus forts et les plus robustes parmi les miliciens accourus à Valley-Forge. Il avait laissé de côté les habitants des villes, trop délicats, et les laboureurs sédentaires, trop lourds, et avait pris seulement des hommes de vingt-cinq à trente ans, les uns mineurs, les autres chasseurs ou trappeurs, des défricheurs, des bûcherons, c'est-à-dire des gens rompus aux fatigues, habitués à vivre sans abri, et dont la santé avait déjà fait ses preuves.

Grâce aux ressources votées par le Congrès, on avait pu les équiper complètement et confortablement. Ils portaient, sur le brodequin solide, des guêtres de cuir fauve, lacées et montant jusqu'aux genoux, la culotte et l'habit de gros drap bleu avec passe-poil jaune et boutons de cuivre. Sur la poitrine, les buffleteries blanches se croisaient, supportant la giberne et le briquet, et, enfin, ils avaient pour coiffure un tricorne en feutre noir et pour arme un mousquet de fort calibre avec sa baïonnette. Ils étaient divisés en

quatre bataillons de cinq cents hommes. Formés depuis deux jours, ces bataillons ne présentaient point encore les allures mathématiquement régulières des troupes européennes. Les bras et les jambes ne se mouvaient point comme montés sur une même tringle de fer. Mais quand on commandait le pas de course, ces fantassins infatigables avaient bien vite lassé les chevaux de leurs officiers, et leur tir gagnait en précision meurtrière ce qui manquait en régularité à leurs mouvements.

La Fayette avait le droit d'être fier, non-seulement de la mission glorieuse et périlleuse qui lui était confiée, mais encore des éléments d'élite qui en prouvaient l'importance et en devaient assurer le succès. Toute cette jeunesse, commandée par un général plus jeune qu'elle, débordait de vie, de santé, et par conséquent d'enthousiasme et de confiance.

Lorsque Gaston arriva, il fut émerveillé de ce spectacle et eut hâte d'en complimenter le principal acteur. La Fayette l'accueillit à bras ouverts.

— Général, lui dit Gaston, permettez-moi de vous féliciter de tout ce que je viens de voir. Le roi de France n'a pas de régiment plus solide ni plus beau que tout ce monde-là.

— Vous trouvez, vicomte ? Vous avez raison. Mais ce n'est pas à moi que vous devriez adresser vos félicitations. Je ne les mérite pas. Elles reviennent de droit à un de nos compatriotes, à un Breton comme vous, à M. de Lorken.

— Lorken ? dit Gaston, mais il me semble que je connais ce nom-là.

— Celui qui le porte est un homme bien singulier et bien fort. En moins de huit jours, il a organisé ce petit corps d'armée. Il ne paye pas de mine, car, sans être laid, il a une physionomie peu engageante, mais quand on le voit à l'œuvre, on lui pardonne.

— J'espère que vous allez me faire l'honneur de me présenter à ce Louvois américain ?

— Je le voudrais. Mais, malheureusement, il est parti depuis hier matin. Ce n'est, d'ailleurs, que partie remise, et vous aurez tout le temps de faire sa connaissance, car, selon toute probabilité, il nous rejoindra bientôt pour faire campagne avec nous ; il me l'a promis.

— J'attendrai, alors.

— Pas longtemps, je suppose ; car nous ne sommes guère qu'à trois lieues des sentinelles perdues de l'armée anglaise, et nous avons combiné avec Lorken un petit mouvement que je vous expliquerai, au dernier moment, et qui nous couvrira de gloire, je vous l'assure.

— Je n'ai pas besoin de votre promesse, marquis, dit Gaston avec déférence. Dès que La Fayette est quelque part, on peut être sûr que la gloire n'est pas loin.

— Vous n'êtes qu'un flatteur, vicomte.

— Maintenant, général, que je suis sous vos ordres directs.

— Oui, c'est M. de Lorken qui vous a désigné des premiers pour combattre avec nous.

— Je lui en ai mille obligations, mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. J'ai une permission à vous demander.

— Une permission ? et laquelle !

— J'ai besoin d'aller à Philadelphie.

— A Philadelphie ! Vous êtes fou, vicomte !

— Non, marquis.

— Alors, vous êtes amoureux.

— Non plus. La qualité d'amoureux ne me convient point. Elle porte en soi une légèreté de sentiments qui ne peuvent se comparer à une affection sacrée.

— Alors, c'est différent. Et l'objet de cette affection est à Philadelphie ?

— Oui, général.

— Et vous voudriez que je demande pour vous un sauf-conduit à Clinton ? Malheureusement je ne puis le faire. Vous êtes militaire ; vous allez comprendre pourquoi. Les Anglais ignorent totalement la position et la formation de mon corps d'armée destiné à éclairer la marche de Washington. Je dois les maintenir dans cette ignorance, en prenant toutes les précautions possibles, et vous avouerez que ce n'en serait pas une que de leur demander un sauf-conduit pour un de mes officiers.

— C'est vrai, répondit Gaston découragé.

— Et si je le demandais moi-même, avec votre permission, général ? reprit-il.

— Ce serait différent, je l'avoue, mais ce serait encore imprudent.

— Que faire, alors ?

— Attendre que nous prenions Philadelphie.

Gaston se contenta de hocher la tête avec doute et tristesse.

— Voilà bien les hommes ! fit La Fayette, sur qui ce signe de découragement produisit une pénible impression et qui ajouta avec une certaine froideur : Au reste, mon cher de Roquetel, faites comme vous voudrez. Il est fort probable que nous nous battons dans un jour ou deux, car tout à l'heure, je vais donner l'ordre de marcher en avant.

— Alors, je reste.

— A la bonne heure !

Au même moment, on entendit de l'autre côté de la cloison de toile le bruit d'une altercation.

— On ne passe pas, disait une sentinelle.

— Mais quand je vous dis qu'il faut absolument que e voie mon capitaine, et je sais qu'il est là, chez Je général, répondait une voix à moitié suppliante, à moitié irritée.

— Cela ne fait rien, répondait la sentinelle.

— Mais, pardon, cela fait beaucoup, reprenait la voix.

— Voyez donc ce que c'est, Roquetel, dit La Fayette.

— Mon général, je le sais. Ce doit être Nicou, un de mes volontaires.

— Eh bien, faites-le entrer, qu'on sache ce que nous veut ce garçon.

— Vous permettez ?

— Certainement.

Gaston souleva la portière de toile.

— Viens, Nicou, fit-il.

Le brave garçon passa fièrement devant la sentinelle et pénétra dans la tente.

— Dieu me pardonne, fit-il, j'allais, je crois, faire un accroc à la discipline, et forcer la consigne.

Puis, apercevant La Fayette, il ajouta :

— Ah ! pardon, mon général, c'est que j'ai absolument besoin de mon capitaine, monsieur le vicomte ici présent.

— Pour quoi faire ?

— On peut parler devant le général, se hâta de dire Gaston.

— Eli bien, c'est un second pli qu'un second homme à cheval vient de remettre à votre adresse.

Et Nicou tira de dessous sa tunique une large enveloppe scellée d'un cachet de cire rouge aux armes d'Angleterre. Gaston n'osait la décacheter devant La Fayette. Mais celui-ci, qui avait reconnu les armes, lui disait déjà :

— Mais, vicomte, vous avez une véritable correspondance d'ambassadeur ! Ouvrez donc ; je serais curieux, s'il n'y a pas d'indiscrétion, de connaître le contenu de cette majestueuse enveloppe.

Gaston obéit. A peine eut-il parcouru des yeux le parchemin déplié, qu'il s'écria :

— Ah ! par exemple, voilà qui est étonnant, général. C'est mon sauf-conduit.

— Voyons donc.

La Fayette prit à son tour le parchemin et lut :

« M. de Roquetel est autorisé à traverser les lignes de l'armée anglaise. Les commandants des avant-postes sont requis de lui prêter aide et assistance.

« CLINTON. »

En même temps un papier plié en quatre s'échappait de l'enveloppe entr'ouverte. Il ne contenait que ces mots, tracés d'une écriture différente de celle du laissez-passer officiel :

« Élise de Roquetel est à Philadelphie. Elle vous attend. »

— En vérité, vicomte, dit La Fayette en riant du bout des lèvres, vous auriez à vos ordres un génie familial que vous ne seriez pas mieux servi !

Gaston était partagé entre la joie que lui inspirait cette preuve nouvelle de la présence d'Élise à quelques heures du camp et la crainte que son chef l'empêchât, au nom du devoir militaire, de se servir de ce précieux sauf-conduit, qu'il attribuait aux démarches de sa cousine.

Ces sentiments contraires se traduisaient par une sorte d'embarras dans la parole et dans le geste, embarras qui ne pouvait échapper à la perspicacité du jeune général.

— Tu nous as dit, je crois, demanda ce dernier à Nicou, que le porteur de ce pli était un cavalier ? D'où venait-il pour entrer si facilement dans mon

camp ?

— De Valley-Forge.

— Quel uniforme portait-il ?—

— Celui des hussards de Washington.

— Est-il encore là ?

— Oui, mon général.

— Fais-le venir.

Deux minutes plus tard, l'estafette était introduite par Nicou.

— Qui t'a donné cette lettre à porter ? lui demanda La Fayette en lui montrant l'enveloppe.

— Un aide de camp du général en chef.

Ce cavalier donna d'ailleurs des preuves d'identité tellement indiscutables que le général dut abandonner tout soupçon sur la provenance du sauf-conduit. Il se tourna vers Gaston, qui attendait avec anxiété sa décision :

— Eh bien, vicomte, fit-il simplement, il faut aller à Philadelphie.

— Merci, général, s'écria Gaston au comble de la joie.

— Quand comptez-vous partir ?

— Mais, de suite, si vous le permettez.

— C'est que nous sommes peut-être à l'avant-veille d'un engagement quelconque.

— Demain soir, je serai à vos côtés.

— C'est possible, en marchant bien.

— C'est certain, je vous en donne ma parole d'honneur, dit Gaston avec une certaine solennité.

— D'autant plus, ajouta La Fayette, que nous ferons nous-mêmes une partie du chemin.

Ainsi que cet entretien a pu l'indiquer, le général avait été sur le point de soupçonner la loyauté de Gaston. Il ne pouvait s'expliquer l'arrivée du sauf-conduit. D'autre part, les périls de la mission qu'il avait acceptée lui commandaient une prudence extrême. Néanmoins ces inquiétudes se dissipèrent entièrement aux accents honnêtes et énergiques de Gaston, engageant sa parole.

— Mon cher ami, dit-il, je ne puis vous donner une plus grande preuve de ma confiance qu'en vous faisant connaître l'endroit précis où vous pourrez nous rejoindre demain soir. A quelques milles plus bas, poursuivit-il en étendant la main vers la rivière qui coulait devant eux, se trouve un gué, le gué de Matson, que vous allez probablement traverser pour vous rendre à Philadelphie. Demain, à l'aube, nous le passerons tous, et nous serons le soir installés dans une position assez forte pour être à l'abri d'un coup de main, sur une colline qui s'appelle Baren-Hill. A partir du lendemain, nous serons en contact quotidien avec Clinton, qui ne pourra faire un mouvement sans que nous le sachions, et ainsi se trouvera atteint le but que Washington s'est proposé en me confiant ses meilleurs soldats. Venez que je vous indique la position sur cette carte.

Et La Fayette montra à Gaston la marche qu'il allait entreprendre, le gué, et la colline qu'il devait occuper dans la soirée du lendemain.

— Les avant-postes de Clinton doivent être là, continua-t-il. Nous pourrons donc escarmoucher immédiatement, et, si vous voulez en être, il faudra vous hâter.

— Pardon, général ; mais, si j'osais, je vous ferais une objection.

— Laquelle ?

— En vous engageant si près de Clinton et si loin de Washington, ne craignez-vous point d'être coupé ? Supposons qu'un corps d'Anglais se place entre le fleuve et se rabatte sur vous, vous êtes pris entre deux feux.

— C'est vrai, la manœuvre est possible ; mais la troupe qui l'exécuterait courrait à peu près les mêmes risques que nous ; il faudrait en outre que la valeur numérique de mon corps, son isolement de Valley-Forge, et sa position exacte, à un moment donné, fussent connues. Il faudrait, surtout, que Clinton en sût autant que vous, M. de Lorken et moi ; car nous trois seulement connaissons l'opération projetée.

— C'est juste.

— Ainsi donc, à demain soir, vicomte, et bonne chance. Vous avez à peu près trente heures à consacrer à vos affections, c'est-à-dire à votre bonheur. Heureux mortel, employez-les bien !

Gaston renouvela à son jeune général l'expression de sa reconnaissance et s'éloigna. Nicou, qui était sorti avec discrétion aussitôt après avoir remis

à son maître les dépêches apportées pour lui, arrivait en ce moment devant la tente avec deux chevaux.

— J'ai pensé, dit-il, que monsieur le vicomte allait avoir besoin de son cheval et de mes services. Je me suis procuré aussi les moyens de ne pas rester en arrière.

— Merci, mon brave Nicou, mais je dois partir seul.

— Comment ! seul ?

— Oui. Je n'ai rien à craindre, avec un sauf-conduit signé Clinton, et, en outre, ta présence est nécessaire ici. Qui commanderait en mon absence ?

— Tiens, c'est vrai, dit naïvement Nicou. Je n'avais pas songé aux autres. Bah ! ils s'en tireront bien seuls.

— Non pas, je t'ordonne de demeurer. D'ailleurs, je ne serai pas longtemps absent. Demain soir tu me verras. Adieu.

Gaston se mit en selle, serra la main du fidèle serviteur, qui le regardait les larmes aux yeux, et, piquant des deux, s'élança au galop dans la direction du gué de Matson. Quelques instants avant d'y arriver, il aperçut dans le lointain deux cavaliers qui venaient à lui.

— Bon, se dit-il, je vais leur demander des explications sur ma route. Les renseignements ne nuisent jamais à la guerre.

Mais les cavaliers ne semblaient pas désireux d'engager une conversation avec lui, car dès qu'ils l'aperçurent à leur tour, ils se jetèrent dans les bois qui bordaient la rivière et où Gaston n'eut pas même l'idée de les suivre.

— Peste, pensa-t-il, voilà des gens faciles à effaroucher ! Ce sont, sans doute, deux bons propriétaires qui n'aiment point la guerre et qu'épouvante la vue d'un uniforme.

Et il passa.

Les deux cavaliers n'étaient point de pacifiques propriétaires comme le croyait Gaston. C'était Aubryot, c'est-à-dire M. de Lorken, qui revenait, suivi de Béliat, d'accomplir une œuvre que nous allons raconter en détail, Aubryot dont l'œil perçant avait reconnu Gaston bien avant que celui-ci pût le distinguer.

Si le jeune officier eût été moins pressé et moins absorbé dans les délices anticipées de l'entrevue promise, il eût pu voir, dans le feuillage d'un épais taillis le long duquel il passa, l'extrémité luisante d'une carabine qui

ressemblait à une lunette braquée sur lui. Mais Aubryot, qui couchait ainsi son ennemi en joue, réfléchit :

— Insensé que je suis, fit-il en désarmant, je pourrais le manquer, et puis à quoi bon le tuer ainsi par surprise, sans souffrances, quand il va lui-même au-devant de la mort et du déshonneur ?

Une heure plus tard, M. de Lorken rentrait au camp de La Fayette et priait le général de le présenter enfin à son compatriote.

— Vous jouez de malheur, répondit celui-ci : il vient de partir pour Philadelphie.

— Pour Philadelphie ? Mais les Anglais ?—

— Oh ! il a un sauf-conduit en règle ; je m'étonne même que vous ne l'ayez point rencontré.

— Et moi je m'étonne, permettez-moi de vous le dire, que vous l'ayez laissé partir.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que, si près de l'ennemi, on aime bien à avoir tout son monde autour de soi.

— Soyez tranquille, il m'a donné sa parole de revenir demain soir.

— Alors c'est différent. N'importe, un malheur est si vite arrivé... D'ailleurs, il va à un rendez-vous, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Circonstance aggravante. Un homme amoureux est facilement bavard.

— Je vous pardonne vos soupçons, parce que vous ne connaissez point M. de Roquetel, répondit La Fayette, d'autant plus impatienté que ces insinuations méchantes réveillaient en lui les inquiétudes qu'il s'était déjà reprochées, comme une offense imméritée envers un galant homme ; je vous pardonne vos soupçons ; mais un mot va les dissiper. Le vicomte de Roquetel est mon ami.

— Pardonnez-moi, général, dit Aubryot en s'inclinant.

Puis, tout bas, il ajouta :

— Tu n'en diras peut-être pas autant après-demain.

LA TRAHISON

Le général Clinton avait éprouvé au seul aspect d'Elise de Roquetel une impression indéfinissable. Ces grâces de la jeunesse et de la beauté dont les chagrins et la mélancolie avaient amorti le rayonnement sans diminuer l'attrait ; ce maintien plein d'une si pudique réserve, dont l'isolement en quelque sorte aventureux de sa vie avait détruit la gaucherie, donnaient à la jeune voyageuse un charme singulier, et, en la voyant, Clinton s'était demandé s'il allait se conduire envers elle en soupirant qui espère ou en protecteur désintéressé.

Son premier mouvement n'avait point indiqué qu'il voulût accepter ce dernier rôle, le plus noble, car il avait commencé par écarter militairement le malheureux Wilson, et par faire entourer d'une surveillance jalouse la prisonnière. Mais le second mouvement, en dépit du proverbe, fut meilleur et, après une journée de réflexions dans lesquelles les intérêts de l'armée de S.M. le roi George n'occupèrent point la première place, il faut bien l'avouer, la cause d'Elise était presque gagnée dans l'esprit du général anglais.

Toutefois, avant de lui rendre sa liberté, il voulait avoir avec elle un entretien, à la suite duquel il se promettait de prendre une décision. Il se rendit donc à la villa qu'il avait assignée pour prison à Elise, et devant laquelle, d'après ses ordres, deux sentinelles montaient la garde. Cette demeure, abandonnée par une riche famille américaine dont le chef était membre du Congrès des Etats-Unis, mise sous séquestre par les autorités anglaises, était luxueusement meublée et entourée d'un petit parc. Clinton avait envoyé une partie de ses domestiques pour la mettre en état de recevoir Elise et pour y rester à son service.

Brutalement arrêtée, au moment où elle allait toucher au but de son long et fatigant voyage, Elise avait perdu l'énergie factice dont elle avait fait preuve dans sa première entrevue avec Clinton, et, assise dans une pièce du rez-de-chaussée, elle laissait un libre cours à ses larmes, qui coulaient entre les doigts de ses mains ramenées sur son visage. Cette douleur silencieuse,

qui était son œuvre, remua profondément Clinton, à son entrée dans le salon.

— Pourquoi vous désoler ainsi, madame ? dit-il après l'avoir contemplée quelques instants dans un profond silence.

Elise leva la tête et lui répondit sans colère :

— Mon désespoir, monsieur, n'a rien d'extraordinaire.

Puis, se levant et lui prenant la main, elle ajouta :

— Figurez-vous, milord, que depuis six semaines que j'ai quitté la France, je me dis à chaque minute : Mon Dieu, faites que je n'arrive point trop tard pour empêcher une catastrophe. La Providence semble m'entendre. J'échappe à la tempête. J'aborde dans ce pays, et c'est alors, milord, que vous mettez entre mon but et moi l'obstacle invincible de votre volonté. Vous voyez donc bien que j'ai raison de pleurer.

— Madame, dit Clinton, plus ému qu'il ne voulait le paraître, tout à l'heure je pensais que votre orgueil ou vos intérêts seuls étaient lésés par la façon un peu arbitraire dont je vous retiens. C'est votre cœur qui souffre, semblez-vous dire ; je pourrais ne pas me contenter de cette déclaration un peu vague et réclamer des faits précis.

— Il me serait impossible de vous les raconter, milord, dit Élise rougissante.

— Je respecte vos secrets. Vous êtes libre.

— Oh ! milord, que Dieu vous bénisse pour cette parole.

— Attendez ! je n'ai pas fini. Vous êtes libre, c'est vrai, mais vous n'êtes pas plus avancée pour cela, et vous allez comprendre pourquoi. Je suppose que vous fassiez un usage immédiat de votre liberté, ou irez vous ?

— A Valley-Forge. C'est là, m'a-t-on dit, qu'est Washington.

— En effet. Et puis ?

— Je lui demanderai où est celui que je cherche.

— Et s'il n'en sait rien ?

— Je le découvrirai moi-même.

— Pauvre enfant, à quoi pouvez-vous arriver, errant seule au milieu de ces espaces immenses et sans populations ? L'Amérique, madame, ne ressemble en rien, ne le savez-vous pas, à notre vieux monde rétréci. Ici, tout nous paraît disproportionné, à nous Européens. Dans ces forêts, dans

ces prairies, sur ces lacs et ces fleuves gigantesques, on perdrait la trace d'une armée, comment voulez-vous y retrouver celle d'un homme ?

— Laissez-moi essayer, au moins.

— Attendez. Si M. de Roquetel, car je pense que vous portez le nom de celui que vous venez rejoindre avec tant de courage.

Elise tressaillit. Elle comprenait que le général anglais voulait, avant tout, savoir le but réel de son voyage. Sans chercher à le tromper elle se crut dans son droit de légitime défense en répondant à cet excès discourtois de curiosité par un peu d'habileté, et, profitant de la forme que Clinton avait donnée à son interrogation, elle répliqua :

— En effet, milord, je porte son nom.

— Je m'en doutais, c'est son mari, murmura l'Anglais, fier de sa perspicacité.

Puis il reprit tout haut :

— Si M. de Roquetel n'est point à Valley-Forge, qui sait où il est ? Peut-être en mission dans quelque contrée dont nous séparent des centaines de lieues, peut-être sur mer, peut-être sous la hutte d'un squatter ou le wigwam d'un sauvage, peut-être égaré dans les forêts ou les savanes.

— En vérité, milord, je me demande quel intérêt vous pouvez avoir à me tourmenter ainsi par ces hypothèses menaçantes. M. de Roquetel, puisque vous tenez à ce que je le nomme, est venu apporter son concours à la cause de l'Indépendance.

— C'est une raison de plus pour que nous vous gardions en guise de représailles, fit Clinton en aparté.

— Ce n'est point un homme d'assez peu de valeur, permettez-moi de le dire, pour passer inaperçu, même en Amérique. Il y a donc à parier mille contre un qu'on me renseignera suffisamment à l'état-major de Washington. D'ailleurs, M. de Roquetel, à l'heure qu'il est, doit être averti de ma présence.

— Est-ce que quelqu'un ici aurait manqué à la consigne ? dit Clinton, en se levant d'un air menaçant.

— Non, milord, rassurez vous. Vous êtes obéi comme vous méritez de l'être.

— Wilson, alors ? Ah ! si je le savais !...

— Ce n'est pas non plus le commandant Wilson. C'est, je puis vous le dire, c'est cet enfant qui m'a accompagnée et qui n'a point reculé devant la périlleuse mission que j'ai dû lui confier. Il est sur la route de Valley-Forge, et celui qui a intérêt à connaître ma présence ici en est peut-être déjà informé.

— Ah ! c'est très-bien. Je dois subir avec grâce ce premier échec, répondit Clinton. Excusez-moi, je vais donner un ordre.

— A son sujet ? dit Elise avec inquiétude.

— Certainement. Je vais donner l'ordre de le laisser traverser librement nos avant-postes.

— Merci, milord.

Clinton sortit.

— Monsieur André, dit-il à un aide de camp qui l'attendait en se promenant devant la maison, transmettez à tous les chefs de poste l'ordre d'arrêter et de conduire chez moi un enfant qui se réclamera du nom de madame de Roquetel. Allez vite.

— Bien, milord, dit l'officier.

Clinton revint près d'Elise qu'il venait de rassurer ainsi, en la trompant. Il était irrité d'avoir vu se rompre déjà le cercle de silence et de mystère dont il avait voulu l'entourer, pour réaliser ses premiers et peu 12 généreux desseins, et le dépit avait donné une force nouvelle aux soupçons qu'il avait de prime abord exprimés à Wilson étonné.

Il est bon de dire ici que Clinton faisait la guerre comme Philippe de Macédoine, avec l'or autant qu'avec le fer, à coups de trahison. Il devait plus tard négocier la défection historique d'un des lieutenants de Washington, le général Arnold, et par l'entremise de ce même aide de camp, que nous l'avons entendu nommer André, major dans l'armée anglaise, qui paya de sa vie ces dangereuses et honteuses négociations. Quand on emploie des espions, il n'est pas étonnant qu'on soit disposé à en voir partout. L'empressement de sa prisonnière à se mettre en relation avec le camp ennemi lui parut donc suspect, et, de déduction en déduction, lorsqu'il revint près d'Elise, il avait presque oublié qu'il venait de lui rendre la liberté ; il était porté à voir dans sa démarche plutôt un commencement

d'intrigue que la conséquence d'un dévouement sublime. Il se rassit, résolu à poursuivre son interrogatoire sous forme de conversation.

— Maintenant, madame, que vous m'avez dit vos projets et que vous m'avez révélé leur commencement d'exécution, je vais vous dire à mon tour, si vous le permettez, ceux que j'avais formés.

— Je serais heureuse de les apprendre, milord.

— Ce qu'en dépit d'une énergie que j'admire, vous ne pourriez, je le crains, réaliser seule, vous serait facile avec mon concours.

— Comment cela ?

— Je suis, j'ose le dire, mieux informé que Washington lui-même de ce qui se passe en Amérique, aussi bien sous le point de vue militaire que sous le point de vue politique. J'ai dans mon cabinet une liste de toutes les personnes notables venues d'Europe pour secourir les sujets révoltés de Sa Majesté Britannique, et il serait bien étonnant que le nom de M. de Roquetel n'y figurât point. De savoir qu'il est venu à savoir ce qu'il est devenu, pour vous il y a un abîme et pour moi, un pas. Ce pas, je puis le franchir, pour vous être agréable.

— Ah ! milord, votre générosité me fait regretter certaines paroles amères qui m'ont échappé.

— Ne parlons pas de cela. Je puis donc, continua Clinton, abusant de la crédulité de sa prisonnière, non-seulement vous dire, dans quelques jours, où est M. de Roquetel, mais encore favoriser votre réunion. En retour, je vous demanderai.

— Quoi ?

— Un peu d'affection.

— Fraternelle, dit Elise, l'interrompant avec autorité.

— Naturellement, se hâta de répondre Clinton, avec une hypocrisie que démentaient ses yeux.

A ce moment, l'entretien fut interrompu par l'arrivée d'un officier que Clinton attira à l'écart. Mais il paraît que le rapport de cet officier contenait autre chose que la sèche nomenclature des faits militaires du jour ; car, à un certain moment, on eût pu voir Clinton faire un geste d'étonnement, et on eût pu l'entendre murmurer, en regardant Élise :

— Déjà !

Il ajouta, s'adressant à l'officier :

— C'est bien, je vous suis.

Puis il salua Élise pour prendre congé, en lui disant avec un air singulier :

— Madame, une affaire urgente m'enlève le plaisir de continuer notre conversation. J'espère néanmoins, aujourd'hui même, solliciter encore de vous la faveur d'un nouvel entretien.

Élise s'inclina, non pour acquiescer à l'avance à ce désir, car les façons du général anglais commençaient à l'inquiéter, mais pour lui indiquer qu'elle ne le retenait pas. Puis, obéissant à l'espérance qu'avaient fait naître en elle les fallacieuses promesses de Clinton :

— Pensez à moi, lui dit-elle.

— Jour et nuit, répondit-il.

Et, sur ce mot d'un goût douteux, il rejoignit son officier d'ordonnance.

— Vous disiez donc, monsieur, lui demanda-t-il, que cet homme a été arrêté au moment où il entrait à cheval dans Philadelphie même ?

— Oui, général.

— Comment se fait-il qu'on l'ait laissé pénétrer si loin dans nos lignes ? Car nos grand'gardes sont à près de deux lieues d'ici, je suppose.

— C'est vrai, général. Mais il paraît qu'il prétendait avoir une mission pour vous.

— Cela est assez bien trouvé, mais n'excuse point la négligence dont je parle.

— La première sentinelle qui a croisé la baïonnette sur lui, le voyant s'avancer tranquillement en agitant un mouchoir blanc, a cru qu'il venait en parlementaire. Le poste est sorti ; il a demandé l'officier avec hauteur, et lui a commandé de le mener auprès de vous. Celui-ci, abasourdi, a obéi et de proche en proche, l'erreur que faisait naître une si tranquille audace a gagné, jusqu'à ce qu'à la porte de la ville même, j'aie rencontré ce Français, escorté respectueusement. Je lui ai demandé au nom de qui il venait ; je l'ai sommé de m'exhiber un brevet, un pouvoir, une commission, un titre quelconque, et comme il n'avait rien de semblable sur lui je l'ai arrêté tout bonnement et conduit chez vous, ce qui d'ailleurs ne l'a nullement contrarié puisqu'il demandait à vous parler.

— Sans contredit, voilà un audacieux personnage ; et il a déclaré s'appeler de Roquetel ?

— Oui, milord. Il m'a dit, à diverses reprises, et devant témoins : Monsieur, je suis le vicomte de Roquetel, et rappelez-vous que votre général va m'accueillir à bras ouverts.

— C'est un peu de présomption ; en tout cas, nous allons voir.

Ils arrivèrent, en parlant ainsi, jusqu'à l'hôtel du gouverneur. Clinton se fit amener aussitôt l'homme qui avait déclaré s'appeler le vicomte de Roquetel. Celui-ci entra d'un pas délibéré et s'assit sans façon sur le fauteuil que Clinton lui désignait.

Le général commença par le regarder attentivement et fut désagréablement impressionné par ce premier examen, qui pourtant ne portait que sur les traits, souvent trompeurs, du visage et n'atteignait point encore l'âme, la pensée, se manifestant par le langage.

Le lecteur ne sera certainement pas tenté d'accuser le peu de perspicacité de lord Clinton, quand il saura que l'homme qui subissait, sans sourciller, cet examen, n'était pas Gaston, mais son rival, son mortel ennemi, Aubryot.

« J'arrive sur lui, et cette fois-ci je réussirai, dussé-je, pour l'atteindre, écraser tous ces imbéciles que grise le grand mot d'Indépendance », avait dit Aubryot, quelques jours auparavant, alors qu'il serrait soigneusement et orgueilleusement sur sa poitrine le parchemin portant la signature de Washington et qui l'investissait de pouvoirs si étendus. Il était au commencement de la réalisation de sa sombre prophétie.

Cependant Clinton, après un premier mouvement de répulsion en quelque sorte magnétique, se mit à réfléchir, et, peu à peu, il s'abandonna aux caprices de sa pensée au lieu d'interroger le prisonnier qui, de son côté, pour parler, attendait respectueusement l'agrément du général.

L'aspect d'Aubryot, cet air faux qui déplaisait en lui, ce teint de cadavre embaumé sur lequel tranchait la cicatrice ne lui semblaient point s'accorder avec l'amour que révélait le voyage d'Élise. Il se demandait, en outre, ce que celui qui s'appelait M. de Roquetel pouvait lui vouloir à lui, Clinton ; il ne rattachait point sa démarche à l'arrivée d'Élise, et il n'y voyait que l'effet d'une coïncidence singulière, car il était impossible d'admettre que le

messenger, dont sa prisonnière lui avait avoué le départ, eût eu déjà le temps matériel d'accomplir sa mission.

Le silence prolongé qui régnait entre ces deux personnages allait devenir embarrassant quand Aubryot se décida à le rompre.

— Lord Clinton ? dit-il sur un ton de respectueuse interrogation.

— Lui-même, monsieur.

— Désirez-vous, milord, m'interroger, ou bien préférez-vous que je vous dise d'abord le but de ma démarche tout à fait volontaire, en dépit des moyens de coercition, d'ailleurs bien inutiles, dont elle a été entourée ?

— D'où venez-vous, monsieur ? reprit Clinton.

— Du camp de Valley-Forge, milord.

— Le général Washington va bien ?

— Très-bien.

— Et son armée ?

— Son armée se reforme plus puissante que jamais.

— Combien d'hommes ? reprit tout à coup le général anglais qui cherchait à arracher par la soudaineté de cette étrange question un renseignement précieux.

— Un instant, milord, nous allons un peu vite ; c'est là une de ces demandes auxquelles des hommes tels que nous ne risquent de réponse que lorsqu'ils sont fixés sur leur situation réciproque.

Comment vous nommez-vous ? fit brusquement Clinton.

— De Roquetel, milord.

— Pouvez-vous le prouver ?

— Très-facilement.

Et Aubryot qui, on s'en souvient, avait, de par un décret royal, le droit de porter le nom et les armes de son beau-père, exhiba différentes pièces plus que suffisantes pour établir son identité.

— Je ne vous ai pas très-bien compris tout à l'heure, reprit Clinton.

— En ce cas, je vais m'expliquer. Vous me demandez combien Washington a de soldats autour de lui. Cette question adressée à un homme qui vient de Valley-Forge prouve que celui qui la pose regarde celui qui l'entend soit comme un imbécile, soit comme un traître.

— C'est là, monsieur, une opinion peut-être un peu excessive.

— Non, milord, elle n'est que vraie. Ainsi donc, vous voudriez savoir au juste la valeur numérique des forces américaines ?

— Oui, dit Clinton, et si cela ne coûtait pas trop cher.

Aubryot l'interrompt.

— Milord, restons-en là, s'il vous plaît. Je vois que nous ne pouvons nous entendre. Il est inutile dès lors que nous poursuivions un entretien dans lequel nous finirions par nous dire des choses désagréables.

— Nous dire des choses désagréables, monsieur ! je trouve ce pluriel prétentieux.

Aubryot se leva. La raideur de Clinton, ce ton hautain et ironique révoltaient son orgueil. Certes, ce n'était point sans les motifs les plus sérieux qu'il avait affronté les dangers d'une telle entrevue, et pourtant, il était déjà décidé à renoncer, non point à son but, mais au moyen terrible pour lequel il avait besoin de Clinton. Il se dirigea vers la porte.

— Adieu, milord, dit-il, je regrette de ne pouvoir répondre par l'hommage de mon respect à l'expression deux fois répétée de votre dédain.

Clinton, de son côté, se reprochait déjà d'avoir cédé à ses habitudes de persiflage et s'en voulait d'avoir trop laissé voir la répulsion que lui inspirait ce sombre personnage. Comme chef d'armée, il était intéressé à ne point laisser tomber une conversation où il avait été déjà parlé de trahison ; comme homme, il n'était point fâché de conquérir le droit de mépriser celui qui se présentait comme le mari, et qu'il croyait aimé de la femme dont lui-même commençait à s'éprendre. Aussi résolut-il de retenir Aubryot par tous les moyens possibles. Le premier qu'il employa fut l'intimidation.

— Hé ! monsieur, cria-t-il à Aubryot qui avait saisi le bouton de la porte, où allez-vous ?

: — Vous le voyez, milord, je m'en vais.

— Vous n'irez pas loin, car vous trouverez, au bout de ce grand salon, une sentinelle qui. vous arrêtera.

— Je me laisserai arrêter.

— Qui vous conduira au grand prévôt de l'armée.

— Je me laisserai conduire.

— Lequel vous interrogera.

— Avec politesse, sans doute ?

— Et vous fera incarcérer.

— C'est un malheur auquel j'étais résigné en venant ici.

Et il ouvrit la porte.

L'intimidation n'avait point réussi. Clinton n'hésita pas à se faire bienveillant, autant du moins que le lui permettait son caractère.

— Voyons, dit-il, ne me gardez pas rancune. Je vous ai peut-être froissé.

— Peut-être, est de trop.

— Voulez-vous que je vous fasse des excuses ?

— Des excuses ! reprit Aubryot étonné.

Il venait de pénétrer les arrière-pensées de son interlocuteur et de deviner qu'on tentait de lui faire oublier les paroles précédemment prononcées. Il n'était pas homme à ne pas tirer parti de cette situation nouvelle. Il répondit donc :

— Des excuses, milord, n'ont de valeur qu'entre égaux.

Et il fit mine de sortir.

Clinton, piqué au jeu, attendit que son interlocuteur fût de nouveau près de la porte : il lui dit alors avec une apparente négligence :

— A propos, monsieur de Roquetel, êtes-vous marié ?

Aubryot s'arrêta brusquement, et, revenant à Clinton :

— Pourquoi me faites-vous cette question ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Asseyez-vous donc, lui dit railleusement Clinton.

Aubryot obéit machinalement et reprit :

— Milord, je viens de vous demander pourquoi vous me parliez de ma femme.

— Eh ! mon Dieu, c'est bien simple, parce qu'elle est ici.

— Élise, ici !

— Madame Élise de Roquetel m'a fait l'honneur, un peu malgré elle, d'accepter mon hospitalité.

— Comment ! malgré elle ?

— Oui, elle a été faite prisonnière à bord d'un bâtiment français en route pour l'Amérique et qu'une frégate de Sa Majesté a capturé. Ah !... continua-t-il, je vous fais mon compliment, cher monsieur de Roquetel, vous avez là une femme charmante, et qui semble vous adorer. A peine

arrivée, après ce voyage qui, à lui seul, révèle tant de dévouement et tant d'amour, à peine arrivée, elle voulait partir pour Valley-Forge, où elle savait, paraît-il, que vous vous trouviez. Moi, j'ai cru devoir la retenir quelques jours ici, et je m'en applaudis, puisque j'en ai profité pour faire votre connaissance. Mais, croiriez-vous qu'elle a trouvé le moyen de tromper ma vigilance pour vous faire savoir son arrivée. Elle a dépêché un petit compagnon de voyage, qui a passé comme une anguille à travers nos cordons de sentinelles, et, en ce moment même, vous cherche sans doute à Valley-Forge. Mais, vous ne me paraissez point accueillir cette nouvelle avec la joie que j'attendais et que mérite l'action en quelque sorte héroïque de votre adorable femme. Voulez-vous que je vous mène près d'elle ?

Et Clinton poursuivit avec une volubilité enthousiaste l'éloge d'Elise, tandis qu'Aubryot, affaissé dans son fauteuil, pâle et souffrant mille tortures, sentait chacune de ces phrases lui entrer comme une vrille brûlante dans le cerveau. Il comprenait bien que ce n'était pas lui qu'Élise était venue chercher si loin, que ce n'était pas lui qu'elle voulait avertir de sa présence, que ce n'était pas lui, en un mot, que Clinton aurait dû complimenter.

— Ainsi donc, pensait-il, nous voilà tous les trois revenus, poussés par nos passions, au point exact où nous en étions il y a deux mois, avec cette différence que j'ai plus de haine, et qu'ils ont plus d'amour, que j'ai été traité comme une bête féroce et lâche tout à la fois, qu'elle le sait peut-être, qu'elle en a plus de mépris pour moi, plus d'admiration pour l'autre. Que je suis ridicule !... Ah ! quelle rage !...

Mais, au fait, c'est Dieu, ou plutôt non, c'est le démon qui me les livre, qui les rassemble, qui complète ma vengeance... Ah ! Elise est venue. Après tout, cela vaut mieux ; j'allais user de son nom, pour attirer l'autre ici et le déshonorer avant de... c'est un mensonge qu'elle m'épargne.

C'était fini. Il avait adapté aux circonstances imprévues qui surgissaient le plan infernal dont il poursuivait l'exécution.

Alors, se levant avec une énergie farouche, il franchit d'un pas la courte distance qui séparait son fauteuil de celui de Clinton, et lui prenant la main, il lui dit :

— Ce n'est pas une femme que je viens chercher, milord, c'est une armée que je viens livrer.

— Ah !... enfin, murmura Clinton.

Puis le silence régna, pendant quelques minutes, entre ces deux hommes qui semblaient en quelque sorte épouvantés du grand crime qui allait se commettre, et dans lequel ils allaient tous deux tremper.

Aubryot prit ensuite la parole.

— Milord, dit-il, deux mille hommes, commandés par La Fayette, marchent en ce moment sur vous.

— Nous sommes en état de les repousser.

— Il ne s'agit pas de les repousser, il s'agit de les prendre. C'est l'élite de l'armée de l'Union ; j'en puis parler savamment, c'est moi qui les ai choisis un à un. Ils descendent le long des rives de la Schuylkill qu'ils traverseront demain au gué de Matson.

— Fort bien, dit Clinton qui comprit aussitôt l'importance de ce renseignement. Continuez.

Non, je m'arrête. Il est important qu'avant d'aller plus loin, je fasse mes conditions, car vous pensez bien, milord, que j'ai intérêt à vous faire ces criminelles révélations, et que, si je plonge dans la fange, ce n'est pas uniquement par plaisir.

— Je le crois, mais, je trouve votre précaution injurieuse ; néanmoins, posez vos conditions. Vous avez le droit de n'avoir confiance en personne.

— Eh bien, non ; je n'ai plus que quelques mots à dire, et il me plaît, milord, de vous laisser le mérite de la probité. Les deux mille hommes de La Fayette seront, demain soir, campés à Baren-Hill.

— De sorte qu'avec trois mille hommes.

— Mettez-en cinq ; faites-les filer par ici, continua-t-il en désignant différents points de la carte ; que demain ils arrivent au lever du soleil là, et La Fayette, séparé du gros de l'armée américaine, se rend à discrétion et la campagne commence par un succès, qui ne peut qu'exercer une heureuse influence sur toute la suite des opérations, et enfin, Washington perd ce qu'il y a de plus solide dans son armée.

— Bien raisonné, monsieur de Roquetel, s'écria Clinton, oubliant tout pour penser au triomphe que lui promettait le Judas. Maintenant, faites vos

conditions, et parbleu, il faudra qu'elles .soient bien dures pour n'être point acceptées ! Que voulez-vous ?

— Peu de chose. D'abord un sauf-conduit au nom de M. de Roquetel.

— Le voilà, répondit Clinton en allant à une table et en écrivant quelques lignes qu'il signa.

— Ensuite, il me faut un bon de dix mille livres sterling sur la caisse de l'armée, et signé de vous.

— Diable ! fit Clinton, dix mille livre sterling, c'est cher ?

— Pardon, milord, je demande un bon de dix mille livres. Je ne demande pas dix mille livres. Un bon personnel et nominatif.

— Mais, monsieur, je ne vous comprends pas.

— C'est fort simple cependant, dit Aubryot en tirant son portefeuille. Voici dix mille livres que je prie lord Clinton d'accepter pour les verser à la caisse de l'armée, et en retour desquelles il me remettra un bon de sa main sur cette caisse.

— Voilà, certes, une étrange fantaisie, monsieur. Mais j'y consens volontiers. C'est tout ?

— Non, milord. Vous allez me donner votre parole d'honneur de faire surveiller scrupuleusement madame de Roquetel, ma femme, et de faire mettre en prison, pour y être retenu jusqu'à mon retour, tout homme qui essayera de pénétrer chez elle.

— Cela, je le promets, dit Clinton avec un empressement et une chaleur qu'Aubryot remarqua et qui ne lui semblèrent point désagréables, car un essai de sourire erra sur ses lèvres pâlies.

— Merci, milord, dit-il. Et maintenant il ne me reste qu'à prendre congé de vous.

— Vous ne voulez donc pas voir votre femme ?

— Non, plus tard.

— Et où allez-vous, maintenant ?

— Rejoindre La Fayette et m'occuper de mes affaires particulières.

— Savez-vous, M. de Roquetel, que vous me paraissez avoir tout simplement mis le général Clinton et l'armée anglaise au service de ce que vous appelez vos affaires particulières.

— Mais certainement, général. Si je n'avais pas eu besoin de vous, je n'aurais point pris la liberté d'abuser de vos moments, qui sont précieux. Mais, que vous importe ! pourvu que nos deux causes progressent ensemble et que mes intérêts privés concordent avec ceux de Sa Majesté, c'est-à-dire avec les vôtres.

— C'est vrai : mais qui me prouvera que vous ne jouez point un double jeu ?

— D'abord, cette somme de dix mille livres, que je vais porter à vingt mille si vous y tenez, en retour de laquelle je n'ai qu'un bon tout à fait personnel, ne pouvant être négocié et que d'un mot vous pourriez annuler, si je vous trompais. Ensuite, Elise, ma femme, que je laisse à Philadelphie, pour le moment. Croyez-moi, milord, quand on dispose d'une somme pareille, on n'est pas le premier traître venu, et quand on a le bonheur d'être le mari d'une femme comme la mienne, on ne risque sa vie et son honneur qu'avec les plus graves raisons.

Il était visible pour Aubryot que ces arguments, le dernier surtout, faisaient une impression profonde sur l'esprit de Clinton et déterminaient sa conviction. Pour s'emparer entièrement de la confiance du général, il résolut de lui livrer une part de ses secrets. Se rapprochant donc de son interlocuteur, comme s'il eût craint des oreilles indiscrètes, il lui dit tout bas :

— D'ailleurs, milord, vous l'avez deviné sans doute. Il s'agit d'un rival que je veux perdre. Or, pour cela, soyons franc, j'ai besoin de la complicité de l'armée anglaise, et cette complicité, je la paye d'une victoire. Est-ce convenu ?

Il venait de frapper juste. Clinton, au mot de rival, avait eu un imperceptible soubresaut, car, dans la position où il se trouvait, commençant à aimer la femme, dominant le mari de toute la hauteur qui sépare, grâce aux préjugés, l'homme qui trahit de celui qui profite de la trahison, l'intervention de ce quatrième personnage n'avait pour lui rien d'agréable.

— Comptez sur moi, monsieur de Roquetel, dit-il, et allez à vos affaires. Je veillerai. Voulez-vous maintenant que je vous indique l'habitation que madame de Roquetel a bien voulu accepter ?

— Non, général, pas aujourd'hui.

Puis, pour élargir en quelque sorte la brèche qu'il venait de faire dans l'esprit de l'Anglais, il ajouta, en se donnant volontairement, théâtralement, un air fatal :

— Aujourd'hui, j'ai besoin d'être implacable, je veux punir ; plus tard je verrai si je dois pardonner.

Et il sortit sans que Clinton parût vouloir le retenir.

— Ce n'est pas lui que cette femme adorable vient chercher ici, se dit ce dernier, dès qu'il eût vu disparaître Aubryot, c'est un autre, et cet autre me paraît fortement exposé. Tout va donc à merveille pour moi.

Il sonna et manda son aide de camp, le major André.

— Vous allez, monsieur, dit-il à cet officier en lui tendant un ordre écrit, porter ceci au général Grant. Vous vous mettrez à sa disposition et le prierez de venir me rejoindre ici, le plus tôt possible.

Le major courut remplir sa mission, et moins d'une heure après son départ, le général Grant se faisait annoncer.

— Milord, dit-il en entrant, vos ordres s'exécutent, l'officier que vous m'avez envoyé réunit en ce moment les approvisionnements nécessaires à une expédition rapide. Je viens moi-même prendre vos instructions verbales.

— Général, dit Clinton, voici ce dont il s'agit : en ce moment, deux mille hommes d'élite de l'armée américaine, commandés par La Fayette, descendent la rive droite de la Schuylkill, qu'ils traverseront au gué de Matson, pour se porter sur Baren-Hill où ils seront demain soir. Combien d'hommes disponibles comprend le corps de Hesse-Cassel que vous commandez ?

— Cinq mille deux cents, milord.

— C'est plus que suffisant. Demain, dans l'après-midi, vos préparatifs doivent être terminés. Chaque homme prendra des vivres pour cinq jours et autant de cartouches qu'il en pourra porter. Je ne veux pas le moindre bagage, ni pour les officiers, ni pour la troupe. Pas un seul chariot. Pendant que La Fayette s'élèvera du côté de Baren-Hill, vous descendrez, en vous faisant soigneusement éclairer et de façon à dissimuler votre marche, sur le gué de Matson. Arrivé là, vous remonterez, le long de la rive gauche de la

Schuylkill, en pressant le pas, de sorte qu'à minuit vous puissiez camper entre la rivière et La Fayette. Vous n'allumerez aucun feu, mais à quatre heures du matin vous marcherez hardiment en avant, comme si vous vouliez rentrer à Philadelphie. Vous ferez sonner la charge, et vous pousserez devant vous tout ce que vous rencontrerez. Ne vous occupez pas du reste, je serai là. Vous avez bien compris ce mouvement tournant ? Tenez, étudions-le ensemble sur la carte.

Et les deux généraux se penchèrent sur un plan étendu auprès d'eux.

Au bout d'une demi-heure employée à ce travail, après que Grant eut reporté sur sa carte de campagne les moindres accidents de terrain, et décrit par une ligne sinueuse la marche de son corps, avec les heures auxquelles il devait se trouver à des points déterminés, Clinton et son lieutenant se séparèrent en échangeant une poignée de main qu'ils se promirent de renouveler le surlendemain, lorsqu'ils auraient opéré leur jonction sur le champ de bataille.

Ayant ainsi consacré une partie de sa journée aux devoirs militaires et aux préparatifs de l'expédition provoquée par les révélations d'Aubryot, lord Clinton rendit le soir à sa prisonnière la visite qu'il lui avait promise en la quittant.

VII LES COMBINAISONS DE LORD CLINTON

Le général anglais prenait de plus en plus goût à cette aventure. La beauté touchante de la jeune femme, le mépris que lui inspirait le traître dont il utilisait les services, la pensée qu'Elise ne pouvait aimer son mari et même la certitude qu'elle ne l'aimait point, puisque M. de Roquetel avait parlé de rival, de vengeance et de pardon, l'idée qu'il jouait en quelque sorte un rôle arbitral au milieu d'eux, tout flattait son orgueil et excitait sa passion naissante. Sa conduite lui semblait d'ailleurs toute tracée par les circonstances. Elle se bornait à observer scrupuleusement le pacte conclu avec le mari, et qui était tout à son propre profit, puisqu'il lui assurait un

succès glorieux sur les ennemis de sa patrie et lui imposait la douce obligation de rendre à sa prisonnière des soins assidus. Puis, sa parole ainsi dégagée, il était bien décidé à traiter son complice comme ce complice traitait en' ce moment La Fayette et à faire tourner contre ce traître les clauses de leur ignominieux marché.

Il était ainsi armé de pied en cap, maître de la situation, et se croyait certain de deux victoires : l'une bruyante et gagnée en plein soleil, au milieu des éclairs de l'acier et des nuages de la poudre, l'autre mystérieuse et gagnée sur le cœur d'une femme, isolée, sans défense et sans appui, au milieu du nouveau monde. Il venait de préparer la première avec son lieutenant, il allait préparer la seconde. L'une et l'autre débutaient d'ailleurs par le guet-apens.

— Madame, dit-il à Elise, en entrant, je viens vous annoncer une nouvelle.

— Bonne, milord ?

— Je n'en sais rien. J'ai vu M. de Roquetel.

— Lui, ici ! s'écria en se levant Élise qui devint subitement rouge d'émotion et de plaisir. Oh ! merci, milord. Pourquoi n'est-il pas venu avec vous ?

— Parce qu'il est reparti déjà.

— Ce n'est pas possible. Vous ne lui avez donc pas dit que j'étais ici ?

— Je le lui ai dit.

— Et il n'a pas demandé à me voir ?

— Non. Je le lui ai même proposé et il a refusé.

— Alors vous vous êtes trompé, ce n'est pas Gaston.

— Je ne sais pas s'il s'appelle Gaston, mais ce que je sais bien, c'est que si j'avais le bonheur qu'il semble dédaigner, je ne ferais point le triste métier qu'il fait.

— Que voulez-vous dire, milord ? Votre langage est incompréhensible pour moi. Vous dites que vous avez vu M. de Roquetel ?

— Oui, madame.

— Et qu'informé de ma présence il est parti sans avoir cherché à pénétrer ici ?

— Oui, madame.

— C'est qu'il préfère se présenter seul devant moi.

— Je ne crois pas, car il n'a pas même voulu apprendre en quelle partie de cette ville vous habitiez.

— Alors, je vous répète, milord, que ce n'est pas lui. Quelqu'un a abusé de votre confiance.

— Non, madame, M. de Roquetel m'a prouvé son identité.

Élise fit un geste de doute. Cette obstination piqua au jeu son interlocuteur.

— Madame, dit-il, je voudrais partager votre incrédulité, mais je ne le puis, malheureusement pour vous.

— Comment ! malheureusement pour moi ? Milord, je vous comprends de moins en moins.

— M. de Roquetel est indigne de vous.

— Indigne de moi ? Il en aime une autre. Et c'est vous qu'il a choisi pour me l'apprendre. Ah ! grand Dieu !

Et Élise se cachant le visage dans ses mains, retomba affaissée sur le fauteuil, en face de Clinton étonné.

Le général anglais n'osait plus parler devant cette douleur, qu'il ne pouvait comprendre. Il avait pris l'attitude hypocritement recueillie d'un médecin qui accélère, en imposant des souffrances nouvelles à son client, une guérison qu'on doit lui grassement payer.

Élise, de son côté, toute à sa douleur, avait presque oublié la présence du général, son involontaire bourreau, et elle pensait tout haut. Les grands désespoirs ont de grandes distractions. Et d'ailleurs elle n'avait plus le courage de garder l'impassibilité commandée par les convenances. Quoique pleine d'une défiance justifiée à l'égard de Clinton, elle n'était plus en état de lui refuser des confidences ; elle ressemblait, au milieu de ce désastre de ses affections, au naufragé qui s'accrocherait, pour échapper au gouffre, à tout, à une barre de fer rouge, à la main d'un ennemi mortel.

— Je puis mourir maintenant, murmurait-elle au milieu de ses larmes, et avec la voix d'un enfant qui se plaint, il ne m'aime plus ! Et pourtant, égoïste et lâche que je suis, je devrais être heureuse d'une telle nouvelle. Suis-je donc venue ici par amour, moi qui croyais n'y venir que par

dévouement ? Ce n'était donc point un crime que je voulais empêcher, c'était une passion que je voulais satisfaire. Ah ! misérable que je suis !

Puis, regardant en face le général comme un inconnu, elle revint peu à peu à elle, après cette explosion de désespoir.

— Milord, je vous en prie, laissez-moi, laissez-moi seule. J'ai besoin de pleurer.

— Madame, je vous obéirai. Mais, permettez-moi cependant de vous dire que votre douleur me semble inopportune. M. de Roquetel ne m'a point fait les confidences que suppose cette douleur.

— Alors, pourquoi me dites-vous qu'il est indigne de moi, alors que je ne suis ici que pour le sauver, lui ?

— Le sauver ? Ah ! soyez tranquille, il n'a pas besoin d'être sauvé.

— Qu'en savez-vous ?

— Ce que j'en sais ? Mais, c'est qu'au lieu d'être perdu, c'est lui qui perd les autres.

— Milord, vous allez expliquer immédiatement cette parole, 'dit Elise, se relevant impérieuse, et essuyant ses larmes.

— Il vaudrait peut-être mieux nous en tenir là, dit hypocritement Clinton qui, au fond de son âme, voulait aller jusqu'au bout de ses révélations, enfiévré qu'il était par la jalousie, en voyant Elise si désespérée du fictif abandon de M. de Roquetel et si soigneuse de l'honneur d'un homme qui, selon lui, ne méritait ni cet excès d'amour, ni cet excès d'orgueil.

— J'exige que vous vous expliquiez, répétait Elise.

— Eh bien, puisque vous y tenez, je dois vous avouer que M. de Roquetel, celui que vous aimez, madame, est un misérable traître.

— Vous en avez menti, milord !

— Madame ! fit Clinton, en se dressant de toute sa hauteur et en blêmissant sous l'outrage, voilà un mot que vous pourriez payer cher !

— Vous en avez menti ! Et si j'avais comme vous ceci au côté, continuait-elle en touchant la poignée de l'épée du général, cette insulte vous coûterait la vie.

— Ah ! par exemple, voilà qui est fort, poursuivit Clinton, marchant à grands pas devant Elise, toujours droite et superbe d'indignation. Cet homme vient, tout à l'heure, de me livrer deux mille de ses compagnons

d'armes et La Fayette, l'une des gloires de son pays. Nous avons fait un marché ; je l'ai signé ; j'ai paraphé sa honte, et l'infâme coquin a encore la chance d'être aimé de cette façon, d'être défendu avec cet héroïsme ! Mais alors, mordieu ! que restera-t-il donc aux honnêtes gens ?

— Lui, l'être le plus noble et le plus dévoué, lui l'honneur même, lui un traître ! Non, milord, nous avons rêvé tous les deux, reprit Elise. Nous sommes sous l'empire d'un cauchemar. Nous sommes fous. Il est impossible que vous l'accusiez et que je sois réduite à le défendre. Mais, si je ne croyais plus en lui, je ne croirais plus en Dieu. Vous voyez donc bien, milord, que vous vous êtes trompé et que ce n'était pas lui, je m'en porte garante, corps et âme.

Tant de confiance finit par ébranler Clinton.

— J'avoue, madame, dit-il, qu'il me paraît difficile que celui qui a su mériter l'amour d'une femme telle que vous soit le misérable que je viens de recevoir. Cependant, j'ai des yeux, et ils l'ont vu. J'ai des mains et elles ont signé un sauf-conduit qui doit favoriser une trahison et des ordres qui doivent en faire profiter ma cause. J'ai vu, j'ai touché.

— Vous vous êtes trompé, j'en suis sûre.

— Voyons, calmons-nous. Procédons avec méthode, et, puisque j'ai commis l'imprudence, que je regrette en ce moment, de ne point vous confronter avec M. de Roquetel, je vais vous faire son portrait. Soyez franche et dites-moi si vous le reconnaissez.

— Je vous le promets.

— C'est un homme assez grand.

— C'est vrai.

— De trente-cinq à quarante ans.

— Vous voyez bien, dit Élise victorieuse ! Il a vingt ans.

— On peut à la rigueur se tromper quelque peu sur l'âge.

— Pas de vingt ans, milord.

— Attendez. Yeux noirs.

— Il a les yeux bleus.

— Teint pâle et blême ?

Elise ne répondit plus. Une pensée terrible venait de traverser son cerveau, et ses yeux agrandis par la terreur s'attachèrent sur Clinton qui

continuait comme s'il eût rédigé un passe-port :

— Nez recourbé et mince. Lèvres pincées. Signe particulier... Qu'avez-vous, madame ? Vousallez vous trouver mal.

— Non, continuez, fit-elle haletante.

— Signe particulier, une cicatrice traversant en biais le visage depuis le coin de la bouche, à droite, jusqu'au sourcil gauche.

— Ah ! fit Elise avec un sanglot en retombant sur son siège, à moitié évanouie, et en se tordant les mains, avec angoisse, c'est lui... c'est lui...

Et, plus bas, elle ajouta :

— Nous sommes perdus.

Elle venait de comprendre l'horrible méprise qu'elle avait faite en confondant Aubryot et Gaston. Elle n'avait jamais pu s'habituer à considérer Aubryot comme le continuateur de la noble famille des Roquetel. Lui, porter le nom de son père, le nom de Gaston, cela lui semblait une monstrueuse profanation.

Cependant Clinton se taisait, étonné, effrayé de l'effet qu'il venait de produire et ne comprenant plus rien à cette conversation où les deux interlocuteurs avaient chacun dans la pensée un personnage différent. Il se précipita cependant pour offrir ses soins à la jeune femme accablée, et courut vers la sonnette. Élise l'arrêta d'un geste.

— — C'est inutile, milord, dit-elle, je n'ai besoin d'aucun secours.

— C'est que vous êtes en proie à une émotion extraordinaire.

— Non, milord, je vous le répète, ce n'est rien. Tenez, je suis forte, je suis remise. Continuez.

— Mais je n'ai plus rien à vous apprendre. Persistez-vous dans votre opinion ?

— Non.

— Vous avouez que c'est bien M. de Roquetel à qui je viens de parler ?

— Oui.

— Dès lors, vous comprenez pourquoi je vous ai dit qu'il était indigne de vous ?

— Oui.

— Enfin ! Vous êtes difficile à convaincre.

— Vous dites donc que. M. de Roquetel, continua Elise, dont ce dernier mot sembla déchirer la gorge, est venu vous livrer ses compagnons d'armes ?

— Certainement ! et après-demain matin, grâce à lui, j'espère annoncer une victoire à mon gouvernement.

— Le lâche ! l'infâme ! murmura Élise.

— Oui, bien lâche et bien infâme, continua Clinton, heureux de la tournure que prenait la conversation, bien indigne surtout d'une femme telle que vous, d'un dévouement semblable au vôtre. Mais, ne craignez rien, il sera puni, je vous en réponds.

— Comment puni ?

— Oui, je l'écraserai comme un insecte venimeux.

— Après vous être servi de lui ?

— Naturellement.

— Quelle différence, milord, mettez-vous, je vous prie, entre celui qui frappe et celui qui tient la victime, entre celui qui commet un crime et celui qui en profite, entre le voleur et le recéleur ?

— Oh ! des différences considérables.

— Moi, je n'en mets aucune. Tous deux sont criminels, tous deux sont lâches.

— Pardon, madame, dans les circonstances ordinaires, je l'admets. A la guerre, je le nie. Quand on se bat, tous les moyens sont bons.

— Maintenant, dites-moi, croyez-vous que M. de Roquetel soit traître par vocation ?

— Je ne le pense pas. C'est un métier trop dangereux ; mais les passions humaines expliquent bien des choses.

— La haine, n'est-ce pas ?

— La haine et la cupidité, dit Clinton se souvenant en ce moment du rival dont Aubryot lui avait vaguement parlé et qu'il considérait dès lors comme un ennemi, puisqu'il aimait Élise.

— Oh ! la cupidité ! M. de Roquetel en est exempt. Il est aussi riche qu'un roi. Il a un autre motif, soyez-en sûr.

— Peu m'importe.

— Je n'en dirai pas autant. Et je vais dès à présent me servir des renseignements que vous venez de me donner et de votre parole de me rendre la liberté.

— Et pourquoi faire ?

— Pour empêcher la réalisation des sinistres projets de M. de Roquetel !

— Mais, madame, c'est impossible !

— Il faut que cela soit pourtant. D'ailleurs, j'ai votre promesse. Vous m'avez dit ces mots : Vous êtes libre.

— Lorsque je les ai prononcés, j'ai pu oublier, pour céder à vos larmes, que j'étais généralissime des armées anglaises. Mais maintenant, c'est différent. Une opération militaire va commencer ; elle est ordonnée. De son succès, dépend le résultat de la campagne qui s'ouvre. Je ne puis l'abandonner. Je ne puis, par conséquent, vous laisser partir, puisque votre départ n'aurait d'autre but que de m'enlever une victoire.

— Milord, écoutez-moi. Un drame terrible se joue en ce moment. Quel sera son dénouement ? Je l'ignore. Mais j'ai peur que ce dénouement soit une catastrophe où disparaîtront tous les acteurs. Voulez-vous rester en dehors de ces tristes péripéties ? Vous le pouvez. Renoncez à vos projets et rendez-moi la liberté. Si, au contraire, vous refusez, si vous persistez à vous mêler aux événements qui se préparent, milord, n'accusez que vous des conséquences qu'ils peuvent avoir.

— Croyez, madame, que vos prières, si j'étais libre de vous accorder ce que vous demandez, seraient plus puissantes que vos menaces. Mais, je le répète, mon devoir est tout tracé.

— Alors, vous voulez que je meure ? Alors, elle était menteuse, cette expression d'intérêt sympathique que j'avais cru lire sur votre visage ?

— Oh ! non, s'écria Clinton avec chaleur. Demandez-moi ma vie, je vous la donnerai. après toutefois que le gouvernement de Sa Majesté aura nommé mon remplaçant. Mais cela, ne me le demandez pas, je ne pourrais l'accorder aux larmes de ma mère.

— Eh bien, milord, je le répète, que le sang versé retombe sur votre tête !

— Hélas ! madame, dans ma carrière, j'ai déjà fait répandre bien du sang humain, mais je vous le déclare ici, celui que boira la terre après-demain

matin, ne chargera point ma conscience. Je me demande, d'ailleurs, quel intérêt vous pouvez avoir à en épargner la responsabilité à M. de Roquetel ?

— Milord, ne m'interrogez plus sur ce sujet, vous ne pourriez me comprendre.

— Je vous comprends, au contraire, plus que vous ne pensez, madame, et je sais fort bien que de toutes les existences humaines qui vont se jouer, ici près, une seule vous inquiète. Je comprends même que ce n'est point celle de M. de Roquetel. Une femme comme vous ne peut aimer un homme comme lui. C'est pour moi un motif de plus de vous retenir.

— Et, que vous importent, milord, mes affections ? Vous en dois-je un compte ? dit Élise avec hauteur.

— Oui, vous m'en devez compte, parce que. parce que je vous aime.

— Milord !

— Oui, je vous aime ! continua Clinton éperdu.

— Épargnez-moi, je vous prie, ces galanteries soldatesques, dit Élise avec une expression de souverain mépris.

— Insultez-moi ! Vous m'avez dit que j'en avais menti, puis vous m'avez appelé lâche ; maintenant, vous me traitez en soudard mal-appris. Continuez. La colère vous rend plus belle. Or, je vous tiens et je vous garde. Celui à qui vous appartenez et celui que vous aimez peuvent assouvir leur haine mutuelle. Je les y aiderai avec impartialité, car tous les deux me gênent. Entendez-vous ? De Roquetel se venge ; moi je vengerai sa victime, et plus tard, madame, nous verrons. Ah ! vous me conseillez de ne pas intervenir. Ah ! vous voulez m'effrayer ! Si, pardieu, j'interviens ! J'interviens et je prends la part du lion, c'est-à-dire, vous.

— Et moi, milord, je vous avertis que si votre programme infâme s'exécute ; s'il n'y a pas dans l'armée anglaise un homme de cœur qui ose prendre ma défense, je me chargerai d'ajouter ma mort à l'horreur du dénoûment.

Clinton secoua la tête.

— Nous verrons bien, dit-il.

Et il se dirigea vers la porte.

Élise le devança et se jetant à genoux devant lui :

— Milord ! supplia-t-elle, pardon ! Laissez-moi partir, je vous en prie ; qu'est-ce que cela vous fait à vous, une victoire de plus ou de moins, qu'est-ce que cela vous fait d'être vainqueur honnêtement, l'épée haute, et non la nuit, avec la trahison ? Milord ! par pitié, ne souillez point votre gloire, ne restez point insensible à mes larmes. Vous me connaissez à peine, vous ne pouvez m'aimer. Et lui, si vous saviez combien nous nous aimons ! combien nous avons été malheureux tous les deux quand la fatalité nous a séparés, au profit de ce traître qui était près de vous tout à l'heure. Milord ! laissez-moi le sauver, car, j'en suis sûre, c'est lui seul qu'on veut atteindre. Nous vous aimerons, nous vous bénirons, chacun de notre côté, le reste de notre vie. Dieu vous rendra en gloire, en honneurs, le sacrifice que j'implore. Vous ne sortirez pas avant de me l'avoir accordé.

Clinton s'était arrêté devant cette femme désolée qui, à genoux, les bras en croix, lui barrait la porte. Il était visiblement embarrassé. Sans doute ses passions de grand seigneur peu habitué aux obstacles, étaient excitées par le côté romanesque et aventureux du caprice d'ailleurs fort vif qu'il ressentait. Son orgueil eût été doublement satisfait par la conquête de cette exquise créature qui, sous le rapport de la naissance et de l'éducation, était son égale, et par le rôle de protecteur qu'il se promettait auprès d'elle lorsque le mari aurait accompli et expié son crime. Aussi comprenait-il et déplorait-il la faute immense qu'il venait de commettre par curiosité, par besoin de contrôler les assertions de M. de Roquetel et aussi par le désir de désillusionner sa prisonnière sur le compte de son mari, tout en lui enlevant l'espérance de revoir celui que, dans la brutalité de son langage, il appelait un amant. Mais il avait compté sur une femme ordinaire et il trouvait une âme vigoureusement trempée qu'il n'avait pas sentie plier un seul instant sous les angoisses dont il l'accablait. Cette force de caractère lui inspirait de l'admiration, et les prières touchantes d'Élise humiliée ajoutaient à ce premier sentiment la pitié.

Il allait peut-être céder, renoncer à ses projets, contremander l'expédition, relever la jeune femme, et, à défaut d'amour, se contenter de reconnaissance, lorsque tout à coup retentit, à peu de distance, le bruit des fifres et des tambours, unissant leur sons aigus et leurs graves roulements dans une marche guerrière.

C'était le général Grant, à la tête de ses cinq mille Hessois, qui allait prendre position à l'autre extrémité du camp, pour être le lendemain à même de se mettre en marche, sans traverser la ville, et qui rangeait ses troupes sur deux lignes devant le quartier général, afin que le commandant en chef pût les passer en revue.

Clinton, laissant là Elise toujours à genoux, était allé à la fenêtre qu'il avait ouverte et par laquelle il pouvait voir les Allemands alignés devant son hôtel, situé un peu plus loin. Ce spectacle guerrier, la vue de ces cinq mille baïonnettes, que les derniers rayons du soleil faisaient ressembler à un immense trait de feu, firent évanouir les bonnes résolutions naissantes. La cause d'Élise fut irrévocablement perdue, et ce fut avec une politesse froide qu'il pria madame de Roquetel de le laisser passer, pour aller où ses devoirs l'appelaient...

Elise comprit qu'une plus longue résistance n'aurait pour résultat que de forcer Clinton à joindre le geste à la parole, et elle se leva pour lui livrer passage. Cependant, avant de lui permettre de s'éloigner, elle lui dit :

— Milord, rien ne peut vous fléchir. Vous êtes impitoyable. C'est bien. Je ne me résigne pas, je vous en préviens, et, dès ce moment, je vous considère comme un ennemi, contre lequel, selon votre méthode, tous les moyens sont bons.

Clinton sourit à ce qu'il croyait une bravade de femme, et répondit :

— C'est entendu, madame. Je vous absous par avance de tout ce que vous pourriez tenter contre moi.

Et il sortit pour monter à cheval et inspecter les régiments du général Grant. Auparavant toutefois, il s'arrêta près du petit poste auquel il avait confié la garde de l'habitation d'Elise, et dit au sergent qui le commandait :

— La consigne est de redoubler de surveillance. Si quelqu'un autre que moi cherche à pénétrer ici, on le laissera entrer, mais on s'opposera à sa sortie et on viendra me prévenir aussitôt.

A partir de ce moment, ce fut cette phrase, légèrement modifiée, que se répétèrent à l'oreille, avec le mot d'ordre, les factionnaires qui se succédaient autour de la villa.

Elise, de son côté, faisait ses préparatifs de départ : elle n'attendait plus pour essayer d'échapper à ses geôliers que le retour de Joseph-Marie. Ce fut

au milieu de la nuit seulement que l'enfant fut amené au quartier général, épuisé, à moitié mort de fatigue et de faim, les pieds déchirés, tremblant de fièvre, mais tout fier du succès de la mission secrète qui lui avait été confiée.

L'odyssée de Joseph-Marie, à travers les bois, les savanes, sans autre guide que les indications sommaires de sa maîtresse et une petite boussole dont elle lui avait appris à se servir, pendant les désœuvrement de la traversée, serait intéressante à raconter. Mais l'anxiété du dénouement manquerait à cet épisode dont le résultat est connu. Bornons-nous à constater que l'héroïque enfant avait accompli, en quelques heures, un prodige d'audace et de célérité, luttant à la fois contre les distances, contre les incertitudes de la route, la difficulté de se faire comprendre, le danger d'être arrêté par les sentinelles anglaises et les troubles que devaient jeter en son âme, ici la crainte des hommes blancs, plus loin la crainte des sauvages, et plus loin encore la crainte des fauves errants.

Clinton, qui se trouvait assez riche en renseignements, renvoya, sans même l'interroger, Joseph-Marie à Élise. Celle-ci, on le pense, n'avait point trouvé le sommeil et était restée sur pied, tenue en éveil par les vives émotions de la journée précédente, par l'inquiétude du sort de son petit messenger, et par cette espérance folle qui n'abandonne jamais l'âme, même lorsque toute raison d'espérer est évanouie. Car c'est un phénomène extraordinaire que la ténacité de ce sentiment qui sort le dernier du cœur humain, et accompagne l'homme jusqu'au bord de la tombe.

Il lui semblait qu'elle faisait un mauvais rêve et que le matin allait venir dissiper toutes ces angoisses avec les ombres de la nuit. L'arrivée de Joseph-Marie lui parut d'un heureux présage. Elle lui fit raconter les péripéties de son voyage et parcourut en esprit, au récit qu'il lui fit, la route longue et douloureuse que venait de suivre l'enfant. Un peu de confiance lui revint en pensant que Gaston connaissait sa présence.

— Peut-être, se dit-elle, essayera-t-il de venir et échappera-t-il ainsi à notre persécuteur.

— Maîtresse, lui dit Joseph-Marie, si vous voulez que nous partions, je tâcherai de trouver un moyen.

— Non, cher enfant, cette nuit, c'est impossible. Ni toi ni moi n'aurions la force de sortir de la ville. Va te reposer, va, je le veux.

Joseph-Marie ne résista point à cet ordre.

Élise, qui ne pouvait dormir, s'enveloppa d'un manteau, et, ouvrant la porte qui donnait sur le jardin, descendit les marches du perron et fit quelques pas dans l'allée qui entourait une pelouse située devant la maison. En face d'elle était la grille, à travers laquelle on pouvait voir briller deux baïonnettes.

— Le général tient sa parole, se dit-elle, et je suis bien gardée. Mais pourquoi n'essayerais-je point de le battre avec ses propres armes : la ruse et la trahison.

Il était environ trois heures du matin et le silence le plus profond régnait sur la ville endormie, laissant entendre dans toute sa majesté le long murmure du fleuve qui roulait ses eaux à quelques pas de là. La lune pâlisait au couchant, et en face d'elle une imperceptible blancheur marquait la place qu'allaient envahir les premiers rayons du soleil. On entendait déjà dans le feuillage, les légers frémissements des oiseaux qui s'éveillaient et qui lançaient de loin en loin une note timide, comme un orchestre dont les divers instruments s'accordent avant de commencer la symphonie. A ce moment, on relevait les sentinelles et le groupe de soldats, qui sortit de la petite maison du portier convertie en corps de garde, était aussi nombreux que s'il se fût agi de garder une poudrière ou un arsenal. Il était composé de grenadiers anglais. Élise put surveiller, à travers la grille, la conférence qui avait lieu entre les deux sentinelles, avec le caporal en tiers, avant chaque faction. Puis les factionnaires relevés, tout rentra pour un instant dans le silence.

Bientôt, la porte du corps de garde improvisé, qui s'ouvrait sur le jardin, livra passage au sergent commandant le poste, vieux soldat chevronné ; déjà brossé, ciré et astiqué comme pour la parade, il bourra une pipe de tabac de Virginie et l'alluma. Élise marcha vers lui.

— Monsieur, lui dit-elle en anglais, je désirerais vous dire deux mots. Venez par ici.

Le sergent déposa respectueusement sa pipe et suivit la prisonnière dont la garde lui était confiée, tout en se demandant ce qu'elle pouvait bien avoir

à lui communiquer si matin.

– Est-ce vous, lui demanda-t-elle, qui serez de garde la nuit prochaine ?

— Oui, madame.

— Que vous faut-il pour me permettre de sortir ?

– Un ordre du général, répondit-il avec naïveté.

– Et si le général ne donne pas d'ordre ?

– Alors, on ne sort pas.

– Mais si l'ordre était remplacé par une grosse somme, cinq cents livres, par exemple ?

Cinq cents livres sterling, c'est encore aujourd'hui une grosse somme. Mais à cette époque et pour un sergent de grenadiers, c'était une fortune. Aussi le vieuxsoldat resta-t-il interdit devant une aussi magnifique proposition.

Il faudrait voir, dit-il.

Voyez. Vous avez toute la journée devant vous ; ce soir vous me rendrez réponse.

C'est bien, madame.

Elise rentra rafraîchie par l'air du matin et presque rassurée par les quelques mots du soldat dans les yeux duquel elle avait pu voir briller une bien vive convoitise.

Elle dormit quelques instants.

VIII PRIS AU PIÈGE

Nous avons laissé Gaston de Roquetel sur la route de Philadelphie. Il traversa la rivière au gué de Matson, explorant du regard les moindres accidents de terrain avec l'attention de l'homme qui se dit : Demain peut-être, je me battrai ici. Laissant à gauche la route qui conduisait à Baren-Hill, il se dirigea, avec une impatience facile à concevoir, du côté des lignes anglaises, qu'il pouvait distinguer à une ligne de feux brillant à l'horizon, dans les ombres de la nuit qui l'avait surpris au milieu de son voyage. Il lui

fallut, avant d'y arriver, accorder quelques instants de repos à son cheval fatigué, puis subir les formalités de la reconnaissance aux grand'gardes, faire viser son sauf-conduit, conformer sa marche au pas cadencé des soldats qui se relayaient pour l'accompagner d'un poste à l'autre. Si bien que, lorsqu'il eut franchi les portes de la ville, et qu'il put aller et venir à son aise, prenant l'unique précaution de ne point entr'ouvrir le manteau qui recouvrait son uniforme, il était grand jour.

Ignorant la demeure d'Élise, Gaston trouva fort simple d'aller se renseigner auprès de Clinton lui-même. Il voulait en même temps témoigner sa reconnaissance au général pour le sauf-conduit qui lui avait été envoyé. Il se fit donc indiquer le quartier général de Clinton et s'y rendit avec confiance. Devant la porte se tenaient réunis en groupe quelques officiers. Gaston les aborda.

— Messieurs, pourrais-je parler au général ? leur dit-il.

— Le général n'est point encore visible, dit l'un d'eux. Nous l'attendons.

— C'est que je voudrais apprendre de lui où je pourrais trouver une dame française récemment arrivée à Philadelphie ?

— Il y a une jeune femme qui, en effet, arrive de France et qui est installée là, tout à côté. Vous voyez celle porte avec deux factionnaires, à cinquante pas environ ?

— Oui.

— Eh bien, c'est là, reprit l'officier qui lui avait déjà répondu et qui n'était autre que le major André.

— Merci, monsieur, dit Gaston un peu intrigué de ce déploiement de forces et d'honneurs militaires autour de sa cousine, mais ne voulant point paraître indiscret, en demandant des explications.

Il pensait qu'arrivé à la grille, on lui imposerait quelque formalité nouvelle pour pénétrer dans cette maison si bien gardée ; mais, à son grand étonnement, les deux grenadiers de faction parurent à peine faire attention à lui et le laissèrent entrer sans difficulté.

Il descendit de cheval, courut vers la maison et, interpellant le premier domestique qu'il rencontra :

— Mon ami, lui dit-il, en lui mettant un louis dans la main, courez vite faire prévenir madame de Roquetel que son cousin, le vicomte, est ici et

l'attend.

Le domestique l'introduisit dans un salon du rez-de-chaussée et s'empessa de lui obéir.

Moins de deux minutes après, un pas léger et précipité faisait craquer les parquets, la porte s'ouvrait, et Élise se jetait dans les bras de Gaston.

— C'est vous. c'est toi, disait-elle, je savais bien qu'ils ne réussiraient point, je le savais. Ah ! Dieu est bon !

Puis confuse de cette exaltation, de ce mouvement passionné qu'elle n'avait pu contenir, elle se dégagea des bras de Gaston et fit un pas en arrière. Le jeune officier était un peu surpris d'être reçu comme un être chéri qui a échappé aux plus terribles dangers, lui qui venait de voyager avec tant de sécurité. Il n'avait garde de se plaindre cependant de cette tendre sollicitude qui lui valait cette délicieuse caresse du tutoiement que sa cousine lui accordait pour la seconde fois.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre, et les premiers instants de l'entrevue furent consacrés à une muette et mutuelle contemplation. Leurs yeux se consolaient de trois longs mois d'abstinence. Si Élise avait un peu changé, en devenant plus libre d'allure et en prenant un air de résolution qui lui seyait à merveille, Gaston avait subi des transformations bien plus complètes. La traversée, les fatigues, l'exercice violent, la marche, la vie au grand air, l'avaient rendu plus fort et plus vigoureux et avaient fait rapidement succéder aux grâces de l'adolescence la beauté robuste de l'homme fait. Tous deux se trouvaient mutuellement plus beaux et plus charmants que jamais, et tous deux avaient raison.

— Comment pourrai-je jamais, chère Elise, vous prouver l'admiration passionnée que m'inspire votre héroïsme ? Ce long voyage.

— Était nécessaire, Gaston.

— Et ce mot, qui est là sur mon cœur, cette simple et éloquente ligne :
« Je suis ici. »

— Il fallait bien vous faire savoir mon arrivée.

— Et enfin ce sauf-conduit obtenu par vous.

— Un sauf-conduit ?

— Sans cela, comment serais-je ici ?

— Je ne comprends pas. Je n'ai demandé pour vous aucun sauf-conduit à lord Clinton, et d'ailleurs si je l'eusse fait, c'eût été sans succès.

— Cependant, voici sa signature.

— Comment vous est parvenu ce papier ? demanda Élise.

— Il m'a été apporté de l'état-major américain.

— C'est lui, c'est encore lui, dit-elle, en songeant tout haut, mais dans quel but nous réunit-il ainsi ? Et ce Clinton, pourquoi se fait-il son complice ? Quel nouveau mystère d'horreur cache tout ceci !

— Pardon, Élise, de qui parlez-vous ? demanda Gaston, subitement inquiet.

— De qui je parle ? je parle de notre bourreau, de mon mari.

— Il est ici ? fit Gaston en se levant étonné.

— Ne le saviez-vous donc pas ?

— Non certes, car si je l'avais vu, je jure Dieu qu'il ne serait plus nulle part sur terre.

— Gaston, voilà des paroles que je vous défends de redire. D'ailleurs, il s'agit en ce moment de vous défendre et non d'attaquer. Aubryot, c'est certain, est au quartier général américain.

— Comment se fait-il que je ne l'y aie jamais rencontré ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, il y est, et il y est pour le malheur des défenseurs de l'Indépendance.

— Que voulez-vous dire ?

— Hier, lord Clinton, ici même, m'a révélé que cet homme trahissait la cause américaine et que l'armée anglaise remporterait demain une victoire préparée par lui.

— Demain, dit Gaston, mais demain on se bat en effet. La Fayette me l'a dit. Oh !... quelle idée ! Ce de Lorken, cet homme que je n'ai pu encore apercevoir, comme s'il eût fait exprès de se dérober, et qui partage avec La Fayette et moi le secret de l'expédition. C'est lui, ce ne peut être que lui, le misérable !

— Lorken ! c'est le non d'une de nos terres.

— Je l'ignorais, mais c'est une preuve de plus. Ah ! chère bien-aimée, il est donc dit que cet être abhorré se dressera sans cesse entre nous deux. Mais liez-vous-en à moi : demain à cette heure nous en serons délivrés.

— Non, Gaston, car à défaut de lui, ce serait son souvenir qui nous séparerait, s'il mourait par vos mains.

— Mourir par mes mains ! Il en est indigne. Une branche, une corde et un bourreau, voilà ce qui l'attend.

— Pardonnez-lui.

— Tant qu'il ne s'est attaqué qu'à moi, je l'ai épargné. Aujourd'hui, pour m'atteindre, sans doute, par je ne sais quelle infernale combinaison, il joue la vie de deux mille hommes. Il faut qu'il meure. Adieu.

— Où allez-vous ?

— Je retourne à toute bride prévenir, s'il en est temps encore, les conséquences de sa trahison. L'honneur me commande de sauver mes compagnons d'armes ou de mourir avec eux

— Allez, mon ami ! lui dit Elise avec feu. Va, mon Gaston. Soyons tous les deux aussi grands qu'il est vil, aussi purs qu'il est infâme. Va, et, si tu meurs, — je te vengerai et je te rejoindrai 1

Elle se pencha sur lui. Il se tenait à genoux devant elle. Elle lui donna une caresse qui ressemblait autant à une bénédiction de mère qu'à un baiser de fiancée.

A ce moment, un grand bruit de fers de chevaux et de sabres choquant les étriers résonna à la porte, et, à travers la grille, on put voir les têtes empanachées des officiers de l'état-major de Clinton qui s'arrêtait devant la maison.

— Oh ! ciel ! fit Elise en se redressant effrayée, c'est lord Clinton ! Vous sait-il ici ?

— Je le crains : j'ai parlé tout à l'heure à l'un de ses officiers.

— Alors, nous sommes surpris. Il vient à cause de vous.

— Je vais au-devant de lui.

— Gardez-vous-en bien. Cachez-vous là.

Et elle le poussa dans une pièce qui faisait suite au salon dans lequel ils se trouvaient. Clinton, en grand uniforme, entra dans ce salon.

— Qu'est-ce que j'apprends donc, madame ? dit-il d'un air moitié fâché, moitié narquois. On me dit que ce surnois de M. de Roquetel est venu vous voir ce matin, lui qui refusait hier de savoir même où vous habitiez ! Où est-il, ce dissimulé ?

— Milord, M. de Roquetel n'est pas ici.

— Mais si, madame, il y est. Les hommes de garde ont vu entrer, il y a un quart d'heure à peine, un cavalier, et ce cavalier c'est lui, ou c'est un autre. La chose est claire. Si c'est lui, je veux le voir ; si c'est un autre, je veux encore bien plus le voir.

— Il n'y a personne. —

— Je vais faire fouiller la maison.

— Vous oseriez donner un ordre semblable ?

— Certainement, j'en oserais avec, douleur et regret, mais je l'oserais.

— Eh bien, faites !

— C'est inutile, milord, dit Gaston entrant soudain. Je me livre.

— Je savais bien qu'il y avait quelqu'un ici. Qui êtes-vous, monsieur ?

— Je suis le vicomte de Roquetel.

— Encore un !

— Comment, encore un.

— Oui, j'ai déjà vu un M. de Roquetel, le mari de madame. Alors, je dis : encore un.

— Milord, le mari de madame porte, par faveur spéciale du roi de France, le titre et les armes de comte de Roquetel, et j'ai gardé, moi, le titre et le nom de vicomte de Roquetel, qui m'appartiennent par ma naissance. Mon père et celui de madame étaient frères.

— Comment êtes-vous parvenu ici ?

— Avec un sauf-conduit signé par lord Clinton, c'est-à-dire par vous, je pense, milord.

— Ce sauf-conduit, où l'avez-vous pris ?

— Je ne l'ai point pris. Il m'a été envoyé du quartier général américain, et je me disposais même à aller vous porter mes remerciements pour ce que je croyais une faveur tout à fait spontanée.

— Et. vous aimez madame ?... demanda Clinton.

Un homme expert aux embûches d'une telle conversation eût tiré de cette inconvenante question un parti extraordinaire. Il eût immédiatement déclaré à Clinton qu'il ne ressentait pour sa cousine que les sentiments fraternels qu'elle était en droit d'attendre de son seul parent et d'un compagnon d'enfance ; qu'il ignorait son arrivée à Philadelphie, qu'il n'en avait été

instruit qu'en recevant le sauf-conduit et l'avis qui y était joint, qu'enfin, s'il était venu, c'est qu'il se serait reproché de manquer de courtoisie, en ne répondant pas avec empressement aux prévenances inespérées et inexplicables du général en chef de l'armée anglaise.

Voilà ce qu'eût dit peut-être un diplomate. Voilà ce qu'Elise, avec son tact de femme, eût voulu pouvoir, en quelque sorte, souffler à son cousin. Mais Gaston était jeune, il aimait. Renier son amour pour n'importe quel motif lui eût semblé un blasphème ; l'avouer devant un indifférent, une indélicatesse. Il répondit donc :

— Permettez-moi de vous dire, milord, que de telles confidences ne se font qu'à un ami, et qu'on n'a point coutume d'y faire assister celle-là même qu'elles intéressent.

Vous avez raison, monsieur, dit Clinton avec hauteur, je n'ai aucun titre à votre confiance.

— Je ne dis point cela, milord.

— Dites-le, je vous prie, ce ne sera que vrai, car je n'accorde pas ainsi mon amitié au premier venu.

— Je vous croyais plus généreux, milord, dit alors Élise en intervenant. Je pensais que vous n'adressiez d'insulte qu'à qui pouvait vous en demander raison.

— Madame, je vous en prie, laissez-nous régler nos affaires, monsieur et moi. Ce ne sera pas long. Vous prétendez être le vicomte de Roquetel, continua-t-il en s'adressant à Gaston. Quelle preuve en pourriez-vous donner ?

— Ma parole.

— A laquelle j'ajoute la mienne, dit Élise.

— J'admets que vous soyez le personnage que vous dites, quoique hier un autre que vous se soit présenté à moi avec un titre et un nom semblables, comte ou vicomte, peu importe, appuyés par des preuves authentiques. Il vous reste à justifier la provenance de ce sauf-conduit.

— Je vous ai déjà dit, milord, de quelle façon il m'était parvenu.

— Je sais bien ; mais votre explication ne me paraît pas satisfaisante. Il doit y avoir, entre les deux Roquetel qui se succèdent ici, rivalité : rivalité de nom d'abord, rivalité d'affection ensuite. Or, cette rivalité laisse la porte

ouverte à bien des suppositions. Qui me dit, par exemple, que vous ne vous êtes pas procuré d'une manière violente le moyen de venir ici ?...

— Mais.

— Laissez-moi finir. Je vous trouve porteur et faisant usage d'une pièce qui n'est point faite pour vous. Je vous trouve dans mon camp, contre ma volonté, et j'use contre vous des droits que me donne la guerre.

— Vous avez fini vos suppositions, milord : permettez-moi de faire les miennes, à mon tour. On me procure sans que je l'aie demandé, l'entrée de votre camp. J'y viens avec confiance. Votre présence me prouve que vous guettiez mon arrivée. Enfin, vous m'arrêtez. Quelle conclusion dois-je tirer de ces faits ? C'est que je suis tombé dans un guet-apens dont lord Clinton s'est fait le complice.

— Allons, madame, dit ironiquement Clinton, c'est le moment d'intervenir et de dire à votre cousin ce que vous me disiez tout à l'heure : qu'il n'est pas généreux et qu'il insulte quelqu'un qui ne peut lui demander raison.

— Mais, milord, répondit Élise avec un mépris écrasant, M. de Roquetel vous fera bien l'honneur de se battre avec vous.

— Vraiment, répondit Clinton qui contenait avec peine sa fureur, c'est trop de bonté ; seulement je ne puis jouer ma vie selon votre désir, madame ; j'ai des devoirs à remplir et aussi, je l'espère, des victoires à remporter sur les compagnons d'armes de ce jeune homme. Monsieur, continua-t-il, vous êtes mon prisonnier. Ce n'est d'ailleurs que vingt-quatre heures de liberté que je vous prends, car demain vous serez en belle et bonne compagnie.

Il se disposait à sonner pour mettre un terme à cette scène pénible.

Encore un mot, milord, dit Gaston en l'arrêtant. J'en sais assez désormais pour comprendre qu'une abominable trahison vous livre en ce moment une partie de l'armée américaine. Vous espérez la faire prisonnière ; vous vous trompez. Le corps de La Fayette s'échappera ou mourra jusqu'au dernier homme.

— C'est ce que nous verrons.

— Mais, milord, je ne peux pas, moi, ne pas prendre part à la lutte. Je ne peux pas laisser périr mes compagnons, sans aller partager leur sort. Vous

êtes soldat ; vous devez comprendre ce que commande l'honneur. Or, l'honneur me commande d'aller mourir aux côtés de La Fayette.

— Voilà bien ce que l'honneur vous commande, c'est vrai, mais vous ne pouvez lui obéir. Je ne puis vous accorder une liberté dont vous ne manqueriez pas de vous servir, avant tout, pour faire échouer mes projets.

— Je ne dirai rien, milord. Je me contenterai de combattre.

— Vous vous trompez. Cette parole, je ne peux l'accepter, parce que vous ne pourriez pas, vous ne devriez point la tenir. Je ne la tiendrais pas, moi, à votre place.

Il alla vers la table pour signer un ordre.

— Alors, milord, rien ne peut vous fléchir, ni mes prières, ni mes promesses ?

— Rien, monsieur. Votre épée, s'il vous plaît ?

— Venez la prendre, milord.

Et Gaston, par un geste aussi rapide que l'éclair, tira son épée qu'il présenta au général, la pointe en avant.

Élise poussa un cri et se précipita entre les deux hommes, saisissant, au risque de se couper les doigts, la lame qu'elle releva. Au même instant, Clinton appelait à l'aide, et une vingtaine d'officiers et de soldats faisant irruption dans le salon, se ruaient sur Gaston, écartant Élise qui voulait le défendre, lui enlevaient son épée et le maintenaient désarmé et hors d'état de nuire. Ce fut une scène de confusion inexprimable, et un tumulte que domina bientôt la voix métallique de Clinton.

Ne faites aucun mal à monsieur, dit-il ; il est mon prisonnier. Conduisez-le au quartier général.

On obéit, et Gaston disparut, maintenu ou plutôt porté par les bras de tous ces hommes empressés à faire preuve de zèle devant leur chef suprême.

IX ÉLISE SE RÉSIGNE

Clinton avait repris déjà tout son sang-froid, et s'adressant à sa prisonnière, qui pâle d'émotion e la main crispée sur son cœur pour en arrêter les mouvements désordonnés, regardait, appuyée contre le montant de la fenêtre, s'éloigner Gaston qu'entouraient comme une meute les officiers anglais :

— Madame, je vous fais mon compliment ; vous avez là un parent qui a un poignet solide et la main leste. Sans votre intervention, j'étais cloué net contre la porte. Je vous dois la vie. Savez-vous que vous allez être obligé de vous intéresser à moi. On aime toujours un peu les gens qu'on a sauvés !

Clinton ne parlait avec ce ton léger que parce qu'il avait intérêt à rendre moins dramatique le dénoûment de la scène qui venait de se passer, et parce qu'il ne voulait point laisser la jeune femme en proie à la fièvre du dévouement.

A sa grande surprise, elle le prit sur le même ton, et lorsque Gaston eut disparu, elle se tourna vers son interlocuteur, lui montrant un visage presque souriant et des yeux secs.

— Vous croyez, milord ? C'est ainsi que vous comprenez la reconnaissance ? C'est le bienfaiteur qui est tenu à des égards envers l'obligé ! Peut-être n'avez-vous pas tort, après tout.

— N'est-ce pas ? dit Clinton enchanté.

— Oui. Pourtant serait-ce exiger trop que prétendre que l'obligation doit être réciproque ?

— Non, certes, chère enfant, répliqua Clinton empressé de marquer par cette tendre appellation les avantages qu'il croyait avoir obtenus.

Elise continua en donnant à sa voix des inflexions mélodieuses que Clinton n'avait encore jamais entendues.

— Général, j'abuse immédiatement de ma situation en vous demandant ce que vous comptez faire de ce pauvre garçon.

— Je ne veux lui faire aucun mal. Demain soir, il sera libre.

— Oui, libre et déshonoré. Oh les infâmes, pensait Élise qui souriait toujours avec coquetterie. Elle reprit à haute voix : C'est digne de vous, milord, de ne pas vous venger autrement.

— Madame, reprit le général, je dois à mon grand regret, vous quitter et pour deux jours peut-être, plus d'un siècle ! Je vais me mettre à la tête de

mon armée, et j'espère que lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir j'aurai cueilli quelques brins de lauriers pour les déposer à vos pieds.

— En vérité, on n'est pas plus mythologique. Mais dites-moi, est-ce que le simple renseignement que vous venez de me donner aurait épuisé déjà votre provision de reconnaissance ?

— Oh ! pouvez-vous le demander.

— C'est que maintenant, plus exigeante, mise goût par votre docilité galante, je désirerais la permission de rendre une visite, une seule à votre prisonnier.

— Ah ! dit Clinton revenu à ses soupçons, une visite et sans témoins, n'est-ce pas ?

— Oh ! un témoin ne me gênera pas. Choisissez-vous-même, aussi sévère, aussi incorruptible que vous voudrez. Homme ou femme peu importe.

— Ce sera un homme, si vous le permettez.

— Sans doute, je le permets. Tenez, voulez-vous ce lui-là ? Si vous en trouvez un plus rébarbatif pourtant ne vous gênez pas.

Elle désignait, en parlant ainsi, le vieux sergent avec lequel elle avait eu, le matin même, un entretien aussi court qu'intéressant, et qui se promenait devant porte de long en large, avec la raideur d'un automate qui n'a dans les jambes qu'un nombre de pas déterminé en tourmentant sa moustache, signe de préoccupation.

— Philips ? dit Clinton. Je veux bien. Le choix n'est pas mauvais.

Il ouvrit la fenêtre.

— Philips ! cria-t-il, viens un peu !

Le grenadier tressaillit, comme un homme pris en faute, en entendant la voix de son général. Il obéit néanmoins et vint aussitôt.

— Philips, dit Clinton, tu te tiendras à la disposition de cette jeune dame étrangère. Si elle désire sortir, tu l'accompagneras. Si elle veut entrer dans la prison, tu lui en feras ouvrir les portes à l'aide d'un permis que je te donnerai tout à l'heure. Tu ne la quitteras pas, tu entends, et tu la ramèneras ici. C'est compris ?

— Oui, mon général.

— Je pars pour deux jours. Tu me réponds de madame ?

– Oui, mon général.

– Sur ta tête.

– Oui, mon général.

– C’est bien, tu peux te retirer.

Et Clinton revenant à Elise :

— Vous le voyez, dit-il, je fais tout ce que vous exigez.

– Général, vous gagnez à être connu.

– Je puis donc espérer que vos préventions contre moi vont disparaître ?

– Mais certainement. Elles s’en vont une à une.

– Et que vous allez m’aimer un peu.

– C’est bien possible.

– Enfin, vous voilà raisannable. Mais vous me forcez à regretter les circonstances qui m’éloignent momentanément.

– Commandez aux circonstances, général.

– Hélas ! je ne le peux plus.

– Alors, au revoir, et à bientôt.

– A bientôt, madame.

Et Clinton sortit enthousiasmé, fier de cette première victoire et persuadé qu’Elise se résignerait tôt ou tard.

Quelques instants après, il quittait Philadelphie et allait camper au milieu de ses troupes qui devaient se mettre en marche dès le commencement de la nuit pour compléter et appuyer le mouvement tournant du général Grant.

Élise cependant n’était point sans inquiétude sur le succès de l’entreprise pour laquelle elle avait eu le courage de sécher ses larmes, de faire taire son indignation et de sourire à Clinton.

Elle avait deux motifs d’espérer, cependant. Clinton était absent, et le sergent Philips n’avait pas repoussé, avec l’indignation que lui commandait sa consigne, l’offre de remplacer par une forte somme les ordres de son général.

— Il ne faut pas perdre une minute, se dit-elle, car si Philips me manque, il me faut le temps de me tourner d’un autre côté, et demain, il serait trop tard. Commençons par profiter de la condescendance du général, pour avoir, loin de tout témoin, un entretien avec ce vieux soldat.

Elle se fit servir à déjeuner et, après ce repas, se dirigea vers la porte de la villa donnant sur le quai du port. Philips, prévenu par l'un des factionnaires, courut ouvrir lui-même cette porte et se mit à marcher respectueusement derrière la jeune femme.

— Monsieur Philips, fit-elle en se retournant lorsqu'ils furent hors de la vue des soldats du poste, pourquoi vous tenez-vous si loin ? Ne me laissez point ainsi marcher seule. Allons, offrez-moi votre bras.

Philips obéit. Il arrondit galamment son bras droit, non sans ressentir une émotion sur laquelle la jeune femme avait d'ailleurs compté. Le brave sergent n'avait jamais marché aussi près d'une grande dame ni rêvé jamais une telle promenade. Aussi s'avavançait-il avec une gravité et un orgueil réellement comiques, n'osant rapprocher de son corps l'anse formée par son bras, sur lequel Élise appuyait une main légère et blanche comme une plume de tourterelle, qui semblait au sergent peser plusieurs milliers de livres. La main gauche de Philips s'accrochait à la garde de son briquet, qu'elle abandonnait cependant parfois pour lustrer, par un geste cavalier, les touffes hérissées de sa moustache grisonnante. Quant à commencer lui-même la conversation, il n'y songeait point, d'abord parce qu'il ne savait que dire, et ensuite parce que l'émotion lui serrait le gosier à n'y plus laisser place pour un simple petit verre d'eau-de-vie.

Élise comprenait les sentiments du brave homme. Aussi, lui laissa-t-elle le temps de s'habituer peu à peu à la situation, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure, qu'elle rompit le silence. Ils étaient déjà loin de Philadelphie et marchaient sur une route ombragée, de chaque côté de laquelle s'étendaient des jardins et des vergers qui avaient échappé aux ravages de l'armée anglaise, campée à plus d'une lieue de là et de l'autre côté de la ville.

— Monsieur Philips, dit enfin Élise, de quelle partie de l'Angleterre êtes-vous ?

— Du comté de Lancastre, madame, répondit Philips, devenu à peu près maître de sa langue.

— C'est un bien beau pays. Je l'ai visité il y a quelques années.

— N'est-ce pas, madame, que c'est joli chez nous, dit le vieux soldat, attendri tout à coup, à ce souvenir du pays natal. Ah ! il y a bien longtemps, plus de trente ans, que je n'yai mis les pieds. Mais je vois d'ici la ferme du

père Philips, et le village avec son école, avec la belle maison blanche du pasteur, et la taverne de maître Gibson, et la poste. Tout est resté peint là, continua-t-il en se frappant le front.

— Vous avez encore vos parents ?

— Je le crois. Mais, à vrai dire, il y a longtemps que je n'ai eu de leurs nouvelles, aux pauvres bonnes gens. Ils doivent aller tous les deux sur les quatre-vingts ans et, c'est un âge cela, surtout quand on a passé sa vie courbé sur la terre.

— Et vous n'avez jamais eu l'idée d'aller les revoir ?

— Oh ! si ; tous les ans, lorsque vient leur jour de naissance et que je pense qu'ils sont réunis là-bas, les enfants et les petits-enfants, autour des vieux, et que le père doit dire tristement : C'est dommage, tout de même, que Bab ne soit pas ici. Bab, c'était mon nom quand j'étais petit. Quant à la mère, elle ne dit rien, elle, mais elle pleure un peu. Quand j'ai ces idées-là, les camarades le voient tout de suite, et ils disent que je suis parti pour le pays.

— Pourquoi n'y retournez-vous pas ?

— Et pour quoi faire ? Ils ne sont pas riches, et je ne suis plus habitué à travailler la terre. Je suis vieux, je ne m'y remettrais plus. Il vaut autant que je laisse ma peau ici, je les embarrasserais là-bas.

— Oui, mais si vous leur apportiez l'aisance, une petite fortune même ?

— Ah ! madame, ne parlons pas de cela. La fortune ne se gagne pas d'un seul coup, par les moyens honnêtes, s'entend.

— Parlons-en, au contraire, répliqua Élise, qui marchait à son but. Moi, je vois, dans quelque temps, un beau cottage aux volets verts, avec des arbres tout autour et des champs à côté. Et puis des garçons de ferme, qui travaillent en chantant, et puis, tout un monde heureux, et quand on passe, et qu'on demande : « A qui appartient cette belle maison, ce beau domaine ? » on répond : C'est à M. Philips.

— Oui, et moi, madame, je vois autre chose. Je vois une grosse branche d'arbre à laquelle pend un grand fruit de forme allongée, et quand on passe, et qu'on demande : « Qu'est-ce que c'est donc que cela ? » on répond : C'est M. Philips, qui apprend là-haut, aux autres bien entendu, car pour lui

il n'a plus besoin de rien savoir, qu'il est dangereux parfois de laisser échapper ceux qu'on vous a donnés à garder.

— Mais je ne veux plus m'échapper, mon bon monsieur Philips.

— Vraiment ? Alors pourquoi cherchez-vous, madame, à me faire oublier que je suis soldat ? Pourquoi me parlez-vous de pays, de fortune, de bonheur ? Si c'est uniquement pour vous distraire, c'est mal, répliqua Philips attristé et peut-être, qui sait ? un peu désappointé.

— Ce n'est plus de moi qu'il s'agit.

— De qui alors ?

— De ce cavalier qui est venu ce matin et que le général a fait arrêter.

— Joli homme, dit Philips sentencieusement, et brave militaire ! Il secouait tous ces officiers comme un sanglier qui emporte une meute pendue par les dents après lui. Il est à la prison, pour l'instant.

— Eh bien, c'est lui qu'il faut faire évader.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas d'autorité sur les camarades qui gardent la prison.

— Ils sont du même régiment que vous ?

— Oui, je crois.

— Mais alors, ce devrait être plus facile. En tout cas, ce sera moins dangereux, car moi, je vous aiderai, n'est-ce pas, puisque j'ai la permission d'aller voir le prisonnier, et puis, s'il s'en va, ce n'est pas vous qui êtes responsable de lui.

— C'est égal, je ne crois pas la chose possible.

— Dites-moi, monsieur Philips, la terre est-elle chère dans le comté de Lancastre ? Combien pourrait-on en avoir pour mille livres ?

— Mille livres ! mais avec cela on serait grand, grand propriétaire.

— Eh bien ! voilà mon dernier mot, monsieur Philips. Chargez-vous de l'affaire et, au moment où mon cousin le vicomte de Roquetel sera sorti de prison, je vous remettrai mille livres sterling. Cela vous va-t-il ?

— Cela m'irait certainement, si je savais comment m'y prendre. Enfin, je vais essayer.

— C'est qu'il faudrait être sûr du succès, car il est de toute nécessité que cette nuit même, le prisonnier soit libre et retourne au milieu des siens.

— Alors, nous n'avons que juste le temps de nous en occuper.

— Quels sont vos projets ?

— Je n'en ai point encore.

— Voilà ce que je propose : J'irai avec vous voir M. de Roquetel, comme c'est convenu avec le général. Je lui porterai une robe de femme ; je lui donnerai mon manteau, mes coiffes. Vous l'emmènerez, et je resterai à sa place dans son cachot.

— C'est une idée, répliqua vivement Philips ; c'est une excellente idée. Et moi, qui serai censé avoir assisté au travestissement, moi qui ai répondu de vous sur ma tête, mon compte sera réglé, et les mille livres profiteront à mes héritiers.

— Qui vous empêche de partir avec Gaston ?

— Oh ! madame, quand on veut mourir tranquille dans son pays natal, on ne commence pas par désert.

— C'est vrai. Que faire alors ?

— Soyez tranquille. Votre idée m'en a donné une autre du même genre, mais moins dangereuse. Il faut que le jeune officier s'en aille sans que personne reste à sa place et sans que personne s'en aperçoive. Il est de ma taille, je crois ?

— A peu près.

— Un peu moins gros pourtant.

— Oh ! oui, dit Élise en souriant malgré elle, un peu moins gros.

— Eh bien, j'en sais assez, je vais réfléchir et mûrir encore mon plan, comme dit le général.

Expliquez-le-moi, ce plan.

— Pourquoi faire ? S'il est bon, vous leverrez bien. S'il est mauvais, je le saurai avant ce soir.

— Et moi, comment le saurai-je ?

— J'irai vous le dire, madame, ou plutôt non. Dès que la chose me paraîtra exécutable, j'entrerai dans le jardin et j'allumerai ma pipe, en me tournant du côté de la maison. Ce sera simplement pour vous rassurer. Puis, quand

la retraite aura sonné et que mes hommes seront rentrés dans le poste, j'irai vous avertir et me concerter avec vous.

— Vous aurez un cheval ? dit Élise qui pensait à tout.

— Autre difficulté, répondit Philips. Tous les chevaux sont réquisitionnés pour le service de l'armée, sauf ceux de la poste. En prendre un là serait s'exposer. Mais j'y songe : le prisonnier est venu à cheval ?

— Oui, son cheval est encore dans l'écurie.

— Alors cela devient tout simple. Votre petit compagnon de route peut très-bien, avant la nuit, sortir avec le cheval et ne pas rentrer. Je lui montrerai l'endroit où il faudra qu'il nous attende. Et, maintenant, rentrons, si vous le voulez bien, madame ; il est nécessaire que sur l'heure, je me mette en campagne.

— Allons vite, dit Elise.

Et ils revinrent. L'émotion du sergent avait complètement disparu, et la petite main qui s'appuyait sur son bras ne lui semblait plus lourde du tout.

On comprend avec quelle anxiété Elise attendit, assise auprès de la fenêtre, le signal primitif qu'avait promis de faire Philips si son plan lui semblait exécutable. Il était parti dès leur retour à la villa. Il revint vers six heures du soir, la mine ouverte, le grand bonnet d'ourson un peu sur l'oreille, et il s'empessa d'allumer, en se tournant vers la maison, une pipe dont les spirales bleuâtres montèrent joyeuses et parfumées vers le ciel.

Elise fit un signe à Joseph-Marie, qui attendait, lui aussi, non moins anxieux qu'elle, et l'enfant sortit après avoir baisé avec une expressive tendresse la main qu'elle lui tendait silencieusement.

Deux minutes après il passait, monté sur le cheval sellé et bridé d'avance, devant le sergent qui lui ouvrit lui-même la porte.

X L'ÉVASION

Vers neuf heures du soir, Elise, qui ne tenait plus en place et qui allait peut-être commettre l'imprudence de faire appeler son complice, vit arriver

Philips, porteur d'un assez volumineux paquet.

– Les domestiques sont-ils tous rentrés chez eux ? demanda-t-il d'abord.

– Oui, monsieur Philips.

– Très-bien.

– Etes-vous prêt ?

– Pas encore ; mais rien ne presse : nous avons encore près de trois heures devant nous, et nous allons les employer à nos derniers préparatifs. Il me faudrait du crin bien noir, un fil de fer et un panier.

– Où voulez-vous que je prenne tout cela ?

— Le crin dans un matelas ou un fauteuil ; le fil de fer et le panier, à la cuisine. Laissez-moi faire.

Et Philips, guidé par Elise, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la cuisine.

— Voilà, dit-il, un panier à provisions qui fera supérieurement mon affaire, et voici un instrument qui doit servir à battre la crème ou à rincer les bouteilles, je ne sais au juste, mais qui semble là, tout exprès pour moi. Maintenant, du crin.

Ils revinrent au salon. Philips prit son couteau, et, sans respect pour la soie brochée qui recouvrait les sièges, il éventra un fauteuil qui laissa échapper par sa blessure un flot de crin noir.

— Un peu de fil noir maintenant, et ce sera parfait.

Le sergent s'assit sur le parquet à côté du fauteuil et se mit à confectionner avec le fil de fer une sorte de carcasse qui ressemblait assez à un oiseau sans tête, avec de grandes ailes étendues. Il interrompait de temps en temps sa besogne pour appliquer cet appareil sur le bas de son visage, comme s'il eût voulu en essayer l'emploi.

— Voilà la charpente achevée, ajouta-t-il en s'adressant à Elise qui commençait à comprendre. Capitonçons, maintenant, capitonçons.

Au bout d'une demi-heure de ce travail minutieux, il se releva :

— Voilà, dit-il avec satisfaction, en tendant son œuvre, de quoi rendre méconnaissable un bien joli garçon. Que dites-vous de cette barbe ? Est-ce assez réussi ?

Et le brave homme alla devant la glace juger sur lui-même de l'effet obtenu. La barbiche et les moustaches de crin noir étaient simplement formidables, les moustaches surtout qui s'étendaient, jusqu'aux oreilles.

— Maintenant, nous sommes prêts.

Le paquet qu'il avait apporté était formé d'une capote de grenadier, à sardines de sergent, roulée autour d'un bonnet à poil. Dans l'intérieur du bonnet il mit la barbe. Puis bonnet et capote furent déposés dans le panier aux provisions et recouverts d'une serviette bien blanche, au-dessus de laquelle, pour plus de vraisemblance, Philips mit encore les restes d'un poulet froid et deux bouteilles de liqueur prises sur les rayons de l'office.

— L'utile et l'agréable, le vivre et le couvert, dit-il avec une gaieté et une assurance qui amenèrent la confiance dans l'âme d'Elise. Maintenant, préparez-vous, madame ; l'affaire est à moitié faite ; dans une heure, je viens vous chercher, et dans deux heures le gentil vicomte sera hors de sa cage.

— Monsieur Philips, dit Elise en tendant à son interlocuteur une liasse de bank-notes, vous êtes un homme précieux. Puisque l'affaire, dites-vous, est à moitié faite, voilà la moitié de vos honoraires. De cette façon, si nous échouons, je vous aurai tout de même prouvé ma reconnaissance.

— Non pas, madame, non pas, ce n'est pas encore gagné. Et puisque je suis coupable, je veux l'être honnêtement.

Ce scrupule fit sourire Elise qui n'insista plus. Philips sortit et revint comme il l'avait annoncé.

— Attention, maintenant, dit-il.

Puis voyant qu'Elise toute prête avait les yeux levés au ciel et les mains jointes, tandis que ses lèvres murmuraient une supplication :

— Au fait, poursuivit-il, un bout de prière, cela ne gêne rien.

Et il garda quelques instants un silence religieux.

— Je suis prête, dit enfin Elise.

Philips prit le panier aux provisions ; puis, tous deux sortirent et passèrent devant les deux factionnaires immobiles à la porte.

— Qu'on redouble de surveillance ! dit Philips avec un accent légèrement goguenard.

Et ils s'engagèrent dans les rues désertes de Philadelphie. La lune dans tout son éclat dessinait sur la blancheur éclatante des chaussées leurs deux ombres : l'ombre immense de Philips, agrandie en hauteur par son bonnet à

poil, en largeur par le panier, et l'ombre toute petite d'Elise, serrée contre lui et accrochée à son bras.

La prison de Philadelphie, où était enfermé Gaston de Roquetel désespéré, n'était point une forteresse. Loin de là, on eût dit une honnête maison, et sans les grilles des fenêtres et des portes, sans les sentinelles qui la gardaient, il eût été difficile de la distinguer des habitations voisines.

Déjà Philips et sa compagne voyaient briller sous la lune les canons des mousquets des factionnaires. Le sergent s'arrêta et siffla doucement. Un sifflement semblable au sien retentit à leurs côtés, et de l'ombre des maisons, une petite silhouette se détacha, tandis qu'on pouvait voir derrière elle une masse sombre immobile. La silhouette était celle de Joseph-Marie et la masse immobile le cheval de Gaston.

— C'est bien, mon garçon, regarde si les pistolets des fontes sont bien amorcés, rassemble les brides, ajuste les étriers et tiens-toi prêt. Tu nous attendras ici même, dit Philips.

— C'est fait, lui répondit l'enfant.

— Allons, madame, reprit le sergent en se remettant en route, venez. Vous n'avez pas peur au moins ?

— Moi, peur ? monsieur Philips. Ne suis-je pas avec vous ?

— Héroïque petite femme ! murmura le sergent, qui ajouta : Ah ! l'amour...

Cette interjection et le mot qui l'accompagnait valaient un long discours. On arrivait à la porte de la prison.

— Halte là ! cria une sentinelle. Qui vive ?

— C'est bon, dit Philips en s'avançant. Ne fais pas tant de bruit et appelle ton sergent.

— Sergent, venez reconnaître, dit aussitôt la sentinelle en ouvrant la porte du poste.

— Ah ! c'est toi, mon vieux Philips, dit une voix par la porte entr'ouverte ; me voilà.

Et le sergent commandant le poste sortit, une lanterne à la main.

— Moi-même, mon cher Poll, avec la personne dont je t'ai parlé, et le laissez-passer du général. Tiens, viens voir.

— Parfait. Voulez-vous passer par 'ici, ou faut-il dire au guichetier d'ouvrir la porte ?

— C'est inutile, nous passerons bien par chez toi.

Les deux militaires et Elise traversèrent le poste dont une porte donnait dans l'intérieur de la voûte de la prison, sans même déranger les grenadiers qui dormaient tout habillés, à droite et à gauche, sur la planche des lits de camp.

— A présent, je vais réveiller le guichetier. Tu comprends qu'il faut observer les règles.

— Eh bien, réveille-le, ton guichetier, et fais vite.

Le guichetier arriva bientôt sous la voûte, les yeux gros de sommeil, muni de la lanterne et du trousseau de clefs, symboles de ses fonctions.

— Que voulez-vous à cette heure, sergent Poll ? dit il avec humeur.

— C'est mon camarade et madame, répondit le sergent, qui viennent faire une petite visite au jeune officier français qu'on a amené ici tantôt.

— Une visite maintenant ! Vous êtes fous, fit le guichetier avec un mouvement de retraite.

— Pardon, pardon, guichetier, dit alors Philips et intervenant et en retenant le fonctionnaire par sa manche. Savez-vous lire ? Oui, n'est-ce pas. Eh bien dirigez votre lanterne et vos yeux sur ceci : c'est un ordre du général, de lord Clinton. Voyez-vous la signature ?

— C'est vrai, dit le guichetier.

— Ah ! vous êtes convaincu. Ce n'est pas malheureux, vraiment. Maintenant, si vous avez sommeil aller vous coucher ; mon ami Poll se chargera de manier de votre ferraille. N'est-ce pas, Poll ?

— Assurément, fit Poll.

— Je veux bien, dit le guichetier. Laissez-moi maintenant visiter votre panier.

L'instant était critique ; mais Philips l'avait prévu depuis longtemps et, faisant passer le panier du bras gauche sur le bras droit, il répondit :

— Vous êtes bien curieux, guichetier. Ce panier contient des provisions de bouche ; voyez plutôt.

Et il souleva la serviette, montrant ainsi la partie supérieure, c'est-à-dire le poulet et les bouteilles, tandis qu'il appuyait fortement son pied sur celui

de son camarade Poll, pour réclamer une assistance que celui-ci accorda immédiatement en disant :

— Simples provisions de bouche.

Le guichetier ne pouvait raisonnablement soupçonner de mauvais desseins deux sergent des grenadiers royaux, dont l'un était responsable de la garde de la prison. Il n'insista donc pas, et remettant à Poll son trousseau, il laissa les deux frères d'armes accompagner seuls Elise.

On traversa la cour de la prison. Le sergent Poll, tenant la lanterne, marchait en avant. Ce militaire était sans contredit porteur de la plus belle barbe de son régiment, barbe noire comme les plumes d'un merle, barbe hérissée et touffue, qui remontait jusqu'aux oreilles et jusqu'aux yeux, se confondant avec les poils tombant du haut bonnet qu'elle semblait continuer et ne laissant émerger de ce fouillis pileux qu'une pointe de nez un peu rouge et deux petits yeux émerillonnés.

A la porte du bâtiment qui formait le fond de la cour et dans lequel était enfermé Gaston, veillait une sentinelle. D'autres factionnaires étaient immobiles, debout sous des lanternes fixées aux murs, au bout des longs couloirs, sur lesquels s'ouvrait à chaque étage une double rangée de cellules. La prison était bien gardée. Il va sans dire qu'aucun de ces hommes ne bougea au passage des deux sergents suivis d'Elise.

— Nous voici arrivés, dit Poll en désignant une porte. C'est là, n° 14.

— Eh bien, ouvre la porte.

Poll trouva la clef, et bientôt la porte roulant sur ses gonds vint former au milieu du corridor une sorte d'écran, de paravent qui cachait à la sentinelle placée de l'autre côté, la vue de la moitié du couloir et de l'entrée de l'escalier par lequel on descendait dans la cour de la prison.

— Madame, dit Philips, s'adressant à Élise avec une rudesse toute militaire, le général m'a commandé d'être témoin de votre entretien avec le prisonnier. Je dois lui obéir, parce que je ne connais que ma consigne, moi. Je vais donc entrer avec vous ; j'en suis fâché, mais c'est comme cela.

; – Faites, monsieur, dit Élise.

Poll, par discrétion, se tint à l'écart, et Philips entra avec Élise dans la cellule dont il ramena la porte sur lui. Sur la planche, couverte de paille, qui servait de lit, Gaston dormait d'un sommeil agité et rempli des angoisses du

cauchemar. Lorsque la lueur de la lanterne vint frapper son visage, on put voir de grosses gouttes de sueur qui coulaient lentement, tandis que, dans ses cils, étaient encore emprisonnées quelques larmes.

— Pauvre ami, dit Elise, en se penchant sur lui et en déposant sur son front un baiser.

Gaston ouvrit les yeux.

— Que me voulez-vous ? dit-il, croyant à la continuation de ses rêves douloureux.

Puis reconnaissant Elise :

— Oh ! ciel, c'est vous, c'est toi !

Mais Philips n'était point homme à leur laisser le temps d'exprimer leur tendresse.

— Monsieur, dit-il, en secouant le jeune homme, il ne s'agit pas de s'étonner ; il faut se sauver, et se sauver promptement. Tenez, trempez-vous un peu la tête dans cette eau, cela rafraîchit les idées.

Et il alla sans façon chercher dans un coin la cruche qui faisait partie du mobilier de la cellule.

— Oui, oui, dépêchons-nous ! dit Elise.

Gaston obéit. Cette précipitation et les paroles de Philips lui avaient rendu l'espérance, et le sergent avait déjà tiré du panier la fausse barbe, le bonnet à poil et la capote ; il passait la capote par-dessus l'uniforme de Gaston, le coiffait du bonnet, et ajustait sur son visage le postiche dont le mobilier de Clinton avait fourni les matériaux.

— Ecoutez-moi bien, dit-il, tout en opérant avec rapidité. Vous êtes le sergent Poll, des grenadiers royaux ; vous commandez le poste qui garde la prison. Je vais sortir ; la porte restera ouverte. Quand vous m'entendrez faire dans le corridor le claquement de langue par lequel le buveur indique sa satisfaction, vous sortirez en rasant le mur de ce côté. Au bout de dix pas vous trouverez l'escalier, puis la porte, puis la cour. En face de vous, c'est la voûte ; à droite, c'est le guichet. N'y pas entrer. A gauche, c'est le poste. Vous y pénétrerez tout droit, sans vous presser et vous passerez au milieu des grenadiers endormis. Vous sortirez ensuite par la porte qui donne sur la place. Il y a des sentinelles partout. Passez le plus près possible de chacune et ne craignez rien, vous ressemblez à s'y méprendre au sergent Poll, qui

lui-même ne ressemble qu'à un pinceau hors d'usage. Ah ! deux recommandations. Quittez vos chaussures pour passer dans ce corridor et remettez-les aussitôt que vous serez dans l'escalier. Dans le premier trou que vous rencontrerez vous jetterez ce bonnet et cette capote, et vous reprendrez votre chapeau que vous allez emporter comme cela sous la capote. Mettez-y cette cocarde, c'est la cocarde anglaise ; elle vous sera utile. Avez-vous compris ?

— Oui, monsieur, parfaitement, répondit Gaston qui avait pris les mains d'Élise entre les siennes, pour un muet adieu.

— Ce n'est pas tout. Une fois sur la place, faites un tour comme quelqu'un qui se promène, toujours à cause des sentinelles. Puis, doucement, entrez dans l'ombre des maisons qui sont à droite et filez. A la première rue, sifflez. Votre cheval est là, vous trouverez un manteau sur la selle et des pistolets dans les fontes.

— Et si une sentinelle m'adresse la parole ?

— Vous êtes le sergent Poll. Flanquez-lui huit jours de salle de police, ça la fera taire.

— Mais si elle me reconnaissait ? Je n'ai pas d'arme.

— C'est peu probable, je dirai même que c'est impossible.

— Tiens, Gaston, dit Élise en glissant entre les mains de son ami un petit poignard.

— Ah ! la petite luronne, pensa Philips, elle a songé à tout. Voyons, reprit-il, faut-il répéter, est-ce bien saisi, bien compris ?

— Oui.

— Quant à vous, madame, vous resterez ici. Je viendrai vous chercher et vous sortirez en mettant votre mouchoir sur vos yeux comme une femme qui pleure. Maintenant, attention, et pas de bêtises.

Philips prit les deux bouteilles de liqueur que contenait le panier, sortit, mit la porte bien perpendiculaire au milieu du couloir et s'adressant tout haut aux jeunes gens :

— C'est bon, c'est bon, dit-il, je sais aussi bien que vous peut-être ce que j'ai à faire. Faites-vous vos confidences, je n'ai pas besoin de les entendre, mais je laisse la porte ouverte, pour mieux vous surveiller.

Il alla vers Poll qui s'ennuyait en marchant de long en large devant la cellule et l'attirant au bout du couloir, du côté opposé à l'escalier :

— Viens, camarade, dit-il en lui montrant les deux bouteilles.

Poll obéit avec empressement.

Dans la cellule n° 14, Elise et Gaston anxieux, l'oreille au guet, n'osant point parler de peur de ne pas entendre le signal familial inventé par Philips, se tenaient debout, remplaçant par d'éloquents serrements de main les paroles qu'ils ne pouvaient prononcer.

Pour Gaston cette délivrance inespérée, c'était la vie, c'était davantage, c'était l'honneur, car il sentait bien que son ennemi l'avait pris au piège et voulait envelopper sa vengeance dans la grande catastrophe qui allait s'accomplir quelques heures plus tard à Baren-Hill. Or, il fallait qu'il fût à Baren-Hill pour punir, pour sauver ou pour mourir. De ces trois missions, est-il besoin de le dire, les deux premières seules lui semblaient à présent devoir être remplies, et c'était avec une imperturbable confiance dans une prochaine réunion, suivie d'un bonheur aussi long que la vie, qu'il serrait les deux petites mains de sa cousine et les portant à ses lèvres, les couvrait d'un ardent et long baiser.

Les deux sergents, de leur côté, ne ménageaient pas les baisers aux bouteilles de liqueur. N'ayant point de verre, ils avaient pris chacun la leur, quitte à faire un échange pendant le cours de l'opération.

Lorsque Philips vit que son camarade avait déjà épuisé la moitié de son flacon, il retira de ses lèvres le goulot qu'il y avait appuyé et fit entendre une série de claquements joyeux presque aussi sonores que des pétards.

— Changeons, dit-il en tendant sa bouteille à Poll, dont il voulait détourner l'attention. Ce n'est pas même. Ceci est du nectar. Et la tienne ?

— Exquise, exquise, répondit Poll en mesurant vide qu'avait causé dans les flacons cette première lampée.

Et les deux bons compagnons se remirent de plus belle à leur joyeuse besogne que la sentinelle place derrière eux surveillait d'un air d'envie.

— Tiens, camarade, dit avec condescendance Philippe qui n'était point fâché d'occuper le factionnaire. Tien bois un coup, laisse-moi faire.

Et il mit à la bouche du soldat ce biberon nouveau

— Tu le gâtes, Philips, disait Poll. C'est contre consigne. Mais, va, je permets tout de même, parce que c'est toi.

Des trois hommes ainsi groupés, un seul, Philippe entendit un frôlement léger dans le corridor, et une minute après, un pas qui se perdit bientôt dans l'escalier. Il continua son manège pendant plus de deux minutes. Puis, au bout de ce temps, n'ayant entendu aucun cri d'alarme, aucun coup de feu, certain dès lors que l'évasion était accomplie :

— Je vais voir, dit-il, ce que font mes jeunes gens

Il rentra dans la cellule et y trouva Élise à genou les yeux baignés de larmes de joie, et offrant à Dieu ses supplications pour la réussite complète de l'entreprise si bien commencée.

— Allons, mes enfants, dit tout haut le sergent, est temps de vous séparer, il faut être raisonnable Venez, madame, venez.

Il sortit, chargé du panier, désormais inutile, tenant par le bras Élise dont le visage était caché par son mouchoir.

— Poli, dit-il, je te remercie de ta complaisance. Remets là, s'il te plaît, les deux bouteilles vides. Bien. Maintenant, madame me charge de t'offrir ces dix guinées, en témoignage de sa reconnaissance.

— C'est trop de bonté, dit le sergent un peu ému et par ce riche présent et par la liqueur qu'il venait d'absorber.

Il reprit sa lanterne et, par acquit de conscience, en dirigea la lueur dans l'intérieur de la cellule n^o 14. Mais Philips, qui guettait, interposa sa large personne entre la lanterne et la porte de façon à laisser dans une prudente obscurité la cellule inhabitée. Puis, tout en poussant la porte, il dit d'un ton profondément pénétré :

— Pauvre jeune homme ! respectons sa douleur.

Poll n'insista pas, imprima à la serrure un double tour bien inutile et descendit, précédant Élise et Philips. Les clefs furent remises au guichetier, et deux minutes plus tard, Philips et Élise retrouvaient, à l'endroit où ils l'avaient laissé, Joseph-Marie.

— Monsieur le vicomte est parti. Il est loin, dit l'enfant.

— Vous voyez, madame, que j'ai fidèlement tenu ma promesse, dit Philips, en se frottant les mains par ce geste familier à l'homme qui vient de réussir dans une entreprise difficile.

— Je tiens la mienne, monsieur Philips, lui répliqua Élise en lui tendant un portefeuille gonflé de bank-notes, que le sergent accepta cette fois. Mais je ne me crois pas quitte envers vous. Avez-vous encore quelque chose à me demander ?

— Oui, madame.

— Parlez alors.

— C'est le sort de ce pauvre Poll, notre complice involontaire, qui m'inquiète.

— Soyez tranquille, monsieur Philips, je me charge d'obtenir sa grâce du général, et la vôtre aussi, cela va sans dire.

— Oh ! pour moi, je ne suis pas très-inquiet ; je n'étais pas chargé de la garde du prisonnier, moi. Pourtant un mot de recommandation ne me nuira pas.

— Je vous promets qu'il ne vous arrivera rien de désagréable ni à l'un ni à l'autre.

Pendant qu'ils regagnaient, en devisant ainsi, la villa, le vicomte Gaston de Roquetel, qui avait suivi de point en point et avec succès les recommandations du sergent, courait à toute bride du côté de Baren-Hill. Il était enveloppé des pieds à la tête dans son manteau et la cocarde attachée à son chapeau suffisait pour lui ouvrir un chemin au milieu des convois de l'armée anglaise, en marche sur les positions occupées par La Fayette. Ceux qui le voyaient, ou plutôt l'entendaient passer auprès d'eux, au milieu de la nuit, le prenaient pour une estafette du quartier général et se rangeaient devant lui.

Il se croyait sauvé.

XI LES FACÉTIES DE NICOU

Il faut maintenant revenir en arrière et rejoindre le camp de La Fayette, d'où nous nous sommes éloignés au moment où Aubryot venait de quitter le jeune général, après avoir cherché à faire naître dans son âme des soupçons

sur la loyauté de Gaston. On a vu en quels termes La Fayette avait défendu son compatriote et compagnon d'armes. Pourtant, avec les responsabilités doivent croître les défiances, et il ne goûtait pas toute la sécurité que sa réponse semblait indiquer. S'il eût été dans l'obligation de dresser la liste des hommes sûrs qui l'entouraient, il n'en aurait pas exclu Gaston de Roquetel ; mais, surpris de ce que certaines actions de ce dernier offraient de mystérieux, peut-être aurait-il mis à la suite de son nom un point d'interrogation.

L'ordre de lever le camp venait d'être donné. Dans deux heures, on allait se mettre en marche, et devant les tentes s'apprêtait le repas à la suite duquel on devait partir. Laissant Béliar vaquer aux préparatifs de cette collation, Aubryot monta à cheval et traversa au pas une partie du camp formé d'hommes qu'il avait choisis un par un, et qui savaient de quelle mission de confiance l'avait investi le généralissime. Il recueillait partout sur son passage des saluts respectueux, mais nullement affectueux, car, si sa personne imposait le respect, elle éloignait toute sympathie. D'ailleurs, le respect lui suffisait.

L'homme est ainsi fait qu'un rien, un geste, un regard, amollissent ou fortifient en lui les plus farouches résolutions. Or, à l'aspect de ces volontaires américains qu'il allait immoler à sa haine, et qui, semblables aux moutons, suivant docilement le boucher, saluaient leur bourreau dans sa funèbre inspection, Aubryot sentait faiblir sa volonté tout à l'heure encore implacable. Son ennemi était en ce moment même sur le point de trouver une prison à Philadelphie. Qu'une catastrophe eut lieu à Baren-Hill, et Gaston était déshonoré, car il serait facile de prouver qu'il avait trahi, étant le seul des dépositaires du secret de l'opération, qui ne fût point sur le champ de bataille.

Convenait-il de s'arrêter en si beau chemin ? Voilà la question.

Faire abandonner à La Fayette l'expédition projetée était difficile mais non impossible, puisqu'on pouvait, au milieu de la prochaine nuit, se procurer la preuve du mouvement tournant de Clinton.

D'autre part, retourner à Philadelphie, annoncer au général anglais que la marche sur Baren-Hill était abandonnée, c'était s'exposer aux dangers de passer pour un espion vendu à deux causes.

Comment assassiner Gaston, prisonnier des Anglais, sans leur avoir auparavant procuré une victoire pour se faire pardonner ce crime ? La mort du vicomte, tel était le but, et Aubryot se demandait, seulement, au moment de poursuivre la perpétration de son crime, si, pour assouvir ses haines, une hécatombe était nécessaire ou si un coup de poignard pouvait suffire. Il revint sur ses pas, anxieux et plus sombre encore que de coutume.

Devant la tente de La Fayette, qu'il devait dépasser pour visiter l'autre moitié du camp, il trouva tout l'état-major du général à cheval. La Fayette allait, en effet, assister en personne à la levée du camp et constater par lui-même, en bon général qu'il était, l'état matériel et moral des hommes qu'il commandait.

C'est au soin qu'ils prennent des détails les plus infimes qu'on reconnaît les grands hommes de guerre. Considérer des régiments comme des masses toujours disponibles qu'on peut pousser devant soi, c'est préparer la défaite. Une courroie rompue, une vis brisée, un clou qui manque, suffisent à annuler un homme ou un attelage, et, bien souvent, la victoire tient à une question d'administration qui paraît infime et qui est capitale. Dans le sort des combats, qu'on nous passela familiarité de l'expression, la soupe est aussi importante que la poudre et le fer. Quand l'estomac souffre, il y a peu d'enthousiasme, et sans enthousiasme pas de victoire. Grâce aux précautions prises par Washington, et contrôlées par La Fayette, le corps de ce dernier ne manquait absolument de rien, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Aubryot suivit le général et son escorte. L'inspection commençait par la partie du camp opposée à celle qu'il avait déjà parcourue. La contenance décidée et l'air heureux de ses soldats parurent à La Fayette un présage certain du succès. Aussi, donnait-il à chaque pas des preuves de bonne humeur et de contentement.

— Avec ces hommes-là, messieurs, disait-il en se retournant sur sa selle pour parler à ses officiers, on prendrait Philadelphie.

Le groupe des cavaliers arriva ainsi jusqu'à l'extrémité du camp.

— Où sont donc nos Bretons ? dit La Fayette.

Ces mots firent tressaillir Aubryot.

— Un peu plus loin, général, répondit un officier. Ils sont en grand'garde.

— Allons leur faire visite, répondit La Fayette, qui mit son cheval au galop.

Il s'arrêta bientôt devant le tableau suivant.

Sur le bord de la rivière, étaient couchés sur le gazon auprès de leurs mousquets mis en faisceaux, une vingtaine de soldats, qui se levèrent en reconnaissant le général et se rangèrent sur deux lignes avec la précision de vieux militaires. Devant eux, suspendue par une corde à trois bâtons arc-boutés, on pouvait voir une marmite de campagne, fumante et chantante, un véritable pot-au-feu, dans lequel un quartier de bison remplaçait le bœuf de notre mets national et dont la masse liquide était, selon toutes les règles culinaires, agitée par une imperceptible ébullition. En face, percé d'une baguette dont les extrémités reposaient sur la fourche de deux branches, un agouti dodu rôissait sur la braise et les gouttelettes de graisse qui coulaient de ses membres rissolés, tombaient, faute de lèchefrite, sur les tisons qu'elles avivaient.

Debout, veillant aux apprêts de ce festin et sérieux comme un homme pénétré de l'importance de ses fonctions, Nicou prouvait qu'il était, dans sa sphère et avec ses moyens, aussi soucieux que La Fayette du bien-être des hommes qu'il commandait. Il venait, avouons-le, de se livrer à une opération peu compatible d'ailleurs avec les honneurs militaires, et qui consistait à écumer le pot-au-feu, au moyen d'une gamelle fixée, sans art, à une baguette, et c'est à ce moment que La Fayette et son état-major le surprirent. Il ne perdit point pour cela la tête et, laissant là son primitif instrument, il se plaça à deux pas en avant du front de sa petite troupe, dans l'attitude du « soldat sans armes, comme disent les manuels militaires.

La Fayette était naturellement bienveillant et commençait déjà à soigner, de l'autre côté de l'Atlantique, cette popularité qui devait devenir immense dans sa patrie. Il s'approcha en souriant.

— Hé, messieurs les Bietons, vous vous traitez bien, à ce que je vois ! dit-il. Je serais presque tenté de croire que vous avez usurpé votre réputation de sobriété. Ma table n'est pas aussi bien pourvue que la vôtre.

— Mon général, dit Nicou avec hardiesse, si le cœur vous en dit.

Pour le coup, La Fayette se mit à rire aux éclats et, sautant à bas de son cheval :

— Certainement, dit-il, je veux goûter ceci. C'est un vrai parfum.

Nicou, joyeux, présenta au général du bouillon dans une gamelle, et La Fayette but sans façon devant son état-major et les Bretons, ravis de tant de simplicité.

— Supérieur, dit-il. C'est un consommé de famille. Et qui est-ce qui commande ici, en l'absence de M. de Roquetel ?

— C'est moi, mon général.

— Ah ! vraiment ? Et c'est toi qui fait la soupe, aussi ?

— Moi-même, mon général. Je fais comme vous, je soigne mes hommes.

— Alors, tu es doublement leur chef ! dit La Fayette en riant de tout son cœur du calembour qu'il venait de commettre. Tu les mènes par l'estomac !

— Et par les sentiments, riposta Nicou qui avait réponse à tout.

— Adieu, mes amis, dit La Fayette en remontant à cheval. Hâtez-vous de profiter de tant de talents, car nous allons partir.

Et, saluant de la main, il tourna bride. L'état-major et l'escorte, pour suivre le général, firent une conversion à droite. Ce mouvement eut pour résultat de démasquer tout à coup Aubryot, qui était au dernier rang et qui n'avait pas voulu avoir l'air, en retournant sur ses pas, de fuir la présence de ses compatriotes.

Nicou le reconnut aussitôt. Une idée diabolique traversa sa cervelle, et, regardant bien en face le rival de son maître, l'homme à qui il avait infligé jadis une outrageante flétrissure, il imita avec sa bouche les claquements du fouet.

A cette insulte, qui n'avait de signification que pour l'insulteur et l'insulté, Aubryot ne fut pas maître de lui ; fou de rage, il enfonça les éperons dans le ventre de son cheval et s'élança sur le Breton.

A ce mouvement, au hennissement furieux que poussa le cheval si brutalement éperonné, toutes les têtes se retournèrent et tout le monde s'arrêta étonné.

— Lorken ! Lorken ! cria La Fayette, tenez donc votre cheval !

Aubryot était déjà sur Nicou.

On entendit tout à coup un second hennissement de douleur, et par-dessus la tête du cavalier apparurent les jambes de devant de la bête qui battaient l'air ; puis tout s'affaissa. Le cheval était renversé et se roulait par terre,

tandis que Aubryot, cavalier accompli, par un immense saut de côté échappait, mais en tombant ridiculement, à une mort presque assurée.

Voici ce qui s'était passé.

Nicou avait calculé l'effet produit par l'outrage singulier et terrible à la fois qu'il infligeait à Aubryot. Le voyant bondir sur lui, il n'avait pas un instant perdu son sang-froid, et, par un geste d'une vivacité extraordinaire, puisant, avec sa gamelle emmanchée, dans le liquide auquel La Fayette venait de goûter, il avait lancé sur les naseaux du cheval, arrivant sur lui comme la foudre, un flot bouillant qui l'avait renversé net.

Cependant Aubryot était déjà sur pied, et pendant qu'on maîtrisait son cheval il avait tiré l'épée et marchait droit à Nicou, qui le regardait venir avec un calme féroce et narquois, se proposant, si besoin était, de le traiter sans plus de respect que la bête qui le portait. De leur côté, les Bretons se rapprochaient pour défendre leur camarade et déjà quelques couteaux de chasse étaient à demi tirés.

La Fayette s'interposa.

— Arrêtez, Lorken ! cria-t-il, je l'ordonne. Laissez là ces braves gens. Que diable, on tient son cheval aussi. Il ne faut pas racheter une maladresse par une brutalité. Vous leur devriez des excuses. En somme, vous avez failli renverser leur marmite.

A ces mots, un fou rire s'empara de tout l'état-major et La Fayette, qui l'avait provoqué, le partagea. Il gagna bientôt les Bretons eux-mêmes, de sorte qu'Aubryot se trouva, l'épée nue et le visage blême, au centre d'un cercle immense de gens qui riaient aux larmes.

— Parfait, parfait, se disait Nicou, tout en donnant l'exemple de l'hilarité. Je parie qu'il aimerait mieux être, en ce moment, dans certain jardin de notre connaissance.

Aubryot se demanda un instant s'il n'allait point fondre sur La Fayette lui-même et l'assassiner en plein soleil, ou s'il n'allait point en finir lui-même avec ce tourment inexprimable d'une rage à laquelle répondent des éclats de rire, en se passant à travers le corps le fer qu'il tenait à la main. Mais, au milieu de son cerveau bouleversé, une pensée se dressa, implacable et se traduisant par ce mot : « Demain 1 »

Alors, il donna une nouvelle preuve de l'empire extraordinaire qu'il exerçait sur lui-même ; car, après avoir promené sur toutes ces faces joyeuses, qu'élargissait la gaieté, un regard chargé de haine, il parut se rasséréner tout à coup et un sourire erra même sur ses lèvres.

— C'est bien, murmura-t-il, voilà une minute qui va coûter cher à tous ces misérables.

Il mit l'épée au fourreau et s'inclina devant La Fayette en lui disant :

— Vous avez raison, général, je suis ridicule. Je dois même à mes compatriotes un dédommagement pour ce grotesque contre-temps. Ils l'auront.

Il remonta à cheval et partit à la suite de La Fayette, en l'honneur duquel Nicou donnait le signal d'un vivat chaleureux.

XII LES DÉFIANCES DE NICOU

Deux heures environ après la scène que nous venons de décrire les deux mille hommes de La Fayette étaient réunis et rangés en bataille, à l'endroit même où ils avaient campé.

Bientôt, les éclaireurs partirent en avant ; les commandements militaires se répondirent comme des échos, les lignes se brisèrent et enfin les quatre bataillons se mirent en marche à travers les prairies immenses, sur deux colonnes qui laissaient entre elles un espace vide dans lequel s'avançaient le général et l'état-major. Nicou et ses Bretons éclairaient la colonne de gauche.

Il fallut près de quatre heures de marche pour atteindre le gué de Matson. Une fois le gué franchi, on entra en quelque sorte sur le territoire ennemi ; aussi La Fayette fit-il passer aux officiers l'ordre de redoubler de prudence et d'attention. Il se porta sur le bord de la rivière pour voir défiler toute la troupe.

Le gué était indiqué par les traces d'un piétinement d'hommes et d'animaux, par des ornières qui formaient, de chaque côté de la rivière, une

sorte d'aire battue. Lorsque les têtes de colonne parvinrent sur le bord, les éclaireurs avaient déjà franchi le gué et attendaient le corps principal sur l'autre rive de la rivière, large en cet endroit d'environ cinquante mètres. La troupe s'engagea donc, allant quatre hommes de front, au milieu de ces flots tranquilles et, en un quart d'heure, le passage fut effectué. Les hommes eurent de l'eau jusqu'à mi-jambe seulement. Les quatre bataillons n'avaient pas un seul traînard, et les deux colonnes se formaient dans le plus bel ordre.

La Fayette traversa à son tour la rivière. A ce moment, M. de Lorken l'aborda.

— Eh bien, monsieur, lui dit La Fayette en riant, êtes-vous remis de votre chute de tantôt ?

— Complètement, général.

— A la bonne heure ! Maintenant, que désirez-vous ?

— Vous demander s'il ne conviendrait pas de faire garder ce passage qui est notre seule ligne de retraite.

Je ne le pense point. Nous ne pouvons y mettre qu'un poste insuffisant pour le défendre. Et ce serait nous affaiblir inutilement que de laisser là une partie de notre corps, à laquelle nous ne pourrions porter aide, si elle était surprise, puisque nous avons encore à marcher pendant trois heures pour gagner Baren-Hill.

— C'est vrai, général. Mon observation n'était motivée que par un excès de prudence.

— Que j'apprécie, monsieur, dit La Fayette en coupant court à cette conversation dont il ne soupçonnait pas le but.

Le lecteur l'a deviné déjà, en émettant un avis qu'il savait bien ne devoir pas être suivi, Aubryot voulait se donner le mérite de la prévoyance et masquer ainsi ses projets ; il voulait, en outre, entretenir dans l'esprit de son chevaleresque interlocuteur les arrière-pensées qu'il avait essayé d'y faire naître au sujet de Gaston.

Après quelques instants de halte, la troupe se remit en marche, et trois heures plus tard elle gravissait les pentes douces qui mènent à Baren-Hill. La nuit tombait.

A Baren-Hill, existaient alors quelques établissements agricoles dont les habitants furent plus étonnés que charmés de l'arrivée inopinée de ces deux mille hommes. La Fayette réunit les chefs de famille, leur annonça que sa troupe n'entrerait point dans le village, mais camperait au dehors ; que toutes les provisions qu'ils pourraient fournir leur seraient exactement payées et qu'enfin il ne resterait pas plus d'un jour ou deux à Baren-Hill. L'espérance d'être bientôt débarrassés de ce voisinage incommode et d'écouler avec avantage le surplus de leurs provisions, leur tenant lieu de patriotisme, les habitants se mirent à la disposition du général. Celui-ci en profita pour faire manger à ses soldats de la viande fraîche et du pain au lieu de biscuit. Il commanda de n'allumer aucun feu de bivouac ; le repas fut préparé dans le village et porté au dehors.

Les rapports des éclaireurs qui s'étaient repliés et allaient être remplacés par des grand'gardes et des sentinelles perdues étaient des plus rassurants. On n'avait recueilli aucun indice de l'approche ni du passage antérieur d'une troupe armée, et les habitants, interrogés, déclarèrent, ce qui était vrai, d'ailleurs

— que jamais les troupes anglaises n'avaient poussé leurs battues jusqu'à Baren-Hill.

La Fayette n'en maintint pas moins les plus sévères prescriptions. Ses hommes couchèrent sur la terre nue, enveloppés de leurs manteaux. La longue marche qu'ils venaient de fournir les avait harassés. Aussi, vers dix heures du soir, officiers et soldats dormaient-ils profondément sous l'immense voûte étoilée, et le silence n'était-il troublé que par le pas cadencé des sentinelles. La Fayette lui-même avait refusé l'hospitalité des habitants de Baren-Hill, et il était couché sur la dure comme un simple soldat. Non loin de lui, les chevaux des officiers étaient rassemblés et attachés par le bridon à une corde fixée à deux piquets.

Vers minuit, on eût pu voir un des dormeurs étendus auprès de La Fayette, s'agiter un peu de la tête et des talons, augmenter la distance qui le séparait de ses compagnons ; puis, quand il se crut assez loin, se lever et se diriger vers les avant-postes. C'était Aubryot, qui, sur le point de voir s'accomplir ses criminels desseins, ne pouvait dormir. L'inquiétude le tenait éveillé.

— Clinton, se demandait-il, sera-t-il exact ?

Il marchait depuis quelques minutes et avait déjà répondu plusieurs fois à ce mot d'ordre : Qui vive ! que lui envoyaient à mi-voix les sentinelles auprès desquelles il passait, lorsqu'en arrivant près d'un bouquet d'arbres, qui projetait sur la terre éclairée par la lune une large tache d'ombre, il heurta du pied un dormeur qui fit entendre un grognement, en se retournant de l'autre côté. Il s'aperçut alors qu'il avait devant lui une vingtaine d'hommes étendus côte à côte. L'un d'eux, qui avait le sommeil plus léger que les autres, souleva la tête en murmurant :

— Qu'est-ce que c'est que ce maladroit qui vient se promener sur notre dos ?

A ce moment, Aubryot, qui ne voulait réveiller personne, sortait de l'ombre du bouquet d'arbres. Nicou, car c'était lui qui venait de parler, le reconnut aussitôt.

— Tiens, tiens, se dit-il, mais c'est notre homme. Nous avons un petit compte à régler, je crois. Voyons donc si l'heure est venue.

Et le Breton, après avoir constaté que son couteau de chasse jouait dans sa gaine, se mit à marcher sur les genoux et sur les mains pour essayer de rejoindre son ennemi. Il ne fut pas longtemps sans reconnaître que l'entreprise était à peu près impossible. Aubryot n'avait garde de franchir le dernier cordon de sentinelles placé à plus d'un kilomètre de l'endroit où dormait La Fayette. Il ne voulait point qu'il y eût dans sa conduite le moindre prétexte à soupçon. Dans ces conditions, et les factionnaires n'étant pas éloignés l'un de l'autre de plus de cent pas, il était impossible de « régler un petit compte », comme disait Nicou, sans être découvert.

Or, Nicou était dévoué jusqu'à la mort, c'est vrai, mais pouvant choisir, il aimait mieux retarder sa vengeance, pour en jouir, que de l'accélérer au risque d'en périr lui-même. Il se contenta donc d'observer Aubryot en le suivant de loin, prêt d'ailleurs à profiter de la moindre imprudence qui lui échapperait. Mais, Aubryot fut prudent ; seulement, au milieu de sa promenade, rencontrant un chemin bien battu, il s'agenouilla et colla son oreille contre terre. Puis il se releva et revint droit vers le centre du camp où il reprit sa place.

Nicou le laissa passer et, imitant ce qu'il venait de lui voir faire, il appliqua son oreille sur le sentier, au même endroit, et écouta. Il eut beau concentrer toute son attention, il n'entendit rien que la promenade des deux sentinelles les plus rapprochées.

— C'est égal, pensa-t-il en se relevant, il y a quelque chose. Il faut qu'il y ait quelque chose. Si ce scélérat s'est prosterné ainsi, ce n'était point pour faire ses dévotions à la lune, peut-être ! Que faire ? Pousser une reconnaissance, parbleu ! J'ai trois heures de nuit devant moi. En avant !

Nicou, qui n'avait pas les mêmes raisons qu'Aubryot pour ne pas sortir du campement, se contenta de prendre quelques précautions pour échapper à la vigilance des avant-postes. Il y parvint facilement. Une fois hors de vue, il se dirigea rapidement du côté de Philadelphie.

Il marcha environ une heure. Puis il s'agenouilla une seconde fois pour écouter à terre. Cette fois, il crut entendre le bruit sourd et cadencé des troupes en marche.

— J'ai entendu, dit-il. Maintenant je veux voir.

La campagne qu'il traversait portait les traces des travaux de l'homme. Ce n'était plus la savane, c'était une immense prairie que découpaient des lignes d'arbres de toute espèce. Parmi eux, il avisa une rangée de peupliers gigantesques ; il choisit le plus élevé. Il grimpa avec difficulté le long de l'énorme tronc ; une fois parvenu aux branches, il s'éleva avec une agilité de singe. Quand il sentit la tige, de plus en plus mince, se balancer sous son poids, il regarda du côté du levant. Alors, dans le crépuscule qui blanchissait le ciel, il vit scintiller des baïonnettes.

Ce n'était point encore suffisant.

— J'ai vu dit-il, je veux toucher.

Et, descendant de son arbre, il continua à s'avancer.

Au bout d'une demi-heure, il s'arrêta. Aller plus loin était impossible sans se faire prendre ; car, derrière un rideau d'arbres, scintillaient les casques d'une demi-douzaine de dragons anglais, extrême avant-garde de l'armée de Clinton.

Oh ! oh ! dit Nicou. En retraite et rapidement !

Il exécuta le mouvement qu'il venait de se commander et prit sa course à travers champs. Mais il avait été trop téméraire ; les dragons venaient de

l'apercevoir à leur tour et lui donnaient la chasse.

Fort heureusement pour Nicou, les chevaux des dragons les embarrassaient plutôt qu'ils ne les aidaient, car, à chaque parcelle de prairie, à chaque ligne d'arbres, il y avait un fossé. Le Breton le franchissait d'un bond, mais les lourds chevaux refusaient le saut, et les cavaliers s'éparpillaient pour chercher un passage. Au bout du troisième fossé, il n'y avait plus que deux dragons à la poursuite de Nicou. Les quatre autres étaient restés en route.

Nicou qui de temps en temps, sans interrompre sa course, tournait la tête, n'eut pas plutôt reconnu la situation qu'il s'arrêta net, épaula son mousquet, et lorsque le premier dragon fut arrivé à cinq pas, il le foudroya d'une balle dans la poitrine.

— J'ai touché, dit le Breton.

Puis il fit un saut de côté pour laisser passer le cheval qui emportait son cavalier couché en avant sur les fontes, et se trouva en garde afin de recevoir le second sur le bout de sa baïonnette. En voyant tomber son camarade, le deuxième dragon se retourna et, se trouvant seul, il arrêta net son cheval et battit en retraite.

— Voilà un brave, fit Nicou avec cette manie de plaisanter dont il ne pouvait se défaire.

Le cheval du dragon tué, ne se sentant plus poussé, venait de s'arrêter, et le mouvement avait suffi pour faire glisser à terre le cavalier mort, dont un pied restait engagé dans l'étrier.

— Pauvre diable, fit Nicou en le dégageant pour s'installer à sa place.

Les autres dragons avaient fini par trouver un passage et s'élançaient pour venger leur camarade. Mais Nicou était en selle, et il savait qu'il avait le meilleur cheval de la troupe. Aussi, mit-il en quelques minutes, entre elle et lui, suffisamment d'espace pour la décourager. D'ailleurs, il ne faisait pas encore assez jour pour qu'une plus longue poursuite fût prudente. Les dragons s'arrêtèrent donc.

Nicou continua sa course et parvint à Baren-Hill au moment où le soleil se levait. Il était quatre heures du matin. L'arrivée de ce cavalier jeta l'émoi au milieu du campement qui s'éveillait ; mais Nicou, se préoccupant peu de

l'effet qu'il produisait, monté sur un cheval dont le caparaçon portait brodée en laine, la couronne d'Angleterre, ne s'arrêta que devant La Fayette,

— Mon général, dit-il, l'armée anglaise marche sur nous.

— Comment le sais-tu ? dit La Fayette.

— Je viens de rencontrer, à une heure d'ici, les dragons de l'avant-garde.

— Et qui t'avait permis de quitter ton poste ?

— Personne, général.

— Sais-tu ce que tu mérites ?

— Des compliments, dit Nicou qui s'attendait à être félicité, puisque je viens de risquer ma peau pour le salut commun.

Cette assurance et cette fierté auraient pu être périlleuses avec un autre général que La Fayette.

— Si ce que tu dis est vrai, répondit-il, tu as raison et tu seras récompensé.

Puis s'adressant à ses officiers :

— Allons, messieurs, dit-il, l'ennemi vient de ce côté. Nous gardons notre formation sur deux colonnes ; deux bataillons déployés en bataille et les deux autres massés en réserve.

A ce moment, du côté opposé à celui que désignait La Fayette, des coups de feu se firent entendre.

Un officier accourut.

— Nous sommes attaqués par la gauche, dit-il.

— Eh bien ! que dis-tu donc, toi ? fit La Fayette en revenant à. Nicou, tu m'indiques une fausse direction !

— Général, l'armée anglaise est là, j'en suis sûr.

— Alors, nous sommes surpris des deux côtés à la fois, dit La Fayette.

Aubryot intervint.

— Nous ne sommes pas surpris, général, dit-il lentement et en dégustant pour ainsi dire ses paroles, nous sommes trahis.

— Trahis ? répétèrent les officiers étonnés.

— Taisez-vous, monsieur ! dit La Fayette, qu'on ne nous entende pas.

— Le valet est ici, continua Aubryot, le maître est là-bas.

— Canaille ! s'écria Nicou toujours à cheval.

Il s'élançait sur Aubryot. Les officiers intervinrent et, le faisant descendre de cheval, le remirent à la garde de deux hommes d'escorte.

Aubryot voulut continuer ; La Fayette l'interrompit.

— Trahis ou non, dit-il, il faut d'abord songer à se battre. Tirons-nous de là d'abord, et plus tard, si nous ne sommes pas morts, nous songerons à punir les coupables, s'il y en a.

La voix de Nicou s'éleva suppliante.

— Est-ce que vous allez m'empêcher de me battre, par hasard ! Est-ce que je n'ai pas le droit de mourir aussi bien que vous, par exemple ?

— Il a raison, dit La Fayette. Lâchez-le, et qu'il nous prouve que nous avons été injustes.

Aussitôt, Nicou, libre, vint se planter en face d'Aubryot.

— Venez voir, dit-il, comment meurent les traîtres !

Aubryot, à ces mots, pâlit et tressaillit. Dans un premier moment de surprise, il avait cru que c'était de lui que parlait Nicou, que c'était à sa trahison qu'il faisait allusion. Ce mouvement n'échappa point aux regards observateurs du Breton qui, sans s'attarder en explications inutiles, courut rejoindre ses compagnons.

— Ce misérable, pensa-t-il, a tressailli quand je l'ai invité à venir voir comment meurent les traîtres. Je parierais que c'est lui qui nous a mis dans ce pétrin Et M. le vicomte qui ne revient pas ! C'est à en perdre la tête ! Il y a là-dessous quelque trame odieuse. En tous cas, il s'agit de faire son devoir.

Tout en monologuant de la sorte, Nicou était arrivé auprès de ses camarades qui, au milieu de la confusion jetée parmi les troupes par cette brusque attaque, s'étaient serrés les uns contre les autres, prêts au combat d'ailleurs, et n'attendant qu'un ordre.

XIII LA BATAILLE

Cependant les sentinelles, après avoir fait le coup de feu, s'étaient repliées et on entendait déjà les tambours et les fifres des Allemands de Grant qui sifflaient et battaient la charge.

La Fayette, courant au milieu de son corps d'armée, surpris, un peu désorienté, mais non démoralisé, était parvenu à former une ligne de bataille régulière. Mais, quelque bonne que fût cette troupe, si on ne lui laissait pas le temps de se remettre, une seule décharge pouvait la désorganiser.

Sans se rendre bien compte de ce fait, Nicou en eut une vague idée ; car, s'adressant à son petit peloton, il dit :

— Pendant qu'ils se rangent comme des harengs dans un baril, nous allons dire quelques mots à ces gueux qui viennent nous empêcher de déjeuner. Attention ! que chacun appuie à gauche et se tienne à dix pas du camarade de droite, comme s'il s'agissait d'une battue en forêt. Vous vous maintiendrez tous à ma hauteur, et vous avancerez en même temps que moi. Quand nous serons à bonne portée, je ferai feu, et tout le monde m'imitera. Surtout qu'on vise. Il faut en abattre chacun un et de préférence les officiers qui se tiennent sur le côté des compagnies. Si l'ennemi continue à avancer, on bat en retraite en chargeant et en tirant à volonté. S'il prend le pas de course, tout le monde se rabat sur moi. Allons-y maintenant !

La manœuvre s'exécuta avec ensemble.

En ce moment, La Fayette passait devant le front des troupes pour les encourager. Il avait été obligé de changer ses dispositions primitives. Attaqué sur la gauche par Grant et menacé sur la droite par Clinton, il avait déployé à gauche deux bataillons, à droite un bataillon, et il conservait le quatrième en réserve, au milieu de ces deux lignes. La formation en carré n'était point encore connue.

A cette époque, on faisait la guerre au cordeau, en quelque sorte. L'initiative individuelle du soldat était nulle. On rangeait ses hommes en lignes bien droites, et le type des bonnes troupes était celles qui avançaient, reculaient, faisaient le coup de feu, ou chargeaient à la baïonnette sans cesser de « sentir les coudes à gauche. »

Alors, quand ces forteresses humaines étaient entamées, les lignes s'égrénaient ainsi qu'un collier de perles. Aussi, le général, qui avait laissé

aux Bretons leur autonomie et une existence en quelque sorte séparée du reste de ses troupes, éprouva-t-il un certain étonnement lorsqu'il les vit s'écarter ainsi les uns des autres sur une ligne de près de deux cents mètres de long, et entrer comme des chasseurs, plutôt que comme des soldats, dans les fourrés derrière lesquels on entendait déjà le pas cadencé les Allemands.

Il s'arrêta et attendit.

Au bout de quelques minutes, un coup de fusil partit sur la droite et sembla avoir vingt échos réguliers tout le long de la ligne des Bretons. L'avant-garde allemande avait fait halte, et presque aussitôt une décharge générale et simultanée éclata.

Elle fut suivie d'une nouvelle salve de vingt coups de fusils espacés.

— Mais c'est un trait de génie ! s'écria La Fayette en voyant cette manœuvre.

En un clin d'œil ses dispositions furent prises. Sur son ordre, deux cents tireurs sortirent des rangs, et s'espacant comme les Bretons venaient de le faire, ils allèrent rejoindre ces derniers.

La Fayette en même temps se portait de sa personne le plus près possible de l'ennemi. Il trouva là Nicou, qui déchirait la cartouche à belles dents.

— C'est très-bien ce que tu as fait là, dit-il ; maintenant tu vas appuyer avec tes hommes sur la gauche, et toujours sur la gauche, c'est-à-dire du côté de la rivière et du gué de la Matson. Il s'agit de contenir les Allemands et surtout de n'être point débordé par eux de ce côté, car autrement nous serions coupés du gué, et il faudrait mettre bas les armes.

— Compris, mon général, dit Nicou qui n'eut qu'à rejoindre le premier, puis le second Breton, postés à sa gauche, pour rallier, comme on relève des factionnaires, toute sa petite troupe. Elle fut remplacée par les deux cents miliciens, et alla se déployer au poste d'honneur et de péril qui lui était assigné.

Poste d'honneur et de péril, en effet, car tout l'effort de Grant tendait à déboucher entre la rivière et La Fayette. Il s'agissait donc de le gagner de vitesse, et tout le corps d'armée s'ébranla dans ce but.

Si l'on a bien compris ce qui précède, l'opération de La Fayette paraîtra des plus simples. Les quatre bataillons descendaient, avec des formations diverses, des hauteurs de Baren-Hill sur le gué de Matson, qu'ils devaient

franchir pour mettre la Schuylkill entre eux et l'ennemi. Ils étaient flanqués à gauche d'un cordon de tireurs qui s'efforçaient de contenir les Allemands de Grant, et dont l'extrémité était formée par les Bretons de Nicou.

Pour le moment, la situation n'était pas trop mauvaise de ce côté. La rivière coulant obliquement par rapport au champ de bataille, une fois qu'on serait arrivé sur ses bords, La Fayette devait avoir tout son flanc à couvert et diminuer par conséquent la surface vulnérable de son corps d'armée.

Les miliciens américains couraient donc plutôt qu'ils ne marchaient et dépassaient peu à peu les troupes de Grant qui voyait s'échapper de ses mains le corps qu'il avait mission de rejeter sur Clinton. Les Américains avaient déjà décimé sa première ligne sans subir eux-mêmes de grandes pertes.

La Fayette avait compris que si Clinton n'arrivait pas à temps, il était sauvé ; aussi toute son attention était-elle concentrée à droite.

Pendant près d'une heure, il espéra que Nicou s'était trompé dans sa reconnaissance de la nuit, et qu'il avait pris pour une avant-garde ce qui n'était qu'un parti de fourrageurs.

Malheureusement, il vit bientôt briller, lui aussi, au fond de la plaine, sur la lisière de laquelle il se maintenait afin d'empêcher Grant de sortir des bois et de se déployer pour utiliser sa supériorité numérique, les asques des dragons anglais. Avec sa lunette, il aperçut les baïonnettes d'une nombreuse infanterie, et, chose bien plus grave encore, des attelages d'artillerie.

Aubryot, qui observait pour son compte l'horizon et qui, une fois sa résolution prise, attendait Clinton avec autant d'impatience qu'en ressentait Grant lui-même, Aubryot découvrit de son regard perçant tous les détails que la lunette venait de révéler à La Fayette.

— Eh bien, général, dit-il, avais-je tort ? Croyez-vous maintenant à la trahison ? Grant derrière, Clinton devant ; nous au milieu, pris entre deux feux. Il faut que le secret de l'expédition ait été vendu. Or, ce secret, vous me l'avez dit, n'était connu que de trois personnes. Donc l'une d'elles a trahi. Sur trois, nous sommes deux ici qui allons probablement mourir. Où est le troisième, votre ami ?

— Vous avez raison, dit La Fayette en baissant la tête, moins attristé peut-être de sa position presque désespérée que de la perte de ses illusions

d'homme d'honneur, croyant à l'honneur d'un autre homme, son ami. Qui jamais eût cru Gaston de Roquetel capable d'une pareille infamie !

Alors, avec une infernale adresse, Aubryot sachant bien qu'un crime semblable ne pouvait avoir d'excuse, plaida les circonstances atténuantes.

— Que voulez-vous, général, dit-il, on est jeune, on est amoureux ; on se laisse quelquefois entraîner à des actions dont on ne prévoit pas les conséquences.

— Assez, monsieur ! vous devez bien savoir qu'il n'est pas de transaction possible avec l'honneur, avec le devoir !

— Il se sera peut-être laissé arracher son secret ? On dit Clinton si habile et si peu scrupuleux sur le choix des moyens.

La Fayette ne répondit pas. Il était, à ce moment, et grâce à la criminelle habileté d'Aubryot, tellement persuadé de la trahison de Gaston, qu'il n'admettait même plus qu'on pût le défendre. D'ailleurs, le temps n'était pas propice aux longues explications. La catastrophe approchait.

La Fayette avait constaté le succès de la manœuvre employée contre Grant. Il venait de renforcer sa ligne de tirailleurs, et il résolut d'user d'une tactique semblable vis-à-vis de Clinton. Il déploya donc un bataillon entier, cinq cents hommes, en tirailleurs. Les miliciens américains, pour la plupart chasseurs déterminés, étaient éminemment propres à ce genre de lutte. Aussi l'avaient-ils compris immédiatement et y prenaient-ils un goût extraordinaire.

Donc, ces cinq cents hommes éparpillés firent environ un kilomètre au pas de course au-devant de Clinton, et, mettant à profit pour se couvrir les moindres accidents de terrain, un arbre, un buisson, une touffe de hautes herbes, ils attendirent. Devant eux, se déployèrent bientôt avec une régularité de parade les Anglais. Puis, lorsque les lignes furent bien formées et bien droites, par un mouvement simultané, tous les canons des mousquets s'abaissèrent et une décharge générale fit courir une ligne de feu sur l'acier des baïonnettes.

Deux ou trois Américains seulement tombèrent. La riposte, d'ailleurs, ne se fit pas attendre. Au lieu d'être une détonation unique, ce fut comme un crépitement à la suite duquel les Anglais, en se portant à vingt pas en arrière, laissèrent environ une cinquantaine des leurs étendus sur l'herbe.

Tout en tirillant, l'héroïque phalange que commandait La Fayette marchait rapidement vers le gué de Matson, c'est-à-dire vers le salut. Depuis plus d'une heure, la fusillade continuait sans interruption, et le général se demandait s'il aurait assez de munitions pour riposter jusqu'à ce qu'il eût mis la rivière derrière lui. Tout le monde rivalisait d'ardeur. A gauche, Nicou continuait un feu incessant et avait eu la chance extraordinaire de ne perdre encore personne. Ses Bretons et lui formaient la tête d'une immense file de cinq cents miliciens qui faisaient dix pas, s'arrêtaient, tiraient, et recommençaient. A droite, la même manœuvre continuait avec un succès égal. Enfin, au centre, La Fayette, l'état-major et le reste de la troupe s'avançaient rapidement. De temps en temps, les hommes du centre allaient remplacer ceux des ailes. Les pertes se montaient à peu près à cent cinquante miliciens.

Au-dessus de cette troupe ainsi disposée, la fumée de la poudre formait un nuage permanent, d'où sortaient les éclairs des détonations et le roulement des tambours. Déjà, on voyait, à quelque distance, miroiter au soleil levant les flots de la rivière. L'espoir de plus en plus justifié d'un salut prochain redoublait l'énergie de La Fayette et de ses soldats, lorsqu'un épisode se produisit qui faillit tout perdre.

Derrière son infanterie, Clinton qu'on voyait courir à cheval en tête d'un brillant état-major, avait massé sa cavalerie.

– Attention, dit Aubryot à La Fayette. Ils vont nous charger.

Le général rappela immédiatement les tirailleurs. Au moment où ils se repliaient, les rangs de l'infanterie anglaise s'écartaient, et par les baies qu'ils formaient, deux régiments de cavalerie s'élançaient au galop de charge et s'élevaient obliquement pour balayer tout devant eux.

Les tirailleurs prirent le pas de course et se réfugièrent derrière les deux bataillons du centre mis en ligne, qui, réservant leurs feux, prouvèrent, en arrêtant net par une décharge meurtrière à vingt-cinq pas, cette masse de cavaliers, qu'ils étaient aussi solides que les meilleures troupes régulières du vieux continent.

Ce n'était rien encore. Quand la cavalerie fut dissipée et alla, en désordre, se reformer auloin, La Fayette vit galoper, derrière l'infanterie anglaise, les

attelages de trois pièces de campagne que Clinton dirigeait sur un monticule d'où elles devaient commander les approches du gué de Matson.

— Cette fois, nous n'échapperons pas à notre sort, dit Aubryot.

En effet, tandis que la fusillade continuait à droite, à gauche et en arrière, les Anglais et les Allemands ayant opéré leur jonction, les trois pièces d'artillerie prenaient position et tiraient une volée d'essai dont la mitraille vint soulever la terre à dix mètres au-devant des Américains.

Le mot de : Halte ! retentit aussitôt, poussé par La Fayette et répété par ses officiers.

La batterie d'artillerie complétait le cercle de fer et de feu, et l'investissement était complet, Pourtant, le gué n'était plus guère qu'à un quart d'heure au pas gymnastique, et la batterie était le seul obstacle de ce côté.

En cet instant, Nicou, qu'avait surpris le bruit du canon, suivi du commandement de halte, accourut près du général pour savoir pourquoi on s'arrêtait ainsi en si beau chemin. Il se rendit compte en un instant de ce qui causait le morne désespoir empreint sur les physionomies de l'état-major.

— Je vois ce que c'est, dit-il simplement. Cette batterie vous gêne. Je vais la prendre.

— Ce garçon-là est un fou ou un héros, dit La Fayette.

Déjà Nicou avait réuni ses hommes couverts de sueur et noirs de poudre et leur demandait un suprême effort.

— Ce n'est pas pour moi, disait-il, qu'il faut aller là-bas, c'est pour notre maître, c'est pour le vicomte de Roquetel qui est absent, et il faut nous illustrer, car nous aurons besoin du souvenir de nos services pour effacer la mauvaise impression que cause cette absence involontaire.

Nicou, on le voit, comprenait vaguement les périls que courait son maître. Son enthousiasme, sa fièvre de dévouement se communiquèrent instantanément à cette poignée de braves gens, qui tous d'ailleurs adoraient leur chef.

— En avant ! dirent-ils.

— Général, fit Nicou, en revenant près de La Fayette, nous partons.

Puis, saisissant une hache attachée au sac d'un soldat, il se tourna vers Aubryot et lui désignant la batterie avec un geste qui le fit ressembler à un

chef gaulois montrant l'ennemi du bout de sa framée :

— Venez-vous là-bas, monsieur ? demanda-t-il.

— Certainement, dit Aubryot, en sautant à bas de son cheval.

Il jouait de bonheur. L'invitation de Nicou le surprenait dans un moment où, sur le point de voir réussir son infâme machination, il se disait qu'une action d'éclat serait une précaution prudente et que le meilleur moyen d'écarter tout soupçon, c'était d'enterrer la trahison dans la gloire. C'était donc Nicou qui lui procurait l'occasion qu'il cherchait. C'était Nicou qui allait l'aider à accomplir un exploit, lequel, en le plaçant en dehors et au-dessus de toute suspicion, aggravait par conséquent la situation du vicomte de Roquetel.

Nicou, à vrai dire, n'avait point compté sur un aussi rapide consentement. Il voulait humilier son ennemi, il le grandissait. Il s'en mordit les lèvres. Mais il n'y avait plus à y revenir. Le mal était fait. Il se mit donc à la tête de ses Bretons.

Hardi, mes gars ! cria-t-il. A la baïonnette ! à la crosse ! En avant ! en avant !

La petite troupe se rua comme un peloton de démons vomis par l'enfer du côté de la batterie ennemie. En même temps, La Fayette, comptant sur l'effet de cette diversion, fit prendre le pas de course à toute sa troupe.

La batterie avait pour soutien une compagnie de grenadiers royaux. En voyant arriver Nicou et ses hommes, à côté desquels courait Aubryot, les grenadiers firent une décharge générale. Les artilleurs se hâtèrent de recharger leurs pièces pour briser avec de la mitraille ces hardis agresseurs. Mais dans leur précipitation, ils pointèrent mal et la volée passa par-dessus la tête des Bretons.

Ceux-ci, une seconde plus tard, tombaient sur la batterie, tandis que le champ de bataille s'allumait de nouveau comme un volcan, La Fayette touchant presque au gué et Clinton voulant à la fois conserver ses canons et barrer le passage aux Américains.

Une lutte terrible s'était engagée au sommet du monticule. Les Bretons jouaient de la baïonnette et de la crosse, au milieu des grenadiers et des artilleurs anglais qui se défendaient de leur mieux. De temps en temps, un Breton tombait, s'accrochant aux jambes des ennemis qu'il mordait ; mais

chacune de ces morts était vengée au centuple, comme si, avant de mourir, les soldats de Gaston eussent voulu se faire un lit de cadavres. Au milieu de cette confusion, Aubryot ne restait point en arrière ; il avait saisi le mousquet d'un grenadier mort et s'entourait d'un cercle infranchissable de mousquets et de coups droits terribles. C'était un coquin ; mais il était brave. Et puis, il avait engagé une partie dont l'enjeu était si considérable, qu'il voulait la gagner ou mourir.

Quant à Nicou, il était prodigieux ; sa hache se baissait et se relevait comme si elle eût été mue par une machine. Elle tombait tantôt sur une tête, un bras ou une jambe, tantôt, et le plus souvent, sur la lumière d'un canon qu'elle déformait en s'ébréchant, tantôt, sur les jantes des roues. Enfin, le brave garçon s'escrima si bien qu'en moins de cinq minutes, il avait mis les trois canons hors d'état de servir.

A ce moment, les grenadiers lâchaient pied un à un. Quant aux artilleurs, il n'y en avait plus.

Mais des forces nouvelles gravissaient le monticule. Nicou jeta un coup d'œil sur le champ de bataille ; La Fayette touchait au gué de Matson. Il reporta ses regards autour de lui. Huit de ses compagnons avaient mordu la poussière. Les dix qui survivaient étaient couverts de sang ; lui-même avait reçu plusieurs blessures.

— C'est assez travaillé, dit-il ; allons-nous-en.

Puis apercevant Aubryot, qui n'avait pas reçu une égratignure, il jura, ce qui n'était point dans ses habitudes.

— Nom de nom ! dit-il, que ces Anglais sont bêtes ! Ne pouvaient-ils tuer celui-là ?

Aubryot se mit à rire de cette fureur naïve.

— Tu désires donc ma mort ! demanda-t-il.

— Ardemment ! répondit Nicou. Et si j'osais.

— N'ose pas, il y a trop de témoins, reprit Aubryot, avec un sang-froid sardonique.

— Ce sera donc pour plus tard.

— C'est ce qu'on verra. Pour le moment, rejoignons les autres ou nous sommes pris.

Les Bretons partirent à la minute même où deux bataillons anglais pénétraient dans la batterie dévastée. Aubryot les suivit. Sans doute, sa vengeance n'était pas complète. Il avait espéré un instant que La Fayette payerait par une capitulation l'hilarité de la veille. Mais son programme primitif était rempli. Gaston passait dans l'esprit du général pour un traître. La carrière de son ennemi était brisée, son honneur flétri. C'était un homme mort moralement, en attendant qu'il le fût physiquement, ce à quoi Aubryot comptait bien s'employer.

Les Américains, cependant, étaient enfin arrivés au gué de Matson, et le passage commençait ; mais il devait être lent, le gué n'était pas large ; trois ou quatre hommes seulement y pouvaient passer de front. Ils avaient acheté leur salut bien cher, car trois cents cadavres des leurs jalonnaient la route qu'ils venaient de parcourir. De leur côté, les Anglais de Clinton et les Allemands de Grant avaient perdu plus de cinq cents hommes.

Tout n'était pas encore fini. Les troupes de La Fayette, massées à l'entrée du gué, protégeaient la retraite des blessés et devaient former un rideau de plus en plus clair à mesure que le passage s'effectuerait. D'autre part, les Anglais réunissaient toutes leurs forces pour enfoncer et noyer ce corps décimé et accablé de fatigue. En comptant les Allemands de Grant et les troupes de Clinton, ils étaient plus de douze mille. Ils formaient un vaste demi-cercle qui tendait à se rétrécir sur les Américains. On pouvait voir sur le sommet du monticule, théâtre des exploits de Nicou, Clinton, entouré de son état-major, qui surveillait et pressait les mouvements de son armée.

XIV ENTRE DEUX FEUX

En trouvant devant lui, à peine sorti de Philadelphie, les convois de l'armée anglaise, Gaston de Roquetel avait espéré pouvoir facilement et rapidement dépasser cette armée. Par malheur, les routes étant peu nombreuses et défoncées, les files de chariots chargés de vivres et de munitions nécessaires à l'armée étaient interminables.

Gaston courait avec toute la vitesse que permettait l'encombrement et bouillait d'impatience lorsque vint le jour. Peu après, il entendit dans le lointain le sourd retentissement du canon. C'était la batterie dont nous avons parlé qui s'installait et prenait dans l'action un rôle que l'héroïsme de Nicou allait brusquement interrompre. Ce bruit fit tressaillir Gaston et lui sembla un glas funèbre.

— Trop tard ! murmura-t-il. Le scélérat a réussi.

Alors, ranimant de la voix et de l'éperon son cheval dont les jambes tremblaient de fatigue et qui trébuchait à chaque pas, il l'enleva pour ainsi dire et le précipita du côté où tonnait le canon. Il déboucha sur le champ de bataille, au moment même où les Américains commençaient à traverser le gué, et où Clinton furieux de n'avoir pu les envelopper, allait essayer, par une attaque générale, de les jeter à l'eau.

Les deux régiments de cavalerie dont disposait le général anglais venaient de recevoir l'ordre de charger, lorsque Clinton vit passer, au pied du monticule d'où il surveillait l'action, un cavalier qui courait droit aux Américains. Il le reconnut aussitôt, et furieux, oubliant ses devoirs de général pour ne songer qu'à ses passions, il mit son cheval au galop afin de le rejoindre, et s'élança, suivi de tout son état-major. Au même instant, les deux régiments de cavalerie arrivaient au galop.

Électrisés, en croyant que leur général se mettait à leur tête et donnait de sa personne, les cavaliers poussèrent un formidable hourrah qu'accompagnaient les éclairs des sabres brandis au-dessus de leurs têtes.

Clinton, en se retournant et en voyant ses dragons derrière lui, comprit aussitôt l'imprudence qu'il venait de commettre ; mais il était trop tard pour reculer. Il mit donc bravement l'épée à la main et chargea comme un simple capitaine.

Cette masse de cavalerie arrivait sur les Américains dans l'ordre suivant : Gaston, à vingt pas en avant, puis Clinton et ses officiers, puis les deux régiments. On eût dit que Gaston, qui en réalité, fuyait devant l'ennemi, menait la charge.

La Fayette s'apprêtait à résister de son mieux à ce dernier effort. Il ordonna de suspendre le passage, fit rectifier les lignes, commanda au premier rang de mettre un genou en terre pour ne pas gêner le feu du second

rang, et prescrivit à tout le monde de ne tirer que lorsque le commandement formel en serait donné.

Aubryot était remonté à cheval et se tenait à côté du général. Le premier, il reconnut Gaston.

Tous ses plans étaient donc déjoués. Les Américains n'avaient pas été taillés en pièces et Gaston revenait. Or, s'il revenait, c'est qu'il savait, c'est qu'il connaissait la trahison et aussi le nom du traître.

— Cette fois-ci, c'est fini, pensa Aubryot, j'ai perdu. Il s'agit d'échapper au châtimement et aussi de se venger.

Et il tira doucement un pistolet de ses fontes pour se faire sauter la cervelle s'il ne réussissait point à tuer son rival.

Tout à coup une idée subite le fit tressaillir.

— Oh ! murmura-t-il, faut-il être sot ! J'allais passer à côté de la victoire, sans m'en douter.

Alors, il se pencha sur La Fayette.

— Reconnaissez-vous le cavalier qui galope en avant ?

— Non, dit La Fayette.

— C'est M. de Roquetel.

— Ah ! le misérable ! Attention : Feu ! cria t-il.

La cavalerie était à belle portée, car on comprend que tout ce qui précède avait dû se passer avec une extrême rapidité. Une double flamme courut le long des lignes américaines, et, dans la cavalerie anglaise, on vit les ondulations produites par les hommes qui tombaient et par les chevaux qui s'abattaient. Mais l'élan était donné et la masse emportée vint jusqu'aux baïonnettes croisées.

Là, il y eut un moment de confusion inexprimable. L'infanterie américaine n'ayant ni le temps ni l'espace nécessaires "pour recharger ses armes, jouait de la baïonnette. Les chevaux de la cavalerie anglaise venaient s'enferrer, ou piqués aux naseaux, se renversaient sur la deuxième ligne. Les cavaliers foulés sous leurs sabots juraient et suppliaient, jusqu'à ce qu'un coup de baïonnette vînt clouer dans leur gosier un dernier blasphème ou une dernière prière.

Les soldats de La Fayette ne lâchèrent pas pied et ne rompirent pas leurs rangs ; au bout d'une minute de ce contact mortel entre eux et les dragons

anglais, ceux-ci, décimés et découragés, faisaient demi-tour et s'enfuyaient en désordre. Cette seconde charge n'avait pas mieux réussi que la première.

Clinton en sortit sain et sauf, mais persuadé de l'impossibilité de la victoire, de la nécessité de la retraite, et rempli d'admiration pour la solidité des troupes et l'habileté du général qui lui échappaient ainsi.

La fusillade continua cependant quelque temps encore, mais elle devenait de moins en moins meurtrière pour les Américains qui s'éloignaient. Clinton dut se contenter de cette retraite si glorieuse pour eux et n'essaya point de les poursuivre.

Gaston de Roquetel, pris entre les feux de ses compagnons d'armes et la cavalerie ennemie, avait dû continuer sa course. Une première décharge tua son cheval, qui tomba, l'entraînant dans sa chute.

L'instant était critique : derrière lui, les dragons arrivaient au grand galop ; devant lui, les baïonnettes américaines hérissaient leurs pointes. Etre foulé aux pieds des chevaux, ou percé par ses propres alliés, tel était le dilemme.

Quant à se faire reconnaître par les Américains au milieu des fumées de la poudre et de l'ivresse brutale du combat, il eût été fou d'y songer. Ce fut de leur côté qu'il se dirigea en courant, car les dragons n'étaient plus qu'à dix pas.

Si Aubryot, c'est-à-dire la haine, avait reconnu Gaston au moment où il arrivait sur le champ de bataille, Nicou, c'est-à-dire le dévouement, n'avait pas été moins perspicace.

— Ah ! enfin, avait murmuré le fidèle serviteur qui suivait son maître du regard.

Quand il le vit tomber avec son cheval, il écarta les derniers rangs des combattants et, malgré leur résistance, il arriva jusqu'à la première ligne. Là, comme les miliciens attendant la cavalerie qui arrivait sur eux ne se dérangeaient pas assez vite, il saisit sans façon deux mousquets par le canon et les arracha à leurs possesseurs, pratiquant ainsi au milieu de cette haie de fer, une brèche par laquelle passa Gaston, qui prit aussitôt un mousquet, lui aussi, et reçut d'une meurtrière façon ceux qui le poursuivaient tout à l'heure.

Gaston, Nicou et les dix Bretons survivants franchirent les derniers le gué de Matson. Lorsqu'ils sortirent de la rivière, ils trouvèrent devant eux La Fayette à cheval, et surveillant la construction rapide de deux abris en terre, en forme de tête de pont, qu'il faisait élever en face du gué, pour le cas où les Anglais tenteraient de le franchir à leur tour.

A la vue de Gaston, portant encore au chapeau la cocarde anglaise, le visage du général devint triste et sévère. De son côté, le vicomte reconnaissant derrière La Fayette Aubryot qui le regardait avec une physionomie où l'expression du dédain cherchait à cacher celle de la haine, répondait à cette muette insulte par un regard de mépris. Il savait que son rival avait trahi et ne comprenait même pas qu'il osât rester en face de lui et affronter les révélations terribles qu'il préparait.

— Pourquoi êtes-vous revenu si tard, monsieur ? dit La Fayette, prenant le premier la parole.

— Parce que j'étais prisonnier des Anglais, mon général.

Aubryot sentit qu'il ne fallait rien ménager et que dans la position singulière où ils se trouvaient, son ennemi et lui, la victoire appartiendrait à celui qui frapperait le premier coup. Aussi, interrompit-il immédiatement la conversation commencée en disant :

— Prisonnier ! C'est complice qu'il faudrait dire.

La foudre tombant aux pieds de Gaston ne l'eût point tant surpris que ces mots. Il pâlit affreusement, et, levant par la baïonnette, le mousquet qu'il tenait encore, il se préparait pour toute réponse à assommer d'un coup de crosse le calomniateur. La Fayette fit un signe, et un groupe de soldats entoura Gaston qui fut désarmé.

— Mais, c'est de la folie, s'écriait-il en se débattant. Mais, vous le croyez donc ? Moi traître ? Ah !

Et succombant à la fois au coup terrible que ces mots venaient de lui porter, aux émotions et aux fatigues de toutes sortes qu'il supportait depuis vingt-quatre heures, il se renversa évanoui sur les bras des soldats qui le maintenaient.

— Mon général, laissez-moi soigner mon maître, je vous en prie, dit Nicou d'une voix suppliante.

La Fayette se tourna vers lui et reconnaissant l'héroïque conquérant de la batterie, le sauveur de l'armée, allait répondre affirmativement, lorsque Aubryot intervint une seconde fois.

— Cet homme est trop habile, dit-il, et trop hardi pour qu'on lui confie la garde d'un prisonnier qu'il aurait intérêt à sauver.

— Ah ! monsieur, dit Nicou, avec une douceur extraordinaire, vous avez bien tort de priver le vicomte de Roquetel de ma compagnie. Cette mauvaise action ne vous profitera pas.

— Soigne ton maître, j'y consens, dit La Fayette ; mais il restera gardé étroitement jusqu'à ce que sa conduite soit éclaircie. S'il prouve son innocence, tant mieux ; j'en serai aussi heureux que toi, brave homme.

— Il conviendrait peut-être, dit Aubryot, de profiter de l'évanouissement de M. de Roquetel pour fouiller ses poches. On trouverait sans doute des indices précieux.

Et il s'approcha du vicomte toujours évanoui.

— Ne le lui laissez pas toucher, cria Nicou, il l'assassinerait !

— Cet homme est fou, dit Aubryot en haussant les épaules.

— Monsieur de Lorken, laissez là le vicomte de Roquetel. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de fouiller un prisonnier. A chacun son métier.

Et piquant des deux, il alla inspecter le corps d'armée qu'il venait d'arracher des mains de Clinton, et dont les hommes, harassés de fatigue, s'étaient couchés dans l'herbe, se séchant et se reposant au soleil. Il résolut de leur laisser passer la journée et la nuit suivante dans un repos dont ils avaient grand besoin. Il voulait en outre, en restant sur les bords de la rivière, constater qu'il n'avait pas perdu la bataille, malgré son immense infériorité numérique, et surveiller la retraite des Anglais, qui auraient pu être tentés de traverser le gué à leur tour derrière lui et de recommencer une lutte où il eût certainement succombé.

Mais Clinton qui méditait depuis quelques mois d'abandonner Philadelphie ne voulait pas trop s'avancer, et son expédition étant sans résultat, il s'apprêtait à battre en retraite après une halte de quelques heures seulement, consacrée à enterrer ses morts et soigner ses blessés.

La Fayette fit de ses opérations un compte rendu détaillé, et comme il cherchait un officier qui le portât à Washington, Aubryot lui offrit ses

services. Le général accepta. Il n'était pas fâché de se séparer d'un homme qui lui inspirait, à cause de sa conduite vis-à-vis de Gaston, une répulsion instinctive. Aubryot, de son côté, voulait agir sur l'esprit du général en chef.

Quant à Gaston, au sortir de son évanouissement, il fut pris d'une fièvre intense, accompagnée de délire. Nicou avait besoin de toute sa vigueur, que n'avait point épuisée la lutte du matin, pour maintenir son maître qui voulait sans cesse lui échapper et à qui le délire arrachait des phrases incohérentes et compromettantes.

Vers le soir, La Fayette, qui ne pouvait se résoudre à croire à la trahison du malheureux qu'il avait honoré de son amitié, vint le visiter. Gaston était couché sous un abri de branchage et psalmodiait sur un ton plaintif et bas une série de phrases incompréhensibles. Nicou à genoux, et penché sur lui comme une mère, essuyait la sueur qui inondait le front du malade, et lui faisait avaler de temps en temps une gorgée d'eau aiguisée de rhum.

— Eh bien ! comment va-t il ? dit La Fayette en se baissant pour pénétrer dans ce réduit de construction primitive.

— Mal ! hélas !... fit Nicou.

— Bonjour, milord, criait, dans sa folie, Gaston à La Fayette. Voilà ce qu'on peut appeler un guet-apens manqué. Mais souvent on croit tenir les gens et ils vous échappent. Il en est un pourtant qui n'échappera pas, n'est-ce pas, milord ? c'est cet Aubryot qui m'a tout pris ici-bas. Il m'a tout volé, l'infâme coquin qu'il est ! Il a souillé mon nom en obtenant le droit de le porter ; il m'a ravi la femme que j'aimais. Maintenant qu'est-ce que vous voulez que je fasse au monde tant qu'il y sera : essayer de l'en faire sortir ? Ah ! milord, je vous ai joué. Vous croyez peut-être que je suis le vicomte de Roquetel ? Eh bien, non, je suis le sergent Poll, des grenadiers royaux. J'ai une belle barbe noire, et je m'en vais à travers les couloirs de la prison. Et puis, me voilà libre. Mon cheval ! mon cheval !

Et Gaston se renversa en arrière, en proie à un rire convulsif et égaré.

La Fayette écoutait avidement chacune de ces paroles, désirant y trouver une preuve de l'innocence de Gaston. Malheureusement, cette preuve ne se produisit pas, et après avoir prononcé encore quelques lambeaux de phrases sans suite, Gaston s'endormit d'un sommeil de plomb.

TROISIÈME PARTIE

I

LES PRÉCAUTIONS D'AUBRYOT

Le lendemain matin, La Fayette à la tête de ses bataillons décimés, remontant la rive de la Schuylkill, venait s'installer à égale distance de Valley-Forge et du gué de Matson. La marche de ce corps, deux jours auparavant si rapide et si joyeuse, était lente, pénible et attristée par la présence des civières sur lesquelles on transportait les blessés et par les cris de douleur que les mouvements des porteurs arrachaient à ces malheureux.

Gaston, toujours en proie à une fièvre ardente, avait été attaché sur un brancard que portaient, en se relayant, les dix Bretons qui avaient survécu à la tentative héroïque de la veille.

L'endroit désigné pour le cantonnement était un petit village, plusieurs fois déjà dévasté par la guerre et abandonné par ses habitants découragés. Quelques masures à moitié brûlées et une maison assez grande, qui avait dû servir probablement de temple ou d'école, subsistaient encore.

Washington, qui avait envoyé dans la nuit ses félicitations et ses ordres à La Fayette, y arrivait au même moment que l'avant-garde des héros de Baren-Hill.

A l'aspect du général en chef qui venait de son camp au-devant d'eux, ces hommes d'élite oublièrent leurs fatigues pour l'acclamer. En un instant, les rangs furent reformés, et tous ceux qui n'étaient pas retenus au service des civières défilèrent comme à la parade devant Washington. Puis, ce fut le

tour des blessés qu'avait gagnés l'enthousiasme général. Il se souleva pour saluer le généralissime qui s'inclinait sur son cheval devant eux.

Le triste cortège des Bretons défila le dernier, et Washington, apercevant Gaston trop faible encore pour se rendre un compte exact de ce qui se passait autour de lui, détourna la tête avec tristesse. Aubryot avait eu tout le temps nécessaire pour le circonvenir et accumuler dans son esprit les preuves de la trahison de Gaston.

Nicou, pour le moment, n'avait qu'un souci, la santé de son maître. Le reste l'inquiétait peu. Il n'admettait pas un seul instant que les accusations d'Aubryot pussent tenir contre l'accent loyal et les déclarations du vicomte de Roquetel. Les officiers qui, tous, connaissaient Gaston et l'aimaient, manifestaient vainement leur tristesse ; les soldats, parmi lesquels Aubryot s'était empressé de faire circuler le bruit de la trahison prétendue de son rival, manifestaient vainement quelquefois leur haine stupide ; Nicou, imperturbable dans sa confiance, se contentait de penser :

— Tous ces gens-là auront bientôt de fières excuses à nous faire, et il n'est pas tout à fait sûr que nous nous en contentions.

Cependant, des convois partis de Valley-Forge, où l'abondance était revenue, avaient apporté des approvisionnements de toute espèce dans les cantonnements de La Fayette. Il procéda immédiatement à l'installation de son corps d'armée. La maison la moins délabrée ayant été réservée pour les blessés, il établit son quartier général au centre du village et utilisa les moindres abris, laissant à l'industrie de chacun le soin des rendre plus commodes et plus confortables. En moins de deux heures ces ruines furent transformées en une sorte de colonie militaire où circulait déjà la vie et où naissait peu à peu la gaieté.

Avant de retourner à Valley-Forge, Washington se fit raconter par La Fayette tous les détails du combat de Baren-Hill dont le rapport que lui avait porté Aubryot ne pouvait lui donner une idée assez complète. La Fayette rappela la belle conduite de Nicou, la manœuvre habile dont le brave Breton avait eu l'initiative et l'action d'éclat qu'il avait accomplie en détruisant avec vingt hommes une batterie qui eût suffi à empêcher les Américains d'atteindre le gué, c'est-à-dire le salut.

— Mais c'est un héros que cet homme ! dit Washington émerveillé, je voudrais le voir.

— Rien n'est plus facile, dit La Fayette, en se levant pour appeler un aide de camp.

Voir Nicou en ce moment était pour les deux généraux encore plus facile qu'ils le pensaient, car il insistait précisément à leur porte pour pénétrer auprès d'eux.

— Je veux parler au général, disait-il avec obstination à un officier qui lui résistait.

— Mais il est avec le commandant en chef.

— Cela ne fait rien, reprenait l'entêté Breton ; le commandant en chef peut entendre ce que j'ai à dire.

Laissez passer cet homme, dit en ce moment La Fayette.

Il prit Nicou par la main et, l'amenant à Washington :

— Mon général, dit-il, je vous présente le sauveur de nos troupes, le héros de Baren-Hill !

Sans se soucier de l'étiquette, et même sans respect pour la hiérarchie, Nicou, interrompant La Fayette, lui dit :

— Merci, mon général, vous êtes trop flatteur. Mais, pour l'instant, il s'agit d'autre chose. J'ai une demande à vous adresser.

— Parle, dit Washington, c'est accordé d'avance.

— Très-bien ! Voici ce dont il s'agit. Nous avons apporté ici, mes camarades et moi, notre capitaine le vicomte de Roquetel.

— Ah ! firent les deux généraux dont le visage se rembrunit à ce nom.

Nicou, surprenant cette mauvaise impression, continua :

— Oui, je sais. Il s'est trouvé un scélérat pour prétendre que le vicomte Gaston de Roquetel était un traître, et des gens crédules pour ajouter foiaux calomnies de ce scélérat. Mais nous qui le connaissons, nous savons ce que nous devons en penser. Hier, encore, il y avait vingt Bretons prêts à porter leur tête sur le billot pour soutenir l'innocence de leur maître. Ils ne sont plus que dix aujourd'hui. D'ailleurs, ce n'est pas de cela précisément qu'il s'agit. On est venu nous donner l'ordre de transporter M. le vicomte dans une maison tout près d'ici.

— Oui, c'est moi qui l'ai ordonné.

— Nous avons obéi immédiatement.

— Alors, que veux-tu ?

— Quand M. le vicomte a été dans la maison, on y a mis un poste pour le garder.

— C'est encore en vertu d'un ordre de moi.

— Et on nous a dit de nous en aller. Or, nous ne voulons pas nous en aller, dit Nicou en accentuant chacun des mots de sa dernière phrase.

— Ah ! vous ne voulez pas vous retirer ?

— Non pas. Moi, du moins, je tiens à rester près de mon maître, et du moment que je veux rester, les autres veulent que je reste. Alors, mon général, il y aura bataille.

— Comment, bataille ! je voudrais bien voir !...

— Oh ! vous verrez. Soyez tranquille. Nous sommes à la porte de la maison. Nous allons la raser. Elle ne sera pas plus difficile à démolir qu'une batterie anglaise.

Malgré la rudesse de son langage et sa brusquerie, Nicou ne manquait point d'habileté oratoire, car, il était adroit de rappeler un exploit pour faire excuser un acte d'indiscipline.

Washington, qui riait de l'animation et du ton convaincu de Nicou, intervint :

— J'ai entendu dire que les Bretons avaient la tête tellement dure qu'ils s'en servaient pour enfoncer les portes.

— Parfaitement, mon général.

— En somme, dit La Fayette, tu veux rester près de ton maître ?

— Oui, mon général.

— Eh bien, restes-y : mais que les autres s'en aillent.

— Oui, mon général.

— En outre, donne-moi ta parole que tu ne chercheras pas à faire évader le vicomte de Roquetel.

— Ah ! pour cela, non. D'ailleurs, il n'aura pas besoin de s'évader ; dès qu'il pourra parler, il confondra le misérable qui l'accuse.

— Mais dans le cas où il serait réellement coupable ?

— Dans ce cas, je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il se sauve.

— Eh bien, j’aime cette franchise et ce dévouement. Va, mon garçon, fais ce que tu crois ton devoir : ce sera à nous de vous surveiller tous les deux. Adieu.

— Merci, mon général.

— Nous nous reverrons, entêté, dit alors Washington en souriant. Nous avons un compte à régler ensemble. On ne prend pas des batteries impunément.

Nicou fit le salut militaire et sortit.

— J’ai peine à croire, je l’avoue, dit Washington quand il l’eût vu disparaître, j’ai peine à croire à la culpabilité du vicomte de Roquetel. Un homme qui excite un dévouement pareil à celui que nous venons de voir ne peut être un traître. Tel maître, tel valet, dit-on.

— J’avoue que je serais heureux de partager votre incrédulité, répondit La Fayette, car j’aime ou plutôt j’aimais le vicomte ; mais les faits sont là Il est incontestable que Clinton savait dans le plus petit détail le but et le plan de notre expédition. Il est incontestable qu’il nous a surpris et a failli nous prendre tout à fait. Or, trois personnes seulement étaient dans le secret de l’expédition, savaient que nous allions à Baren-Hill, que nous franchirions le gué de Matson, connaissaient l’heure de notre marche, ce qui est très-important, remarquez-le, car Grant devait passer derrière nous et ne pas s’exposer à nous rencontrer. Or, ces trois personnes sont, sans vous compter, général, MM. de Lorken, de Roquetel et moi. Moi, je suis hors de cause.

— Naturellement.

— De Lorken ?

M’est recommandé par Franklin.

Et s’est battu comme un lion.

— Il ne reste donc plus.

— Que le vicomte de Roquetel.

— C’est vrai. M. de Lorken est-il ici ?

— Je le crois.

— Faites-le appeler, s’il vous plaît.

Aubryot parut quelques instants après. Il ne quittait pas d’ailleurs les deux généraux plus que leur ombre. Il avait peur qu’ils eussent pitié de

Gaston.

— Monsieur, lui dit Washington, c'est vous le premier qui avez porté contre M. le vicomte Gaston de Roquetel, la grave accusation de trahison.

— Parce que c'est moi qui seul avais intérêt à le faire, mon général. En effet, il y a un traître, c'est certain. Le secret de l'opération a été livré. Or, nous deux seuls le savions, ce secret, vous et le général La Fayette à part. Donc, s'il n'a pas trahi, c'est moi qui l'ai fait.

On voit qu'Aubryot brûlait, comme on dit, ses vaisseaux.

— Votre raisonnement est juste, monsieur. Cependant, j'avoue qu'il me répugne de considérer le vicomte de Roquetel comme un traître.

— A moi aussi, général, mais c'est la vérité.

— Si je n'écoutais que mon sentiment, reprit Washington, je laisserais tomber cette affaire. Un jugement, une exécution ne nous rendront ni la victoire ni nos morts, et auront, je le crains, un déplorable résultat en prouvant que la trahison marche près de moi, dans mon état-major, en démoralisant, peut-être, quelques-uns des défenseurs de notre grande cause.

— Washington, dit Aubryot, dissimulant sous un sourire amer les transes que lui causait tant de mansuétude, a bien raison de dire qu'il n'écoute que le sentiment, qu'il n'écoute que son cœur, en parlant comme il vient de le faire. Qu'il écoute maintenant les lois militaires.

— Je les connais, monsieur, et n'ai pas besoin qu'on me les rappelle. Aussi, ce que je viens de dire était plutôt un adieu à un rêve de clémence irréalisable que l'expression d'un projet.

— J'en suis persuadé, mon général, car s'il n'en était pas ainsi, je me serais déjà constitué prisonnier pour effacer juridiquement la tache que ferait à mon honneur l'impunité du vicomte de Roquetel.

Le misérable parlait d'honneur devant les deux généraux dont il faisait ses dupes !

— C'est donc convenu, monsieur. Une cour martiale se réunira pour juger le vicomte de Roquetel, prévenu de trahison.

— Enfin... murmura Aubryot.

— Elle devrait siéger à Valley-Forge. Mais moins nous donnerons de publicité et d'éclat à cette affaire, mieux cela vaudra. Je serais d'avis que tout se passât ici même.

— C'est aussi mon avis, dit Aubryot, qui tenant son ennemi sous son genou, ne voulait pas être dérangé et préférait en finir de suite.

— Le général La Fayette présidera. Il sera assisté d'officiers représentant tous les grades jusqu'à celui de capitaine. Je vais les désigner.

— Mon général, dit La Fayette, j'aimerais autant être dispensé de cette pénible mission. Vous connaissez mon ancienne amitié pour le coupable.

— Voulez-vous me permettre un seul mot, dit Aubryot en l'interrompant, c'est justement pour cela que vous ne devez pas refuser.

— Je ne comprends pas.

— Je m'explique. Tous, nous avons intérêt à ce que la vérité se fasse jour sur cette ténébreuse affaire. Mais une fois le rôle de la justice achevé, celui de la clémence peut commencer. Le généralissime a mille moyens de sauver la vie au vicomte de Roquetel qui pourra retrouver dans une autre partie du monde une vie appropriée à son rang, et ne plus considérer que comme un mauvais rêve cette triste aventure.

— Il n'est point d'endroit au monde, monsieur, dit Washington avec noblesse, où une vie déshonorée ne soit lourde à porter, où un crime puisse paraître un mauvais rêve.

— Il suffirait d'ailleurs, continua Aubryot qui poursuivait son but à travers tous les obstacles et tous les détours de la conversation, il suffirait que l'accusation laissât la porte ouverte à ce qu'on appelle les circonstances atténuantes.

— Vous avez raison, Lorken, dit La Fayette. Je serais même d'avis que ce fût vous qu'on chargeât de développer l'accusation devant la cour martiale.

— Y songez-vous, général ? dit Aubryot trouvant à part lui que La Fayette allait trop loin ; je ne le puis.

— Et pourquoi ?

— Pour une raison fort simple. Bien que le sort du vicomte de Roquetel me soit, au fond, indifférent, j'ai l'air d'être intéressé à sa condamnation. En effet, s'il était reconnu innocent, immédiatement, on aurait le droit de me traiter en coupable. Comment, dès lors, voulez-vous que je soutienne l'accusation ? Si je suis trop sévère, on dira que je me défends ; si je suis indulgent on pensera que peut-être j'ai trempé dans son crime. Je me récusé.

— Et vous avez raison, dit Washington.

— Mon rôle, reprit Aubryot, se bornera à celui de simple témoin.

Dans ce cas, songez, dit en insistant La Fayette, qu'il s'agit pour vous de ne point rendre impossible ce rôle de la clémence dont vous venez de parler.

— Reposez-vous sur moi. Quand se réunira la cour martiale ? continua Aubryot en se tournant du côté de Washington.

— Dès que le vicomte de Roquetel sera en état de comparaître devant elle.

— Ce sera donc demain, pensa Aubryot qui salua et se retira.

Quelques minutes seulement après la scène que nous venons de décrire, Nicou veillait son maître, toujours enseveli dans une torpeur léthargique, lorsqu'un milicien vint le prévenir que La Fayette le mandait. Le quartier général n'était pas éloigné ; il laissa le vicomte seul et y courut.

A peine eut-il quitté la mesure en ruines dans laquelle on avait installé le prisonnier, qu'Aubryot, qui guettait son départ, y pénétra. Il chercha tout d'abord sur la poitrine du malade le portefeuille dont il avait voulu le matin même s'emparer devant La Fayette. Le portefeuille n'y était plus. Il chercha ailleurs, et le découvrit bientôt dans la poche de l'habit sur lequel Gaston appuyait sa tête. Soulever cette tête inerte d'une main et saisir de l'autre, le portefeuille, puis l'ouvrir, ce fut l'affaire de deux secondes.

Dans le portefeuille, Aubryot trouva plié le sauf-conduit demandé par lui à Clinton et envoyé à Gaston. Entre les plis du parchemin, il glissa le bon de dix mille livres que le général anglais avait signé. Puis il referma le portefeuille et le glissa sans façon sous son habit.

Il revint à Gaston. Nicou ne pouvait offrir à son maître qu'une médication tout à fait primitive : de l'eau fraîche. Aubryot versa dans le verre à moitié plein et dans la bouteille qui contenait l'eau quelques gouttes d'un liquide rouge enfermé dans un flacon qu'il tira de sa poche. L'eau se troubla quelques instants : devint d'un blanc d'abord laiteux, puis bleuâtre et enfin reprit sa limpidité première.

Tout cela s'était accompli en un instant, et Aubryot avait déjà disparu lorsque Nicou revint en courant.

Arrivé chez La Fayette, on l'avait fait attendre jusqu'à ce que le général eût déclaré qu'il n'avait rien à lui dire et n'avait point désiré sa présence.

Nicou repartit, pestant et maugréant.

— Je voudrais bien connaître l’auteur de cette mauvaise farce, dit-il d’abord.

Puis comme il s’habitua de plus en plus à réfléchir et à rattacher les uns aux autres les moindres faits, les moindres incidents, une idée lui vint qui se traduisit ainsi :

— Pourvu qu’on n’ait pas saisi ce prétexte pour m’éloigner quelques instants de M. le vicomte ! C’est que l’autre est capable de tout.

En rentrant auprès de Gaston, il ne surprit aucune trace du passage d’Aubryot. Bientôt le malade s’agita et fit entendre ce petit claquement de la langue qui indique la soif ardente.

Nicou, avec des soins touchants et une sollicitude de femme, lui souleva la tête et lui donna à boire. Les premières gorgées produisirent sur le jeune homme un effet extraordinaire. Il ouvrit tout grands des yeux dans lesquels était revenue l’intelligence et parvint de lui-même à se mettre assis sur le lit de paille fraîche où il reposait.

— Où sommes-nous, Nicou ? demanda-t-il.

— Monsieur, je ne sais pas. Dans ce pays-ci, les noms sont tellement baroques que je ne peux jamais les retenir.

— Avec qui sommes-nous, alors ?

— Avec le général La Fayette.

— Les Anglais ?

— Battus, archibattus.

— Ah ! tant mieux.

— Souffrez-vous dans un endroit déterminé ?

— Non, je ne sens qu’une lassitude extrême, qui tend, d’ailleurs, à se dissiper. Et tes camarades ?

— J’en ai perdu la moitié, hier matin, un peu avant que vous arriviez à la tête de toute la cavalerie anglaise.

— Ah ! oui, je me souviens. Quelle mêlée, quelle effroyable confusion ! Figure-toi que là-bas, ils m’avaient mis en prison.

— Je m’en doutais.

— Et alors, je me suis échappé, grâce à ma cousine. Comprends-tu combien je devais souffrir, j’entendais les troupes qui partaient contre vous

pour vous surprendre, et j'étais enfermé, je ne pouvais ni vous avertir ni mourir avec vous.

— Ah ! donc, là-bas, on savait où nous étions ? Et qui le leur avait dit ?

— Aubryot, qui pour eux était M. de Roquetel.

— Quel scélérat !

— Je comprends que le misérable me poursuive sans relâche, après ce qui s'est passé entre nous. Mais je ne comprends pas comment, ayant une vengeance à tirer de moi, il complique sa situation des dangers du métier d'espion et de traître.

— Je le comprends, moi. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé hier matin et de l'accusation directe qu'il a dirigée contre vous ?

— C'est vrai, tu me rappelles l'incident qui m'a achevé. Il a dit, je crois, que j'étais le complice des Anglais. Et alors il m'a semblé qu'une montagne croulait sur moi ; je me suis laissé tomber et j'ai cru m'endormir. Complice des Anglais. Quelle plaisanterie ! Qui le croira ?

Nicou hocha tristement la tête. Le plan d'Aubryot lui apparaissait en ce moment dans toute sa simplicité, et c'était justement cette simplicité qui faisait sa force.

— Tu doutes, je crois, poursuivit Gaston, qui surprit le geste incrédule de son serviteur. Voyons, quelqu'un a-t-il cru ici aux calomnies de cette bête venimeuse ? Général, officiers et soldats témoigneraient contre lui, j'espère.

— Général, officiers et soldats, dit Nicou avec gravité, croient fermement que c'est M. le vicomte de Roquetel qui les a livrés. Nicou espère bien démontrer qu'ils se trompent. Comment ? Il n'en sait rien ; mais il espère.

En entendant son serviteur lui révéler qu'une aussi outrageante accusation avait trouvé ses compagnons d'armes crédules, Gaston fut sur le point de perdre de nouveau connaissance ; mais il réagit vigoureusement contre cette défaillance.

— Ah ! dit-il, on le croit. Je le provoquerai devant tous, et nous verrons s'il osera soutenir une pareille infamie de son serment et de son épée.

— Il l'osera.

— Eh bien ! je le tuerai cette fois, et ensuite je considérerai comme adversaire personnel quiconque ne déclarera point fausse et calomnieuse son abominable accusation. 1

— Mauvais moyen, monsieur. Tuer n'est pas convaincre ; d'ailleurs on ne vous laissera pas le loisir de procéder à l'extermination que vous rêvez.

— Comment ?

— Une cour martiale va s'assembler pour vous juger.

— Tant mieux, je démasquerai devant elle le traître abominable qui joue un jeu si dangereux.

— Quelles preuves aurez-vous de sa trahison ?

— Quelles preuves ? mais toutes les preuves possibles. Clinton m'a déclaré à moi-même qu'il lui avait livré le secret du mouvement sur Baren-Hill ; c'est parce que j'aurais fait échouer la combinaison qu'on m'a retenu à Philadelphie, et si j'ai pu m'échapper, ce n'est que grâce au dévouement de ma cousine.

— Alors le sauf-conduit qui vous parvint ne vous était pas destiné ?

— Non, Aubryot l'avait fait faire, et il me l'envoya.

— Libellé à votre nom ?

— Naturellement, tiens, regarde.

En disant ces mots, Gaston cherchait son portefeuille et ne le trouvait point, on sait pourquoi.

— Je l'aurai sans doute perdu au milieu de ce désordre, fit-il avec regret.

— Que contient-il ? demanda Nicou.

— Mon sauf-conduit, ou plutôt un sauf-conduit, une ligne de l'écriture de ma cousine, quelques papiers et des bank-notes.

— Je ferai demander demain matin partout s'il a été retrouvé.

— C'est cela. Promets une forte récompense.

— Maintenant, continua Nicou, si monsieur le vicomte me permet de lui donner un conseil, je lui recommanderai moins de fougue et plus de prudence. L'ennemi est habile. La manœuvre est désespérée ; il va donc y employer toutes les ressources de son esprit. Heureusement que nous ne sommes point tout à fait des idiots et que nous tâcherons de lui répondre convenablement.

Nicou en était là de son petit discours lorsqu'un officier entra.

— Monsieur, dit-il à Gaston, je viens d'être investi des fonctions de prévôt du corps d'armée, et c'est à moi qu'est confiée votre garde. J'ai en outre la

mission de vous demander si vous vous croyez en état de comparaître bientôt devant la cour martiale qui a été nommée par le général Washington.

— Ce soir, ce serait un peu tard, dit Gaston en souriant, car il est nuit close, mais demain matin je suis à la disposition de la cour martiale.

— C'est bien, dit l'officier en se retirant.

Gaston et Nicou restèrent encore quelques instants à deviser. Gaston était dans une sécurité absolue. Nicou était moins rassuré, et quand il se fut étendu dans un coin, enveloppé de sa couverture, il laissa échapper l'expression de ses inquiétudes en murmurant :

— La journée de demain va être rude selon toute vraisemblance. Ce scélérat d'Aubryot nous donnera du fil à retordre. Mais cela ne fait rien, j'ai idée que nous nous en tirerons quand même et qu'un jour ou l'autre, je pourrai me procurer l'agrément d'une conversation écartée et sans témoins avec ce coquin. Ce jour-là.

Et Nicou s'endormit en serrant les poings dans une honnête indignation.

II

LA COUR MARTIALE

Le lendemain matin, les cantonnements de La Fayette présentaient une animation extraordinaire. Dès l'aube les soldats avaient procédé à leur toilette militaire avec un soin particulier, et après le premier repas, s'étaient dirigés vers le centre du village, où bientôt, sauf les hommes de corvée ou de garde, tout le monde se trouva réuni devant la maison qui servait de quartier général à La Fayette. Une garde d'honneur était rangée devant cette maison, dont les portes ouvertes donnaient accès à une salle spacieuse qui, lorsque le hameau avait encore des habitants, était sans doute un lieu de réunion et de prières.

On avait eu peu de chose à faire pour transformer cette pièce en salle de justice. On avait tout simplement placé une table pour le conseil, sous le grand crucifix qui était resté pendu à la muraille du fond. Devant la table et à quelque distance, on avait placé un siège. Puis une corde, tendue d'une

muraille à l'autre, indiquait la limite que ne devait point franchir l'assistance exclusivement masculine et militaire, qui avait été admise, et au milieu de laquelle un double cordon de sentinelles, maintenait un espace réservé pour la circulation.

De temps en temps, à travers la foule des soldats qui, n'ayant pu trouver place dans la salle, encombraient la petite place, passait un officier en grande tenue, appartenant soit aux troupes cantonnées dans le hameau, soit à l'armée de Valley-Forge et se dirigeant vers le quartier général. Les soldats se l'indiquaient, le nommaient et trouvaient toujours à raconter sur son compte une histoire, vraie ou fausse, triste ou gaie.

Vers dix heures du matin, un grand chuchotement se fit entendre au milieu de cette foule disciplinée. Le vicomte de Roquetel, la tête nue et sans épée, entouré d'un peloton de miliciens, était amené dans la salle du conseil. Il passa au milieu de ses compagnons d'armes, souriant et tranquille. La fièvre et la fatigue avaient donné à sa physionomie une grâce en quelque sorte féminine, et un sympathique murmure courut sur son passage parmi ces rudes compagnons, peu enclins cependant à l'attendrissement.

— Un si gentil garçon, traître, ça me paraît difficile, murmurait l'un.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, reprenait l'autre ; quelquefois sous une physionomie touchante, se cache une âme perverse.

— Et quelquefois c'es t le contraire, dit un troisième, en indiquant du doigt Aubryot, qui s'avavançait d'un côté opposé.

— Vous oubliez le cas où la nature n'est point hypocrite et où elle met une enseigne sur ses produits, répliqua un sergent.

Nicou suivait son maître, et non loin du Breton, ses camarades se glissaient les uns derrière les autres au milieu des groupes, sans affecter de marcher ensemble, mais prêts à se réunir au premier signal.

Aubryot s'arrêta un instant pour ne pas se croiser sur le seuil de la salle du conseil avec son rival. Gaston ne savait certes pas que la vigueur qui lui permettait d'affronter sans crainte les émotions de cette journée, il la devait à celui-là même qui espérait le voir succomber bientôt et qui ne lui avait rendu la santé que pour lui arracher à la fois la vie et l'honneur. Aussi, au

moment même où le plus effroyable danger était suspendu sur sa tête, savourait-il le bonheur de vivre, la volupté d'être jeune avec le printemps.

Il alla s'asseoir sur le siège qui lui avait été préparé. Deux factionnaires, l'arme au pied, restèrent à ses côtés. Quant à Nicou, au lieu de chercher à se mettre au premier rang de la foule et le plus près possible du conseil, il resta près de la porte, modestement confondu avec les miliciens les moins bien placés.

Alors le conseil entra par une porte qui s'ouvrait au fond de la salle. La Fayette parut d'abord, pâle, triste, et revêtu du grand uniforme de général américain. Derrière lui venaient quatre officiers, un colonel, un lieutenant-colonel, un commandant et un capitaine. Ils prirent place en face de la foule et s'assirent. Au bas bout de la table, un autre capitaine s'installa ; il était chargé de soutenir l'accusation.

Un sergent tenait lieu de greffier, il se plaça de l'autre côté du conseil, avec quelques feuillets qu'il rangea devant lui, et sur lesquels était rédigé, en peu de mots, l'acte d'accusation. Outre ces papiers, il déposa, bien en vue, un portefeuille que Gaston reconnut aussitôt comme étant le sien.

Il n'est pas difficile d'expliquer comment et pourquoi ce portefeuille se trouvait là. Aubryot qui s'en était emparé en s'éloignant, pour quelques instants et par un subterfuge, Nicou du chevet de son maître, l'avait gardé toute la nuit. Puis le matin, ayant appris que la cour martiale allait se réunir, connaissant les noms des juges, celui de l'officier chargé de soutenir l'accusation, sachant, enfin, qu'on n'instruirait pas, c'est-à-dire qu'on ne ferait point subir au prisonnier d'interrogatoire avant la séance publique, les formes expéditives de la justice militaire n'exigeant point cette précaution, . Aubryot sortit, avisa un milicien qui passait et laissa tomber à quelques pas devant lui le portefeuille de Gaston, dont il avait, on le sait, respecté et même augmenté le contenu.

Le soldat, arrivé auprès du portefeuille tombé dans la poussière, le ramassa, et, ayant aperçu devant lui Aubryot qui marchait lentement à dessein, courut lui demander si cet objet lui appartenait.

— Non, mon ami, répondit Aubryot. D'ailleurs nous allons connaître de suite le nom du propriétaire.

Il ouvrit le portefeuille devant le soldat et aussitôt :

— Oh ! oh ! dit-il, tu as fait là une trouvaille importante : c'est le portefeuille du prisonnier, tu sais, de l'officier accusé de trahison.

Alors, je vais le lui reporter.

— Garde-t'en bien ! D'abord on ne te laisserait pas communiquer avec lui, et puis, la justice peut puiser là dedans de précieux renseignements. Il vaut mieux pour toi aller déposer ce portefeuille entre les mains de l'officier qui est chargé d'examiner la conduite du prisonnier. Va.

Voyant que le soldat réfléchissait, et comprenant que son hésitation provenait de ce qu'il savait bien que sa probité ne serait point aussi grassement récompensée par la justice que par un particulier, Aubryot tira deux guinées de sa poche et les lui offrant :

Tiens, dit-il, voilà pour le cas où la justice oublierait de payer le service que tu lui rends.

Le milicien obéit aussitôt. Et c'est ainsi que le portefeuille que Gaston de Roquetel croyait avoir perdu était en ce moment devant le greffier de la cour martiale, et y était parvenu grâce à Aubryot et dans un but que nous allons connaître.

Le greffier commença par donner lecture du décret de Washington, qui, daté de la veille, instituait une cour martiale pour connaître des faits articulés contre le vicomte Gaston de Roquetel, à savoir : désertion à l'ennemi et trahison. Puis il donna également lecture des décrets investissant chacun des juges de ses fonctions redoutables, et enfin, sur l'ordre du général président, il commença la lecture de l'acte d'accusation.

La reproduction de ce document, pour la première partie du moins, n'apprendrait rien au lecteur. C'était le récit bref, sec et concis des événements qu'il connaît déjà. On y relatait le départ de Gaston deux jours avant le combat de Baren-Hill pour se rendre à Philadelphie, muni d'un sauf-conduit signé Clinton. On donnait le récit de l'opération militaire dont Gaston de Roquetel connaissait le projet et qui avait été surprise, lui étant absent. On racontait le combat et la charge de cavalerie qui en avait été le dernier épisode. D'après l'acte d'accusation, Gaston de Roquetel faisait partie de la cavalerie anglaise et avait lui-même pris part aux charges dirigées contre ses compagnons d'armes. Ce passage provoqua au fond de la salle des murmures énergiques. La Fayette menaça du huis clos et tout

s'apaisa. Quant à Gaston, en entendant cette accusation, il s'était contenté de sourire en haussant les épaules.

Enfin, après avoir relaté de quelle façon le vicomte de Roquetel était tombé aux mains ou était venu aux mains des Américains, l'acte d'accusation continuait ainsi :

« A ces preuves, d'ailleurs, sont venues s'ajouter d'autres preuves. Un portefeuille appartenant à l'accusé a été trouvé, et son contenu suffirait à lui seul à démontrer toute la culpabilité. Il renferme, en effet, un sauf-conduit au nom de M. de Roquetel. Ce sauf-conduit est signé Clinton. Il constitue un indice des relations antérieures de l'accusé avec l'ennemi. »

Gaston ne parut nullement troublé en entendant ces affirmations, mais il devint aussitôt plus attentif, car le greffier, poursuivant sa lecture, disait :

« Dans les plis de ce sauf-conduit on a également trouvé un bon de dix mille livres sterling sur le Trésor public anglais, signé du nom du généralissime anglais, »

A ces mots, Gaston interrompit la lecture en s'écriant :

— C'est faux ! Jamais, jamais une pareille pièce n'a été en ma possession.

— Taisez-vous, dit La Fayette, laissez achever. Tout à l'heure nous discuterons.

— Le greffier reprit :

« Dès lors, tout s'enchaîne, tout s'explique. Le vicomte de Roquetel demande un laissez-passer, ou en reçoit un par une entremise étrangère. Il se rend à Philadelphie, s'abouche avec Clinton, lui vend le secret de l'opération sur Baren-Hill, secret qui lui est payé dix mille livres sterling. Le général ennemi le retient auprès de lui pour s'assurer qu'il n'a point été trompé, précaution bien naturelle en pareil cas. La cavalerie anglaise, en voyant notre corps d'armée lui échapper, fait une charge désespérée dans laquelle le vicomte de Roquetel est entraîné, forcé, par une conséquence logique, de combattre en face ceux qu'il vient de trahir, et son cheval ayant été tué, il est fait prisonnier.

« Nous demandons qu'il soit fait application au vicomte de Roquetel des lois militaires en vigueur chez toutes les nations civilisées. »

Le greffier se rassit et dans l'auditoire courut un murmure approbateur qui indiquait que le document dont il venait de faire lecture paraissait irréfutable.

La Fayette procéda aussitôt à l'interrogatoire de l'accusé.

– Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il.

– Jean Gaston de Roquetel.

– Quel est votre âge ?

– Vingt-quatre ans.

– Où êtes-vous né ?

– A Roquetel, province de Bretagne, France.

– Qu'avez-vous à répondre au document dont vous venez d'entendre la lecture ?

— J'ai à répondre, qu'il est faux, calomnieux d'un bout à l'autre.

— Précisez.

— Il est faux, d'abord, que j'aie demandé un sauf-conduit à lord Clinton.

— Alors, à qui était destiné celui qu'on vous remit devant moi ?

— A monsieur.

Et Gaston indiqua du doigt Aubryot.

La Fayette fit un signe d'incrédulité et poursuivit :

— Qu'alliez-vous faire à Philadelphie ?

Gaston hésita. Il lui semblait que prononcer devant tous, et en un pareil moment, le nom d'Élise, ce serait le profaner.

La Fayette répéta sa question.

, – J'allais à Philadelphie pour un motif personnel et qui n'a aucun rapport avec ce dont je suis accusé.

Du moment que vous avouez que vous aviez des raisons d'aller à Philadelphie, il est inutile de prétendre que le sauf-conduit ne vous était pas destiné ; mais passons. A Philadelphie, avez-vous vu lord Clinton ?

– Oui.

– Avez-vous parlé de choses militaires ?

— Oui.

– Est-ce par imprudence ou par calcul que vous avez parlé de notre mouvement sur Baren-Hill ?

— Je n'ai pas parlé de ce mouvement que lord Clinton connaissait par avance aussi bien et mieux que moi.

— Qui l'avait instruit ?

— Monsieur.

Et, pour la seconde fois, Gaston montra Aubryot. Celui-ci, on le comprend, n'était pas venu à l'audience sans avoir calculé tout ce qui allait s'y passer, et la première hypothèse, la seule qu'il pût faire, était justement celle qui se réalisait en ce moment. Aussi était-il prêt au choc, et avait-il stéréotypé sur son visage un imperturbable sourire de dédain et de pitié.

— Ce système de défense qui consiste à accuser les autres, n'a aucune valeur, dit sèchement La Fayette.

Aubryot se leva. La dernière phrase du général lui semblait le présage du succès et il voulait en profiter de suite.

— Pardon, mon général, je désirerais dire un mot.

— Parlez.

— Il est naturel que M. de Roquetel m'accuse, puisque l'un de nous deux doit être coupable. Mais je repousse ses accusations avec tout le mépris qu'elles méritent. Il me suffira de répondre que le sauf-conduit et le bon de dix mille livres sont au nom de M. de Roquetel, et que ce nom lui appartient, à lui seul. Par conséquent.

— Tu mens ! dit une voix forte au fond de la salle ; tu mens ! scélérat ! tu t'appelles de Roquetel, tout comme lui.

Et au même instant, Nicou, prouvant que Washington n'avait point exagéré la solidité des têtes bretonnes, se servait de la sienne pour s'ouvrir un passage à travers l'assistance, et ne s'arrêtait qu'en face du conseil de guerre de l'autre côté de la corde qui le séparait du public.

III

NICOU INTERVIENT

Aubryot avait pâli. Il espérait n'avoir affaire qu'au vicomte et pensait que son serviteur n'oserait ou ne pourrait intervenir.

— Allons, dit-il en s'adressant à La Fayette, les rôles sont bien distribués. Après le maître, le valet.

— Asseyez-vous d'abord, dit La Fayette. Quant à toi, poursuivit-il, en s'adressant à Nicou, qui t'a permis de parler ?

— Mon général, si vous êtes ici, en train de juger mon maître, c'est grâce à moi.

— Je le sais, et voilà pourquoi tu n'es pas encore puni de ta témérité.

— On m'a promis une récompense. Le général Washington me l'a promise devant vous, vous vous le rappelez. Eh bien ! cette récompense, je la demande de suite ; je veux que vous m'écoutez tous pendant cinq minutes, j'ai des révélations à vous faire, et si je mens, qu'on me pend.

Avec un président ordinaire de cour martiale, c'est-à-dire avec un vieux guerrier rompu aux usages et aux règles militaires, cet incident ne se fût pas prolongé. Nicou eût été arrêté sans avoir le temps de dire un mot. Aubryot y comptait bien. Mais La Fayette était jeune, il n'avait pas vingt-cinq ans. Le côté romanesque de la situation lui plaisait, et puis il espérait toujours que Gaston de Roquetel finirait par triompher de l'accusation terrible portée contre lui. Aussi après avoir pris, pour la forme, l'avis des officiers assis à ses côtés, il fit signe à Nicou de parler.

— Mon général, voilà l'histoire, dit aussitôt Nicou, qui ne voulait rien perdre des cinq minutes qu'il s'était accordées. Figurez-vous que dans notre pays, mon maître avait une fiancée, une cousine qu'il aimait par-dessus tout. Le père de la jeune fille étant tombé malade, M. de Lorken, qui s'appelait alors Aubryot, profita de la circonstance pour forcer la promesse de mon maître à devenir sa femme. Puis, il alla trouver le roi de France et obtint de s'appeler comte de Roquetel, comme son beau-père défunt. Ce qui fait qu'il y a bien et véritablement devant vous deux Roquetel. Mon maître et lui se sont déjà battus par jalousie, et cette balafre que vous voyez sur son front, c'est nous qui la lui avons faite.

— Ici Nicou, qui constatait l'attention de son auditoire, s'interrompit, et, comme s'il eût obéi à un tic, il fit entendre une seconde fois l'imitation du bruit des coups de fouet, figuré par un claquement de langue particulier. Il était heureux de rendre ainsi à Aubryot une partie des angoisses que celui-ci lui avait causées. Après avoir joui quelques secondes de l'expression de

rage que fit naître sur le visage de son ennemi cette insulte originale, il reprit :

— Mon maître, désespéré de la perte de sa fiancée, est venu ici pour en finir avec la vie au profit de l'Amérique. M. Aubryot de Roquetel nous a suivis pour se venger et s'est dissimulé sous le nom de Lorken, qui ne lui appartient pas. Sa femme est venue aussi parce qu'elle le connaissait et voulait l'empêcher de faire tout le mal qu'il méditait. Alors il est allé trouver le général Clinton et lui a vendu le secret de l'affaire. Il a envoyé à mon maître le sauf-conduit que lui avait donné Clinton. Mon maître est allé à Philadelphie pour voir, croyait-il, celle qu'il aime toujours. Clinton l'a fait prisonnier ; il s'est échappé, et venait mourir avec nous lors de la fameuse charge. Maintenant, Aubryot, qui ne comptait pas sur cet accident, s'est retourné. Il nous a accusés. Il nous a volé notre portefeuille pour y mettre son bon de dix mille livres, et il voudrait nous faire passer pour des scélérats ! Or, le scélérat, c'est lui ! le traître, c'est lui ! Je demande formellement sa punition.

Rien ne peut donner l'idée de l'étonnement que ce récit simple et rapide, fait d'un ton convaincu et chaleureux, causa au milieu de l'assistance, et de l'effet qu'il produisit sur les membres du conseil.

— Ce que dit cet homme. demanda La Fayette à Aubryot.

— C'est faux d'un bout à l'autre.

— Il n'y a pas, entre le vicomte de Roquetel et vous, rivalité ?

— Aucune rivalité.

— Vous ne vous nommez point le comte de Roquetel ?

— Je me nomme de Lorken.

— C'est bien. La séance est suspendue ; que chacun se retire.

La salle fut immédiatement évacuée et la foule qu'elle contenait reflua sur la place, où elle se livra aux commentaires les plus fantaisistes et les plus variés sur les péripéties de ce drame judiciaire.

Nicou était un grand orateur à en juger par l'effet qu'il venait de produire et qui n'était autre qu'un revirement complet de l'opinion en faveur du vicomte de Roquetel. Son dernier exploit lui avait, d'ailleurs, donné un prestige dont la cause de son client profita. Aussi, le sentiment public

pouvait-il se traduire par cette phrase, qu'on entendait dans presque tous les groupes :

— Si ce que le Breton a dit est vrai, l'autre est un bien grand coquin.

Les membres de la cour martiale, réunis en conseil secret, près de La Fayette, pensaient exactement comme les soldats. Il s'agissait donc pour Nicou de faire disparaître la formule dubitative et conditionnelle et de prouver qu'il avait dit vrai.

Le vicomte était resté dans la salle de l'audience et Aubryot, sombre, soucieux, mais résolu, se tenait devant la porte fermée de cette salle. Nicou allait de groupe en groupe, recueillant les impressions de chacun, partout fêté, et passant près de tous pour un homme extraordinaire. Au bout d'une demi-heure, la séance n'étant pas encore reprise, il se dirigea vers la partie de la maison où il pensait que les officiers étaient en délibération. Il fit demander la faveur d'entrer, et sa requête fut exaucée de suite.

— Nous allions t'envoyer chercher, mon garçon, dit La Fayette. Ton témoignage ne nous prouve point que ton maître ne soit pas coupable. Même en admettant que lui et de Lorken se haïssent et désirent se faire le plus de mal possible, il faut bien aussi tenir compte de ce qui s'est passé sous nos yeux. D'abord, ta déposition n'a pas de valeur juridique, puisque tu es au service du vicomte de Roquetel. Ensuite, toutes les preuves sont contre ton maître.

— Ou contre l'autre, puisque tous deux s'appellent de Roquetel.

— L'autre était sur le champ de bataille.

— Mon maître y est venu dès qu'il a pu, et d'ailleurs, j'y étais pour nous deux.

— Et tu as fait double besogne, je ne le nie point. Voici donc la situation, messieurs, poursuivit La Fayette. Nous avons devant nous deux hommes portant le même nom qui s'accusent mutuellement d'avoir trahi.

— En ce cas, le témoignage de lord Clinton peut trancher la difficulté, dit un des assistants.

— Oui ; mais qui ira le chercher ? reprit La Fayette.

— Moi ! s'écria Nicou ; moi ! qui ne suis qu'un idiot de n'y avoir pas encore songé.

— Clinton ne t'écouterà pas.

— Si Clinton ne m'écoute pas, j'amènerai ici Clinton, je le jure.

Les officiers se regardèrent entre eux. Nicou leur semblait quelque peu fou.

— Ne l'excitez pas, messieurs, dit La Fayette en souriant, il est capable de tout.

— Mon général, je vous demande quarante-huit heures de répit. Si, dans quarante-huit heures je ne suis pas de retour, preuves en main, c'est que je serai mort, et alors... il arrivera ce qu'il pourra.

— Je t'accorde trois jours, dit La Fayette, qui ajouta : Le difficile sera de trouver un prétexte pour cette suspension du cours de la justice sans éveiller les soupçons de Lorken. S'il n'est pas coupable, la chose lui paraîtra extraordinaire ; s'il est coupable, il cherchera à s'échapper.

— Il y a un moyen, répliqua Nicou. Qui vous empêche de dire que M. le vicomte de Roquetel n'est point en état de supporter de telles émotions ?

Pour toute réponse La Fayette déclara aux membres de la cour martiale qu'il prenait sur lui de faire droit à la requête du Breton.

— Mais, ajouta-t-il, nous seuls ici devons savoir les motifs réels de ces délais. Pour tous, la santé ébranlée de l'accusé en doit être l'unique cause.

Puis s'adressant à Nicou, il lui dit :

— Adieu, mon garçon, et que Dieu te ramène bientôt !

— Merci, général. Mon maître va retourner chez lui, n'est-ce pas ?

— Oui. Je vais donner les ordres nécessaires.

Quelques minutes plus tard, en effet, la nouvelle circulait dans les groupes que l'audience était remise, que l'accusé s'était trouvé mal et que ce serait pour un autre jour. Chacun revint à son poste, après avoir assisté seulement au prologue du spectacle promis. Seul Aubryot soupçonna quelque chose, et, avec son audace accoutumée, alla demander des explications à La Fayette lui-même. Ce dernier, se croyant permis un innocent mensonge, répondit en alléguant le mauvais état de la santé de Gaston et surtout le désir que venait de témoigner Washington d'assister aux séances du conseil de guerre ; or le généralissime était retenu à Valley-Forge un jour ou deux encore.

Dire qu'Aubryot fut entièrement satisfait de ces explications, ce serait méconnaître sa perspicacité habituelle ; mais cependant il ne s'inquiéta pas

outre mesure de la situation. On aurait beau suspendre la séance tant qu'on voudrait, il faudrait bien en finir par un jugement, et toutes les preuves étaient contre son adversaire, toutes. Cela était si vrai, pensait Aubryot, que La Fayette, dans cette entrevue, ne lui avait pas même parlé des incidents de l'audience, ne lui avait même pas demandé de nouveau si réellement il s'appelait de Lorken, s'il y avait des liens de parenté entre Gaston et lui. Il était donc rassuré. Une seule personne connaissait sa trahison, sans compter Gaston qui la connaissait lui aussi, mais allait en mourir, et cette personne était Clinton. Or, Clinton ne pouvait témoigner contre lui. Qui oserait aller quérir son témoignage ? Et en admettant même que le général anglais s'oubliât jusqu'à se le laisser arracher, quelle valeur pouvait avoir la parole d'un ennemi apportée par ceux-là même qui avaient intérêt à la tourner contre lui, Aubryot ? Ces raisonnements lui inspirèrent confiance et patience.

De son côté, Nicou, à peine son maître fut-il ramené chez lui, se dirigea vers la partie du cantonnement où s'étaient installés ses camarades. Il vit bientôt arriver l'un après l'autre les Bretons qui avaient assisté à la scène que nous avons décrite plus haut.

— Mes amis, leur dit-il, quand ils furent tous réunis, j'ai combiné une petite expédition d'où nous sortirons couverts de gloire et munis de rentes pour le reste de nos jours, si nous n'y laissons pas notre peau. Qui veut venir avec moi ?

Ce fut un cri unanime de « Moi ! » qui lui répondit comme un écho.

— Je m'en doutais, Je vous accepte tous, sauf deux qui devront rester ici. Voyons ; quels sont les deux moins iningambes ?

Personne ne bougea.

— C'est pour une mission de confiance, où il y aura autant de gloire et de profits et peut-être plus de dangers que dans celle que nous allons entreprendre.

Nicou qui malgré cette offre insinuante voyait tout le monde désireux de partir avec lui, désigna deux Bretons, et les prenant à part, leur donna en ces termes ses instructions :

— Vous allez vous rendre tous deux auprès du vicomte de Roquetel, avec moi : vous aurez pour consigne de ne pas le perdre de vue une seule minute,

entendez-vous. Cela vous sera facile ; vous ne dormirez pas ensemble, voilà tout. Vous ne laisserez approcher personne. Si quelqu'un, à l'exception du général La Fayette, veut forcer la consigne, vous jouerez de ceci,

— et Nicou toucha son couteau de chasse. A bien plus forte raison, si ce quelqu'un était le particulier que vous connaissez et qui répond aux trois noms suivants : Aubryot, de Roquetel, de Lorken. Cela durera trois jours. Au bout des trois jours, ou même avant, nous serons de retour, les autres et moi. probablement. Mais si nous n'étions pas là, c'est que nous serions morts. Alors, vous ferez ce que vous dira le vicomte de Roquetel. Si on le condamne, rappelez-vous bien ceci : c'est que son bourreau, sera Aubryot, et qu'il faudra, d'une façon ou de l'autre, venger notre maître.

— Soyez tranquille, monsieur Nicou, dirent les deux initiés, avec cette placidité des résolutions inébranlables.

— Suivez-moi ! chez M. le vicomte.

Nicou revint pour adresser-ses adieux à son maître.

— N'oubliez pas, monsieur le vicomte, lui dit-il, que la consigne est de vous dire malade et de ne pas vous lever, de refuser toute autre boisson que de l'eau pure que ceux-ci iront vous chercher, et tout autre aliment que ceux qu'ils auront préparés eux-mêmes. Si ces précautions doivent être inutiles, tant mieux !

— J'espère, Nicou, que tu vas me dire pourquoi tu me quittes ?

— Non pas. Si je réussis, vous me félicitez après. Si j'échoue, eh bien ! je n'aurai plus besoin des félicitations de personne.

— Mais encore ?

— Voilà deux gaillards qui ont pour mission de ne point vous quitter un seul instant du regard, pendant mon absence.

— Nicou, je t'en prie, je te l'ordonne, dis-moi ce que tu vas faire.

— Vous le voulez, dit Nicou contraint, et qui alla s'assurer de tous côtés que personne ne pouvait les entendre ; eh bien ! monsieur, je vais chercher Clinton.

— Tu es fou !

— Je le sais ; on me l'a déjà dit. Mais il n'y a que les fous qui réussissent.

— Mais Clinton ne viendra pas de gré, dit Gaston.

— Je le crains. Il nous restera, il est vrai, la force, comme moyen de persuasion.

— Quelle folie ! au milieu de son armée.

— Qu'est-ce que cela fait, une armée, quand elle dort et qu'elle ne sait rien.

— Enfin, je ne puis que t'admirer et je n'ai pas le courage, ami, je n'ai pas le courage de t'arrêter.

— C'est heureux, monsieur le vicomte, car cette fois je n'obéirais pas.

— As-tu de l'argent au moins ?

— J'ai tout ce qu'il me faut. J'ai une sacoche pleine de pièces d'or que nous allons nous répartir, les camarades et moi, pour les porter plus facilement. Il ne me manque plus qu'une chose, l'indication de la maison qu'habite mademoiselle Élise, pardon, madame Élise.

— Écoute. En face de la jetée, sur le port, il y a une grande maison, avec des sentinelles tout autour. C'est le quartier général de Clinton. La cinquième maison à gauche est celle de ma cousine. Il doit y avoir, d'ailleurs, un poste de grenadiers anglais à la porte.

— Cela me suffit, dit Nicou. Et maintenant, adieu, monsieur le vicomte. Dans trois jours, ici.

— Ou, quelques heures plus tard, là haut. Je suis résigné.

— Pas moi, dit Nicou, qui serra la main que lui tendait Gaston et s'élança au dehors.

Il rejoignit aussitôt ses compagnons qui s'étaient préparés et armés en l'attendant.

— Les fusils sont inutiles, dit-il, nous les laissons ici. Nous n'allons pas nous battre en bataille rangée. Nous allons pousser une pointe à la façon des sauvages. Il faut que nous sachions nous contenter du couteau. D'ailleurs, l'endroit vers lequel nous nous dirigeons est rempli de fusils ; il y en a au moins cinquante mille. Nous pourrons choisir.

— Où allons-nous donc ? dirent quelques voix.

— Vous le saurez ce soir, au gué de Matson, où nous allons retourner isolément.

A la tombée de la nuit, Nicou, assis de l'autre côté du gué, vit ses huit compagnons, fidèles au rendez-vous d'honneur, poindre les uns après les

autres au milieu de la plaine, sur laquelle tombait l'ombre. Il poussa un cri de ralliement, et quelques minutes après tout son monde était groupé autour de lui.

IV UNE FOLIE HÉROÏQUE

Avant de traverser la rivière dont ils avaient illustré les rives par leurs récents exploits, les Bretons s'assemblèrent autour de Nicou qui, de son côté, ne voulait pas aller plus loin sans leur expliquer tout ce qu'ils devaient savoir du plan étrange qu'il avait formé et à la réussite duquel ils devaient concourir.

— Mes amis, leur dit-il lorsqu'ils furent tous assis autour de lui, procédant à un frugal repas, derrière cette nappe d'eau que nous allons franchir s'étend, vous le savez, le territoire occupé par l'ennemi. Nous allons y entrer, mais il est nécessaire qu'auparavant vous sachiez ce que nous y devons faire.

— Ce n'est point nécessaire, dit un Breton.

— Si fait, reprit Nicou. Nous allons porter à lord Clinton assignation d'avoir à comparaître comme témoin, après-demain, heure de midi, devant la cour martiale américaine, en train de se tromper grossièrement en condamnant le vicomte de Roquetel, comme traître et déserteur.

Les Bretons hochèrent la tête en signe d'adhésion.

Prétendre, continua Nicou, que Clinton obtempérera de bonne grâce à cette sommation, serait peut-être s'avancer un peu. Aussi est-il nécessaire de prendre des mesures pour le cas fort probable où il recevrait mal des huissiers tels que nous. Nous allons donc nous rapprocher séparément des lignes anglaises ; au premier coup de sifflet, tout le monde accourt. La nuit va tomber ; dans quatre heures, en marchant bien, nous serons aux avant-postes. Là, je verrai ce qu'il y aura à faire. Maintenant, en route et éparpillons-nous !

Un quart d'heure plus tard, les Bretons étaient de l'autre côté de la rivière et se disséminèrent sur ce champ de bataille où reposaient la moitié d'entre eux. Tous ces hommes, au cœur rude et bon, qui s'engageaient avec un dévouement et avec un héroïsme en quelque sorte inconscients, dans une aventure dont la mort était l'issue la plus probable, faisaient un signe de croix et murmuraient une prière en côtoyant les tombes communes où dormaient côte à côte, dans la suprême alliance du trépas, leurs compagnons et les nombreuses victimes qu'ils avaient faites. Ils passèrent à quelque distance de Baren-Hill et continuèrent leur route à travers les prairies.

La nuit était tombée depuis longtemps et la lune devant laquelle couraient de grands nuages blancs projetait sur les plaines des clartés intermittentes, lorsque le sifflet de Nicou, résonnant doucement et avec une modulation qui ressemblait à s'y méprendre à la plainte d'un oiseau surpris par les tyrans de la nuit, hiboux et chouettes, les arrêta tous..

Nicou, qui marchait en éclaireur à vingt pas en avant d'eux, venait de voir briller comme une aigrette lumineuse, la baïonnette d'une sentinelle, à une assez grande distance. La sentinelle appartenait à un poste de Hessois, campé en grand'garde dans un petit bouquet de bois, et se promenait sur la lisière avec la plus entière sécurité. Tout autour du bouquet d'arbres, les grandes herbes sur lesquelles passaient les ombres du ciel étaient désertes.

— Voilà mon affaire, dit Nicou à ses compagnons rassemblés selon la consigne. Nous ne sommes plus qu'à une heure et demie environ de Philadelphie, et nous ne pouvons aller plus loin sans nous exposer à être pris et fusillés. Je ne tiens pas à répandre du sang. Néanmoins, s'il le fallait, je n'en serais pas économe. En attendant, laissez-moi agir. Mais, au premier cri, accourez tous, et lestement.

Et Nicou, se courbant pour traverser l'espace éclairé, sans dépasser la surface des herbes qu'il écartait avec précaution devant lui, arriva jusqu'à dix pas de la sentinelle poursuivant sa promenade automatique au sein d'un demi-sommeil.

Le réveil fut rude, car Nicou, parvenu à portée, s'élança à la manière du serpent qui se déroule, et saisissant par les épaules le Hessois, l'étendit par terre ; puis, s'agenouillant sans façon sur sa poitrine, il étouffa le cri d'effroi

que le pauvre diable allait pousser, en lui enfonçant son mouchoir dans la bouche, en même temps qu'il lui serrait fortement le cou.

Le soldat, ainsi malmené, se débattit sous l'étreinte de fer qui le clouait au sol. Puis ses yeux agrandis par la terreur tournèrent dans leurs orbites et il s'évanouit. Nicou le jeta sur ses épaules, comme un chasseur qui se charge de l'isard ou du chamois qu'il vient de tuer, et par un prodige de force et d'adresse, pendant qu'il maintenait, d'une main, en équilibre, ce fardeau humain inanimé, de l'autre, il ramassait le haut bonnet en forme de mitre et le mousquet tombés dans l'herbe. Puis, il s'élança vers l'endroit où il avait laissé ses compagnons. Dans le bouquet d'arbres, aucun mouvement ne s'était produit.

Parvenu auprès des Bretons qui l'attendaient, Nicou laissa tomber, assez rudement, la malheureuse sentinelle.

— En voilà toujours un, dit-il, et il me suffit pour l'instant. Il n'est pas mort, d'ailleurs, tout à fait, et il ne s'agit que de le débarrasser de mon mouchoir qui doit le gêner pour respirer. Déshabillez-le, cela lui fera du bien, et seulement, faites-lui comprendre qu'il ait à se taire.

Pendant que les Bretons enlevaient au Hessois ses buffleteries et sa tunique, Nicou se dévêtissait avec promptitude.

— Allez toujours, dit-il, la culotte, les guêtres, le col, les souliers, tout, tout.

On lui obéit, et bientôt la sentinelle resta gisante sur l'herbe, sans autre vêtement que sa chemise. En même temps, Nicou se parait des dépouilles opimes et se transformait en Hessois avec une extrême rapidité.

Cependant l'air froid de la nuit tira bientôt l'Allemand de son évanouissement. Mais, son premier regard rencontra l'éloquente menace de deux couteaux levés sur lui, tandis que ceux qui en étaient armés, lui faisaient, en mettant le doigt sur la bouche, un signe qui imposait le silence. Il comprit et se résigna aussitôt, étonné seulement, dans la simplicité de son âme, de voir un camarade commander à ceux qui le tenaient en leur pouvoir et lui avaient fait grâce de la vie. Il lui fallut un certain temps pour analyser la situation et comprendre que ce prétendu camarade avait sur le dos sa propre défroque.

— Ce n'est pas un héros, disait Nicou, mais c'est une bonne pâte d'Allemand. Aussi je lui permets de compléter l'échange et de revêtir mes habits. Je me reprocherais toute ma vie qu'il eût échappé à l'asphyxie au profit du rhumatisme. Mettez-lui néanmoins quelques ficelles entortillées autour des jambes et autour des bras. Là. très-bien. Ne lui parlez pas maintenant. Il ne vous comprendrait pas.

Puis Nicou, donnant un dernier coup de main à sa tenue militaire, ajustant les bretelles du sac et l'entrecroisement correct des larges courroies qui supportaient le briquet et la giberne, faisant briller avec sa manche la plaque de cuivre du shako en pointe, continua :

— Vous venez de me voir opérer, n'est-ce pas ? Eh bien, demain soir, il nous faudra faire la même chose en grand.

— Pourquoi pas de suite ? dit un des Bretons.

— Parce que demain matin, on s'inquiéterait de la disparition d'un poste entier, tandis que personne ne trouvera extraordinaire qu'un homme manque à l'appel. Et puis, si nous sommes obligés de nous battre, si nous laissons des morts derrière nous, cela fera un esclandre qui pourrait nuire au succès de l'expédition. Demain soir, ce ne sera plus la même chose. D'ailleurs, vous en savez assez. La consigne est de se retrouver demain vers la nuit, ici même. En attendant, vous allez battre en retraite d'une bonne lieue, et surtout ne pas laisser échapper ce digne Hessois dont j'emprunte le fournement. Allons, à demain !

Les Bretons s'éloignèrent. Nicou, resté seul, jeta sur l'épaule gauche son fusil et partit délibérément du côté de Philadelphie, ayant soin toutefois d'éviter le bouquet de bois où manquait un factionnaire qui devait être vraisemblablement porté comme déserteur. Il attendit, pour entrer dans la ville, que le jour fût tout à fait levé et que les rues fussent remplies de mouvement et d'agitation.

Sa démarche était des plus hasardées, car il lui suffisait de rencontrer un officier du régiment dont il portait indûment l'uniforme pour échouer piteusement après un premier succès. Aussi regardait-il avec anxiété à droite et à gauche, devant, derrière, prêt à se dérober s'il voyait poindre le moindre shako semblable au sien. Il eut la bonne fortune d'arriver sans encombre jusqu'aux quais, devant le port.

Avant d'aller plus loin, il entra chez un papetier et là, s'exprimant au moyen de signes accompagnés d'un baragouinage guttural qui ressemblait à de l'allemand prononcé trop vite pour être compris, il acheta du papier, des enveloppes, de la cire à cacheter.

Il se dirigea ensuite vers un des nombreux cabarets qui s'étendaient en file le long des quais de débarquement, et avec la même pantomime, appuyée du même patois, il fit comprendre au maître du logis qu'il désirait être seul, dans une salle, pour écrire. On le conduisit dans une chambre située au premier étage et dont les fenêtres donnaient sur le port. Son premier soin fut de se rendre compte de la topographie de la partie de la ville qu'il pouvait découvrir, et, en vérité, il jouait de bonheur. A cent pas de lui, il vit une petite grille, devant laquelle étaient postés deux grenadiers.

— C'est là, pensa-t-il, qu'est madame Élise.

Plus loin il aperçut une grande maison militairement gardée. C'était le quartier général de lord Clinton. Des chevaux de selle et une escorte de dragons attendaient devant la porte.

— Si Clinton pouvait aller faire un tour de promenade matinale, pensa Nicou, en fermant le fenêtré et en se postant en observation derrière le rideau soulevé, il me ferait plaisir.

Au même moment, et comme si une fée eût été aux ordres du Breton, Clinton parut suivi de quelques officiers, monta à cheval et vint passer sous les croisées. Nicou l'avait vu de près sur le champ de bataille et le reconnut.

En passant devant la grille de la maison d'Élise, le général ralentit l'allure de son cheval et regarda du côté de la maison qu'il faisait si soigneusement garder.

— A merveille, se dit Nicou. Si je manque une entreprise aussi bien commencée, je ne suis qu'un imbécile !

Il se mit aussitôt à écrire la lettre suivante :

« Madame,

« Il faut que ce soir, à onze heures et demie, lord Clinton soit chez vous, et qu'il y soit seul avec vous. Il y va de la vie de mon maître.

« NICOU. »

Il plia la lettre, la mit sous une enveloppe sur laquelle il écrivit : A madame de Roquetel, et serra le tout sous son uniforme. Puis il plia en

quatre une autre feuille de papier, la mit, elle aussi, sous une enveloppe qu'il décora de cinq grands cachets de cire rouge. Il écrivit la même suscription et passa le pli sous sa buffleterie, comme font les soldats qui portent une dépêche.

— La, dit-il, voilà qui est fait. Si je vois madame Élise, ma lettre devient inutile, sinon elle produira son effet.

Alors, confiant son fusil au cabaretier un peu étonné qu'un simple soldat de Hesse-Cassel eût à écrire une si longue correspondance, il partit du pied gauche dans la direction de la maison qu'il supposait être la demeure d'Élise. Arrivé devant la grille, il montra la suscription de sa dépêche au factionnaire anglais, en ayant l'air de lui demander s'il était bien à l'adresse indiquée. Le factionnaire fit un signe affirmatif et livra passage au Breton qui traversa le jardin et gravit les marches du perron.

Là, il fallut parlementer. Or, parlementer, n'était point le fait de Nicou dont la langue était très-peu à l'aise au milieu du charabia qu'il inventait pour être d'accord avec son uniforme. Les domestiques voulurent lui prendre la dépêche des mains. Alors il se mit à rouler des yeux féroces et à tourmenter la poignée de son briquet, tant et si bien qu'il fallut aller prévenir Elise de l'arrivée de ce guerrier incommode.

Elise descendit. Nicou, pour ne point exciter par son aspect une surprise dont la manifestation eût été imprudente peut-être, avait enfoncé sur ses yeux sa mitre militaire, et cherchait à dissimuler dans le col trop large du Hessois le bas de sa physionomie. Aussi Elise qui d'ailleurs ne pouvait attacher grande importance à une lettre qu'elle croyait, vu l'uniforme du messager, lui être envoyée par Clinton, ne le reconnut-elle point.

L'excès de précaution faillit même tout compromettre, car madame de Roquetel lui ayant arraché des mains, devant les domestiques, la dépêche en blanc et ayant déchiré l'enveloppe, crut à une plaisanterie ou à une étourderie.

Mais Nicou était aux aguets et comprenant qu'il y allait du succès de l'entreprise de ne pas laisser plus longtemps les domestiques assister à cette scène embarrassante, il s'inclina en murmurant un nom.

— Gaston, dit-il.

Élise tressaillit, le regarda fixement, le reconnut aussitôt et fut pourtant assez maîtresse d'elle-même pour ne point laisser éclater le trouble de son esprit. Elle replia la feuille de papier blanc et indiqua au Hessois de contrebande l'entrée du salon où elle le suivit après avoir congédié ses gens. A peine la porte se fut-elle fermée derrière elle, qu'avec une précipitation où se trahissait la violence de ses sentiments, elle répéta ce nom que venait de prononcer le Breton.

— Gaston ?

Et elle mit dans ces deux syllabes tout ce que l'âme d'une femme peut contenir d'angoisses et d'amour.

— Il est sain et sauf, madame.

— Je le sais. Lord Clinton l'a vu, m'a-t-il dit, revenir sans blessure parmi les Américains.

— Oui, mais il n'en vaut guère mieux, dit Nicou, qui n'avait pas le temps de songer aux circonlocutions.

— Comment ? Dites vite.

— Il est accusé de trahison.

— Par qui ?

— Par votre mari.

— Et on le croit !

— Suffisamment pour que j'aie couru le risque de ce déguisement.

— Que faire alors ?

— Attendez. Lord Clinton seul sait à quoi s'en tenir.

— Moi aussi, je le sais, et.

— Vous, madame, on n'ajouterait pas foi à votre témoignage.

— Mais alors, mon Dieu, Gaston est perdu. Ah ! au moins, je mourrai avec lui. Vous allez m'emmener, n'est-ce pas, Nicou ? Nous allons partir tout de suite.

— Si nous continuons ainsi, dit Nicou d'un ton péremptoire, nous perdrons inutilement notre temps. Je me ferai prendre, et alors. fini.

Élise, subjuguée, ne répliqua plus.

Nicou, tirant alors de dessous sa tunique la lettre qu'il avait écrite, la lui donna.

— Est-ce possible ? dit-il, quand elle eut lu.

– Oui, répondit Élise avec résolution.

— Peut-on entrer ici par un autre endroit que par la porte ?

– Je ne le crois pas.

– Qu’y a-t-il derrière la maison ?

– Des écuries.

– Hautes ?

– Non. Un rez-de-chaussée seulement.

– Avec des sentinelles ?

Non.

– Tant mieux. Pas de fenêtres sur le dehors ?

– Non, des jours de souffrance grillés.

– Et derrière les écuries ?

– Des terrains vagues.

— Alors, c’est parfait.

— Maintenant, expliquez-moi.

— Pas un mot, madame. Seulement, il est bien convenu que ce soir à onze heures et demie, lord Clinton sera ici, dans ce salon, en tête à tête avec vous. Et seul surtout.

— Oui, fit Élise avec un geste qui marquait combien cette partie du complot lui coûtait.

— Qu’il y aura là sur cette table du papier et tout ce qu’il faut pour écrire ?

— Oui.

— Que, quoi que je fasse, vous me laisserez accomplir mon œuvre comme je l’entends ?

– Oui.

— Que les portes de la maison resteront ouvertes ?

– Oui.

– Et que tous les domestiques seront couchés ?

— Oui.

– Où est le petithomme qui vous a accompagnée ici ?

– Joseph-Marie ?

– Oui, Joseph-Marie.

11 cstlà, dans le jardin, je vais l’appeler.

— Non, c'est inutile, Joseph-Marie veillera et montera vers onze heures et demie sur le toit des écuries. Vous lui expliquerez bien.

— Oui.

— Il aura une corde et l'attachera au pignon, n'importe où, quelque part enfin.

— C'est convenu, nous allons tout préparer.

— A ce soir, comptez sur moi.

— Enfin, que voulez-vous faire, Nicou ? Je vous en supplie, dites-le-moi.

— Encore une fois, madame, je n'en ai pas le temps ; qu'il vous suffise de savoir que le vicomte de Roquetel peut être sauvé, et je jure Dieu que je le sauverai.

— Encore un mot. Qu'est devenu ?...

— Non pas, répliqua Nicou s'arrachant en quelque-sortie aux mains de la pauvre femme qui avait tant de questions à lui adresser. Adieu, adieu.

Il sortit rapidement, passa devant le poste avec une raideur toute militaire, et fit un long détour pour rentrer sans être vu dans le cabaret dont il avait fait son quartier général. Quand il fut revenu dans la chambre qu'il venait de quitter, il appela l'hôtelier, et là, à l'aide d'une pantomime animée, il parvint à faire comprendre à cet homme qu'il avait obtenu un jour de congé, qu'il attendait des amis de son régiment pour festoyer à la nuit, et surtout qu'il fallait garder le silence sur toutes ces confidences.

Une demi-douzaine de guinées avaient rendu l'hôtelier attentif et intelligent. Nicou, qui se connaissait en physionomies, ne se méprit point sur l'expression de cupidité et de satisfaction que reflétait le visage de son interlocuteur, pour qui pareille aubaine n'était point chose commune, et, sûr de n'être point inquiété, il prit des forces pour la grande œuvre qu'il méditait en encadrant un long sommeil entre deux repas plantureux. C'était, d'ailleurs, la meilleure manière de tromper l'impatience que lui inspirait son inaction forcée.

Dès que le jour baissa, il recommanda à l'hôte de ne point négliger les apprêts du repas payé d'avance, et prenant les mêmes précautions qu'à son arrivée, il se dirigea vers l'endroit où devaient se trouver ses camarades. Il ne pouvait courir, c'eût été attirer l'attention et par conséquent les soupçons. Aussi lui fallut-il près de deux heures d'une marche qu'il rendit cependant

aussi rapide que possible pour rejoindre les Bretons. Il les trouva dans les mêmes dispositions d'audace et de confiance, surveillant le pauvre Hessois qui s'ennuyait terriblement depuis la veille, bras et jambes liés, et auquel pourtant on avait eu soin de donner à manger et à boire.

— Tout va bien, dit Nicou dont l'arrivée amena une expression de satisfaction sur tous ces honnêtes visages. Le trébuchet est préparé. L'oiseau y va venir. Il ne s'agit plus que de répéter la manœuvre d'hier soir et de surprendre un poste. Priez ce garçon, en lui déliant un peu les jambes, de vouloir bien prendre la peine de nous suivre, et promettez-lui, pour l'encourager, que tout à l'heure vraisemblablement, il aura des compagnons et pourra diminuer sa mauvaise humeur en la partageant avec eux.

Surprendre une sentinelle, au milieu de la nuit, c'était déjà un coup d'audace : mais prendre un poste entier était une entreprise plus périlleuse, alors surtout que pour l'exécuter et pour réaliser les projets qu'il avait conçus, deux heures à peine restaient à Nicou.

Ce fut encore le petit bouquet de bois de la veille qui fut choisi par lui comme champ de bataille. Les Bretons se dirigèrent silencieusement de ce côté. Il était environ neuf heures du soir. Une sentinelle se promenait à la place même qu'avait occupée la veille le Hessois, et portait le même uniforme que lui.

Le factionnaire, à l'aspect du shako pointu qui venait à lui à travers les grandes herbes, crut qu'il avait affaire à un camarade et le laissa approcher sans défiance. Nicou en profita pour lui enlever son mousquet, et, au moment où l'arme, tiraillée, restait au pouvoir du Breton, ses camarades pénétraient dans le bouquet de bois et s'emparaient, en un tour de main, des deux faisceaux d'armes qui s'y trouvaient devant la tente où dormaient les soldats composant le poste.

Au même instant, Nicou, qui avait arrêté le cri du factionnaire en lui administrant sous la mâchoire un coup de poing formidable, arrivait, tirait son briquet et coupait les cordes de la tente. La toile s'abattit sur les huit soldats qu'elle recouvrait et qu'avait troublés dans leur premier sommeil le bruit insolite quoique léger qui se faisait autour d'eux.

Les Bretons, comprenant la pensée de leur chef, sautèrent sur la toile détendue et rendirent par conséquent inoffensifs et impuissants les

malheureux qui se tordaient sous ses plis. Puis, un à un, ils les tiraient de dessous cette couverture incommode, les liaient, les bâillonnaient et les rangeaient sur l'herbe, côte à côte. L'opération se trouva faite en moins d'un quart d'heure, et sans autre bruit que quelques cris étouffés, trop faibles pour donner l'alarme.

Lorsque les Allemands furent tous réduits à l'impuissance, Nicou ordonna un déshabillage général, et, en un clin d'œil le bouquet de bois fut transformé en vestiaire animé, d'où les Bretons sortirent complètement transformés en Hessois et les Hessois plus ou moins bien travestis en Bretons.

— Maintenant, dit Nicou, il s'agit de conduire ces braves gens un peu plus loin pour ne pas les exposer à de fâcheuses rencontres. Deux d'entre vous les garderont et la consigne est de clouer à terre d'un coup de baïonnette le premier qui bougera.

Cet ordre s'exécuta. Les Hessois partirent sous l'escorte de deux Bretons pour retourner à l'endroit où ces derniers avaient passé la journée, et où rendez-vous était donné à la petite troupe par son chef vers une heure du matin.

Nicou, avec les six hommes qui lui restaient, reprit rapidement le chemin de Philadelphie, évitant de passer trop près des campements épars çà et là, et, d'ailleurs, conservant le pas cadencé des rondes de nuit. Ils ne furent pas inquiétés et arrivèrent sans encombre jusqu'au cabaret du port. Il était à peu près onze heures.

— Vous avez un quart d'heure pour vous réconforter, dit Nicou à ses compagnons, en les poussant dans la chambre où était préparé un véritable festin.

Les Bretons ne se firent pas répéter cette invitation, et se comportèrent de façon à ne pas laisser tomber l'antique réputation de voracité que possédaient ceux dont ils avaient emprunté le costume. Nicou les regarda faire, mais ne les imita pas ; il était un peu comme les acteurs qui se préparent à jouer une grande scène et qui, ne voulant point avoir l'estomac chargé, dînent au milieu du jour. Il repassait son rôle dans sa tête et en préparait l'exécution.

En changeant la veille d'uniforme avec un soldat hessois, il n'avait eu garde d'oublier dans ses vêtements une paire de pistolets de poche, appartenant au vicomte de Roquetel, et qui pouvaient passer pour une véritable merveille d'armurerie, avec leurs canons d'acier ciselé et surtout à cause du fini de leur mécanisme. Il les rechargea avec précaution, mit un soin particulier à renouveler les amorces et à bien visiter les bassinets ; puis il glissa ces armes dans ses poches, à portée de sa main. Quand ces préparatifs furent terminés, les Bretons avaient apaisé leur faim et pouvaient se mettre en marche. Nicou ne les laissa pas plus longtemps à table.

— En route ! dit – il.

Et tous partirent. Seulement, au lieu de suivre le quai, ce qui les eût amenés en face du poste qui gardait l'entrée de la maison occupée par Élise, les Bretons s'engagèrent, guidés par leur chef, dans une petite ruelle qui longeait les communs des hôtels du quai.

Nicou comptait scrupuleusement ses pas. C'était le meilleur moyen de se reconnaître au milieu de l'obscurité, le ciel étant chargé de nuages, sans lune et sans étoiles. Quand il s'arrêta et qu'il promena ses mains sur la muraille, il trouva presque sans tâtonner une corde qui pendait, et son regard en suivant la raie noire que dessinait cette corde sur la muraille put saisir en haut, à l'endroit où elle contournait la corniche du toit, un point noir plus volumineux qui ressemblait à une tête. C'était Joseph-Marie, accroupi sur le toit et attendant.

— Je vais monter le premier. Vous autres, faites un paquet des mousquets et attachez-les derrière moi.

Il prit la corde et, sans même s'aider des pieds, il s'enleva de terre avec une légèreté d'oiseau ; en une seconde il était installé sur le toit qui, d'ailleurs, n'était qu'à six mètres du sol.

— Clinton ? dit-il rapidement à Joseph-Marie.

— Est-là, répondit l'enfant.

— Seul ?

— Tout seul.

— Très-bien.

Les mousquets étaient déjà liés au bas de la corde. Nicou les tira à lui, et, sans les détacher, les déposa de l'autre côté du toit de l'écurie, tandis que

Joseph-Marie descendait par une lucarne étroite qui servait à aérer les greniers et par laquelle un homme de grosseur ordinaire n'aurait pu passer. Les mousquets détachés, Nicou fit passer la corde à ses compagnons, et quand ils furent tous sur le toit, il descendit le premier dans le jardin.

— On m'attendra ici, et, au moindre signal, tu m'amèneras tout mon monde dans le salon, où se trouvent madame Élise et Clinton, dit-il à Joseph-Marie.

— C'est entendu, répondit celui-ci.

Nicou s'avança avec précaution jusqu'à la porte de la villa qui donnait sur le jardin et qu'il poussa. Puis, il entra doucement dans l'antichambre. Il entendit le bruit d'une conversation dans le salon.

Il n'était séparé des deux interlocuteurs que par une simple porte, bordée en bas par un filet lumineux venu du salon, et au milieu de laquelle le trou de la serrure pouvait servir à la fois de longue-vue et de cornet acoustique. Le Breton colla son oreille au niveau de cette ouverture :

— Oh ! oh ! se dit-il, il était temps !

Il retourna vers la porte de la maison.

— Tenez-vous prêts, dit-il à mi-voix à ses compagnons qui se rapprochaient. Dès que j'entrerai, vous viendrez vous placer devant la porte que j'aurai franchie, et vous croiserez la baïonnette.

Puis il revint et écouta de nouveau, la main sur le bouton de la serrure, et prêt à entrer pour prendre part à la conversation.

V ECHEC ET MAT

Lorsque lord Clinton revint à Philadelphie, après l'insuccès de sa tentative contre le corps commandé par La Fayette et après avoir vu s'échapper le vicomte Gaston de Roquetel dont il avait malgré lui admiré l'audace, sa première visite fut pour sa belle prisonnière. Élise l'attendait, anxieuse, car elle désirait savoir de lui ce qu'était devenu Gaston.

Clinton, qui était gentilhomme et qui savait supporter galamment une défaite, l'aborda en lui disant :

— Madame, je vous fais mon compliment. Je suis doublement vaincu. La Fayette vient de m'échapper, et j'ai vu passer sur le champ de bataille un cavalier à l'évasion duquel on vient de me dire que vous aviez eu la plus grande part.

— C'est vrai, milord. Je n'ai fait d'ailleurs que mon devoir.

— Je vais faire le mien en punissant comme il convient vos complices.

— Voilà, certes, qui serait peu généreux. Cette mesquine vengeance serait indigne de vous.

— Ce ne serait pas de la vengeance, madame, mais la juste punition d'une faute pour laquelle le code militaire est très-sévère.

— Et le code militaire a-t-il aussi des rigueurs contre le général qui abuse de sa situation pour satisfaire ses intérêts privés, ses passions ?

— Madame !

— Je le répète, milord, il serait inique que deux subalternes fussent punis, uniquement parce qu'ils ont empêché l'accomplissement d'une action qui eût terni votre gloire. Je vous demande formellement leur grâce. Si vous me la refusez.

— Madame, dit Clinton en souriant, ne m'enlevez pas par vos menaces le mérite de la soumission. Je vous promets que personne ne sera inquiété pour l'évasion de M. le vicomte de Roquetel. Au fait, continua-t-il, que m'importe ! que les deux Roquetel s'arrangent ensemble !...

Elise, rassurée sur le sort de Gaston, et certaine de l'heureuse issue de son évasion, n'admit pas un seul instant que son ami courût au camp américain d'autres dangers que ceux qui résultaient de la haine personnelle et particulière d'Aubryot. Elle pensa que Gaston était brave, que son serviteur était habile et dévoué et qu'il n'en fallait pas davantage pour se tirer d'affaire. La sécurité reconquise, elle songea à conquérir la liberté. Mais ici, elle se heurta à la volonté de Clinton, qui de jour en jour paraissait plus galant et plus empressé. Il en résulta que, de jour en jour, elle se montra plus froide et plus triste, que la condescendance du général à propos des complices de l'évasion fut vite oubliée et qu'enfin Élise se remit vis-à-vis de lui sur le pied de guerre. Clinton était tantôt furieux, tantôt triste des

échecs quotidiens qu'il subissait auprès d'elle. Mais il n'en persistait pas moins à la poursuivre de ses obsessions.

On comprend quelles espérances et quelle joie fit naître en lui, le matin de ce jour, un petit billet qui lui fut remis par Joseph-Marie, et par lequel sa prisonnière l'invitait, pour la première fois, à prendre le thé et à passer la soirée auprès d'elle.

— Bon, pensa-t-il, elle s'ennuie, elle se lasse.

Aussi le soir, vers neuf heures, arriva-t-il, non en chef d'armée qui honore de sa visite une noble dame, mais en sous-lieutenant amoureux qui se glisse vers un rendez-vous. Élise le reçut elle-même sur le perron. Cette prévenance et cette solitude semblaient au général le prologue de la plus séduisante aventure.

Une fois dans le salon, portes bien closes, assis auprès du guéridon supportant les ustensiles nécessaires à la confection de la boisson nationale, Élise et le général entamèrent la conversation en gens désireux de se plaire mutuellement et disposés à se trouver l'un et l'autre aimables et spirituels.

Mais Clinton seul jouait son rôle avec conviction, et il était facile de voir qu'à mesure que les aiguilles de la pendule se rapprochaient de onze heures du soir, Élise pouvait de moins en moins commander à son trouble et à son agitation, ce qui d'ailleurs ne semblait point déplaire au général ; car, avec la fatuité naturelle de son sexe, il était assez disposé à s'attribuer l'honneur des sentiments qui se manifestaient sous ses yeux.

A un certain moment, Clinton se leva et fit un geste pour écarter les grands rideaux de satin tendus devant la fenêtre, afin d'ouvrir cette fenêtre.

— Je vous en prie, général, dit Elise, je crains le frais de la soirée. Et puis ne sommes-nous pas mieux ainsi ?

Clinton obéit aussitôt, sans remarquer qu'Élise était devenue très-pâle. La fenêtre était, en quelque sorte, cadenassée avec du fil de fer que Joseph-Marie avait arraché aux treilles du jardin.

Cependant, Élise fit prendre à la conversation un ton plus sérieux, et Clinton fut obligé de renoncer aux madrigaux pour suivre son interlocutrice sur le terrain où elle l'amenait peu à peu, sans qu'il pût comprendre toutefois où elle voulait en venir.

— Général, disait-elle, qu'est-ce qu'une cour martiale ?

— C'est un tribunal militaire qui s'assemble pour juger certains crimes.

— Et ce tribunal militaire agit-il rapidement ?

— Le plus rapidement possible. On constate l'identité de l'accusé, on rappelle les faits, on entend les témoins, on rend la sentence et on l'exécute dans les vingt-quatre heures.

— Les témoins ! Alors tous ceux qui savent quelque chose sur le crime ou le prétendu crime de l'accusé sont tenus de le déclarer ?

— Oui, madame, c'est un devoir d'honneur.

— Mais faut-il être appelé en témoignage, et ce devoir d'honneur n'existe-t-il que lorsque l'accusé ou l'accusateur réclament votre secours ?

— Moralement, on est tenu de dire ce que l'on sait, sans être cité, surtout lorsque l'on peut être utile à l'accusé.

— De sorte que vous-même, milord, si par impossible vous saviez seul qu'un accusé est innocent. alors qu'une cour martiale le juge coupable, vous n'hésiteriez pas à aller témoigner en sa faveur ?

— Je n'hésiterais pas.

— Même, si c'était un ennemi ?

— Même, si c'était un ennemi.

— Je n'attendais pas moins de vous, milord, dit Élise qui se méprit sur la portée des paroles de Clinton.

— Mais pourquoi me faites-vous ces étranges questions ? dit le général.

A ce moment Nicou, derrière la porte du salon, collait son oreille au trou de la serrure et écoutait en retenant sa respiration. Puis, aux premiers mots qu'il entendait, il allait chercher ses camarades et se remettait à écouter, prêt à intervenir.

— Voici pourquoi, milord. Le comte de Roquetel, ou du moins l'homme qui a usurpé ce nom en m'enlevant à mon père, est venu ici et vous a livré ses frères d'armes. N'est-ce pas ?

— C'est vrai, dit Clinton dont le visage s'était assombri.

— Bientôt, grâce à une infernale combinaison, le le vicomte de Roquetel, mon cousin.

— Celui que vous aimez, madame, interrompit Clinton dont la jalousie se réveillait.

— Celui que j’aime, oui, milord, dit noblement et franchement Elise, le vicomte de Roquetel arrivait ici muni d’un sauf-conduit qu’il croyait envoyé par vous. Il était, par vos ordres et sous vos yeux fait prisonnier. Grâce à moi, il s’échappait et retournait au milieu de l’armée américaine. Mais, le traître dont les projets semblaient ainsi devoir échouer n’avait point perdu courage pour si peu, et il a accusé Gaston d’être l’auteur de son propre crime à lui, Aubryot ou de Roquetel, comme vous voudrez.

— Hé ! hé ! c’est assez bien joué pour un mari, murmura Clinton entre ses dents.

— De sorte qu’aujourd’hui, continuait Élise, Gaston va être écrasé sous cette infamante accusation. Demain, une cour martiale prononcera sur son sort. On le croit coupable. Son ennemi a si habilement groupé les preuves qu’il succombera.

— Je le crains bien, madame, dit Clinton avec une joie cruelle.

— Or, vous seul pouvez le sauver.

— Moi ?

— Oui, vous, milord. Vous êtes le seul qui puissiez témoigner qu’il n’est pas coupable d’une trahison dont vous avez failli profiter.

— De sorte que. reprit Clinton, comprenant enfin où Élise arrivait peu à peu.

— De sorte que je vous demande instamment de conformer votre conduite aux principes que vous énonciez tout à l’heure. Je vous prie, je vous supplie de sauver Gaston.

Clinton se leva.

— Ce que vous demandez là, est impossible, dit-il sèchement.

— Comment, impossible ! milord ? Il vous est impossible d’obéir aux lois de l’honneur.

Clinton se dirigea vers la porte, derrière laquelle étaient rangés les Bretons. Élise se leva à son tour, courut à lui, le prit par le bras et, avec une énergie singulière :

— Venez ici, milord, dit-elle, en le ramenant presque malgré lui, vers un fauteuil, venez-ici, et donnez-moi vos raisons, au moins.

La malheureuse femme cherchait à gagner du temps, ignorant si Nicou était déjà là, et tendant l’oreille au moindre bruit. Clinton, par courtoisie, se

rassit.

— Puisque vous le voulez, dit-il, je vais vous expliquer ma conduite. J'ai trois raisons pour ne point me mêler de cette affaire, les voici. D'abord ce qui se passe dans le camp ennemi m'importe peu. Que les Américains s'entre-tuent avec plus ou moins de clairvoyance ou de discernement, le résultat est le même pour moi.

— Mais, c'est un raisonnement de cannibale ! Et tout à l'heure vous disiez qu'un ennemi lui-même avait droit au témoignage d'un homme d'honneur ?

— Madame, comprenez donc que je ne puis, moi, aller dire : cet homme n'a pas trahi, car aussitôt on aurait le droit de me demander qui a trahi. Et alors que dirai-je ? Serai-je obligé, moi généralissime anglais, d'aller désigner mon complice ? Serai-je obligé de couvrir une trahison par une autre trahison ? Serai-je réduit à ce comble de honte que, devant des officiers américains, je paraisse pour dire : Messieurs, vous vous trompez ; ce n'est pas à cet homme que je vous ai achetés, c'est à celui-là ? Et si l'un d'eux me disait : Milord, ce marché était infâme ! qu'est-ce que je répondrais donc ?

— Vous invoqueriez ce que vous appelez les nécessités de la guerre, qui permettent à un général de profiter d'une trahison sans en être déshonoré.

Élise avait trop raison. Aussi Clinton fut-il exaspéré de ce combat où il se sentait battu par l'adversaire, et, mis hors de lui, il laissa voir enfin le véritable mobile de son odieuse abstention, en s'écriant :

D'ailleurs, ce vicomte de Roquetel, qui m'a joué et que vous aimez, je le hais moi. D'autres se chargent de m'en débarrasser. Qu'ils accomplissent leur tâche. Je m'en lave les mains.

— Milord, ce que vous dites là est infâme ?

— Madame !

— Oui, milord, et si au lieu d'une femme, vous aviez devant vous le moindre de vos officiers, vous n'oseriez pas parler comme vous le faites, pour ne point le forcer à rougir de son général.

— Ces insultes sont étranges, madame, dit Clinton, qui ne se possédait plus, étranges de la part d'une femme qui me demande en somme de la débarrasser de son mari pour sauver son amant.

— Ah ! malheureuse ! dit Élise, qui s'affaissa en sanglotant sur son fauteuil.

En ce moment, Nicou apparut dans le salon, ouvrant et refermant la porte si vite qu'on eût dit une de ces apparitions de féerie dans lesquelles les personnages, maintenus sur une planche qui pivote rapidement, semblent sortir de la muraille.

Et, avec son imperturbable et goguenard sang-froid, le Breton dit :

— Qu'est-ce donc ? Pourquoi, milord, faites-vous pleurer madame ?

La foudre éclatant aux côtés de Clinton ne lui eût certes pas causé une surprise égale à celle que lui inspira la vue de ce soldat hessois, faisant irruption dans le salon, parlant français, et lui adressant la parole avec un tel sans-gêne. Il crut même ne pas avoir compris.

— Que me veut-on ? s'écria-t-il.

— Vous demander, milord, pourquoi vous faites pleurer madame ?

Pour toute réponse, Clinton tira l'épée et marcha sur l'impudent. La gueule d'un pistolet, sorte d'œil noir sans regard, qu'il vit devant lui, au bout du bras tendu de Nicou, l'arrêta ; il revint vers la fenêtre pour l'ouvrir et appeler du secours.

Nicou eut un instant de frayeur, mais un regard d'Élise le rassura. Clinton, en effet, en écartant les rideaux, trouva la fenêtre solidement fixée à l'aide d'un entortillement de fil de fer, ainsi que nous l'avons dit, et derrière la vitre, il put voir un matelas qui garnissait l'espace compris entre la fenêtre et le volet fermé. Il était pris au piège.

Il laissa tomber son épée, et, par un geste d'une fierté imposante, il se croisa les bras, tout en disant avec un amer sourire :

— En fait de trahison, madame, je vois que vous n'avez rien à envier à vos proches.

— Milord, dit Nicou, il est inutile de nous dire des gros mots. Vous avez compris sans doute que je ne suis pas un Hessois pur sang. Maintenant, nous avons une petite affaire à traiter ensemble. Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir.

Et le hardi compagnon désignait au général un fauteuil placé de telle façon que rien ne le séparait plus de la porte.

Clinton crut à une imprudence, et ce fut au tour de Nicou à rassurer par un regard Elise. En effet, le général avait ouvert rapidement la porte .et l'avait non moins rapidement refermée, en se trouvant en présence de six baïonnettes croisées.

— Vous voyez, milord, dit Nicou, que nous sommes en force.

Clinton s'assit.

— Que voulez-vous ? dit-il.

— Peu de chose, milord ; vous prier de vous approcher de cette table et de témoigner au moyen d'un écrit paraphé et scellé que ce n'est point le vicomte Gaston de Roquetel, mon maître et mon ami, mais bien le soi-disant comte de Roquetel, qui a fait ce qu'il a pu pour vous livrer l'armée américaine, et que c'est à lui que vous avez donné, d'abord un sauf-conduit et ensuite un bon de dix mille livres.

Monsieur, dit Clinton, avec l'accent d'une inébranlable résolution, je suis en votre pouvoir. Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez ; mais jamais, jamais, entendez bien, je ne vous livrerai un écrit pareil.

— Vous ne voulez pas écrire votre témoignage, milord, je le comprends. Moi-même, je n'aime pas à écrire. Vous préférez déposer de vive voix ; n'est-ce pas ?

— De vive voix, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, milord. Un pauvre diable comme moi ne se permettrait point de plaisanter avec le généralissime de l'armée anglaise. C'est une conviction que j'exprime. Je pense que vous allez témoigner de vive voix. Et je viens vous chercher.

Clinton haussa les épaules. Ce mouvement inspira à Nicou, fort chatouilleux d'ordinaire, une certaine irritation.

— Ecoutez, milord, dit-il ; vous pensez bien que si nous avons joué notre tête pour nous procurer, d'abord cet uniforme et ensuite quelques minutes d'entretien avec vous, ce n'est pas pour reculer, au dernier moment, devant n'importe quelle extrémité. Si nous avions intérêt à votre mort, je vous aurais déjà fait sauter la cervelle. Mais nous n'aimons point ces guets-apens, nous n'assassinons point, nous nous battons en plein soleil, vous devriez vous en souvenir et reconnaître les traits de celui qui prit sous vos yeux votre batterie d'artillerie, au gué de Matson.

Clinton fit un geste d'étonnement.

— Nous avons besoin de votre vie, d'ailleurs, presque autant que l'Angleterre, continua Nicou d'un ton bref, et nous voulons votre témoignage verbal, puisque vous refusez l'écrit. Vous allez venir avec nous.

— C'est ce que nous verrons, monsieur, dit Clinton.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous faire remarquer que nous ne pouvions désormais reculer. Si vous voulez venir avec nous de bonne grâce, rien de mieux. Nous prendrons seulement nos précautions pour que vous ne nous échappiez point. Mais, si vous résistez, il ne faudra accuser que vous des rigueurs dont vous souffrirez.

— Quelles seront ces rigueurs, monsieur ?

— Milord, nous allons vous mettre d'abord hors d'état de remuer, de crier, de donner signe de vie, en un mot. Puis, il nous faudra vous transformer en colis, nous servir du fourgon qui attend là derrière et vous emmener sous une masse de biscuits, de pains et de légumes. Enfin, des choses ridicules et désagréables.

Nicou mentait bien un peu. Mais il comptait sur le tableau qu'il faisait de la sortie probable de Clinton pour décider le général à le suivre. Ce dernier réfléchissait. Il ne voyait, à vrai dire, aucun moyen d'échapper à son sort, et sentait bien qu'il avait devant lui une de ces volontés de fer et un de ces caractères entêtés avec lesquels il était inutile de raisonner. Il comprenait enfin que Nicou et ses compagnons l'auraient mort ou vif.

D'ailleurs, et on comprendra ce sentiment de la part d'un homme de guerre, l'admiration qu'il ressentait pour le Breton, qu'il avait reconnu et dont il se rappelait l'héroïsme, tempérait la rage d'être tombé dans un tel piège, au milieu même de son armée.

Après quelques minutes de silence, Nicou reprit respectueusement :

— Que décide Votre Excellence ? Il va sans dire, milord, que nous vous jurons vie sauve, retour assuré, et silence complet.

— Oui, monsieur, mais votre entreprise est sans objet, car je ne parlerai pas.

— Venez toujours. On verra après. Voyons, oui ou non, faut-il vous emporter ?

Et Nicou se dirigea vers la porte, pour aller chercher main-forte.

— C'est inutile, dit Clinton qui comprit la démarche, je vous suis.

— Enfin ! A la bonne heure. Je savais bien que nous finirions par nous entendre. Maintenant ce n'est pas tout. Il est quelques petites précautions indispensables à prendre avant notre départ.

Et Nicou, se mettant sans façon devant la table du salon sur laquelle, suivant ses indications, Elise avait eu soin de placer papier, plumes et encre, écrivit d'une écriture magistrale, et aussi ferme que s'il eût été devant un modèle de calligraphie, au lieu d'être engagé dans l'entreprise la plus téméraire de sa vie :

Ordre. Le sergent Philips a l'ordre de regagner immédiatement sa caserne avec son peloton de grenadiers.

Ordre. — Le colonel du 3^e dragons de Sa Majesté a l'ordre de confier au porteur, et immédiatement, huit chevaux sellés et bridés, pour une expédition secrète.

— Milord, voulez-vous prendre la peine de signer ceci ? dit Nicou en tendant la plume à Clinton.

— Je refuse, monsieur.

— A votre aise, milord. Nous allons procéder autrement. Entrez, vous autres !

Les Bretons entrèrent et les six crosses des mousquets résonnèrent sur le parquet du salon.

— Donnez donc, monsieur ! dit avec rage Clinton, qui écrasa une demi-douzaine de plumes pour ses — deux signatures, tandis que Nicou ordonnait à ses hommes de retourner dans l'antichambre.

— Appelez Joseph-Marie, dit-il à Elise.

Joseph-Marie attendait dans une pièce à côté, anxieux. Il arriva aussitôt.

— Va porter cet ordre au poste de la porte, lui dit Nicou, et avertis-moi dès qu'il sera exécuté.

Cinq minutes après environ, on entendait le pas cadencé des grenadiers qui se mettaient en marche, et l'enfant venait dire :

— Ils sont partis.

— Bien, fit Nicou ; à présent, tu sais où est la caserne des dragons ?

— Oui.

— Tu vas porter cet ordre. Si le colonel n’y est pas, tu demanderas l’officier de garde. Prends avec toi un de mes hommes, et vous ramènerez chacun quatre chevaux par la bride. Si l’on vous offrait de les amener vous refuserez. Ce n’est pas dans l’ordre. Va.

Clinton, qui se connaissait en hommes, pour les avoir commandés par milliers durant sa vie militaire, gardait le silence dédaigneux et l’attitude hautaine du vaincu qui ne se résigne pas et qui a succombé par surprise ; mais intérieurement, il ne pouvait s’empêcher d’admirer les ressources d’esprit de son vainqueur, cette façon précise et claire de donner des ordres, et aussi, cette sécurité absolue qu’il éprouvait au milieu même de l’armée ennemie.

Bientôt, on entendit retentir sur le pavé du quai les fers des chevaux envoyés de la caserne des dragons anglais. A ce bruit, Nicou, ramassant l’épée que Clinton, on s’en souvient, avait jetée loin de lui, la tendit respectueusement au général anglais, en s’inclinant et en disant :

— Milord, il est temps de partir.

Clinton ne répliqua pas et suivit Nicou.

— Milord, dit le Breton, il nous reste une dernière et désagréable formalité à remplir.

Et il montra un mouchoir roulé qu’il se proposait de transformer en bâillon.

— Oh ! fit aussitôt Elise, avec un accent de reproche, non, monsieur Nicou, je ne permets pas que vous touchiez au général.

Nicour regarda un instant Elise, et si elle avait pu lire dans les yeux du Breton, elle y eût découvert une très-médiocre estime pour l’intelligence des femmes.

— Alors, madame, que ferons-nous, si milord à la porte, sur le quai se met à crier : A moi ! Nous lui casserons la tête immédiatement, ce qui ne nous empêchera pas d’être pincés. A moins, cependant, que milord veuille bien me donner sa parole d’honneur de ne pas pousser un cri...

— Je la donne, monsieur, dit Clinton, toujours impassible.

— Alors, je n’insiste plus, répliqua Nicou, qui mit son mouchoir dans sa poche,

On traversa le jardin. Le peloton était formé de la façon suivante : deux hommes en avant, deux en arrière et deux flanquant le centre ; or, ce centre n'était autre que Nicou et son prisonnier.

Arrivé auprès des chevaux qui attendaient à la grille sous la garde de Joseph-Marie, Nicou offrit l'étrier à Clinton, tandis que deux Bretons maintenaient son cheval. En outre et par surcroît de précautions, on passa à la boucle du mors du cheval du général une forte cordelette qui allait s'attacher à la partie correspondante de la bride du cheval de Nicou, et enfin une autre cordelette fut attachée aux arçons des deux selles. La précaution n'était pas inutile, car Clinton n'aurait pas manqué, une fois à cheval, d'essayer d'échapper à ses ravisseurs pour s'élancer vers le quartier général, dont on voyait à deux cents pas briller les lanternes, sous lesquelles scintillaient des baïonnettes inutiles.

Lorsque Nicou et Clinton furent à cheval, les six autres Bretons, passant leurs fusils en bandoulière, se – mirent rapidement en selle et se préparèrent à partir.

Au moment de franchir le seuil de la petite maison, Clinton se retourna en entendant Élise qui disait :

— Au revoir, milord, pardonnez-moi, n'est-ce pas ? Le général ne répondit point.

— En avant ! dit doucement Nicou, et les huit chevaux s'élancèrent au galop du côté de la campagne.

Il était environ minuit.

Nicou, dans le cerveau duquel était restée la topographie exacte des lieux qu'il avait parcourus trois fois déjà et à pied, dirigeait la course par de brefs commandements, à droite, à gauche, tout droit. Les six Bretons n'étaient point des cavaliers accomplis, loin de là, et au bout d'un quart d'heure leurs étriers étaient perdus et ballottaient sous le ventre de leurs chevaux. Mais ils ne doutaient de rien et se cramponnaient comme des singes aux arçons. D'ailleurs l'allure des chevaux d'escadron étant essentiellement régulière, ils ne tardèrent pas à s'y accoutumer et aucun accident ne résulta de l'inexpérience des cavaliers.

Le danger le plus sérieux était celui d'être arrêté par une ronde de nuit. Nicou, qui maintenait tout son monde au galop, car il se souciait fort peu de

la santé des chevaux de Sa Majesté Britannique, était bien décidé à culbuter les gens trop curieux et à leur passer sur le corps. La petite troupe continua donc sa course à travers les lignes de l'armée, ne répondant pas aux qui-vive des sentinelles, étonnées de voir des fantassins escorter à cheval un général, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut dépassé le petit bouquet de bois qui marquait à gauche l'extrême limite des avant-postes et avait servi, on s'en souvient, de magasin d'habillements au Breton et à ses compagnons.

Arrivé là, Nicou donna l'ordre de ralentir la marche et on se mit au pas pour laisser souffler les chevaux. On fit ainsi quelques milles. A un certain endroit, Nicou siffla doucement et du fourré sortirent les deux Bretons déguisés, eux aussi, en Hessois et qui étaient on se le rappelle, commis à la garde des prisonniers dont leurs camarades et eux avaient violemment emprunté l'uniforme.

Au grand étonnement de Clinton, tout le monde s'arrêta. Les Bretons descendirent de cheval et commençaient déjà à jeter sur l'herbe leur équipement pour rentrer en possession de leurs anciens costumes lorsque Nicou, qui ne cessait d'interroger du regard l'horizon, s'écria ;

— A cheval, tout le monde 1 Voilà des dragons.

En effet, on pouvait voir au fond de la plaine scintiller, aux premières lueurs de l'aurore, des points lumineux qui devaient être des casques de dragons.

— Déliez les prisonniers, commanda encore Nicou aux deux Bretons qu'il venait de rejoindre. Il faut faire les choses en règle ; puis montez en croupe sur les deux derniers chevaux. S'ils en crèvent, tant pis pour eux.

Clinton avait eu un instant d'espérance. Il avait cru qu'on s'était aperçu de sa disparition, qu'on l'avait rapprochée de la réquisition des chevaux de cavalerie et du passage insolite d'une troupe de fantassins-cavaliers qui avaient galopé à travers les campements sans crier gare, et qu'on avait lancé à leur poursuite un régiment de dragons. Mais son espoir ne fut pas de longue durée, car la course recommença et Nicou ordonna à ses hommes, si les chevaux faiblissaient, de remplacer l'éperon par la piqure des baïonnettes.

On arriva ainsi jusqu'au gué de Matson, qu'on franchit. Sur l'autre bord de la rivière on était en sûreté et Nicou en profita pour accorder à sa troupe

un repos dont elle avait un extrême besoin. Les chevaux étaient exténués, les hommes ne valaient guère mieux. Nicou avait d'ailleurs du temps devant lui, puisque La Fayette avait accordé trois jours et que les quarante-huit heures demandées n'étaient même pas écoulées.

Le Breton se montra parfait de tact et de convenance envers le malheureux général anglais. Il le conduisit au pied d'un arbre, et en un tour de main, avec les manteaux de ses compagnons et le sien, il lui confectionna un lit, dont une selle devint l'oreiller.

Sans les deux sentinelles qui veillaient sur lui, Clinton eût pu se croire le chef plutôt que le prisonnier de ces hommes. Son impassibilité ordinaire ne l'abandonna point et il se jeta sur le lit de camp improvisé pour lui, ferma les yeux et finit même par s'endormir quelques heures.

Lorsqu'il se réveilla, Nicou lui disait avec une politesse exquise :

— Milord est servi.

En effet, devant le général, sur de larges feuilles odorantes, étaient étalées des tranches de venaison, arrosées de leur jus, et un bidon rempli d'eau fraîche aiguisée de rhum complétait le menu de ce repas primitif. Clinton but et mangea avec appétit.

Il pouvait être neuf heures du matin, lorsqu'on se remit en route, et, à midi précis, on arrivait au cantonnement de La Fayette.

Si Nicou eût osé abuser du temps précieux de son prisonnier et s'il n'eût craint une poursuite, il eût préféré n'entrer dans le campement américain que la nuit, afin d'épargner au général les ennuis de la curiosité qu'il allait exciter, et surtout afin qu'Aubryot ignorât sa présence. Mais il ne pouvait ainsi reculer et il se résigna.

On juge de la surprise des avant-postes, reconnaissant sous l'uniforme hessois l'héroïque preneur de batterie et ses compagnons, surprise que la vue du général anglais captif changea en véritable ahurissement. Nicou, d'ailleurs, jouait de bonheur. Il apprit, en arrivant, qu'il ne restait au cantonnement que les hommes malades et incapables de marcher. Les autres étaient partis depuis une heure en promenade militaire sous le commandement de La Fayette et au-devant de Washington, qui venait renforcer d'une partie de ses troupes les positions sur lesquelles s'étaient établis les combattants de Baren-Hill.

Le Breton avait donc cette chance, en quelque sorte providentielle, de pouvoir pénétrer avec sa troupe et son prisonnier jusqu'à la maison qui servait de quartier général à La Fayette, à l'insu de tous ses compagnons d'armes. Il profita de cette circonstance, et quelques minutes plus tard Clinton était enfermé au quartier général. Nicou et ses compagnons attendaient à l'intérieur de la maison l'arrivée de La Fayette. Le chef du poste qui gardait le quartier général s'était engagé à ne révéler à personne l'arrivée des Bretons et à dire que les chevaux qui broyaient leur avoine à la porte avaient été pris sur l'ennemi en reconnaissance. Nicou, enfin, lui avait fait promettre, moyennant cinq guinées qu'il lui avait glissées dans la main, pour payer sa discrétion, qu'à l'arrivée de La Fayette il s'approcherait du général et lui dirait ces simples mots :

— Nicou vous attend avec qui vous savez.

Une heure après, le bruit lointain d'une marche guerrière commença à se faire entendre et bientôt une avant-garde se rangea devant le quartier général. Immédiatement Washington et La Fayette débouchèrent sur la petite place à la tête d'un nombreux et brillant état-major, dans les rangs duquel se trouvait Aubryot.

La vue des huit chevaux attachés à la porte et dont les caparaçons portaient brodée la couronne d'Angleterre, étonna La Fayette, qui s'approcha du poste, sorti en armes.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il.

— Général, Nicou vous attend avec qui vous savez, répondit le sergent, fidèle à sa promesse.

La Fayette n'avait pas attaché grande importance à la promesse faite par Nicou d'apporter le témoignage de Clinton ou d'amener ce général lui-même. La chose lui paraissait impossible, et, à ce moment même les mots « qui vous savez » ne réveillèrent point en lui l'idée que la personne ainsi désignée pût être Clinton. Il pensa seulement, et la vue des chevaux anglais corrobora cette pensée, que Clinton avait envoyé un de ses officiers témoigner à sa place. Il s'approcha de Washington et lui apprit en quelques mots, prononcés à mi-voix, les espérances que faisait naître en lui la vue de ces chevaux et le succès probable de la mission de Nicou.

Alors Washington descendit de cheval et consignant du geste tout le monde à la porte du quartier général, il y pénétra suivi de La Fayette. Ce fut d'abord Nicou qu'ils rencontrèrent et dont l'uniforme excita leur étonnement d'abord, leur hilarité ensuite. D'ailleurs, le Breton ne leur laissa point le temps de le questionner, car ouvrant une porte il les introduisit dans une pièce où se tenait assis, avec un air sombre et résolu, un homme qui se leva à la vue des deux généraux. Ceux-ci ne purent retenir un cri de surprise.

— Quoi ! vous ici, milord ? dit Washington.

— Moi-même, général.

Ah ! c'est bien à vous, milord, dit aussitôt La Fayette avec l'impétuosité de la jeunesse, c'est bien à vous d'être venu pour sauver un innocent. Cette action, milord, vous grandit plus à mes yeux qu'une victoire.

Clinton pâlit légèrement devant ces louanges intempestives.

— Modérez votre enthousiasme, monsieur, dit-il à La Fayette. Si je suis ici, c'est contre mon gré.

— Que voulez-vous dire, milord ?

— Je veux dire que j'ai été victime du plus audacieux et à la fois du plus ridicule guet-apens. Cet homme m'a enlevé au milieu de mon armée, au milieu d'une ville comme Philadelphie. J'admire son courage, mais s'il tombe jamais en mon pouvoir, je le ferai pendre.

— Milord est trop bon, dit Nicou.

— D'ailleurs, messieurs, dit Clinton avec une hauteur insultante, je ne suppose pas que vous soyez dans l'intention de compléter l'œuvre de ce valet et de m'arracher par la torture un témoignage que je lui ai refusé. Je suis en votre pouvoir, c'est vrai ; vous aurez telle rançon que vous demanderez. Quant à mon témoignage, vous ne l'aurez jamais. Jamais, entendez-vous. —

Washington alors s'approchant de Clinton s'inclina devant lui :

— Milord, dit-il, je vous prie d'agréer mes excuses. Vous êtes libre. Les cavaliers de mon escorte vont vous accompagner, jusqu'aux avant-postes de l'armée anglaise.

Ces mots, prononcés avec un ton lent, et en quelque sorte solennel, produisirent un effet extraordinaire sur les trois personnes qui les

entendaient. Chez Clinton, elle firent naître la surprise, la joie et l'admiration. Chez La Fayette, elles excitèrent un douloureux étonnement ; chez Nicou une rage froide qui eut pour effet d'amener la main crispée du Breton sur la crosse des pistolets de Gaston, qu'il portait dans son uniforme.

— Ah ! pensa-t-il, messieurs les généralissimes, vous voulez faire de la générosité historique sur notre dos. Eh bien ! moi, je vais faire de l'histoire aussi !

Cependant, Washington continuait :

— Vous êtes libre, milord, et, je le répète, le guet-apens dont vous vous plaignez a été exécuté contre mon gré. Retournez donc vers votre armée. Seulement, rappelez-vous qu'en gardant le silence obstiné que vous venez de nous promettre, vous nous forcez à condamner un gentilhomme que nous aimons tous, un ami, un frère d'armes. Vous laissez, comme trace de votre passage parmi nous, un cadavre déshonoré. Or, milord, si nous avons le droit de dépenser, comme nous le faisons, les existences humaines, nous devons nous faire pardonner ce terrible droit, en nous montrant soigneux de ces mêmes existences, alors qu'elles ne sont pas nécessaires aux grandes causes qui veulent de grandes hécatombes. Pour moi, je donnerais sans remords le signal d'un combat où devraient périr mes soldats par milliers, et je mourrais de regret et de douleur si je savais qu'en dehors du champ de bataille, par imprudence ou entêtement, j'ai causé la mort d'un seul homme. Dans le premier cas, j'aurais agi en général ; dans le second, je me considérerais comme un assassin. Eh bien, milord, au nom de l'humanité, je vous demande votre témoignage, au nom de votre gloire aussi. Ne nous forcez point à moins estimer celui que nous combattons. Je vous le demande encore comme un service personnel.

En entendant ces paroles si dignes et si élevées, Clinton sentait peu à peu sa haine se fondre et sa résolution s'amollir.

— Et si, par hasard, dit-il, je persistais à garder un silence qui peut vous enlever un ami, persisteriez-vous, quand même, dans votre dessein de me rendre la liberté ?

— Certainement, milord, vous n'êtes point mon prisonnier, vous êtes mon hôte, Je regretterai seulement qu'on puisse dire que Clinton a été moins généreux que Washington.

— Messieurs, dit Clinton entraîné, faites rassembler la cour martiale, je témoignerai devant elle.

— Enfin ! dit Nicou qui, succombant à l'excès de sa joie et aux émotions poignantes de ces deux derniers jours, se précipita aux genoux de Clinton en criant :

— Milord, pardonnez-moi de vous avoir manqué de respect. Je vous ai mal jugé. Il faut absolument que vous me pardonniez.

— Bien volontiers, mon garçon, dit Clinton, tout à fait vaincu, et heureux, comme il arrive d'ordinaire, de s'être enfin résigné à une action qui lui avait tant coûté.

Nicou était déjà sur pied et s'élançait, sans se soucier de son uniforme, sur la place encombrée par l'état-major et bordée de troupes en ligne.

La vue de ce Hessois causa parmi tout ce monde un tumulte extraordinaire.

— La cour martiale va se rassembler, cria-t-il du perron. C'est l'ordre du général.

Puis avisant dans les premiers rangs de l'état-major Aubryot qui l'avait reconnu aussitôt et détournait déjà son cheval pour essayer de s'échapper sans être remarqué, il bondit jusqu'à lui.

— Retenez celui-ci, c'est l'accusateur, c'est le traître. C'est d'ailleurs l'ordre du général.

En même temps il saisissait par la bride la monture de son adversaire, et Aubryot, blême de rage et d'effroi, enfonçait les éperons dans le ventre de son cheval qui se cabra. Mais Nicou tint bon et se laissa enlever à la force du poignet par la bête qui retomba bientôt sur ses pieds.

Aubryot regarda de tous côtés. Fuir était impossible. Les officiers de l'état-major et l'escorte des généraux l'entouraient, le gardaient comme un prisonnier, et, à toutes les issues de la place, des compagnies étaient massées. Il se résigna donc et eut l'air de calmer son cheval. D'ailleurs, ne pouvant admettre que Nicou eût eu la folle idée d'amener Clinton lui-même, il se faisait le raisonnement suivant :

— Quel incident nouveau a pu surgir contre moi, grâce à cet enragé valet ? Aura-t-il vu Clinton ? C'est probable, à en juger par sa mascarade. Qu'a pu faire le général anglais ! Envoyer un témoignage écrit ? Je le

déclarerai apocryphe. S'il a, au contraire, comme l'indique la présence de ces chevaux, envoyé un officier chargé de témoigner pour lui, je lui donnerai un démenti formel, je gagnerai toujours du temps. Il faudra vérifier mes assertions, mes dénégations. Et du temps, c'est le salut !

VI UN TÉMOIN EXTRAORDINAIRE

Cependant, les ordres pour la réunion de la cour martiale étaient envoyés, et déjà les officiers qui faisaient partie de ce tribunal quittaient leur rang pour se rendre au quartier général. Une estafette y manda bientôt Aubryot lui-même, que ses gardiens improvisés laissèrent aller avec d'autant plus de facilité qu'il n'y avait aucun moyen pour lui de s'échapper.

Bientôt le peloton qui amenait l'accusé traversa la place. Gaston, qui ne savait encore rien des événements et qui ne comptait guère sur le succès de Nicou, faillit tomber à la renverse en voyant ce dernier posté près de la salle du conseil, costumé en Hessois, le regardant d'un œil joyeux et lui faisant signe que tout allait bien.

Washington avait voulu que toutes les troupes restassent sous les armes et cela pour deux motifs : afin de donner plus de solennité à la séance de la cour martiale et afin de soustraire son hôte illustre à la gênante curiosité de ses soldats. L'état-major seul vint occuper la partie de la salle qui avait été livrée aux soldats lors la première séance.

En face de la table du conseil, on avait placé un fauteuil, le seul qu'on eût pu trouver dans ce village abandonné et celui-là même qui avait servi au président deux jours auparavant. Aubryot ne s'émut point de cet incident. Il pensa que c'était là la place destinée à Washington et attendit l'entrée des membres de la cour martiale.

Après quelques minutes d'attente, un silence religieux se fit. La cour entra en séance. Elle se plaça dans le même ordre que primitivement, et La Fayette prenant la parole, déclara que la cour allait entendre avant toute chose un témoignage d'une importance capitale.

— Appelez lord Clinton, dit-il simplement au greffier qui faisait en même temps fonctions d'huissier.

Tout le monde tressaillit à ce nom et se leva pour voir entrer le généralissime anglais, dont personne ne soupçonnait la présence. Seuls les deux Roquetel, Aubryot et Gaston, ne bougèrent point et restèrent assis, écrasés, Gaston par le bonheur et l'espérance, Aubryot par la rage et le désespoir.

Lord Clinton entra, superbe et froid, précédé de Washington, qui, pour lui faire honneur, le conduisit jusqu'au fauteuil qui lui avait été préparé, et, après une lutte polie pour le lui faire accepter, s'assit à ses côtés sur un pliant. La Fayette, après les formalités d'usage, interrogea Clinton en ces termes :

— Milord, reconnaissez-vous monsieur ?

Et il désigna Gaston.

— Oui, dit Clinton, qui pensa à Élise, et eut un soubresaut de jalousie, aussitôt réprimé.

— Est-ce lui qui a livré à votre état-major le plan et le détail de notre opération sur Baren-Hill ?

La Fayette, on le voit, avait la délicatesse de ne point mettre en cause la personne même de Clinton.

— Non, répondit celui-ci.

— Comment le connaissez-vous, alors ?

— Il est venu à Philadelphie, muni d'un sauf-conduit qui ne lui appartenait point. Je l'ai fait arrêter, et il s'est échappé de la prison assez à temps pour vous rejoindre sur le champ de bataille en traversant mon armée, au moment d'une charge de cavalerie.

— Alors le sauf-conduit au nom de Roquetel ne lui était point destiné ?

— Non.

— Ni ce bon de dix mille livres au même nom ?

— Non plus.

La Fayette, jusqu'alors avait évité de faire intervenir le nom d'Aubryot au milieu de tout ceci. Il voulait que celui-ci fût forcé de se dévoiler. Il continua, s'adressant à Gaston :

— Comment ce sauf-conduit vous est-il donc parvenu ?

— Vous vous en souvenez, mon général, nous étions ensemble quand un des hussards de l'escorte du général Washington me l'apporta.

— Greffier, allez sur la place, et demandez aux hussards de l'escorte s'il y en a un parmi eux qui se souvienne d'avoir apporté, il y a six jours, un pli au nom du vicomte de Roquetel à mon campement.

Le greffier sortit et rentra presque aussitôt suivi d'un hussard auquel La Fayette posa les questions d'usage, et dit ensuite :

— Vous vous souvenez que je vous ai interrogé sur la provenance du pli que vous apportiez ?

— Oui, général, je vous ai répondu que c'était un aide de camp du général Washington qui me l'avait remis avec ordre de le porter à sa destination.

— Cet aide de camp est-il ici ? demanda La Fayette.

— Oui, général, dit un assistant en se levant. Je me souviens à présent. C'est moi qui ai donné le pli en question à ce hussard.

— Qui vous l'avait remis ?

— Monsieur, dit l'officier, en désignant Aubryot.

— Il ment ! dit celui-ci en se levant.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Roquetel, dit Clinton, oubliant son rôle de témoin et apercevant Aubryot pour la première fois.

— Ainsi, milord, ce sauf-conduit était destiné à M. de Roquetel, que nous connaissons ici sous le nom de Lorken ?

— Oui, général.

— Pourquoi, Lorken, l'avez-vous envoyé à M. de Roquetel.

— Parce que je voulais le surprendre à Philadelphie et le punir d'avoir osé aspirer à l'amour de ma femme, la comtesse de Roquetel.

— Au bon de dix mille livres, maintenant, dit La Fayette. Pouvez-vous nous dire, milord, à qui il était destiné ?

— A monsieur, dit Clinton en désignant Aubryot. Mais je dois ajouter qu'il n'avait qu'une valeur fictive car, en le recevant, il en a versé les fonds.

— Comment se fait-il, dit La Fayette qui commençait à démêler le mystère de haine que cachaient tous ces détails, comment se fait-il que ce bon ait été en la possession du vicomte de Roquetel ainsi que le sauf-conduit ?

— Pardon, général, dit Gaston, ce bon, je ne l'ai jamais eu. Je l'ai vu pour la première fois ici entre les mains du greffier, et il faut qu'on ait eu intérêt à me soustraire mon portefeuille pour y cacher cette prétendue preuve du crime dont on m'accuse.

— Qui vous a remis ce portefeuille ? dit alors La Fayette au greffier.

— Le nommé Sylver, des chasseurs de la Virginie.

— Qu'on aille le chercher.

Le chasseur parut bientôt.

— Où as-tu pris ce portefeuille ? lui demanda La Fayette.

— Je ne l'ai point pris, je l'ai trouvé, ramassé ; alors un officier qui marchait en avant de moi s'est approché et m'a conseillé d'aller le porter à la cour martiale, et comme je voulais rendre ce portefeuille à son propriétaire, il m'a donné de l'or pour n'en rien faire et pour l'apporter ici. Alors, j'ai obéi.

— Reconnaîtrais-tu cet officier ?

— Oui, général, le voici.

Et le chasseur désigna Aubryot, qui se contenta de hausser les épaules, ne pouvant démentir ce témoignage désintéressé.

— Une dernière question, milord, dit alors La Fayette. Est-ce un de ces deux hommes qui a livré à votre état-major le secret de nos opérations ?

— Cela, je ne puis vous le dire, général ; vous m'avez demandé si c'était le vicomte de Roquetel que voici, je vous ai répondu non. Quant à vous livrer un autre nom, je ne le puis.

— Milord, la cour martiale respecte vos scrupules et vous remercie de votre témoignage.

Clinton se leva pour se retirer et la séance se trouva suspendue.

La conviction de tous était désormais fixée et la culpabilité d'Aubryot était indiscutable et indiscutée. Le monument de crimes et de hontes qu'il avait élevé avec tant d'audace et d'habileté allait s'écrouler sur lui. Clinton l'avait reconnu à la face de tous. Clinton avait déclaré Gaston innocent, et le misérable sentait qu'à tous ces témoignages écrasants pour lui il fallait encore ajouter son propre aveu, puisqu'il avait eu le soin de déclarer que si son adversaire n'était point coupable, l'auteur du crime ne pouvait être que lui-même, croyant par cet excès de témérité assurer sa vengeance alors qu'il

préparait sa perte. Mais il n'était pas homme à renoncer à la lutte tant qu'il aurait entre les mains, un tronçon d'arme et dans la pensée, une lueur d'espoir.

La justice militaire n'avait point encore ordonné directement son arrestation. En droit, il était donc libre. Il voulut profiter de cet instant de liberté, qu'il sentait devoir être le dernier, pour une tentative suprême de salut ou de vengeance. Profitant du désordre qui régnait parmi les spectateurs, empressés de quitter leurs places afin d'assister au départ de Clinton, il s'élança vers la porte de la salle. Elle était gardée par un peloton de soldats. Alors, ivre de rage, il bondit sur Gaston, qui était resté assis à sa place, en face de la cour, affaibli par la fièvre et les terribles émotions qu'il venait de traverser.

Au dehors, les tambours battaient aux champs sur le passage de Clinton, qui était monté à cheval et partait, escorté par les hussards de Washington, après avoir échangé avec les généraux américains et leur état-major les plus courtoises salutations, tout en refusant de séjourner une minute de plus dans ce camp où il était venu malgré lui. Les Bretons de Nicou échangeaient leurs habits d'emprunt contre un uniforme américain ; enfin, les soldats qui gardaient encore Gaston étaient avec le reste des assistants aux fenêtres de la salle pour contempler ce spectacle singulier, de sorte que devant Aubryot libre, Gaston était sans défense.

C'est alors que Béliat intervint pour la seconde fois dans cette lutte qui se poursuivait depuis si longtemps, Béliat qui avait accompagné Aubryot et qui d'ailleurs ne le quittait pas plus que son ombre.

Au moment où Aubryot atteignait Gaston, Béliat enlaça son maître de ses deux bras nerveux et, le maintenant comme il eût fait d'un enfant en colère, il le réduisit à l'impuissance. Toute cette scène se passa avec la rapidité de l'éclair, et bientôt les assistants regagnèrent leurs places pour assister à la fin du drame.

La cour martiale rentra immédiatement en séance et rendit d'abord un arrêt qui ordonnait la mise en liberté de Gaston de Roquetel.

Puis La Fayette se tournant vers Aubryot, lui dit :

— Vous ne vous étonnerez pas, je l'espère, monsieur de Lorcken, que la délivrance du vicomte de Roquetel soit le signal de votre arrestation et que

la cour vous demande compte d'un crime dont, d'après votre témoignage, l'auteur ne pouvait être que le vicomte ou vous.

Aussitôt l'interrogatoire commença et les dépositions s'accumulèrent contre Aubryot, qui d'ailleurs était condamné d'avance, et condamné par l'évidence même des faits, qu'il s'était efforcé d'établir contre son rival.

Avant la fin du jour, la cour martiale condamnait M. de Lorken, se disant comte de Roquetel, reconnu coupable de trahison, à la peine de mort et ordonnait qu'il serait fusillé le lendemain matin, à cinq cents mètres en avant du camp.

Aubryot écouta la lecture de la sentence avec une impassibilité de statue et sortit, escorté d'un nombreux détachement de soldats chargés de le garder. En traversant les derniers rangs de l'auditoire qui s'ouvraient devant lui, son regard rencontra la bonne et franche figure de Nicou, qui rayonnait de joie.

Le Breton, après avoir installé son maître au milieu de ses compagnons, était revenu pour assister à la conclusion de l'œuvre où il avait joué un si grand rôle et, en entendant condamner Aubryot à mort, pourquoi ne pas l'avouer, il s'était frotté les mains en signe de satisfaction, avec l'air d'un honnête boutiquier qui, le soir d'un jour rempli par de fructueuses opérations, retourne le mot de Titus et se dit : « Je n'ai pas perdu ma journée. »

Il se hâta d'aller porter à Gaston ce] qu'il appelait une bonne nouvelle :

— Condamné, monsieur, dit-il, en arrivant près de son maître, condamné à être fusillé demain matin, au petit jour !

Gaston ne répondit point. Certes, il haïssait profondément Aubryot, et l'annonce de sa mort ne lui pouvait être désagréable. Mais outre qu'on aime mieux apprendre ces sortes de choses au passé qu'au futur, il était généreux et se serait reproché de ne pas combattre la joie qui naissait en son âme malgré lui. D'ailleurs, la mort d'Aubryot, le mari d'Élise, ouvrait devant sa pensée les horizons d'un bonheur qu'il n'osait pas contempler en face et qui lui semblait trop grand pour être possible.

Nicou, infiniment plus positif, et qui dans une sorte de bonhomie féroce méprisait les sentiments trop recherchés et trop délicats, parut un peu

étonné de ce que la nouvelle qu'il apportait et qui excitait son enthousiasme fût reçue aussi froidement.

— Je vois ce que c'est, dit-il d'un air profond et entendu. M. le vicomte a peur que ce misérable ne trouve une rubrique nouvelle pour brûler la politesse au peloton d'exécution. Eh bien ! et moi donc ! voilà deux nuits que je ne dors pas. Je suis, par conséquent, tout préparé à en passer une troisième. Je vais l'employer à surveiller en amateur le prisonnier. Demain j'assisterai à l'exécution et à l'inhumation, car je sens que nous ne serons tout à fait tranquilles que lorsque j'aurai vu mettre six bons pieds de terre sur M. le comte de Roquetel, avec une belle croix noire par-dessus.

Et Nicou, après ce funèbre monologue, alla rôder toute la nuit auprès de la mesure où il savait que le prisonnier était enfermé.

VII L'EXÉCUTION

Aubryot cependant, passa toute cette nuit assis sur un escabeau, la tête dans une de ses mains, sombre mais non résigné.

Il songeait. Il contemplait, dans sa pensée, le spectacle de sa vie et en reconstituait les principales scènes. Il se voyait enfant, accoudé sur les genoux du père Salvator et épelant un alphabet ; jeune homme, poursuivant avec son savant protecteur des études mystérieuses. Puis il assistait à la mort du prier, il se voyait partant pour de lointains voyages, dont les principaux incidents se déroulaient dans son cerveau comme les ombres fixées sur le verre dans un appareil d'optique. Il revenait, et c'était alors la figure du comte de Roquetel, le véritable, qui se dressait devant lui. Le comte était appuyé sur le bras d'Élise et passait en le regardant avec un air de reproche irrité. Puis c'était encore, c'était surtout Gaston, le beau cavalier, Gaston qui triomphait. Et alors en pensant à sa défaite et à toutes les félicités qu'elle allait apporter à son rival, Aubryot sentait les ongles de sa main crispée entrer par un mouvement convulsif dans les chairs de sa poitrine.

Ce fut une nuit terrible, une nuit d'agonie et de désespoir, faite pour accroître les tortures de son âme parla contrainte qu'il imposait à son corps et à son visage condamnés à l'immobilité et à l'impassibilité, à cause des sentinelles qui veillaient à côté de lui.

Lorsque la première lueur du jour parut, un bruit de pas cadencés se fit entendre, Une troupe s'arrêta devant la porte. Mais au lieu de l'officier qu'il s'attendait à voir entrer, un homme vêtu d'une soutane noire parut devant Aubryot étonné.

C'était un missionnaire, un de ces prêtres héroïques qui devancent, au milieu des peuplades sauvages, les pas de la civilisation et qui, bien souvent, laissent leurs cadavres martyrisés comme de divins jalons sur la route qu'elle va suivre. Il avait appris à Valley-Forge qu'une exécution capitale allait avoir lieu, que le condamné était Français et, par conséquent, probablement catholique, et il accourait.

Ainsi, sur le seuil de cette porte, en ce moment, la justice humaine et la clémence divine se rencontraient. Les hommes envoyaient des justiciers chargés d'imposer le châtement et Dieu, plus prompt, les devançait en envoyant un prêtre chargé d'accorder le pardon.

— Mon frère, je viens à vous pour vous absoudre, dit le missionnaire.

A ces mots, à la vue de cette robe noire sur laquelle brillait le crucifix, il sembla à Aubryot qu'une partie des rêves qu'il venait de faire tout éveillé ressuscitait. Dans son cerveau reparurent la figure du père Salvator, l'image de la chapelle du couvent, avec ses grands cierges, les grondements de l'orgue, les psalmodies des moines, les chapes d'or, les croix entourées des nuages bleus de l'encens. Il lui sembla entendre comme une voix surhumaine qui disait : Là était la vérité, reviens-y. Et il fut sur le point de plier les genoux et de tomber, écrasé, aux pieds du prêtre, en disant :

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

Mais son regard rencontra la ligne des mousquets qui brillaient dans le crépuscule au delà de la porte entr'ouverte. Devant les soldats, les officiers causaient réunis en groupes, et derrière eux, à quelques pas, se promenait Nicou.

La haine et la fureur bouleversèrent de nouveau cette âme, au sein de laquelle allaient peut-être naître la résignation et le repentir. Il écarta du

geste le missionnaire, en lui disant de façon à être entendu du dehors :

— Allez, monsieur, allez porter à d'autres vos hypocrites consolations. Je saurai, dans quelques minutes, qui de nous deux a raison, de vous qui priez Dieu ou de moi qui le blasphème. Je vous défends de me suivre.

Puis, s'adressant aux officiers qui, en entendant ces paroles, s'étaient rapprochés :

— Messieurs, dit-il, je suis prêt.

Bélial qui avait passé la nuit accroupi dans un coin du cachot, lui offrit ses services. On eût dit que la tristesse qui d'ordinaire assombrissait ses traits et passait pour de la gravité fût fausse ce jour-là, et dans ses yeux brillait une joie sourde.

Aubryot ne lui dit pas un mot. Soupçonnait-il la profonde rancune qui se cachait sous l'apparent dévouement de l'Indou ? Se doutait-il que Bélial allait être vengé en même temps que les autres victimes qu'il avait faites, ou bien son âme égoïste et dure était-elle insensible à la destinée de ce malheureux qu'il allait laisser seul, sans appui, sans ressources et sans moyen de se faire comprendre au milieu du Nouveau-Monde ?

Cependant les rangs du peloton s'étaient écartés devant le prisonnier qui partait sans même jeter un regard sur le prêtre qu'il venait d'insulter. Ils se refermèrent sur lui et le funèbre cortège se remit en marche, suivi à distance par l'infatigable et implacable Nicou, aux côtés duquel marchait Bélial.

On dépassa les avant-postes, et on s'engagea dans un bois de peu d'étendue, derrière lequel on devait trouver un espace libre qui avait été désigné comme lieu d'exécution. Les premiers rayons du soleil arrivaient obliquement à travers les feuilles et couraient sur les herbes dont ils doraient le sommet. Les arbres étaient pleins de gazouillements, de lumière et de vie et le printemps apportait, en guise de prologue à la scène de mort qui se préparait, le contraste de ses beautés naissantes.

Aubryot n'avait pas été lié. La précaution semblait inutile et l'était en réalité, car plus de cent hommes entouraient le condamné.

On déboucha bientôt sur le lieu du supplice. C'était une clairière à la lisière de laquelle une fosse était creusée depuis la veille.

Aubryot fut conduit jusqu'au petit talus formé par la terre rejetée en bordure tout autour de la fosse. Là, le sergent qui faisait fonctions de

greffier, lui donna lecture du jugement prononcé contre lui.

— Voilà bien des lenteurs et des formalités, se disait Nicou pendant ce temps. Il me semble entendre dans la forêt des frôlements suspects, et je me demande pourquoi les oiseaux qui tout à l'heure faisaient si grand vacarme sont devenus muets tout à coup. Avec ce gredin-là, on n'est jamais sûr de rien.

A ce moment, cependant, les inquiétudes de Nicou auraient semblé fort exagérées à un spectateur désintéressé. En effet, Aubryot venait de repousser d'un geste le mouchoir avec lequel un soldat se préparait à lui bander les yeux ; les bras croisés sur la poitrine, semblable à l'ange déchu se redressant au fond de l'abîme pour insulter son juge, il attendait la mort.

Le greffier s'était écarté. Un peloton de douze hommes s'avança sur le front de la compagnie rangée en bataille. L'officier qui le commandait fit exécuter les mouvements de la charge. Les mousquets, enfin, tombèrent en joue.

— Feu ! cria-t-il.

Mais au moment précis où le mot suprême retentissait, une détonation formidable vint ébranler la forêt ; les bords de la clairière furent enveloppés dans un nuage de poudre, et la moitié des hommes qui composaient le peloton d'exécution fut couchée dans l'herbe.

Une clameur retentit : Sauve qui peut ! et les Américains s'élancèrent pêle-mêle en retraite.

— Les Anglais ! les Anglais ! criaient-ils ; nous sommes attaqués !

Nicou avait vu Aubryot tomber les bras en avant devant la fosse et en même temps les étincelles des fusils anglais luire sur le bord de la clairière. Il ne perdit pas la tête. Il s'élança au-devant des fuyards et saisissant le mousquet du premier qu'il put atteindre, il mit en joue ceux qui venaient ensuite, résolu à les ramener au combat.

— Les Anglais ne sont pas de ce côté, s'écria-t-il, retournez-vous !

A ce moment, les officiers qui s'étaient naturellement trouvés au dernier rang par suite de cette volte-face rapide, accouraient et à coup de plat de sabre appuyaient les paroles héroïques du Breton. Tout le monde fit halte et Nicou, reprenant la tête de la colonne ainsi reconstituée., s'élança en criant :

— En avant ! en avant !

La compagnie entière le suivit. Alors, au moment où pour pénétrer dans le fourré, elle dépassait dans sa course le corps d'Aubryot, toujours gisant, une seconde décharge se fit entendre, aussitôt suivie de cris de fureur, dans les rangs des Américains décimés.

Mais l'impulsion était donnée. Nicou bondissait en avant et la troupe se rua à sa suite au milieu des arbres et des broussailles qui servaient d'abri aux Anglais, dont il faut maintenant expliquer l'arrivée imprévue.

Lorsque, la veille au matin, l'absence de Clinton avait été constatée à Philadelphie, lorsque les Hessois si prestement dépouillés par Nicou et ses hommes, avaient pu raconter leur mésaventure, lorsqu'enfin les factionnaires interrogés avaient déclaré qu'ils s'étaient inutilement efforcés d'arrêter un groupe de cavaliers vêtus en fantassins de Hesse-Cassel, courant à bride abattue du côté du gué de Matson et emmenant un officier général, les lieutenants de Clinton avaient aussitôt soupçonné la vérité. On courut au logis d'Elise. Elle déclara que Clinton serait de retour le lendemain, qu'aucun mal ne lui serait fait, et que sa propre vie répondait de celle du général.

Cette promesse ne suffisait pas aux chefs de l'armée anglaise ; aussi, après avoir confié de nouveau à un poste de grenadiers la garde de la prisonnière, ils firent prendre les armes à toute l'armée, et ils envoyèrent des troupes dans toutes les directions, afin de retrouver, si c'était possible, les fugitifs. Les régiments reçurent en outre l'ordre de se relier les uns aux autres par de forts détachements afin d'arriver en masse aux cantonnements de La Fayette.

Clinton, remis en liberté, rencontra son armée qui s'avancait en un immense demi-cercle pour le délivrer et livrer bataille aux Américains. Ne connaissant pas au juste les forces dont disposait La Fayette, craignant, par suite de la présence de Washington au camp américain, d'avoir sur les bras toute l'armée de Valley-Forge, le généralissime anglais n'osa pas engager une action aussi loin de sa base ordinaire d'opérations, et dut renoncer au plaisir d'entrer en vainqueur, quelques heures après en être sorti, dans ce camp où il avait été conduit en captif. Ordre fut donc donné à tous ses régiments de rétrograder et d'attirer dans leur retraite les nombreux détachements qui étaient encore épars entre eux.

Un de ces détachements, conduit par un officier aventureux, et qui formait l'extrême gauche de l'armée dans cette marche rapide, fut oublié par les aides de camp envoyés dans la plaine comme des chiens de berger à la suite d'un troupeau. Ne recevant point d'ordre, il s'était arrêté à peu de distance du camp américain et attendait le jour pour reprendre sa route lorsqu'arriva à sa portée la compagnie chargée de surveiller et d'exécuter Aubryot. L'officier anglais ne put résister au désir de mettre à bas quelques ennemis, et commanda le feu au moment où, de son côté, l'officier américain adressait le même commandement au peloton d'exécution.

Les Anglais s'attendaient à voir fuir leurs adversaires que Nicou venait d'arrêter. Surpris par le retour offensif de ces derniers, ils furent pris à leur tour de panique et s'éparpillèrent au milieu des bois sans direction et sansbut. Ce fut une véritable chasse à l'homme. L'infériorité numérique des soldats de La Fayette étant compensée par leur bravoure individuelle, la poursuite devint bientôt pour eux une sorte de partie cynégétique, avec cette différence cependant que le gibier se défendait parfois et que le chasseur consciencieux l'épargnait scrupuleusement lorsqu'il demandait grâce et jetait bas les armes.

Nicou qui conservait l'habitude de se tailler la plus large part dans ces circonstances, avait couru droit au chef du détachement anglais. Cet officier, à cheval, essayait de rallier autour de lui ses soldats épouvantés. Il vit arriver Nicou, baïonnette baissée, et brandit son sabre sur la tête du Breton. Celui-ci, par un geste rapide, levant horizontalement des deux mains son mousquet au-dessus de sa tête, reçut le coup de sabre sur la bretelle de l'arme dont la baïonnette entra en même temps dans la poitrine de son brave et malheureux adversaire.

L'officier tomba, et Nicou, qui ne voulait rien laisser perdre, boucla la bride du cheval autour d'une branche afin de le retrouver plus tard. Puis il continua sa course à la poursuite de l'ennemi et se perdit bientôt au milieu des broussailles, excitant du geste et de la voix les Américains électrisés par son exemple. Cependant, il n'alla pas très-loin, et au bout de quelques moments, on eût pu le voir s'arrêter, se donner sur le front un coup de poing qui eût certainement bossué une tête moins solide que la sienne. On eût pu en même temps l'entendre s'écrier :

— Imbécile que je suis ! Et l'autre, je l'ai bien vu tomber ; mais cela ne suffit pas... s'il n'était qu'à moitié mort ?

Alors, tout en marchant, il glissa dans le mousquet dont il s'était emparé une cartouche qui, vraisemblablement, était destinée à donner au supplicié, si besoin était, ce qu'on appelle le coup de grâce, à bout portant, dans l'oreille.

Il lui fallut quelque temps pour s'orienter et retrouver son chemin au milieu du fourré. Enfin il arriva dans la clairière où s'était accomplie l'exécution, et fut surpris d'y déboucher par un point tout à fait opposé à celui sur lequel était creusée la fosse. Il aperçut de loin le petit monticule formé par la terre fraîchement remuée et y courut en armant son mousquet.

Arrivé auprès de la fosse, un juron formidable lui échappa. Le corps avait disparu.

— Voyons, se dit-il en se frottant les yeux, ce n'est pas possible, je l'ai cependant bien vu tomber.

Il se pencha sur la fosse ; elle était vide. Il fouilla avec sa baïonnette la terre amoncelée sur les bords. Il ne trouva rien.

— S'il s'est sauvé, pensa-t-il, il n'est pas loin.

A côté de la fosse, une flaque de sang marquait l'endroit où était tombé le supplicié. Nicou explora le terrain tout autour. Tout à coup, il remarqua des taches sanglantes.

— Il s'est traîné là, murmura-t-il.

En effet, un peu plus loin, les herbes foulées, comme par le passage d'un gros reptile, étaient encore chargées de gouttelettes de sang mêlées aux gouttelettes de la rosée du matin. Nicou suivit cette piste, penché sur l'herbe.

Les traces continuaient, mais devenaient de plus en plus légères. On voyait qu'au début de sa fuite le supplicié avait dû se traîner sur le ventre, puis qu'il était parvenu à se mettre à genoux. Des touffes d'herbe portaient encore la trace de ses doigts crispés. En entrant dans le fourré, Aubryot avait dû réussir à se mettre sur ses pieds, car les traînées se convertissaient en pas dont l'empreinte rougissait le sol.

Enfin, tout à coup Nicou s'arrêta. Les traces aboutissaient à une nouvelle flaque de sang piétinée. Il regarda autour de lui et vit un cadavre à quelques

pas. Il s'élança de ce côté et poussa une exclamation de rage. Il était revenu auprès du corps de l'officier anglais.

— J'ai fait un joli coup, dit-il, le gredin est parvenu jusqu'au cheval.

C'était la vérité. Les mouvements qu'il avait dû faire pour se hisser sur le cheval avaient sans doute provoqué chez Aubryot, du moins Nicou le pensa tout d'abord, cette effroyable hémorragie dont les vestiges étaient à ses pieds et au milieu desquels on pouvait distinguer les marques des fers.

— Echappé ! dit Nicou en tombant sur l'herbe, désespéré, anéanti, auprès du corps du malheureux Anglais.

Mais, sur cette nature vigoureuse et primitive, le désespoir n'avait d'autre effet que de surexciter toutes les facultés et d'électriser tous les muscles. En moins de deux minutes, il fut sur pied.

La forêt qui avait été le théâtre de ce drame n'était pas très-étendue. Elle était en partie exploitée et le travail des squatters découragés par la guerre l'avait percée çà et là de vastes trouées produites par l'abatage des plus beaux arbres. Nicou avisa non loin de lui un peuplier gigantesque et y grimpa avec son agilité ordinaire. Quand il fut arrivé aussi haut que le permettait la grosseur de la tige, il regarda de tous côtés et alors il lui sembla qu'au loin, dans une de ces trouées dont nous venons de parler, par delà le théâtre de la lutte, passait un cheval qui portait un paquet noir étendu en long sur la selle.

Au-dessous du Breton, dans les profondeurs du bois, on entendait encore le crépitement de la fusillade. Des nuages de poudre s'élevaient çà et là au-dessus de l'océan de verdure qu'il dominait du haut de son observatoire. A sa droite, assez loin de la clairière où avait eu lieu l'exécution, on entendait les tambours des Américains qui battaient la charge. Les troupes de La Fayette étaient sorties de leur cantonnement et appuyaient la poursuite.

Nicou descendit. Pendant les quelques instants qu'il venait de passer au sommet de son peuplier, l'ingénieux Breton avait conçu un plan nouveau qu'il commença de suite à exécuter. Une fois à terre, il étendit la main avec une solennité tragique vers le point de l'horizon où il supposait qu'Aubryot était emporté et prononça ces mots d'une voix lente :

— Scélérat, qui dois avoir fait un pacte avec le diable, les Américains t'ont manqué : moi, je te condamne à mort, et cette fois-ci la sentence sera

bien exécutée.

Il s'approcha du corps de l'officier anglais, qui gisait par terre sur le dos, les yeux et la bouche grands ouverts, et saisit son mousquet. Il eut une minute d'hésitation. L'action qu'il était forcé d'accomplir lui semblait terrible, plus terrible mille fois que tous les combats auxquels il avait pris part. Il avait pris son mousquet par le canon et en levait la crosse sur la face convulsée du cadavre :

— Allons, dit-il, il le faut. Mon Dieu, pardonnez-moi !

Involontairement, il ferma les yeux en abaissant comme un marteau formidable la crosse de son mousquet sur la tête du mort, dont le visage fracassé d'un seul coup n'offrit plus trace de traits humains. Puis il déshabilla et chargea sur ses épaules ce cadavre, courut jusqu'à la fosse, en s'appuyant sur son arme pour ne pas tomber sous ce fardeau, qui lui semblait peser comme une maison.

Sur le bord de la fosse, il tomba à genoux, à moitié épuisé, tandis que le cadavre roulait au fond du trou.

Avec ses mains, il poussa la terre jusqu'à ce que la fosse fût comblée, et quand l'orifice béant fut remplacé par un petit tumulus allongé, de la grandeur du corps, le Breton se traîna jusqu'au fourré, cassa deux branches, les mit en croix, les assujettit au moyen d'une liane et étendit cette croix par terre ; il s'accroupit et grava de la pointe de son couteau une inscription sur l'écorce de la branche horizontale.

Enfin, saisissant le funèbre emblème par un suprême effort, il le planta sur la tombe comme un soldat enfonce son drapeau dans les décombres d'une citadelle conquise, et aussitôt, succombant aux émotions qu'il venait de subir, à la fatigue des trois derniers jours, et surtout à l'horreur qu'il ressentait de la terrible profanation qu'il venait de commettre, il roula évanoui sur la tombe.

Au-dessus de sa tête, la croix étendait ses bras rugueux sur l'écorce desquels on pouvait lire :

Gi-gît le comte de Roquetel.

QUATRIÈME PARTIE

UNE IMPRUDENCE

Quelques semaines après les scènes que nous venons de décrire, la ville de Philadelphie était en fête. Un courrier venait d'apporter la nouvelle de la victoire remportée par Washington à Monmouth sur l'armée anglaise, commandée par Clinton.

Lorsque le général anglais revint de la singulière expédition à laquelle Nicou le contraignit pour le salut de son maître, un conseil de guerre fut tenu sous sa présidence et tous les chefs de corps y assistèrent.

La flotte française partie de Toulon sous les ordres de l'amiral d'Estaing, venait d'être signalée par les croiseurs anglais et Clinton avait pu se rendre compte par lui-même de l'entrain et de la belle tenue des troupes américaines qui allaient se mettre en campagne.

Rester plus longtemps à Philadelphie, c'était s'exposer à être bloqué par mer et par terre, la flotte française pouvant forcer les passes du Delaware et combiner ses mouvements avec l'armée de Washington.

Il convenait donc de chercher une autre base d'opérations, et le conseil de guerre, à l'unanimité, fut d'avis que l'heure était venue d'exécuter le plan déjà discuté, dont nous avons parlé, et qui consistait à se rabattre sur New-York. Mais pour arriver à cette ville, il fallait traverser le New-Jersey, contrée dévastée plusieurs fois par la guerre, et qui ne pouvait offrir les ressources nécessaires à une armée en marche. Un instant il fut question d'embarquer toute l'armée sur la flotte anglaise, de descendre le Delaware

et de gagner New-York par mer. La crainte de tout compromettre, et la flotte et l'armée, dans une seule bataille navale, fit abandonner ce projet. La voie de terre fut donc choisie. Elle était plus longue, mais moins périlleuse. On pouvait y supporter une défaite sans y subir un désastre. On rassembla toutes les provisions qu'on put trouver. On en forma d'immenses convois qu'on fit partir en avant, sous la garde de fortes escortes, et enfin le camp fut levé. La flotte anglaise était déjà partie afin de sortir de la baie du Delaware avant l'arrivée de d'Estaing et de rejoindre l'armée de terre en remontant le long des côtes jusqu'à New-York.

Clinton, après avoir présidé le conseil de guerre, rendit à Elise une courte et respectueuse visite.

Nous devons le dire à la louange du général anglais, la nature de ses sentiments envers sa prisonnière était totalement changée. Se laissant tromper par les apparences, il l'avait d'abord prise pour une aventurière. Les incidents que nous avons rapportés, et notamment le triste rôle joué par Aubryot, l'avaient confirmé dans cette idée, et dès lors il s'était cru autorisé à entourer la jeune femme abandonnée de soins galants. Mais, lorsqu'il eut compris les grands malheurs et les profondes angoisses qui étaient au fond de ce drame de famille auquel il venait d'être mêlé, lorsqu'il eut constaté la scélératesse d'Aubryot, il se reprocha d'avoir été un moment son complice involontaire en torturant deux êtres unis par les liens du plus saint attachement. Il admira l'angélique pureté et l'héroïque fermeté d'Élise, la bouillante valeur et le profond amour de Gaston, le dévouement sans limites et la merveilleuse intelligence de Nicou.

En outre, au fond de sa conscience, il sentit qu'il était coupable d'avoir abusé de sa position de chef d'armée et d'avoir méconnu les devoirs que lui imposait sa haute mission. Il renonça donc aux chimères qui l'avaient quelques jours détourné du droit chemin et rentra dans la réalité.

Élise, lorsqu'elle reçut la visite de Clinton, fut à la fois surprise et heureuse de ne plus lire sur le visage du général, au lieu de désirs irrespectueux et irréalisables, que l'expression d'une paternelle sollicitude :

— Madame, lui dit Clinton dès le début de l'entretien, vous avez devant vous un coupable qui vient vous demander pardon de ses erreurs.

— Milord !...

— Laissez-moi achever, madame, et permettez que tout d'abord je calme les légitimes inquiétudes que vous devez ressentir. M. le vicomte de Roquetel est, grâce à moi, sauvé et désormais en sûreté.

— Oh ! milord, dit Élise en rougissant, ce n'est plus à mon pardon, c'est à ma reconnaissance que vous avez droit.

— C'est un grand bonheur et un grand honneur pour moi, madame ; les paroles que vous venez de prononcer me relèvent à mes propres yeux. Que comptez-vous faire maintenant ? Parlez ; je suis à vos ordres.

— Que me conseillez-vous, milord ?

— Madame, dans quelques heures, nous allons abandonner Philadelphie pour aller à New-York. Si vous voulez faire usage de la protection désormais désintéressée du chef de l'armée anglaise, elle vous est acquise.

— Merci, milord ; mais je ne voudrais point m'éloigner de l'armée américaine.

— Je vous comprends et je vous approuve, madame. Restez donc à Philadelphie. Le dévouement de vos amis saura vous y protéger. Quant au misérable qui.

— Il est vivant, au moins ? dit Élise dans un sublime élan de charité.

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas vous pouvez vous considérer comme hors de ses atteintes.

— J'attendrai donc ici mes amis.

— Adieu, madame. Je ne sais si nous nous reverrons jamais. Dans tous les cas, pensez à moi quelquefois comme à un homme qui a eu de bien grands torts envers vous et qui n'a plus qu'un regret, c'est qu'il lui soit impossible de les mieux expier.

— Je penserai à vous, milord, souvent, comme on pense à un ami.

Élise tendit à Clinton une main sur laquelle celui-ci déposa un respectueux baiser. Puis le général sortit et ne revint plus qu'au moment de partir et afin de renouveler ses excuses et ses protestations de dévouement.

Le surlendemain du départ des Anglais, leur arrière-garde et l'avant-garde américaine étaient en contact. Enfin, trop vivement pressé, Clinton fut obligé de ramener toutes ses forces en arrière et d'accepter à Monmouth une bataille qu'il perdit et qui changea sa retraite en fuite précipitée.

C'était cette victoire que célébraient les habitants de Philadelphie délivrés des Anglais. Pavoisées aux couleurs françaises et américaines, les rues et les places étaient remplies d'une foule joyeuse et endimanchée qui affluait sur le quai pour contempler une superbe frégate française, détachée de la flotte de d'Estaing, en mission particulière. —

La Bellone était à l'ancre depuis la veille et, couverte de pavillons et de flammes depuis le pont jusqu'à la pomme de ses mâts, elle saluait par un coup de canon toutes les cinq minutes l'heureux événement qui devait exercer sur la délivrance définitive des États-Unis une influence décisive-

Par l'une des rues aboutissant au quai, on put voir, vers le milieu du jour, arriver trois cavaliers qui s'arrêtèrent un instant en face du port, émerveillés du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ces trois cavaliers étaient Gaston de Roquetel, Nicou et Béliat.

Gaston portait un bras en écharpe. Il avait été blessé à la bataille de Monmouth, où les Bretons s'étaient couverts de gloire et avaient renouvelé, aux applaudissements de l'armée américaine entière, l'héroïque fait d'armes de Baren-Hill. Nicou était toujours l'intelligent et dévoué serviteur que nous connaissons, mais sa gaieté paraissait moins franche, ses plaisanteries étaient moins naturelles. Béliat, au contraire, semblait avoir perdu en tristesse ce que Nicou avait perdu en gaieté.

Après l'exécution d'Aubryot, dont Nicou connaissait seul les dernières péripéties, Béliat avait suivi Gaston, et huit jours ne s'étaient pas écoulés sans que Nicou eût inventé un jargon particulier à l'usage de l'Indou et au sien.

— Voilà la Bellone, monsieur le vicomte, dit Nicou en désignant la frégate.

— Je la vois, dit Gaston qui se découvrit ému.

Ce bâtiment à l'arrière duquel flottait le drapeau fleurdelisé, et sur lequel vivaient cinq cents Français, lui semblait un morceau de la patrie qui se serait détaché pour venir à lui à travers l'Océan.

— Elle appareillera vraisemblablement demain matin, reprit Nicou, si, comme on nous l'a annoncé au quartier général, les dépêches du Congrès arrivent ce soir. Nous n'avons donc pas de temps à perdre.

Gaston n'entendit point ces derniers mots. Il s'était déjà remis en marche se dirigeant vers la demeure d'Élise. Nicou et Béliat le suivirent.

Les domestiques anglais, mis au service d'Élise, à son arrivée à Philadelphie, avaient suivi l'armée de Clinton. Ils étaient remplacés par deux serviteurs français qui, avec Joseph-Marie, composaient toute la maison de la comtesse de Roquetel. Joseph-Marie était sur le quai, regardant lui aussi ce navire qui lui rappelait sa patrie d'adoption. Il reconnut Gaston et ses compagnons, poussa un cri de joie, et courant vers la maison, il ouvrit la grille devant leurs chevaux, puis s'élança pour prévenir sa maîtresse.

Gaston, aidé de Nicou, descendit de cheval, et, appuyé sur le bras du Breton, s'avança vers le perron.

Avant qu'il y fût arrivé, Élise, rougissante d'émotion et de bonheur, descendait à sa rencontre et courait à lui. Elle s'arrêta tout à coup.

— Blessé ! dit-elle, en pâlisant.

— Ce n'est rien, chère cousine, dit Gaston en souriant. Un coup de baïonnette dans le bras gauche. Le bras droit reste à votre service.

— Mais, au lieu d'accepter l'appui affectueux qu'il lui offrait, Élise prit la place de Nicou et Gaston dut passer son bras sur celui de son amie.

— Venez, Nicou, dit Élise, qui voulut indiquer, en l'admettant en tiers dans ce premier entretien, que désormais le Breton était pour elle non plus un serviteur de son cousin, mais plutôt un membre de sa famille.

Nicou obéit et entra dans le salon du rez-de-chaussée, où tant de scènes dramatiques s'étaient passées.

Depuis que, grâce à elle, il s'était échappé de Philadelphie, Gaston n'avait point revu Élise, ayant dû, lors de la retraite de Clinton, sacrifier à ses devoirs militaires le bonheur d'une entrevue nouvelle avec son amie. Toutefois, il lui avait envoyé une lettre dans laquelle étaient succinctement racontés le jugement et l'exécution d'Aubryot, dont Clinton ne pouvait avoir connaissance lorsqu'il était venu lui présenter ses adieux.

Élise n'avait pas pris le deuil. Elle se serait reproché comme un acte d'hypocrisie d'afficher sur sa personne des regrets qui n'étaient guère dans son âme et que ne méritait pas son bourreau. Il n'y avait désormais, entre

Gaston et sa cousine, aucun obstacle, grâce à la supercherie funèbre de Nicou ; leurs premières paroles exprimèrent donc un bonheur sans nuages.

— Enfin, disait Gaston, nous voilà sortis d'un mauvais rêve, qui a trop longtemps duré. Élise, je viens vous chercher. Demain, nous partons pour la France.

Élise ne répondit pas. L'arrivée de Gaston, l'approche du grand bonheur qu'elle avait si longtemps considéré comme impossible ici-bas, lui ôtaient toute force.

— La Fayette, continua Gaston, m'a forcé d'accepter la mission de porter en France les dépêches du Congrès et de Washington, et la frégate, dont vous pouvez entendre en ce moment le canon, est à notre disposition.

— Je vais donner les ordres nécessaires, dit-elle ; mais, avant, un seul mot encore : Le malheureux, au moins, s'est-il repenti avant de mourir ?

A ce moment Nicou intervint.

— Madame, dit-il, il est mort comme il avait vécu : fort mal. Ne nous occupons donc plus de ce misérable.

En parlant ainsi, le Breton avait ouvert un grand portefeuille qui ne le quittait pas. Il en tira plusieurs pièces couvertes de timbres et de signatures.

— Voilà, dit-il, mes archives. Voici l'extrait -du jugement de la cour martiale, signé La Fayette ; voici le procès-verbal de l'exécution ; voici enfin l'extrait mortuaire en bonne et due forme. Avec ces papiers, nous sommes tranquilles, ajouta-t-il, entre ses dents.

— C'est assez, mon ami, dit Gaston. Rien de ce qui nous rappelle ce triste passé ne saurait désormais nous être agréable. Cache donc tout cela. Et vous, ma cousine, allez vous préparer ; nous passerons la nuit à bord.

— Et vos soldats, Nicou ? demanda alors Élise au Breton.

— Ils ont cédé à mes instances et aux promesses de La Fayette, qui a tenu à les conserver près de lui.

Les préparatifs commencèrent aussitôt. Nicou se rendit auprès du commandant de la *Bellone*, qui vint, suivi d'une partie de son état-major, dîner avec les passagers qu'il avait mission de conduire en France, pendant que l'équipage vaquait aux mille détails qui précèdent l'appareillage.

Enfin, à la nuit tombante, un canot emmena à bord Élise, Gaston, Nicou et Béliat. Les dépêches que le vicomte de Roquetel était chargé de porter en

France étaient arrivées quelques heures auparavant et avaient été déposées dans sa cabine, enfermées en un sac de cuir scellé aux armes du Congrès.

Une des principales qualités de Nicou était la mémoire. Avant de s'embarquer, il se souvint du cabaret où il avait passé la journée qui précéda l'enlèvement de Clinton.

— J'ai une demi-heure à perdre ; je vais aller serrer la main à ce brave homme, se dit-il.

Il se rendit donc chez l'hôtelier qui le reconnut aussitôt.

— Ah ! vous voilà, dit-il joyeusement derrière son comptoir, beau Hessois qui emmenez les généraux. Figurez-vous que vous m'avez fait une peur... oh ! mais une peur... Quand j'ai su que Clinton avait été pris par des fantassins de Hesse-Cassel, je me suis souvenu immédiatement de vous et de vos compagnons qui n'aviez pas plus l'air allemand que moi, et je me suis dit : Bon, on va te prendre pour leur complice. En voilà une aventure ! Et où allez-vous, ami ?

— Je retourne dans mon pays, et je viens vous faire mes adieux.

— C'est bien à vous. Nous allons vider ensemble un flacon dont vous me direz des nouvelles.

— Volontiers, dit Nicou qui s'assit à une table de la salle commune.

— Pas ici, pas ici, reprit l'autre, c'est bon pour tout le monde. Montons au premier.

Et les deux hommes s'installèrent dans la salle du premier étage où les Bretons avaient pris un mois auparavant leur repas.

— Oh ! ça sent la pharmacie ici, dit Nicou en s'asseyant.

— Ne faites pas attention, répondit le cabaretier, c'est mon cousin qui est malade, là à côté.

— Ah !

— Ainsi donc, monsieur.

— Nicou.

— Monsieur Nicou, vous partez. Pour toujours ?

— Je l'espère, j'ai assez de l'Amérique, voyez-vous. Non pas pour moi, je ne m'y trouvais pas mal. Mais à cause de deux jeunes gens qui sont fiancés et qui vont se marier en France. Moi, je les accompagne parce que je les

aime, parce que leur bonheur est mon ouvrage et parce, qu'ils pourront encore avoir besoin de moi.

Puis, la conversation devint banale, comme elle pouvait être entre deux hommes qui se connaissaient aussi peu. La bouteille vidée, Nicou prit congé du cabaretier et, quelques minutes plus tard, il était à bord de la Bellone. Le brave garçon ne se doutait guère de l'imprudence qu'il venait de commettre.

II LE FUSILLÉ VIVANT

Aubryot avait entendu le mot : feu ! prononcé par l'officier qui commandait le peloton d'exécution, il avait vu en même temps la flamme des mousquets et ressenti une secousse telle qu'il lui sembla que tout son corps fracassé s'éparpillait en morceaux dans l'espace. Il tomba les bras en avant, comme nous avons dit.

Au bout de quelques minutes cependant, il reprit connaissance. Mais ses souffrances étaient épouvantable e ; en lui le cerveau seul paraissait vivre encore, comme si sa tête eût été attachée à un cadavre. Le visage contre terre, il écouta.

Autour de lui, rien ne bougeait et il n'entendait qu'une sorte de glou-glou. C'était le sang qui s'échappait de ses blessures à chaque pulsation de son cœur. Il essaya de remuer les bras. Un seul répondit aux ordres du cerveau ; l'autre était cassé.

Il s'accouda sur le sol et ce mouvement lui arracha un cri. Les esquilles de ses côtes brisées lui entraient dans les chairs meurtries et y éveillaient de terribles douleurs. Mais son indomptable énergie galvanisa cette espèce de cadavre dans lequel il restait encore des lueurs de vie, et, les dents serrées, inondé de sang il commença à se traîner à travers les herbes.

La rosée froide, en entrant dans ses blessures, arrêta l'hémorragie, et il parvint jusqu'au cheval qu'il entendait mâcher son mors à quelques pas de lui.

Pour se hisser sur la selle, il rassembla tout ce qui restait encore de vigueur dans ses muscles épuisés. Enfin, il parvint à dénouer la bride et le cheval partit. Au premier pas, Aubryot tomba crispé sur le cou de la bête ; il eut encore la présence d'esprit de s'accrocher des mains et des dents après la crinière, puis il s'évanouit.

Quand il sortit de sa léthargie, il était couché sur le dos au milieu de l'herbe et non loin d'une rivière dont il entendait le grand murmure à quelques pas de lui. Il était nuit. Où se trouvait-il ? Il l'ignorait et il resta là, sans pouvoir remuer, jusqu'au matin, brûlé de fièvre et tourmenté par toutes les angoisses du délire.

Peu après le lever du soleil, il entendit du bruit à quelques pas de lui. Des pas de chevaux, des roulements de voitures, résonnaient sur une route.

— A moi, cria-t-il, au secours ! et ces quatre mots lui causèrent un nouvel évanouissement.

Ses cris avaient été entendus des passants, charretiers conduisant à Philadelphie des provisions réquisitionnées pour l'armée de Clinton. Ils arrivèrent près de lui, le soulevèrent et le déposèrent sur une de leurs voitures. En arrivant à Philadelphie, ils s'arrêtèrent sur le port, à ce même cabaret dans lequel Nicou avait dû chercher un refuge momentané- A ce moment, Aubryot reprenait ses sens.

— Où suis-je ? murmura-t-il.

— A Philadelphie, lui répondit-on.

— Où me conduisez-vous ?

— A l'hôpital, sans doute.

— Non, déposez-moi dans la première hôtellerie venue.

Le cabaretier s'approcha du blessé.

— Si monsieur veut loger chez moi, dit-il, j'ai une chambre à son service.

— Je le veux, répondit Aubryot.

Les charretiers et le cabaretier le transportèrent dans une chambre au premier étage et le déposèrent sur un lit.

— Je suis riche, dit Aubryot ; je payerai ce qu'il faudra. Qu'on ne révèle à personne ma présence.

— C'est entendu, dit l'hôte. Que désirez-vous ?

— Savez-vous écrire ?

— Oui.

— Eh bien, apportez-moi une plume, de l'encre et du papier.

Aubryot, à l'aide du talent fort rudimentaire de l'hôtelier, parvint à confectionner une liste des objets et remèdes dont il avait besoin. Puis, il écrivit lui-même du mieux qu'il put, et en se reprenant à plusieurs fois, un bon pour retirer d'une banque de la ville une partie des fonds qu'il y avait déposés à tout hasard, lors de sa visite à Clinton.

Le lendemain matin, le supplicié avait à sa disposition quelques instruments de chirurgie dont tout le monde peut se servir et de l'or en quantité. Il put payer le silence des charretiers ; puis, avec un courage surhumain, il procéda à son propre pansement.

Ses blessures étaient irritées par la fièvre, le mouvement et le manque de soins. Il les sonda toutes, s'arrêtant dès qu'il se sentait défaillir, et reprenant sa besogne dès que ses forces revenaient. Par une chance prodigieuse, les balles n'avaient lésé aucun organe vital. Elles avaient seulement brisé trois côtes et fracassé les os de l'avant-bras gauche.

Pour que le lecteur ne nous reproche point de nous complaire dans ces détails de clinique, nous dirons seulement qu'Aubryot resta près de trois semaines étendu sur son lit, entre la vie et la mort, n'ayant à son service que le dévouement mercenaire et inintelligent de son hôtelier. Du départ des Anglais, des événements qui le suivirent, il ne sut rien, et il ne commença à s'occuper des choses extérieures qu'en entendant le canon de la frégate en rade qui saluait la nouvelle de la victoire de Monmouth.

— Les Américains sont ici, lui dit simplement l'hôtelier quand il l'interrogea.

— Vous n'avez appris à personne ma présence au moins ?

— Non.

— Si on vous interroge, vous répondrez que je suis un de vos parents malade et recueilli par vous.

— Oui, monsieur, comptez sur moi.

Le soir, Aubryot, à travers la cloison légère de sa chambre, crut entendre une voix connue. Il se leva pour la première fois ; tremblant sur ses jambes, couvert d'une sueur froide, il colla son oreille à la porte qui mettait les deux

pièces en communication et surprit ainsi les intempestives confidences de Nicou. Alors sa haine se réveilla avec une violence qui l'épouvanta lui-même et il se mit à chercher les moyens de rejoindre ceux qui lui échappaient ainsi.

— On me croit mort, sans doute, disait-il, et on pense aux fiançailles. Pas encore, pas encore !

Immédiatement après le départ du Breton il appela le cabaretier.

— Aidez-moi à me vêtir, dit-il.

— Y songez-vous, monsieur, dans l'état où vous êtes ! Vous allez vous tuer.

— Faites, répondit impérieusement Aubryot.

Quand il fut habillé, quand il eut dompté ce vertige qui saisit dès leurs premiers pas les gens qui sont restés longtemps couchés et malades :

— Connaissez-vous, demanda-t-il, quelque capitaine de navire marchand en ce moment en relâche ici ?

Le cabaretier prit aussitôt un air mystérieux.

— Est-ce pour le commerce ou pour.

— Achevez.

— Pour une expédition ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends tout ce que vous voudrez, monsieur, une course, un petit acte de piraterie, un trafic de bois d'ébène.

Bois d'ébène était une périphrase honnête pour iniquer la traite des nègres.

— Si c'était, continuait le cabaretier, pour le commerce, rien de plus facile à trouver, le port est plein de navires que la guerre condamne à l'inaction. Vous n'auriez que l'embarras du choix.

— Et si ce n'était pas pour le commerce ?

— Ah ! dame, ce serait plus difficile, mais non impossible cependant.

Puis, sans rien ajouter, l'interlocuteur d'Aubryot ouvrit la porte, se dirigea vers l'escalier qui descendait dans la salle basse, et réunissant ses deux mains devant sa bouche, en guise de porte-voix :

— Hé, José ! cria-t-il, viens un peu par ici, mon garçon, j'ai à te parler !

La salle basse était en ce moment encombrée de buveurs dont la réunion formait la plus bizarre assemblée qui se puisse imaginer. Toutes les nations étaient représentées là par des ambassadeurs peu propres à faire honneur à chacune d'elles.

A la lueur des chandelles fixées le long de la muraille nue à des plaques de fer-blanc qui avaient la prétention de passer pour des réflecteurs, s'agitait, riait, causait, jouait tout un sanhédrin cosmopolite : portefaix, ouvriers du port, matelots de tous pays. Il y avait là des Français pétulants, des Allemands mélancoliques, des Anglais sérieux, des Espagnols majestueux, des mulâtres et jusqu'à des nègres.

Celui des assistants qui répondait au nom de José, en entendant son nom jeté du haut de l'escalier par le cabaretier, se leva lentement et se dirigea vers l'étage supérieur. C'était un grand Espagnol, qui venait de boire seul, dans un coin, la valeur d'un demi-setier de rhum de la Jamaïque, en promenant sur ses compagnons un regard hautain et triste. Tous les soirs, il venait passer deux heures dans le cabaret du port. Sa présence suffisait à contenir dans une juste mesure les éclats parfois trop expansifs de la joie universelle. Les rires et les querelles s'apaisaient à son arrivée et ne reprenaient qu'à son départ.

Il gravit l'escalier et se trouva en face de l'hôtelier, qui le poussa dans la chambre d'Aubryot en disant :

— Voici, monsieur, mon ami José. Vous vous arrangerez certainement avec lui. Il est un peu taciturne, mais n'y prenez point garde. C'est à cause d'un malheur qu'il a eu, à ce qu'il paraît. Il ne néglige pas pour cela les occasions de gagner de l'argent. N'est-ce pas, José ? Allons, je vous laisse. Je vais voir ce qu'on fait en bas.

Resté seul avec Aubryot, José lui dit :

— Que voulez-vous de moi ?

— Vous avez un navire ?

— Une goëlette.

— Solide ?

— Toute neuve.

— Irait-elle jusqu'en Europe ?

— Jusqu'au bout du monde.

- Est-elle bonne marcheuse ?
- Elle file comme la mouette, dont elle porte le nom.
- Elle est disponible de suite ?
- Elle est prête à partir.
- Combien voulez-vous pour la mettre à ma disposition ?
- Cela dépend. Où voulez-vous aller ?
- En France, en Bretagne, près de Brest.

A ces mots, José tressaillit. Sa tête tomba sur sa poitrine et il ne répondit pas.

- Voyons, faites votre prix, dit Aubryot en insistant.
- Je n’aime guère aller de ce côté, répondit José.
- Pourquoi !
- Pourquoi ? Cela ne vous regarde pas.

Aubryot comprit que ce n’était pas le moment de se fâcher. D’ailleurs, la maladie avait amorti la fougue de son tempérament et dompté ses passions, sauf une seule pourtant, la haine, qui semblait désormais sa seule raison d’exister.

— Ecoutez, dit-il, monsieur José, voici mes conditions. Combien vaut votre goëlette ?

- Mille livres sterling.
- Soit vingt-cinq mille francs. Je l’achète.
- Elle n’est pas à vendre.
- Entendons-nous, je l’achète et je la paye de suite, aux conditions suivantes : Jusqu’à Brest, elle m’appartient ; si nous arrivons en même temps que la frégate française qui est en rade, votre goëlette vous revient sans que vous ayez rien à me rendre ; si la frégate nous distance, la goëlette me reste. C’est un forfait, une prime, ce que vous voudrez.

J’accepte, dit José. Où est l’argent ?

- Attendez. De combien d’hommes se compose votre équipage ?
- De douze hommes.
- Vous allez les faire venir à terre. Vous me conduirez seul à bord, vous me donnerez votre cabine et vous vous chargerez vous-même de m’apporter à manger, de façon à ce que personne ne me voie. Nous prendrons pour débarquer les mêmes précautions. Cela vous va-t-il ?

— Cela me va.

— Il faut admettre l'hypothèse où la frégate française n'irait pas à Brest. Dans ce cas, vous me débarquerez sur tel point des côtes de France que je vous désignerai.

— C'est convenu.

— Je resterai seul maître d'accélérer ou de ralentir la marche du bâtiment et de fixer le jour du débarquement.

— Très-bien.

— Allez prendre vos dernières dispositions. Une fois à bord, je vous compterai vos mille livres en un bon sur une banque de cette ville. Vous pourrez aller les toucher avant d'appareiller. Quant au secret.

— C'est inutile de me le recommander. Dans deux heures, je viendrai vous chercher. Tenez-vous prêt.

— Je le suis, dit Aubryot, que cette conversation relativement longue avait épuisé et qui porta à sa bouche son mouchoir qu'il retira bientôt taché de sang.

— Je suis fini ! murmura-t-il pendant que José descendait. Ils m'ont tué. Le poumon est attaqué. Pourvu seulement que je survive une minute, une seule, à ces deux misérables, j'aurai assez vécu.

Et il attendit, anxieux, le retour du marin. Tout s'exécuta d'après le plan concerté. Vers onze heures du soir, le cabaret était abandonné par ses clients. Le propriétaire avait touché le prix des soins qu'il avait rendus à Aubryot ; et celui-ci, enveloppé dans son manteau, tremblant de fièvre et de froid, malgré la douceur de la température, était prêt à partir. A minuit, José traversa le quai, sortant d'un canot qu'il avait conduit seul aussi près que possible du cabaret.

— C'est fait, dit-il ; pour plus de sécurité, j'ai divisé en deux par une cloison ma cabine, et personne à bord ne soupçonnera votre existence que lorsque vous voudrez vous montrer.

— Partons, dit Aubryot.

En quelques coups d'avirons, le canot fut bientôt engagé au milieu des navires silencieux qui étaient à l'ancre et aborda la goëlette.

Autant qu'on en pouvait juger au milieu de la nuit étoilée, c'était un bâtiment taillé avant tout pour la course, avec sa coque élancée et ses deux

mâts penchés en arrière, et plus élevés que ne le permettaient les principes des constructions navales. Son constructeur avait dû sacrifier la stabilité à la vitesse.

— Votre navire, capitaine, avec des mâts aussi hauts, doit chavirer au premier coup de vent, dit Aubryot, qui avait le coup d’œil d’un marin et qui n’était point sans inquiétude.

— Ne craignez rien, monsieur, dit José en aidant Aubryot à monter à bord, la Mouette a fait ses preuves et son équipage aussi.

— Mais quelle marchandise pouvez-vous transporter ?

— Quelle marchandise ? répondit José, dont le visage taciturne s’éclaira un instant par un sourire, aucune. Regardez.

Il fit descendre Aubryot dans l’entre-pont et alluma un fanal, dont la lueur fit briller les groupes polis de quatre caronades, les canons d’une cinquantaine de mousquets, les lames des sabres courts et les plats des haches d’abordage.

— Nous avons avec cela une bonne pièce de chasse sur l’arrière. Quant au lest, il se compose de boulets.

— Je comprends, dit Aubryot, vous êtes un corsaire.

— J’ai des lettres de marque américaines. D’ailleurs, Je suis en règle.

— Cela m’est égal, pourvu que j’arrive.

— Pour ceci, j’en réponds, dit José qui installa dans sa cabine Aubryot brisé de fatigue et prêt à défaillir.

Le lendemain matin, la frégate la *Bellone* appareillait. Nous ne ferons pas assister nos lecteurs aux détails nautiques qui accompagnent le départ d’un navire, nous ne raconterons pas comment on vire au cabestan pour déramer, ni comment on hisse le grand foc pour abattre. Nous nous bornerons à dire que deux heures après le lever du soleil, la frégate qui avait salué de vingt et un coups de canon la terre américaine qu’elle allait quitter, descendait poussée par la brise le cours du Delaware et se préparait à se lancer au milieu de l’immense océan. Elle passa auprès de la Mouette, dont l’équipage se livrait aussi aux manœuvres du départ.

Sur l’une des galeries qui régnaient le long de la poupe sculptée de la *Bellone* se tenaient, appuyés à la balustrade dorée, Gaston et Elise contemplant le spectacle de cette ville et de ce port qui s’éveillaient. Sur les

traits pâlis de Gaston, on pouvait lire la joie et l'orgueil du triomphe ; sur le visage d'Elise la délicieuse expression de l'amour, de la reconnaissance et de l'admiration, le tout tempéré pourtant par une légère teinte de mélancolie, dernier vestige des grandes douleurs qu'elle avait subies, des tristes événements qu'elle avait traversés.

Aubryot, on le pense bien, guettait le départ de la Bellone par les ouvertures vitrées qui éclairaient la cabine de la Mouette. Il vit passer à quelques pieds au-dessus de lui les deux êtres dont il méditait la perte et dont le bonheur, par une implacable logique, ne pouvait être que la conséquence de son trépas, et, à cette vue, il lui sembla que le désir de se venger était le plus puissant de tous les remèdes. La haine versait dans son être un regain de vigueur et de jeunesse.

Lorsque la Bellone eut disparu du côté de la pleine mer, la *Mouette* s'ébranla à son tour, ne livrant aux vents que le quart de sa voilure pour ne pas dépasser la frégate, qu'elle rejoignait le soir même et qu'elle ne devait plus, c'était l'ordre d'Aubryot, perdre de vue.

III VENT ARRIÈRE

La traversée promettait d'être belle et rapide. Le vent soufflait de l'ouest avec une constance et une égalité de bon augure, tempérant de son souffle rafraîchissant les ardeurs du soleil dont les rayons d'or venaient étendre une nappe éblouissante de lumière sur l'azur des flots réfléchissant l'azur du ciel.

A peine en pleine mer et libre de son allure, la Bellone se couvrit peu à peu de toile ; en même temps elle se penchait sous le vent et commençait à filer comme une flèche.

Le capitaine José n'avait point exagéré la vitesse de sa goëlette, car le petit bâtiment suivait sans peine la grande frégate, et même à chaque instant l'Espagnol était-il obligé d'ordonner une manœuvre dans le but de modérer

l'allure de la Mouette, semblable à un cheval frémissant sous son cavalier qui l'empêche de dévorer à son aise l'air et l'espace.

Rien ne peut donner l'idée du bonheur profond que savouraient Gaston et Elise. Libres, riches, réunis, les deux enfants passaient leur journées assis, côte à côte, dans le salon qui séparait leurs cabines. Envoyé en France avec une mission officielle, le vicomte de Roquetel était moins un personnage ordinaire qu'une sorte d'ambassadeur et le commandant avait mis à sa disposition le luxueux appartement qu'il occupait à l'arrière. Malgré les instances des jeunes fiancés, il s'était établi dans la cabine d'un de ses officiers et ne s'occupait de ses passagers que pour les entourer de soins et de prévenances qui établirent bientôt entre eux et lui les liens d'une solide amitié.

A cette époque, la partie des bâtiments de l'État réservée au logement des officiers était aménagée avec une élégance et une richesse dont on ne peut se rendre compte qu'en visitant quelques-uns des vieux navires du siècle dernier qui dorment ignorés dans nos ports où ils servent de pontons, et encore faut-il reconstituer par la pensée toutes les splendeurs intimes dont ils ne portent plus que des traces affaiblies. L'arrière de la Bellone était sculpté et doré comme une chaise d'église, et deux galeries superposées servaient de salon d'été aux cabines de L'état-major. Des tapis, des glaces, des objets d'art, des panoplies d'armes de luxe et de précision décoraient ce petit Eden au sein duquel Gaston et Élise devaient passer une vingtaine de jours.

Le souvenir des angoisses qu'ils venaient de subir, des périls de toutes sortes qu'ils venaient de traverser, ajoutait encore si c'est possible un attrait nouveau à la sécurité du présent et aux rêves d'ordre l'avenir.

— Nous vivrons pour nous deux, rien que pour nous deux, disait Gaston. Nous nous installerons à Roquetel et nous n'en sortirons plus jamais.

— Voilà, monsieur, répondait Elise en souriant, une promesse un peu hasardée. A votre âge on a le droit de songer aux honneurs, à la cour, à Paris.

— Paris ! Jamais je n'y veux remettre les pieds. Nous irons comme autrefois par les champs, par les bois. Faire notre bonheur mutuel, et celui de tout ce qui nous entourera, voilà certes de quoi largement nous occuper.

— Vous ne vous ennuierez donc jamais auprès de votre femme, monsieur ?

— Méchante ! Je ferai valoir nos terres. Je partirai le matin à cheval ; j'irai voir les moissonneurs, les laboureurs, tous ces braves gens qui vivront de notre vie. Puis, madame, vous viendrez au-devant de moi, avec les enfants.

— Oh ! Gaston !... reprenait alors Elise rougissante.

Et tous les jours, les entretiens roulaient sur ce thème, semblables aux gazouillements qui s'éveillent au printemps dans les nids nouvellement construits. Ils redisaient sans cesse les mêmes phrases charmantes et ne les répétaient jamais.

Nicou venait de temps en temps, appelé par Gaston et Elise, qui s'amusaient de ses saillies et cherchaient toutes les occasions de lui témoigner leur reconnaissance. Mais sa gaieté était un peu forcée, et quand il ne se sentait pas observé, sa bonne face joyeuse se rembrunissait petit à petit.

C'est qu'en substituant un mort à un supplicié encore vivant et en supprimant Aubryot du nombre de ceux qui ont une existence légale et reconnue, le brave garçon avait assumé une responsabilité dont un meurtre nouveau pouvait seul le décharger.

— Si l'autre reparaissait ! disait-il parfois en serrant les poings. Ah ! s'il pouvait reparaître !

Et Nicou, au courant des projets des jeunes gens, combinait dans sa tête un plan destiné à leur assurer à tout jamais la sécurité, le bonheur.

— J'organiserai un service de grand'gardes, un cordon de sentinelles autour du domaine. Je passerai ma vie à l'affût. Et puis, s'il revient rôder autour d'eux, je l'étranglerai net. Qu'est-ce que je crains d'ailleurs ? n'est-il pas mort légalement ?

Tous ces beaux raisonnements ne l'empêchaient point de rêver jour et nuit à Aubryot, tombant sur le bord de la fosse, et de revoir continuellement dans sa pensée les flaques de sang qu'il avait laissées sur le lieu de l'exécution.

— J'en deviendrai bête, disait-il parfois avec rage.

Et alors, pour se distraire, il faisait l'éducation de Béal. Grâce à la patience et à l'adresse du maître qui avait pris Joseph-Marie pour répétiteur,

grâce aussi à la docilité et à l'intelligence de l'élève, en quelques jours, des résultats étonnants furent obtenus ; l'Indou, qui était resté près de quinze ans avec Aubryot sans apprendre un seul mot de français, commençait, au bout d'une semaine de travail, à remplacer par des sons intelligibles la pantomime à laquelle il avait été forcé jusque-là de recourir.

Quant à Aubryot, rien ne peut rendre compte des tortures physiques et morales qu'il endurait au fond du cachot dans lequel il se renfermait volontairement.

Le renversement de ses projets et la honteuse défaite qu'avait subie son orgueil, les souffrances lancinantes qui lui déchiraient la poitrine et faisaient parfois monter à sa bouche l'âcre saveur de son sang, n'étaient rien auprès de la rage qu'il ressentait en songeant au bonheur de Gaston et d'Elise. Et cependant,

— chose étrange ! parfois il épouvait l'impérieux besoin de les voir, et alors il ordonnait à José de forcer la vitesse de son navire.

L'équipage déployait quelques pieds de toile et la *Mouette*, docile s'élançait et venait passer, comme en se jouant, à l'arrière de la Bellone.

Alors Aubryot entr'ouvrait un peu la porte de la cabine et il contemplait les deux jeunes gens. Il savait le détail de leur vie monotone et connaissait l'instant où, accoudés après le repas sur la balustrade de la galerie, serrés l'un contre l'autre ils s'abandonnaient aux charmes d'une causerie délicieuse et naïve. C'était toujours ce moment qu'il choisissait pour se rapprocher d'eux, comme si le spectacle de leur bonheur eût ranimé sa vie en ravivant sa jalousie haineuse.

Ainsi, le même souffle emportait vers l'Europe ces amours et cette haine, les victimes qui se croyaient délivrées et le bourreau qui n'avait pas renoncé à la terrible mission qu'il s'était donnée. Derrière la belle frégate qui s'avavançait, majestueuse et fière, glissait, sombre et menaçante, la petite goëlette.

On eût dit qu'on nous passe la comparaison d'un de ces infatigables requins qui nagent à l'arrière des bâtiments pendant des centaines de lieues, en quête d'une proie, vivante ou morte.

Les allures de cette goëlette qu'on ne perdait jamais de vue et qui parfois s'avavançait si près de la frégate, intriguèrent bientôt Nicou. Il saisit

l'occasion d'aborder le commandant, Breton comme lui.

— Capitaine, dit-il, qu'est-ce donc que ce méchant bateau qui nous harcèle comme un taon ? Est-ce qu'on ne pourrait pas lui envoyer un bon boulet, pour voir ?

— Mon garçon, répondit le commandant en souriant, ce n'est pas possible ; on ne tire pas sur des alliés. Or, regarde, le pavillon américain flotte à l'arrière de cette goëlette, qui est loin d'être un méchant bateau, puisqu'elle marche aussi vite que nous.

— Elle ne nous a pas quittés depuis Philadelphie, la coquine !

— C'est qu'il est toujours agréable de faire route avec qui peut vous défendre.

— Alors, vous pensez qu'elle vient en Europe ?

— Je le crois. Yeux-tu que je le lui demande ?

— Volontiers.

Le commandant prit dans sa cabine son porte-voix, et Nicou, sans la moindre défiance d'ailleurs, s'arma d'une lorgnette.

La nuit allait tomber. Gaston et Élise étaient assis dans la galerie contemplant la mer empourprée des rayons obliques du soleil, qui descendait à l'horizon et allait se cacher derrière des nuages, les premiers qu'on eût vus depuis le départ d'Amérique. La goëlette laissait porter en grand, en filant ses écoutes, et accélérait sa course pour venir, comme elle le faisait parfois, passer à quelques encâblures de la frégate. Lorsqu'elle fut à portée de la voix, le commandant la héla.

— Ohé ! de la goëlette !

Un cri analogue lui répondit.

— Où allez-vous ?

— A Brest, en France.

— C'est bien. Tu vois, mon garçon, je te le disais. Mais qu'as-tu donc ? Allons, bon ! maladroit, voilà que tu viens de laisser tomber ma lorgnette à l'eau ? Tu mériterais que je t'envoie la repêcher.

— Ce n'est rien, capitaine, répondit Nicou fort pâle. Un étourdissement, la chaleur.

Le commandant lui tourna le dos, en haussant les épaules.

Ce n'était ni un étourdissement ni la chaleur qui avaient causé la perte de la lorgnette. Au moment où Nicou la braquait sur la goëlette, une porte avait été entre-bâillée à l'arrière du petit bâtiment, et la figure pâle d'Aubryot était venue se poser dans le rayon visuel du Breton qui, ayant frotté les verres de son instrument, regarda une seconde fois et reconnut son ennemi. Il fut assez maître de lui pour ne pas pousser un cri de surprise et d'effroi, mais dans son trouble il lâcha la lorgnette. Du reste, il redevint en quelques minutes complètement calme.

— Je le cherchais, dit-il. Il vient. C'est donc pour le mieux. A présent, il s'agit de ne pas le manquer.

Son plan fut vite dressé. Il attira Béliat dans un coin du pont, et là, il entama avec lui la conversation suivante :

— Sais-tu nager ? fit-il en faisant le geste de l'homme qui tire des brassées.

— Oui, répondit l'Indou.

— Maître est dans goëlette, là-bas. Comprends tu ?

L'Indou avait compris, car il devint livide.

— Il faut y aller, continua Nicou.

Béliat fit signe que non.

— Il le faut, répéta impérieusement le Breton, pour ces enfants qui sont là !

L'Indou fit un geste de résignation, puis il interrogea à son tour.

— Tuer ? dit-il en levant son couteau en l'air.

— Non pas, non pas. Diable ! on s'apercevrait ici de ma supercherie. Accompagner, seulement.

Ah !

— Jusqu'à terre. A terre, tu viendras me chercher. Et à nous deux.

Nicou n'acheva pas, mais un geste éloquent traduisit sa pensée. Béliat, plié à l'obéissance passive, s'apprêtait déjà à enjamber le bastingage et à sauter à l'eau.

— Pas maintenant, ce serait trop tôt : on te repêcherait. Cette nuit, dit Nicou en le retenant.

Vers onze heures du soir, il revint sur le pont, entraînant Béliat résigné au rôle qui lui était dévolu. Le Breton portait une cordelette roulée sous son

bras.

Mais là, une difficulté surgissait. Les matelots qui faisaient le quart n'auraient pas laissé Béliat se jeter à l'eau sans donner le signal et faire les manœuvres usitées en semblable circonstance. Nicou comprit qu'il fallait s'y prendre autrement. Alors il fit signe à Béliat de le suivre, et tous deux, ôtant leurs souliers pour ne point faire de bruit en marchant, suspendant leur respiration, arrivèrent par le salon qui séparait les cabines de Gaston et d'Elise jusqu'à la galerie.

Là, Nicou fixa à la balustrade la corde qu'il portait, la laissa tomber jusqu'à la mer et indiqua à Béliat les feux de la goëlette qu'on voyait à une petite distance. L'Indou saisit la corde, le long de laquelle il glissa, et quelques secondes après, Nicou put entendre le remous produit par les mouvements du nageur.

Il éprouva pendant quelques minutes une anxiété terrible. L'Indou atteindrait-il le petit bâtiment ou s'égarerait-il au milieu des grandes lames qui bornaient son horizon de leurs cimes frangées de neige ?

La lune était entourée de ce léger brouillard qui estompe parfois ses contours et indique, dit-on, l'approche de la pluie ou des orages. Mais, sa clarté suffisait pour distinguer le moindre objet sur la surface des flots. Aussi, Nicou apercevait-il le point noir formé par la tête de Béliat qui s'avavançait rapidement et sans dévier du côté de la goëlette. Enfin, l'Indou entra dans l'ombre que projetaient sur la mer les grandes voiles de la *Mouette*, et dès lors Nicou n'eut plus d'inquiétudes sur son sort.

Béliat de son côté, tout en nageant vigoureusement et de façon à ne jamais perdre longtemps de vue la pointe des mâts de la goëlette, se posait une question que Nicou et lui avaient oublié de résoudre : Comment allait-il [motiver son arrivée à bord de la *Mouette* ? Prendrait-il pour prétexte un accident, une chute à la mer, et jouerait-il l'étonnement à la vue de son maître ? C'était s'exposer. Outre qu'Aubryot s'expliquerait peut-être difficilement l'intelligence du hasard qui lui rendait son domestique de cette façon extraordinaire, il se pouvait fort bien que le patron de la *Mouette*, sans même avertir son passager, fit mettre un canot à la mer et ramenât l'Indou à la frégate. Il valait donc mieux déclarer qu'il avait aperçu son maître qu'il croyait mort.

Il aborda la goëlette, saisit les chaînes de haubans sous le vent et se hissa jusque sur le pont.

A la vue de cet homme basané, couleur de cuivre, qui surgissait des flots sans avoir réclamé aide, les six hommes de quart, hardis compagnons et gens peu scrupuleux cependant, se signèrent avec une terreur superstitieuse, et se réfugièrent instinctivement à l'arrière, auprès de la cabine de José.

L'Indou s'avança en répétant plusieurs fois : Ami ! ami ! et en accompagnant ces mots d'une pantomime expressive. Soins inutiles et les matelots, oublieux de la discipline, ouvraient déjà la cabine de leur capitaine pour s'y réfugier, lorsque celui-ci réveillé par le bruit les repoussa violemment et apparut sur le pont.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il à l'Indou. D'où sors-tu, toi ?

— Ami, ami, répéta l'Indou.

— Imbéciles, reprit José peu superstitieux, en renvoyant du poing et du pied ses marins à leur poste, vous ne voyez donc pas que c'est un homme, en chair et en os comme vous. Puis, il posa de nouveau à l'Indou la question à laquelle celui-ci n'avait pas encore répondu : D'où sors-tu ?

— De là, dit l'Indou en désignant le point où se trouvait la frégate.

— Tu es tombé à la mer ?

— Oui.

— Eh bien, on n'a pas l'air de s'en douter à bord de ton bâtiment, mon garçon. Nous te ramènerons demain matin chez toi.

Bélicial fit un geste négatif.

— Comment ! non ! reprit José. Tu veux rester ici ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Maître à moi est là.

Et l'Indou désigna la cabine d'Aubryot. José, surpris, ne répondit plus ; puis, rentrant dans sa cabine et frappant à la cloison :

— Dormez-vous ? demanda-t-il à son passager.

— Non, capitaine, je ne dors plus jamais.

— C'est qu'il y a là, sur le pont, un individu cuivré qui dit que son maître est ici.

— Ah ! fit Aubryot en sautant à terre. Faites-le venir.

José alla chercher Béliat et le fit entrer auprès d'Aubryot.

— Bonjour, maître, dit simplement l'Indou, en se servant du langage de sa patrie, qu'il pouvait parler avec Aubryot.

— Comment es-tu ici ?

— Je t'ai vu ce soir du bâtiment de là-bas. Tu entr'ouvrais la porte de ta cabine. Je t'ai reconnu aussitôt. Je te croyais mort. Alors, je me suis jeté à l'eau et je suis venu en nageant.

— C'est bien, dit Aubryot, reprenant vis-à-vis de son serviteur son impassibilité ordinaire, et ne le remerciant même pas de ce qui pouvait passer pour un acte extraordinaire de dévouement. Puis, aussitôt, il ajouta :

— Avec qui étais-tu là-bas ?

— Avec maîtresse, dit l'Indou.

— Et puis ? reprit Aubryot.

— Et puis l'officier Gaston, Joseph-Marie et enfin le soldat français Nicou.

— Aucun d'eux ne soupçonne ma présence ici, au moins ?

— Aucun.

— C'est bon ! couche-toi et dors.

L'Indou venait d'aviver, en lui citant ces noms abhorrés, la rage d'Aubryot. Il s'en doutait et en ressentait une satisfaction féroce. Il s'accroupit dans un coin de la cabine et s'endormit. Le lendemain, il faisait connaissance et prenait ses repas avec l'équipage, dont il venait d'augmenter l'effectif..

On pense bien que dès le matin les compagnons de l'Indou Béliat constatèrent son absence à bord de la frégate. Joseph-Marie en s'éveillant avait trouvé vide le hamac de son ami et était venu prévenir Gaston.

— Où est donc Béliat, le sais-tu ? demanda celui-ci à Nicou.

— Oui, répondit le Breton. C'est toute une histoire. Figurez-vous qu'hier, lorsque cette satanée goëlette est venue passer si près de nous, Béliat a cru reconnaître, parmi son équipage un homme de sa nationalité. Il voulait se jeter à l'eau de suite, je l'en ai empêché. Mais à la nuit, il n'y a pas eu moyen de le retenir, et il s'en est allé. Il est d'ailleurs arrivé là-bas sans encombre. Tenez, regardez-le avec votre lorgnette. Moi, je l'ai déjà vu. Il

doit nous rejoindre à Roquetel. C'est convenu entre nous. Ainsi ne vous inquiétez pas.

— C'est singulier, reprit Gaston.

Mais à ce moment Élise sortait de sa cabine et venait prendre avec son ami le repas du matin, et Gaston oublia l'Indou. D'ailleurs de graves préoccupations détournèrent bientôt l'attention générale.

IV LA TEMPÊTE

On n'était plus qu'à une faible distance des côtes de France. Le commandant de Bellone se rendit auprès de ses passagers.

Mes enfants, dit-il à Gaston et à Elise, auxquels il s'était habitué à donner cette familière et paternelle appellation, je viens vous annoncer une bonne nouvelle. Dans quarante-huit heures, nous serons probablement à Brest.

Enfin ! répondirent ensemble les deux jeunes gens.

Voilà, reprit en souriant le commandant, une exclamation qui ne fait pas l'éloge de mon hospitalité.

— Ah ! commandant, dit Gaston avec l'accent du reproche, pouvez-vous bien dire une chose pareille ? Ce mot prouve seulement combien nous avons hâte de vous ménager au château de Roquetel un accueil peut-être moins somptueux, mais à coup sûr aussi cordial que celui que nous avons reçu chez vous. N'avez-vous donc pas promis de signer au contrat ?

— C'est vrai, mes enfants. Je veux être le témoin de votre bonheur. Madame, pardonnez-moi, si je vous enlève M. le vicomte pour quelques instants.

Et le commandant entraîna Gaston sur le pont.

— Monsieur, dit-il en devenant tout à coup sérieux, j'ai voulu épargner à madame de Roquetel des inquiétudes que je me reprocherais de ne point vous faire partager. Regardez de ce côté.

Et le commandant étendit la main vers l'ouest.

— Je ne vois rien, dit Gaston.

— Regardez bien. Il y a là-bas quelques nuages de mauvais augure, et d'ailleurs le baromètre est très-bas. Nous allons avoir toute la journée, et probablement toute la nuit, un grand vent, et demain la tempête éclatera. Peut-être attendra-t-elle jusqu'à demain soir. Mais ce sera tout. Demain soir nous serons en vue des côtes de France. Ce que je vous en dis n'est pas pour vous effrayer. Je suis moi-même sans crainte. Mais, comme vous êtes chargée d'une mission et que je suis à vos ordres, j'ai voulu mettre ma responsabilité à couvert en vous prévenant.

— Vous avez bien fait, commandant, et je vous remercie. Mais je suis certain d'arriver à bon port. La Providence a épuisé envers moi, envers l'enfant que j'accompagne, toutes ses rigueurs. Elle ne nous doit plus que des félicités. J'en ai la conviction.

Le commandant s'inclina. L'assurance de Gaston, quoique basée sur des sentiments et non sur des faits, lui donnait confiance.

En ce moment, une rafale courut sur l'Océan, qui commença à moutonner.

— Carguez les perroquets ! dit aussitôt l'officier de quart.

La brise fraîchit et la frégate subit une oscillation qui la coucha presque sur le flanc. Les vergues trempaient leurs extrémités dans l'écume des flots.

— Allez, monsieur, rassurer votre fiancée, dit alors le commandant à Gaston ; moi, je vais veiller sur vous tous.

A bord de la goëlette, on se livrait en ce moment à des manœuvres semblables à celles qui s'exécutaient sur la frégate. On diminuait la toile.

José pénétra dans le cabinet d'Aubryot.

— Nous allons avoir du gros temps, monsieur, dit-il à son passager.

— Cela m'est égal, répondit celui-ci, pourvu que nous ne perdions pas de vue la frégate française.

— Soyez sans inquiétude à cet égard.

— Alors, c'est tout ce qu'il me faut.

— Je viens de faire le point ; dans quarante-huit heures, nous serons à Brest.

— Ah ! Et la frégate ?

— Nous l'y suivrons ou nous l'y devancerons, comme vous voudrez.

— C'est bien, dit Aubryot.

A cause de l'élévation extraordinaire de sa mâture, la goëlette avait dû carguer presque toute sa voilure, et néanmoins elle se maintenait à la distance voulue de la frégate, mais elle fatiguait horriblement. Le roulis et le tangage faisaient endurer à Aubryot des souffrances intolérables.

Les tortures physiques venaient exaspérer les tortures morales que ressentait le misérable, et dont la plus terrible était l'incertitude ; car, une fois en France, il lui faudrait, il le sentait, des prodiges d'audace et en même temps une excessive prudence pour assurer à la fois sa vengeance et sa sécurité. Il se fit apporter par José des cartes marines et les instruments nécessaires, et fit lui-même le point, opération qui consiste à déterminer exactement le lieu où on se trouve.

1. Tout à coup, une idée infernale le fit tressaillir. Il entr'ouvrit la porte de sa cabine et appela le capitaine. Celui-ci accourut. Aubryot avait étalé sur la table de la cabine une carte des côtes de Bretagne.

— Pour arriver à Brest, dit-il, il faut passer en vue de ces falaises ?

José regarda sur la carte le point qu'il lui indiquait.

— Oui, répondit-il en pâlisant horriblement.

— A quelle heure la frégate sera-t-elle là ?

— Demain dans la nuit.

— Quand pouvons-nous y arriver ?

— Demain soir ; mais, en courant les risques d'un naufrage en pleine mer, car il nous faudra pour gagner cette avance courir devant la tempête en déployant toute notre toile.

— Déployez-la toute, capitaine. Si nous arrivons là demain soir, je vous compte une seconde fois le prix de la goëlette.

— C'est bien, répondit José, qui alla ordonner les manœuvres nécessaires.

A sa voix, la Mouette parut déployer ses voiles comme des ailes immenses ; elle plongea du beaupré comme si elle eût voulu s'enfoncer dans les abîmes de l'océan, et une lame la parcourut de l'avant à l'arrière.

— Fermez les écoutilles ! cria José, et la barre au vent !

Semblable à une bête de race qui vient de faire un faux pas et qui s'élance plus rapide sous l'éperon, la goëlette redressée filait déjà avec une vitesse extraordinaire, dépassant d'un bond la Bellone. Le commandant de

la frégate oublia un instant, pour admirer l'audace de la manœuvre, la surveillance de son propre bâtiment.

— Voilà, dit-il à ses officiers, le plus téméraire marin que j'aie jamais rencontré. Il abuse de son navire. Je crains bien qu'il n'aille pas loin de cette façon.

— Bah ! murmura Nicou, qui avait entendu les réflexions du commandant. Qu'il pique donc une tête ! Cela simplifierait bien des choses. Il est vrai que ce bon Béliat.

Mais la *Mouette* ne semblait pas devoir justifier les sinistres prévisions du commandant, car elle volait pour ainsi dire à la crête des flots, et en quelques minutes, on la perdit de vue.

Aubryot, dès que le léger bâtiment eut dépassé la frégate d'un certain nombre d'encâblures, sortit de sa cabine, renonçant au mystère dont il s'était entouré jusqu'alors et passant un bras autour du grand mât, resta là, immobile, superbe, domptant les souffrances de son corps et se laissant envelopper avec une sorte de volupté par le souffle irrité de la tempête.

Béliat, cependant, n'avait point oublié un instant le rôle de messenger vengeur que lui avait imposé Nicou. A peine à bord, et certain d'avoir trompé Aubryot en affectant autant de joie que le permettait sa physionomie grave et peu mobile, il se mit à explorer les coins et les recoins de la goëlette. Les manœuvres commandées par José avaient attiré et retenaient sur le pont l'équipage entier et l'Indou avait le champ libre pour ses explorations. Il parcourut l'entre-pont dont les sabords étaient soigneusement fermés et put constater les habitudes belliqueuses de la *Mouette*. Il descendit même dans la cale, reconnut les tonneaux dans lesquels étaient contenues les salaisons, les autres provisions et l'eau douce. A côté des provisions s'alignaient une dizaine de barils plus petits que tous les autres, cerclés en fer et remplis de poudre. Puis, au fond, des boulets, et c'était tout, ainsi que l'avait d'ailleurs déclaré José.

Un instant l'Indou eut une idée diabolique. Il se demanda s'il n'allait point, avant d'être hors de la vue de ses amis de la Bellone, faire sauter la goëlette et s'ensevelir dans sa vengeance. Il réprima cette tentation en songeant aux innocents qu'il envelopperait dans cette grande catastrophe, en songeant aussi à ceux qu'il avait laissés là-bas, dans le pays du soleil, et

qu'il voulait revoir après s'être débarrassé de la tyrannie qui depuis si longtemps pesait sur lui.

Un autre motif le retint encore : L'amour paternel qu'il ressentait pour son enfant d'adoption, pour Joseph-Marie, cet amour dont les tendresses si longtemps contenues s'étaient répandues sur le petit orphelin.

Or, chose singulière, hallucination ou réalité, il lui avait semblé, en se trouvant face à face avec le capitaine de la goëlette, trouver sur les traits du marin quelque chose de la physionomie de l'enfant. C'était la même peau brune, c'était le même ovale allongé du visage, c'était le même œil, noir et profond. Seulement, une expression continuelle de tristesse hautaine remplaçait chez le capitaine espagnol l'air confiant et mutin qui éclairait le visage de l'orphelin, insouciant et déjà oublieux de son terrible passé. Cette ressemblance, que l'Indou croyait d'ailleurs fortuite, sauva la vie à José, à son équipage et aussi à celui qui méditait leur perte pour satisfaire ses inexorables rancunes.

On courut ainsi pendant trente-six heures. Seulement le soir du deuxième jour, la tempête éclata dans toute sa violence. Aubryot, à mesure qu'on se rapprochait de France, donnait des signes d'une fébrile impatience.

— La frégate ? la frégate ? demandait-il à tout instant à José.

— Elle est à quelques lieues derrière nous. Faut-il l'attendre ?

— Non pas, non pas. En avant !

Et, à l'aide d'un compas, il mesurait lui-même sur les cartes la distance qui diminuait. Sur ces cartes, il avait tracé une ligne que suivait sans dévier la goëlette et qui aboutissait à la petite crique sur les bords de laquelle se sont passées les premières scènes de notre récit, à deux pas de la Maison-Fleurie, à côté des falaises sinistres.

La nuit allait tomber lorsque l'ouragan devant lequel fuyait la *Mouette*, la rejoignit et s'abattit sur elle.

Un éclair sembla fendre d'un bout à l'autre la voûte immense et lugubre que formaient au-dessus de la mer bouleversée les grands nuages noirs amoncelés, et un effroyable coup de tonnerre retentit. Puis, ce fut un roulement incessant de foudres, avec fulguration continuelle d'éclairs, accompagnés de trombes ininterrompues.

La goëlette surmenée poussa comme une grande plainte et se coucha sur le flanc.

— Carguez la brigantine ! carguez tout ! cria José, et pendant que l'équipage, atterré, exécutait la manœuvre, l'Espagnol, plus sombre que jamais, entra dans la cabine d'Aubryot.

Je ne vais pas plus loin.

Où sommes-nous ?

— A une heure de terre.

— Où ? Montrez-moi cela là-dessus, reprit Aubryot, en désignant la carte.

José montra un point.

— Ah ! dit Aubryot qui, sans répondre, s'élança sur le pont.

La terre de France se profilait à l'horizon, comme une ligne dentelée. C'étaient les falaises de Bretagne. L'œil perçant d'Aubryot reconnut les détails du rivage qui ne pouvaient être perçus que par un habitant du pays, par un homme qui cent fois peut-être les avait étudiés de la pleine mer. On était en face de l'OEil-du-Diable.

— Je fais mettre le cap sur la haute mer, reprit José.

— Non pas, non pas. Je veux aborder.

— Mais c'est impossible. Nous allons nous briser sur des rochers. Je les connais.

— Et moi aussi. Ecoutez, José, je double, je triple le prix convenu.

— C'est inutile.

— Je réponds de vous. Laissez-moi faire. Ne suis-je pas avec vous, et croyez-vous que ma vie ne vaille pas la vôtre ?

Puis Aubryot s'élança sur la dunette, repoussa l'homme qui tenait la barre et s'installa à sa place.

— Je réponds de vous, j'en réponds sur ma tête, criait-il.

Et l'avant de la goëlette reprit la direction du rivage.

José le laissa faire. Aussi bien, dans sa pensée, n'était-il plus temps.

Les grandes lames, arrivant de la haute mer, emportaient la goëlette.

— C'est une fatalité, murmura-t-il. Le père revient dormir auprès de l'enfant.

Le spectacle était grandiose. Sous la tempête, qui étendait sur elle ses fureurs et ses grondements, la *Mouette*, dirigée par une main sûre, courait droit sur la terre comme si elle eût voulu l'entrouvrir de la pointe de son beaupré.

Aubryot, debout, ruisselant de pluie glacée, l'œil en feu, et plutôt semblable à un démon qu'à un homme, semblait avoir fait passer dans la masse inerte du bâtiment la fièvre qui lui brûlait les veines. Il s'accrochait à la roue du gouvernail pour ne pas tomber. En face de lui, les grands rochers à pic montraient leurs immenses murailles au sein desquelles le navire semblait vouloir se frayer un passage, et qui renvoyaient, en les doublant par de monstrueux échos, les détonations formidables de tous les tonnerres du ciel.

— Un signe de croix, enfants ! cria José. Nous sommes perdus !

— Nous sommes arrivés ! hurla Aubryot d'une voix qui dominait les sifflements et les rugissements du vent et des flots.

En effet, une sorte de déchirure apparut aux flancs des falaises, à la lueur d'un éclair.

Aubryot, exténué, était tombé à genoux auprès de la roue du gouvernail, à laquelle ses deux mains semblaient accrochées comme des serres d'acier. Il fit exécuter à cette roue un demi-tour presque complet, et la goëlette passa entre deux roches à pic ; puis subissant la puissante impulsion de la dernière lame qui l'avait apportée et qui mugissait encore derrière elle, elle vint s'abattre comme un oiseau fatigué sur le bord sablonneux de la crique où les flots dormaient à l'abri des fureurs du ciel.

Aubryot, lui, était tombé à moitié mort auprès de la barre et restait immobile étendu sur le dos, tandis que les marins, presque fous de terreur, jetaient autour d'eux des regards effarés ne sachant plus s'ils étaient encore de ce monde. Au milieu de la stupéfaction générale, José seul conservait son sang-froid. Il regardait autour de lui, comme un homme qui cherche à reconnaître un paysage, entrevu autrefois.

— Était-ce là, murmura-t-il, était-ce plus au nord ? Je ne sais, je n'ai jamais pu retrouver la lueur maudite.

Bientôt cependant, les matelots de l'équipage, revenus de leur stupeur, se jetèrent dans l'eau, haute de quelques pieds seulement, et portèrent sur le

rivage une ancre, tandis qu'ils laissaient tomber toutes les autres à la mer, afin de fixer solidement le navire, dont l'avant était d'ailleurs assez profondément engagé dans le sable, sans qu'on pût dire toutefois qu'il était échoué. Deux d'entre eux s'empressaient auprès d'Aubryot, que Béliat, contenu par leur surveillance involontaire, s'efforçait de ranimer et qu'ils considéraient comme leur sauveur. Ils le déposèrent dans la cabine et José vint lui-même lui offrir ses soins.

— La frégate ! répéta encore une fois Aubryot en se ranimant.

— C'est une idée fixe, pensa José, qui répondit : Soyez tranquille, elle est derrière nous et la nuit ne se passera pas sans qu'elle soit en vue.

— Eh bien ! vous voyez, capitaine, que vous n'avez pas eu à vous plaindre de vous être fié à moi. Vous êtes à terre et votre goëlette saine et sauve vous appartient. C'est que je connais la côte, voyez-vous.

— Moi aussi, dit José d'une voix profonde.

Mais déjà Aubryot ne l'entendait plus. Il s'était levé et, sans même demander un canot pour descendre à terre, il entraînait Béliat vers le rivage, se mettant à l'eau sans prendre souci de l'état dans lequel il se trouvait.

— Appelle deux matelots, dit-il, et dis-leur de nous suivre.

Béliat obéit et, accompagné des deux marins, il marcha derrière Aubryot qui se dirigeait à grands pas vers la Maison-Fleurie.

Pauvre Maison-Fleurie ! Autant elle était gaie naguère, ensevelie sous un riant manteau de pampres, de chèvrefeuille et de rosiers, autant elle semblait triste et désolée au milieu de la tempête épouvantable qui continuait. Elle n'était plus que le squelette d'elle-même. Les plantes grimpantes étaient mortes et leurs rameaux desséchés couraient encore sur les murs de galets, semblables aux toiles d'une araignée monstrueuse. Les vitres de la serre étaient brisées, les haies vives dévastées ; les clôtures avaient été forcées par les animaux. Bref le domaine ne valait guère mieux que son propriétaire, qui y rentrait presque moribond. L'un et l'autre ne présentaient plus que les ruines d'eux-mêmes.

Aubryot n'avait pas le temps de s'arrêter à ces attristantes comparaisons. Il ordonna aux deux marins de prendre un madrier équarri qui se trouvait dans la cour et de s'en servir comme d'un bélier pour enfoncer la porte. Celle-ci vola bientôt en éclats.

Aubryot s'élança dans l'intérieur de la maison et courut droit au laboratoire où, sous une épaisse couche de poussière, tout était encore intact. Au bout de quelques instants de recherches il appela les trois hommes, et chargea les deux marins de différents paquets soigneusement enveloppés.

— Quant à toi, Béliar, dit-il, prends cette corde et ce pic de fer. Faisons vite. Et maintenant, suivez-moi.

Il sortit de la maison, sans même prendre la peine de refermer la porte derrière lui, et commença à gravir la pente qui conduisait au sommet de la falaise. L'entreprise ne laissait point d'être périlleuse, car le vent était d'une violence extrême, et à mesure qu'on s'élevait, il devenait un obstacle sérieux à la marche.

— Allons toujours, encore un peu de courage, disait Aubryot à chaque instant.

On arriva ainsi jusqu'au sommet de la falaise ; la violence de l'ouragan était telle que les hommes furent obligés de se coucher et de marcher sur les genoux et les mains pour n'être point emportés.

Aubryot rampa quelques minutes sur cette crête d'où l'œil contemplait le spectacle grandiose de l'Océan bouleversé et du ciel sillonné d'éclairs, puis il s'arrêta.

— C'est là, dit-il. Béliar, donne le pic.

L'Indou obéit, et Aubryot enfonça la barre de fer dans un trou creusé artificiellement dans le roc et qu'il venait de reconnaître, puis il fit un nœud à la corde et l'assujettit à cette sorte de pieu métallique.

Tous ces préparatifs terminés, il réfléchit quelques instants comme un homme qui, avant de se lancer dans une entreprise difficile, récapitule les moyens dont il dispose et les précautions qu'il a prises.,

— J'ai oublié des armes, fit-il tout à coup, et de la poudre. On peut être assiégé. On peut avoir besoin d'achever l'œuvre des flots et des brisants. Niais que je suis !

Il était environ neuf heures du soir. Il fallait bien une heure pour descendre la falaise, retourner à la crique et rapporter les objets qu'il désirait. Une heure en ce moment, c'était un siècle. Il se résigna cependant à cette longue attente.

— Béliat, dit-il, descends auprès du capitaine José, demande-lui deux ou trois mousquets, quelques livres de balles et un ou deux barillets de poudre, prends le nombre d'hommes nécessaire et rapporte tout cela au plus vite.

Puis, pour plus de sûreté et comme si un pressentiment instinctif l'eût porté à se défier de l'Indou, il adressa aux deux marins la même recommandation en leur promettant une riche récompense. Les trois hommes s'éloignèrent rapidement.

Alors Aubryot se coucha à plat ventre sur le sommet de la falaise, promenant sur la mer un regard obstiné et ne souffrant, tant était grande sa préoccupation, ni de la pluie froide qui ruisselait sur son corps, ni de la toux sanglante qui déchirait sa poitrine.

C'est qu'il méditait, c'est qu'il venait de préparer une entreprise infernale que le lecteur a sans doute devinée.

Il allait rentrer dans ce trou maudit que l'on appelait l'OEil-du-Diable. Il allait y allumer, comme autrefois, son phare mortel, comptant que la frégate la Bellone passerait en vue de ces rochers et qu'elle y périrait corps et biens, hommes et choses.

Afin d'assouvir sa haine, il eût fait, s'il eût pu, s'entre-choquer les mondes dans l'espace. Il se souciait bien, en vérité, des trois cents hommes d'équipage de la frégate !

Mais, pour que cette grande hécatombe pût s'accomplir, il ne fallait rien négliger. De là le retard auquel il se résignait dans le but de se procurer les moyens, soit de répondre par des coups de feu en guise de signaux d'appel au canon de détresse de la Bellone, soit d'achever du haut de son observatoire les malheureux dont les flots ne voudraient pas. Quant aux marins de la Mouette, il avait conçu le dessein de s'en faire des complices, si besoin était, en les intéressant à son crime par l'appât de riches épaves.

D'ailleurs, de ce qui pouvait arriver après la catastrophe, il se souciait fort peu. Il avait fait un pacte avec la mort et sentait qu'il s'abandonnerait sans regret à ses étreintes glacées pourvu qu'il lui fut permis de se faire précéder par Gaston et par Élise.

La tempête ne lui permettant pas de gagner l'Œil-du-Diable par le bas de la falaise, que balayaient des vagues énormes, il avait dû se risquer à y pénétrer par un chemin plus périlleux, mais qu'il connaissait aussi pour

l'avoir parcouru. Il resta donc, pendant tout le temps que mirent les marins et Béliat à accomplir leur mission, contemplant la mer, attendant la frégate et comprimant avec la main les mouvements tumultueux de son cœur qui battait à lui rompre la poitrine.

Enfin, Béliat et les matelots revinrent. José, pour les aider, avait détaché deux autres hommes de son équipage. Ils apportaient quatre mousquets, une cinquantaine de livres de balles et deux barilletts de poudre.

Au moment où ils parvenaient à ses côtés Aubryot tressaillit ; il lui semblait qu'au milieu de tous les grands bruits dont la tempête l'environnait, il venait d'entendre l'écho affaibli d'un coup de canon.

— Vite, vite, dit-il. Passez-moi la corde autour du corps et faites un nœud solide. La, maintenant, laissez-moi glisser doucement, doucement, le long de la falaise. Attendez.

— Faut-il filer toute la corde ? dit un des marins.

Aubryot eut un mouvement de surprise et de rage. Il avait, en effet, au milieu de ses précautions si bien prises, oublié la principale, le moyen de communiquer avec les hommes chargés de manœuvrer la corde. Commander avec la voix était inutile au milieu de la tempête, et il eût fallu une seconde corde. Encore une heure de perdue et la frégate pouvait passer. Son embarras d'ailleurs fut de courte durée. Avisant un sifflet de commandement que portait un des nouveaux venus, il s'en saisit.

— Un coup pour arrêter, deux coups pour descendre, trois coups pour remonter, dit-il. Aussitôt que je serai arrêté, je vous renverrai la corde et vous me ferez passer tout ceci de la même façon.

— Compris, répondirent les marins.

Aubryot s'assit au sommet de la falaise, les jambes pendantes au-dessus de l'Océan.

— Y êtes-vous ? dit-il aux marins.

— Oui.

— Allons.

Et il disparut dans l'abîme.

A mesure qu'il descendait, le vent, qui rasait les rochers, faisait osciller la corde et le transformait en une sorte de pendule gigantesque. Il se

meurtrissait la tête et les épaules aux aspérités du roc contre lequel il était projeté, mais il se raidissait et descendait toujours.

Il arriva enfin à la hauteur de l'OEil-du-Diable et fit entendre le coup de sifflet convenu. La corde s'arrêta aussitôt. Alors, en accrochant ses mains bientôt ensanglantées contre la falaise, il parvint à modérer le mouvement de va-et-vient qu'il subissait, et enfin il put mettre pied à terre sur l'étroite plate-forme qui s'étendait devant la caverne.

Il entra dans le trou, retenant la corde à l'extrémité de laquelle il noua une des cordelettes qui se trouvaient déposées en paquets dans le roc. Son arrivée dérangerait quelques oiseaux de mer réfugiés dans ce creux abandonné depuis près d'un an, et qui lui fouettèrent le visage de leurs ailes en s'envolant pour aller s'abattre comme des masses et se noyer dans l'Océan.

En quelques minutes, les objets apportés au sommet de la falaise étaient déposés dans la caverne et Aubryot battait le briquet après avoir pris soin d'étendre devant l'ouverture une toile à voile, disposée à cet effet, pour arrêter le vent qui s'engouffrait dans le trou béant.

Derrière cet abri, il prépara les ingrédients nécessaires au fonctionnement du fanal que nous connaissons, et dont les éléments venaient d'être apportés de la Maison-Fleurie par les marins.

V L'EXPIATION

Pendant qu'Aubryot accomplissait cette funèbre besogne, soulevant de temps en temps le rideau de toile pour regarder l'Océan, et croyant à chaque moment entendre le canon d'alarme, Bélial ne restait point inactif et se disposait à prendre lui aussi un rôle dans ce drame, dont il n'avait été jusqu'ici que le comparse.

Il commença par montrer aux marins de la *Mouette* la direction de leur navire, indiquant qu'il veillerait seul auprès de la corde, et comme ceux-ci brisés de fatigue se souciaient peu d'une faction prolongée sous le vent et la pluie, ils obéirent docilement aux gestes de l'Indou.

Resté seul, Béliat s'assura de la solidité du pic de fer planté dans le roc. Puis, il rampa jusqu'à l'endroit où la corde disparaissait dans l'abîme et regarda si elle était bien fixée à la plate-forme. Alors, il se débarrassa d'une partie de ses vêtements mouillés qui eussent alourdi ses mouvements. Il prit entre ses dents un poignard, dont un éclair fit tout à coup étinceler la lame, et revint toujours en rampant jusqu'à la crête de la falaise.

Au moment de saisir la corde, il tressaillit et se retourna vivement. A la lueur d'un nouvel éclair, il vit un homme debout auprès du pic. C'était José.

Le capitaine espagnol, depuis une heure, avait laissé la garde du bâtiment à son second et parcourait les falaises, s'arrêtant à chaque pas comme un homme qui cherche à s'orienter. Jamais, il n'avait été plus sombre et plus menaçant qu'à cette heure où il se dressait sur ces rocs escarpés, au milieu de la tempête, comme la statue de la Douleur virile qui ne peut pleurer et ne veut point être consolée.

— Que fais-tu ? dit-il à l'Indou.

Béliat comprit l'interrogation.

— Je vais rejoindre mon maître, répondit-il moitié par gestes, moitié en langage humain.

— Non, reprit José, reste. Tu connais cet endroit, n'est-ce pas, dis ?

Béliat ne répondit pas. La phrase était trop compliquée pour lui.

A ce moment, la pluie avait cessé. La foudre grondait plus sourdement, le vent soufflait toujours en tempête. José répéta son interrogation. Béliat, qui ne comprenait pas, fit un geste pour saisir la corde. José le retint.

Les deux hommes étaient arrivés, au risque d'être précipités, sur l'extrême limite de la falaise.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent. Une lueur venait de se montrer et de s'éteindre aussitôt au fond de l'horizon. Quelques secondes s'écoulèrent, puis le bruit distinct d'un coup de canon traversa l'espace.

Au même instant, un flot de lumière blanche jaillit à cinquante pieds au-dessous d'eux, et le rayon diabolique, traversant l'espace en s'élargissant, alla à une distance énorme éclairer l'abîme. Aubryot avait allumé son fanal et brusquement tiré, au bruit du canon, la toile qui masquait la lueur fatale.

— Le phare ! le phare maudit ! s'écria José dont les cheveux se hérissèrent de terreur. Le voilà. Je le reconnais. Voilà les falaises et voilà les

écueils. Mon enfant ! mon enfant ! Oh ! les monstres !

Et il courut les poings tendus, formidable, terrifiant, sur l'Indou qui reculait devant lui.

— Tu es son complice, n'est-ce pas, misérable ? Tu es son complice, eh bien, tiens, va-t'en rejoindre le cadavre de mon José Maria !

Il saisit l'Indou à bras-le-corps et le souleva pour le lancer dans l'abîme.

Bélial avait tout compris. Ce cri de père désespéré avait traversé son cœur de père. Au moment où il sentait sur son visage l'haleine brûlante de l'Espagnol qui l'entraînait vers l'Océan, il prononça à son tour le nom de l'enfant.

— José Maria.

José lâcha immédiatement Bélial. Les mots qu'il venait d'entendre prononcer par une autre bouche que la sienne lui avaient, comme un talisman magique, enlevé toute force. Il pleura.

— Oui, disait-il, c'est ici même. Mon navire perdu, mon enfant cramponné à mon cou, et moi nageant pour aborder. Puis, plus rien. Évanoui, tombé sur un rocher et recueilli le lendemain à moitié mort, mais plus d'enfant, plus d'enfant !

Et d'immenses sanglots entrecoupaient ses mots. Il s'était accroupi, terrassé par ses souvenirs. Alors Bélial se pencha vers lui et, rassemblant toutes ses facultés pour tirer de son gosier rebelle des mots qui rendissent ses idées, il dit :

— José Maria est vivant.

L'Espagnol se redressa.

— Vivant, tu dis vivant ; répète-le encore.

— Vivant, répétait Bélial avec un tel accent de vérité que le pauvre père le crut immédiatement.

— Où est-il, alors ?

Bélial étendit la main vers la haute mer, où venait de s'allumer une seconde lueur, suivie bientôt du bruit d'un second coup de canon.

— Là-bas, sur la frégate.

— Ce n'est pas possible !

— Là-bas, là-bas, redisait l'Indou.

— Mais alors cette lumière ?

– Maître, Aubryot, dit Béliat, qui montra son poignard à José, en ajoutant : Laisse-moi descendre.

— Non pas, non pas ! C’est à moi d’aller éteindre ce phare de mort.

Et, avant que Béliat eût pu le retenir, José avait saisi la corde et se laissait glisser avec une rapidité effrayante en murmurant :

– Mon fils ! mon fils !

Béliat l’imita, et, en quelques secondes, , les deux hommes furent sur la plate-forme.

A ce moment, les coups de canon se multipliaient et les feux de la frégate apparaissaient à l’horizon. Il était facile de voir, à leur disposition, que le navire, désorienté, marchait droit à la côte, où il allait se briser.

Aubryot semblait avoir fait passer sa vie entière dans son fanal, qui brûlait en crépitant, et projetait sur les flots une lumière de plus en plus intense. Un sourire de damné avait décompensé les traits du scélérat, qui tressaillit en voyant ces deux hommes tomber, pour ainsi dire du ciel, dans son repaire.

José bondit tout d’abord sur Aubryot, lui étreignit d’une main la gorge et de l’autre lança dans les flots le volumineux et mystérieux instrument qui rebondit sur les pointes des rocs et alla s’éteindre dans la mer avec un sifflement de serpent. Puis il ramena le misérable qui se débattait sous sa puissante étreinte jusqu’au fond de la caverne au devant de laquelle retomba la toile à voile.

On était dans une obscurité complète, et les trois hommes enlacés se débattaient comme des fauves au fond de ce trou noir, ayant encore dans les yeux l’aveuglante impression de la vive lumière qui venait de disparaître.

Aubryot rugissait et enfonçait ses dents et ses ongles dans les chairs de l’Espagnol, qui le maintenait.

— Bats le briquet, du feu ! cria celui-ci à Béliat, qui comprit et s’empressa d’obéir.

Dans un coin du repaire il restait un bout de torche de résine, à l’aide de laquelle Aubryot allumait son appareil. Béliat l’enflamma et le fixa contre le rocher.

— Une corde ! vite, une corde ! cria l’Espagnol, dont les bras mordus étaient rouges de sang. Aide-moi, maintenant.

Et, renversant le misérable, qui râlait, fatigué de crier, ils l'attachèrent et le fixèrent solidement sur la table même où il avait autrefois disséqué les épaves humaines que lui procurait son épouvantable industrie.

Finissons-en, dit Béliat, en levant son poignard et en interrogeant du regard l'Espagnol.

— Pas encore, fit celui-ci, avec un geste et un regard terribles. Puis il vint se planter en face d'Aubryot et là :

— Ecoute, dit-il, il y a deux ans, je fus surpris par la tempête le long des côtes de Bretagne. Pour la première fois mon fils, mon José Maria, m'accompagnait dans ma traversée. Il m'avait tant supplié de le mener en mer que je n'avais pas eu le courage de lui refuser ce plaisir. Ce plaisir !... Nous fûmes surpris par la tempête, et j'avais déjà mis le cap sur la haute mer lorsque la lueur de ce que je croyais un phare m'attira de ce côté. Mon navire fut brisé sur les écueils qui sont là. Quand je me sentis couler, je pris mon enfant sur mes épaules et je me jetai à l'eau. Par deux fois j'appelai au secours.

— Je m'en souviens, murmura Aubryot. Ces deux cris sont restés dans mes oreilles.

— Je nageai vers la lumière et je fus jeté ici, en bas. Que se passa-t-il après ? Je n'en sais rien. Le lendemain, j'étais recueilli mourant sur un rocher, et cette nuit d'angoisses passa comme un rêve. Mais, ce qui n'était pas un rêve, c'est que j'avais perdu mon enfant.

— Je l'avais sauvé, moi !

— Tu l'avais sauvé, misérable ! Oui, tu n'avais pas eu le courage de l'achever. Mais ce soir, tout à l'heure, n'allais-tu pas compléter ton œuvre monstrueuse et engloutir trois cents personnes pour assouvir je ne sais quelle haine, et parmi ces hommes était encore mon fils ! Tu vas mourir !

Béliat attendait que l'Espagnol eût fini. Quand José ne parla plus, l'Indou l'écarta et se mettant à sa place :

— Maître, dit-il, il y a quinze ans, tu m'as ravi à ma famille, à mon pays. Que t'avais-je fait ? Rien. Pour satisfaire une fantaisie, tu brisas mon existence. J'avais une femme, maître, une femme chérie, qui portait dans ses bras un fils beau comme le jour. Que sont-ils devenus sans moi, et moi, que suis-je devenu sans eux ? Du jour où tu me forças à te suivre, je jurai de

me venger. Mais, écoute, que pouvais-je faire tout seul, au milieu des hommes de ta race ? Te tuer, c'était me tuer moi-même, car on m'eût demandé compte de ta mort ; on n'eût pas compris mes raisons. Or, je ne voulais pas mourir, car je voulais les revoir, ceux que j'ai laissés là-bas. Aujourd'hui, tu m'appartiens tout entier, comme je t'appartenais là-bas. Tes crimes ont forcé la justice à rayer ton existence du livre des humains. Aujourd'hui, pour la première fois, je suis ton maître absolu. Je dispose de ton existence. Maître, demande pardon à ton Dieu. Tu vas mourir.

Devant ces deux implacables justiciers, Aubryot, qui se rattachait à la vie avec d'autant plus d'ardeur qu'il se sentait plus près de la mort, essaya de faire appel à la cupidité.

— J'ai des richesses immenses, murmura-t il.

— Elles ne sont pas à toi, dit Béliat. Elles sont au maître de mon ami Nicou et à sa femme.

— Eh bien ! finissez-en donc, bourreaux ! cria Aubryot, que cette dernière phrase frappa au cœur, en lui rappelant tous les objets de sa haine.

Et il se débattit dans ses liens, cherchant à dégager un de ses bras.

Il avait subitement conçu un plan digne de lui. A côté de la table, étaient placés les deux barils de poudre ; l'un d'eux était défoncé.

Saisir la torche, la jeter sur les barils, s'ensevelir avec ses deux meurtriers, tel fut son dernier rêve. José, qui le guettait, surprit cette pensée atroce dans son regard.

— Tu viens d'indiquer toi-même ton genre de supplice, dit-il.

Il ajouta quelques tours de corde aux liens qui retenaient Aubryot. Puis il défonça l'autre baril et saisissant un reste de corde presque réduit à l'état d'étoupe, il parvint à la détordre et en fit une mèche qui devait plonger au milieu de l'un des deux barils et qui avait une longueur suffisante pour durer près d'un quart d'heure.

— Monte ! dit-il à Béliat en lui indiquant la corde qui pendait devant la caverne.

L'Indou obéit.

Lorsque les oscillations de la corde eurent cessé, José prit la torche et l'approcha de l'extrémité de la mèche, qui s'enflamma aussitôt.

— Adieu, monstre, dit-il. Tu as encore dix minutes à vivre.

Et, saisissant à son tour la corde, il s'éleva rapidement jusqu'au sommet des rochers.

Aubryot ne poussa pas un cri. Son œil agrandi par la terreur suivit les mouvements de l'Espagnol et s'attacha ensuite à l'étincelle rouge qui montait, montait lentement jusqu'à la poudre.

— Vite, vite, avait dit José en arrivant auprès de Béal qui l'attendait, viens.

Et les deux hommes s'élancèrent en courant.

Lorsqu'ils furent à quelques centaines de pas derrière la falaise, un cri dans lequel il n'y avait plus rien d'humain, les glaça d'épouvante. Puis aussitôt une détonation formidable ébranla le sol sous leurs pieds.

La falaise s'était crevassée du haut en bas.

L'Œil-du-Diable venait de se refermer pour jamais, écrasant dans son orbite de granit le scélérat qui l'avait allumé.

Au jour, la tempête s'apaisa.

Quelques heures plus tard, la frégate la Bellone passait, toutes voiles dehors, majestueuse et superbe, devant ce rocher semblable à une ruine noircie par l'incendie, et contre lequel elle avait failli se briser.

Rassurés maintenant après les violentes émotions de la nuit, Gaston et Elise de Roquetel se tenaient debout sur le pont, jetant à la terre qui s'approchait un salut d'espérance, caressant le bonheur de s'aimer sans remords, tandis que Nicou commençait à caresser, lui aussi, le pressentiment que la nuit avait été fatale à Aubryot, et qu'il n'aurait plus désormais à veiller sur les jeunes fiancés pour les protéger contre ce misérable.

La Mouette attendait la frégate au passage.

L'Espagnol et Béal s'y trouvaient, brûlant du désir, le premier d'embrasser son fils, Joseph-Marie, le second de retrouver sa terre natale, où José lui avait promis de le ramener.

Tous pouvaient vivre heureux. Le mauvais génie qui avait pesé sur leurs destinées n'était plus.

FIN

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL

Collection grand in-18 jésus. — Publications récentes.

Gustave Aimard	Les Vauriens du Pont-Neuf. 3 vol. . .	9 »
Alfred Assollant	Le plus hardi des Gueux. 1 vol. . . .	3 »
Bachaumont	Durand et Cie. 2 vol.	6 »
Adolphe Belot	La Sultane Parisienne. 1 vol.	3 »
—	La Femme de Glace. 1 vol.	3 »
Elie Berthet	Histoires des Uns et des Autres. 1 v. .	3 »
Réné de Camors	Le Complice. 1 vol.	3 »
F. du Boisgobey	La Vieillesse de M. Lecoq. 2 vol. . .	6 »
Alexis Bouvier	Le Domino rose. 1 vol.	3 »
Champfleury	La Petite Rose. 1 vol.	3 »
Cornély	L'Œil du Diable. 1 vol.	3 »
Eugène Chavette	Aimé de son Concierge. 1 vol.	3 »
Jules Claretie	La Maison Vide. 1 vol.	3 50
Léon Cladel	L'Homme de la Croix-aux-Bœufs. 1 v. .	3 50
Alphonse Daudet	Jack. 2 vol.	6 »
Ernest Daudet	La Petite Sœur. 1 vol.	3 »
Albert Delpit	La Famille Cavalié. 2 vol.	6 »
Ch. Deslys	Sœur Louise. 1 vol.	3 »
L. Duval	Chasteté. 1 vol.	3 »
H. Escoffier	Chloris la Goule. 1 vol.	3 »
Ferdinand Fabre ..	Barnabé. 1 vol.	3 »
—	La Petite Mère. 4 vol.	14 »
Victor Fournier	Les Lendemain de l'Amour. 1 vol.. .	3 »
Granier de Cassagnac ..	Le Secret du Chevr de Médrane. 1 vol.	3 »
P. Féval	Douze Femmes. 1 vol.	3 »
Élie Frébault	La Vie de Paris. 1 vol.	3 »
Emile Gaboriau	Le Petit Vieux des Batignolles. 1 vol. .	3 50
De Gastine	L'Écuyère Masquée. 1 vol.	3 »
Em. Gonzalès	La Servante du Diable. 1 vol.	3 »
Gourdon de Genouillac ..	L'Homme au Veston Fleu. 1 vol.. .	3 »
Robert Halt	Le Cœur de M. Valentin. 1 vol. . . .	3 »
Arsène Houssaye	Les Larmes de Jeanne. 1 vol.	3 50
L. Jacolliot	Voyage au Pays des Éléphants. 2 vol.	8 »
Charles Joliet	Diane. 1 vol.	3 »
G. de La Landelle ..	Deux Croisières. 1 vol.	3 »
M. de Lescure	Mademoiselle de Cagliostro. 1 vol. .	3 50
Laferrière	Mémoires. 2 vol.	6 »
Marc Bayeux	Benjamine. 1 vol.	3 »
Armand Lapointe ..	Les sept Hommes rouges. 1 vol. . . .	3 »
Arnold Mortier	Le Monstre. 1 vol.	3 »
A. de Launay	Le Banquier des Voleurs. 1 vol. . . .	3 »
J. Lermina	La Succession Tricoche et Cacolet. 2 v.	9 »
Hector Malot	Cara. 1 vol.	3 »
Catulle Mendès	Les Folies Amoureuses. 1 vol. . . .	3 »
Xavier de Montépin ..	La Marquise Castella. 2 vol.	6 »
—	Les Maris de Valentine. 2 vol.	6 »
Victor Perceval	La Dot de Geneviève. 1 vol.	3 »
Paul Perret	La Bataille de l'Amour. 1 vol.	3 »
Camille Périer	La Pomme d Ève. 1 vol.	3 »
Tony Révillon	Noémi. 1 vol.	3 »
Emile Richebourg ..	Andréa la Charmeuse. 2 vol.	6 »
Marius Roux	La Proie et l'Ombre. 1 vol.	3 »
Paul Saunière	Mamzell' Rossignol. 2 vol.	6 »
Aurélien Scholl	Les Scandales du Jour. 1 vol.	3 »
Anaïs Ségalas	Les Mariages Dangereux. 1 vol. . . .	3 »
Schalck de la Faverie ..	Folie en partie double, 1 vol.	3 »
Victor Tissot	Vienne et la vie Viennoise. 1 vol. . .	3 50
Pierre Véron	Les Mangeuses d'homme. 1 vol. . . .	3 »
Pierre Zaccane	La Vie à outrance. 1 vol.	3 »



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

L'Oeil du diable, par J. Cornély

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64956008>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. L'ŒIL DU DIABLE
 1. PREMIÈRE PARTIE
 1. I UN PÊCHEUR D'HOMMES
 2. II - MAITRE ET VALET
 3. III - LE SACRIFICE
 4. IV - L'AUBERGE DU GRAND SAINT NICOLAS
 5. V - CHEZ FRANKLIN
 6. VI - LA PETITE MAISON DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE
 7. VII - L'ÉPÉE VIPÈRE
 8. VIII - LE DÉPART
 2. DEUXIÈME PARTIE
 1. I - UNE EXPÉDITION
 2. II - PUNCH ET FEU D'ARTIFICE
 3. III - FRANC CE ET AMERIQUE
 4. IV - PRISONNIÈRE !
 5. V - LE SAUF-CONDUIT
 6. VI - LA TRAHISON
 7. VII - LES COMBINAISONS DE LORD CLINTON
 8. VIII - PRIS AU PIÈGE
 9. IX - ÉLISE SE RÉSIGNE
 10. X - L'ÉVASION
 11. XI - LES FACÉTIES DE NICOU
 12. XII - LES DÉFIANCES DE NICOU
 13. XIII - LA BATAILLE
 14. XIV - ENTRE DEUX FEUX
 3. TROISIÈME PARTIE
 1. I LES PRÉCAUTIONS D'AUBRYOT
 2. II - LA COUR MARTIALE

3. III - NICOU INTERVIENT
4. IV - UNE FOLIE HÉROÏQUE
5. V - ECHEC ET MAT
6. VI - UN TÉMOIN EXTRAORDINAIRE
7. VII - L'EXÉCUTION
4. QUATRIÈME PARTIE
 1. UNE IMPRUDENCE
 2. II - LE FUSILLÉ VIVANT
 3. III - VENT ARRIÈRE
 4. IV - LA TEMPÊTE
 5. V - L'EXPIATION
3. À propos de cette édition numérique